G. MAUGER

cours de Langue et de Civilisation Françaises



COLLECTION publiée sous le patronage de L'ALLIANCE FRANÇAISE

LIBRAIRIE
HACHETTE
PARIS

PRÉSENTATION DES COLLABORATEURS :

M. **Maurice Bruézière,**

agrégé de l'Université.
professeur à l'École Supérieure de Professorat de la Sorbonne,
est le Directeur de l'École Pratique de l'Alliance Française.

M. **Roger Gouze,**

ancien Inspecteur général des Alliances Françaises d'Argentine,
est le Directeur de la Maison de l'Alliance Française à Paris.

M. **Jacques Lamaison,**

agrégé de l'Université,
est ancien professeur à l'École Supérieure de Professorat de la Sorbonne.

AVERTISSEMENT

LE PRÉSENT TOME III, *destiné aux étudiants du Cours Supérieur, conclut notre étude méthodique de la langue et de la civilisation françaises. Après le tome I* (Premiers Pas en France, *premières* NOTIONS DE FRANÇAIS) *et le tome II* (La Province française; *vocabulaire de la vie* ÉCONOMIQUE ET SOCIALE), *ce volume, consacré à PARIS et* AUX DIFFÉRENTS ASPECTS DE LA LANGUE, *mettra l'étudiant en mesure d'aborder avec fruit le tome IV* (La France et ses écrivains).

Nous nous sommes efforcé, en effet, de recueillir des **textes** très variés, *en donnant une large place à l'*anecdote *et au récit* concret. *Aussi n'avons-nous pas hésité à puiser dans la presse quotidienne; et, quand les textes faisaient défaut, à rédiger** *de petites scènes* DIALOGUÉES, *sans autre prétention que de* RENSEIGNER *sur les faits et sur les mots qui les traduisent.*

On trouvera donc ici les divers tons du français contemporain. Mais les notes explicatives *souligneront sans cesse la distinction entre termes* usuels, *termes* familiers *et termes* populaires. *Il faut que l'étudiant du cours supérieur connaisse ces différents modes d'expression, moins pour son usage personnel — car il se gardera, lui, d'aller au-delà du langage familier — que pour comprendre tout ce que la langue parlée d'aujourd'hui, y compris celle du roman, charrie d'expressions composites. Le français contemporain est en effet, très difficile pour les étrangers, plus difficile, certes, que celui de Voltaire ou de Maupassant.*

Ajoutons que, fidèle à notre souci de sincérité, nous nous sommes gardé de collectionner les textes laudatifs, certain, d'ailleurs, que nos lecteurs sauront à l'occasion faire la part de l'ironie chez l'écrivain.

Quant au **plan** suivi *dans ce volume, en voici les grandes lignes :*

D'abord trois chapitres d'introduction : *coup d'œil sur la ville, sur la rue, sur les Parisiens;*

puis un aperçu du fleuve *aux trente ponts, sans lequel Paris n'existerait pas — ni les paysages si divers de la rive gauche, et de la rive droite;*

une promenade à travers les quartiers, *dont chacun forme une sorte de village aux traditions, aux traits bien particuliers.* L'itinéraire *suit l'ordre numérique des arrondissements et leur déroulement en spirale. C'est celui qui nous a paru le plus clair.*

---

* A l'aide (pour les dialogues *historiques : Notre-Dame, Sainte-Chapelle, Prise de la Bastille, Sorbonne*) d'informations et de documents recueillis chez les historiens de Paris et dans le Guide Michelin.

Deux chapitres enfin sont consacrés à la banlieue de Paris — *et à l'*Ile-de-France *qui encadre la capitale de ses forêts et de ses admirables horizons.*

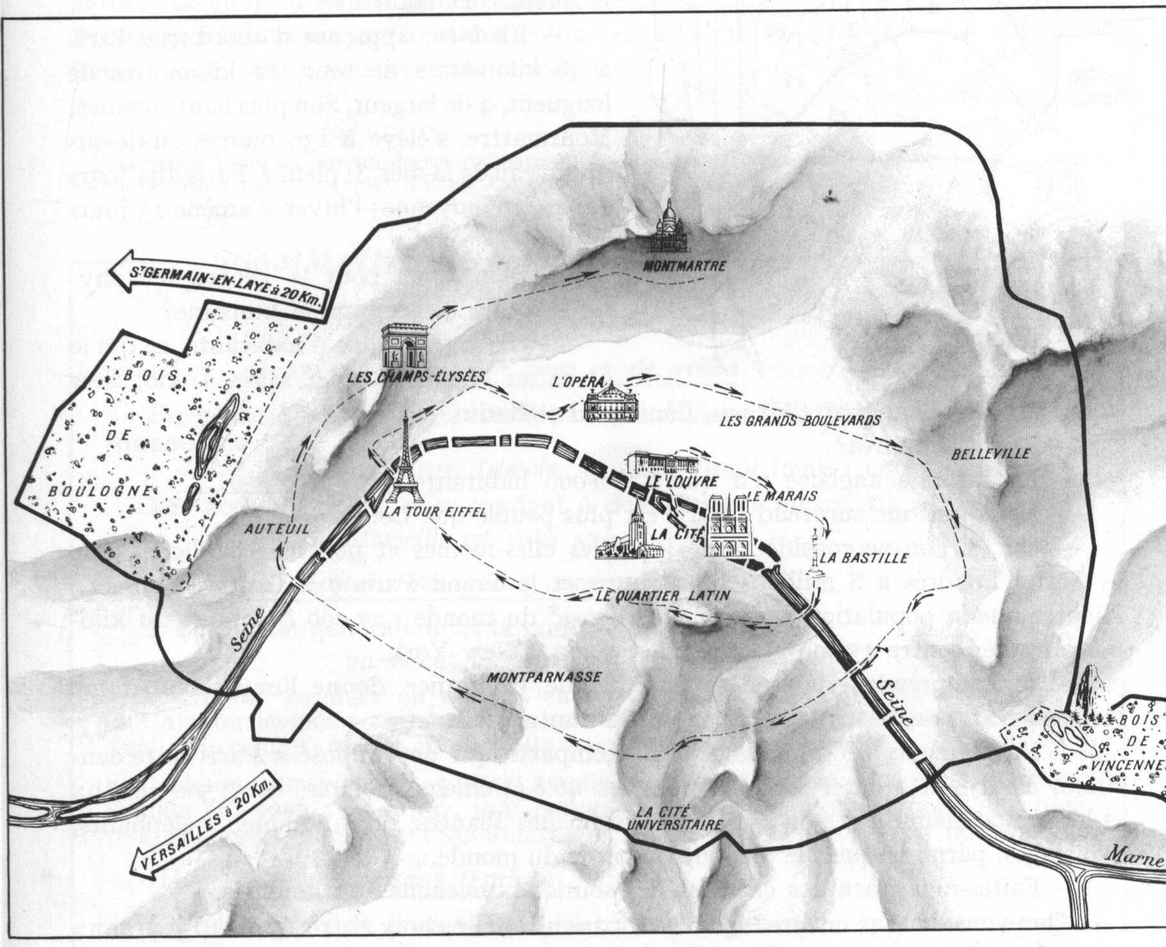
En ce qui concerne la **grammaire**, *l'ordre des leçons ne déroutera pas l'usager de notre méthode. Il constatera seulement qu'elles ajoutent beaucoup de précisions et de nuances aux leçons des deux premiers livres, sans empiéter pour autant sur le futur tome V, livre de référence, où l'on trouvera un exposé complet de la grammaire française.*



Notre entreprise touche à son terme, une entreprise de dix années, où nous avons été constamment soutenu par les encouragements de nos amis étrangers. Nous leur en exprimons une vive gratitude, souhaitant seulement de n'avoir pas déçu leur attente et d'avoir pu mettre à leur disposition une méthode qui associe (comme l'exige la culture moderne) l'assimilation DIRECTE *du français et son acquisition* réfléchie. *Nos vœux seraient comblés si nous leur avions fourni, en outre, un instrument qui permît de mieux pénétrer, par la langue, l'esprit d'une nation.*

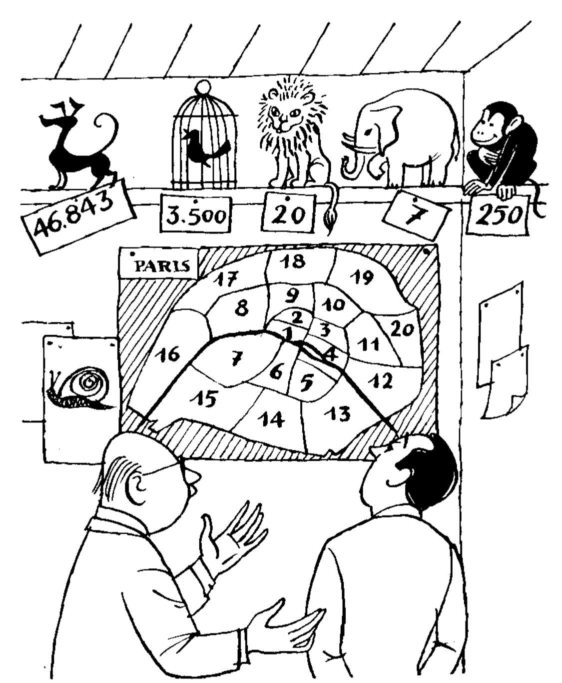
G. MAUGER.

Nous devons remercier ici *M. Gougenheim*, professeur à la Sorbonne, qui a bien voulu relire pour nous les leçons de grammaire; et *M. Lichet*, professeur à l'Institut français de Mexico, qui a examiné l'ensemble du manuscrit et nous a conseillé, en particulier, d'introduire des exercices sur le vocabulaire français.



L'itinéraire que nous allons suivre.

1. Premier contact avec Paris.



1. *EN MANIÈRE D'INTRODUCTION*

« Vous êtes, je crois, un spécialiste des statistiques? Voulez-vous situer Paris dans le monde des chiffres?

— Eh bien, apprenez d'abord que Paris a 36 kilomètres de tour, 12 kilomètres de longueur, 9 de largeur. Son plus haut sommet, Montmartre, s'élève à 130 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il pleut à Paris 164 jours par an, en moyenne; l'hiver y amène 13 jours de neige.

— Bon. Voilà pour la géographie physique. Mais la géographie humaine?

— Paris a 3 millions d'habitants, ce qui le place au huitième rang, après Tokio, New York, Moscou, Changhaï, Chicago, Léningrad et Berlin.

— Avant Londres?

— La capitale anglaise n'a que 2 800 000 habitants.

— Voilà qui[1] me surprend : Paris est plus peuplé que Londres?

— Oui, si l'on ne considère que les villes elles-mêmes et non leur banlieue. (Car le Grand Londres a 8 millions d'habitants et le Grand Paris 7 millions seulement.) Ajoutez que la population y est la plus dense[2] du monde : 27 000 habitants au kilomètre carré, contre 15 000 à Londres et 5 300 à New York.

— Je comprends pourquoi la capitale de la France donne l'impression d'une forteresse où les maisons se serrent les unes contre les autres.

— Précisément, ce sont les anciens remparts qui ont imposé à Paris cette densité.... Et il faut ajouter aux Parisiens les 46 843 chiens déclarés, les 3 500 oiseaux et les 12 500 mammifères du Zoo et du Jardin des Plantes, dont 20 lions, 7 éléphants, 250 singes, parmi lesquels le plus vieux gorille du monde....

— Faites-moi grâce des chats et des souris et revenons aux hommes.

— Que vous dirai-je encore? Que les Parisiens ont le choix entre 15 ou 16 journaux quotidiens, peuvent s'adresser pour leur santé à 5 000 docteurs ou doctoresses, et, pour leurs procès, à 2 000 avocats ou avocates.... Que la ville est divisée en vingt arrondissements numérotés en spirale.

— Mais d'où viennent ces Parisiens? Sont-ils tous nés dans la capitale?

— Pensez-vous[3]! Sur 1 000 Parisiens 529 sont originaires de la province. Les

1. Voilà *une chose* qui.
2. Une population dense : très serrée, très nombreuse sur un petit espace.
3. **Familier**, pour dire : « mais non! »

Bretons viennent en tête, suivis des Normands, des Bourguignons, des Flamands.

— Et les étrangers?

— Ils sont 200 000, dont 75 000 naturalisés[1] : Polonais d'abord, puis Italiens, Espagnols, Russes, Belges... « Officiellement[2] » les Japonais sont 36. Retenez enfin que pour assurer la sécurité de tout ce monde, Paris a besoin de 30 000 policiers et gardes, en civil ou en uniforme. Munis d'un bâton blanc, et d'un sifflet à roulette[3], 10 000 agents suivent la circulation d'un œil attentif. Mais ce sont les sémaphores lumineux qui font à peu près tout le travail ! »

G. M. (Inspiré d'un article de *Réalités*.)

1. Devenus Français par un décret de naturalisation. 2. Selon les statistiques d'État. La République française publie chaque jour un **Journal officiel**. 3. Voir photo page 22.

GRAMMAIRE

LES NOMS (*le genre*)

I. — *Genre des noms de pays et de villes.*

En général, les noms terminés par *e muet* sont **féminins**, les autres sont **masculins** :

LA VERTE *Irlande*, LE BEAU *Brésil* (mais : LE BEAU *Mexique*).

Les noms de *villes*, eux, tendent à devenir tous *masculins* :

Marseille est TRÈS ANIMÉ.

II. — *Le féminin des noms communs*.*

L'**e** final est généralement la marque du féminin :

un avocat, une avocate.

- Aux noms terminés en **er-ère**, en **on-onne**, en **ien-ienne**, en **eur-euse**, il faut ajouter les noms en **teur-trice** : *un instituteur*, UNE INSTITUTRICE; *un directeur*, UNE DIRECTRICE; et en **eau-elle** : *un jumeau*, UNE JUMELLE.
- Quelques noms, pour la plupart terminés au masculin par un **e** muet, font leur féminin en **-esse** : *un prince*, UNE PRINCESSE; *un comte*, UNE COMTESSE; *un tigre*, UNE TIGRESSE; *un Suisse*, UNE SUISSESSE; et aussi : *un docteur*, UNE DOCTORESSE.

III. — *Les noms sans féminin.*

Certains noms de professions n'ont **pas de féminin** : *professeur, peintre, auteur*. Si c'est nécessaire, on ajoute le mot *femme* au nom de la profession.

Madame Dupont est LE PROFESSEUR *de ma fille.*
Dans les lycées de filles, il y a DES PROFESSEURS *femmes.*

* *On appelle* **noms propres** *ceux qui appartiennent spécialement à un pays ou un lieu géographique, à un peuple, à une personne déterminée : la France, la Seine, les Alpes, les Français, un Français, Pierre Vincent. Les noms propres commencent par une majuscule (F, P, V). On appelle* **noms communs** *tous les autres noms (d'hommes, d'animaux ou de choses). Ils commencent, en principe, par une minuscule (f, p, v).*

▶ EXERCICES ◀

I) **Donnez le féminin** de : *un étranger, un marchand, un ami, un Parisien, un Breton, un Russe, un Belge, un Polonais — le boucher, le pâtissier, le boulanger, le charcutier — un électricien, un musicien — le paysan, Jean — un châtelain, un cousin, un Persan, un faisan — un baron, un lion, un chien, un chat — le vendeur, le coiffeur, un balayeur — un jouvenceau.*

II) **Quels sont** a) les **masculins** correspondant à : *une conductrice* de taxi, *une directrice* d'école, *une actrice* de cinéma, *une auditrice* de la radio, *une lectrice* de romans, *une traductrice* d'anglais — *une poétesse, une doctoresse, une Suissesse, une prêtresse?*

b) Les **féminins** correspondant à : *l'époux, le neveu, l'oncle, le mari, l'homme, le papa, le père, un cheval, un chat, un coq, un mouton, un mâle?*

III) **Quelles remarques** faites-vous à propos des phrases suivantes? *Madame Dubois est un excellent professeur; elle est le professeur de ma fille. Ma mère a consulté une doctoresse. Le docteur Jeanne Marchand est le médecin de ma famille. Les Parisiens ont le choix entre cinq mille médecins. Les femmes juges sont encore assez rares chez nous, mais il y en a déjà quelques-unes. Il y a des femmes députés, et même des femmes ministres.*

Le vocabulaire français

(Expressions composées avec **faire**) **Expliquez** : Il *fait* chaud! — Il *fait* du vent. — Il *fait* sombre. — Mes enfants *feront* tous de l'anglais. — Si vous ne *faites* rien ce soir, venez *faire* un bridge à la maison. — Il en *fait* une tête! On voit qu'il est vexé. — Je suis médecin. Et vous, qu'est-ce que *vous faites?* — Deux et deux *font* quatre. — L'an dernier j'ai *fait* une congestion pulmonaire. — Vous êtes un peu en retard, mais ça ne *fait* rien. — On *se fait* à tout : affaire d'habitude!

GRAMMAIRE

LES NOMS (*le genre*)

Les noms à deux genres.

Certains noms, le plus souvent terminés par un **e** muet et désignant des personnes, sont *tantôt* masculins, *tantôt* féminins, sans changement de forme :

un, une *élève;* un, une *spécialiste;* un, une *journaliste;* un, une *secrétaire*; un, une *touriste.*

▪ Certains noms ont un sens tout à fait différent selon le genre qu'on leur donne : *Un garde* républicain monte *la garde* devant le ministère. — Lire *un livre* de classe; acheter *une livre* de pain. — Faire *le tour* du monde; visiter *la tour* Eiffel.

Le nom *gens* est **féminin** quand il est **immédiatement** précédé d'un adjectif qualificatif, **masculin** dans les autres cas.

Les gens du Nord sont NOMBREUX *à Paris. — Ce sont de* BONNES *gens.* — TOUTES *les* VIEILLES *gens se couchent tôt.*

▪ Si l'adjectif a la même forme aux deux genres, « gens » sera considéré comme *masculin* et on écrira : TOUS *les* HONNÊTES *gens*; QUELS HONNÊTES *gens!*

▶ EXERCICES ◀

I) **Introduisez** dans deux phrases successives chacun des noms suivants, en utilisant d'abord un article masculin, ensuite un article féminin : *élève, camarade, journaliste, secrétaire, spécialiste, concierge.*

II) **Accordez, selon le genre** du nom auquel ils se rapportent, les mots entre parenthèses : *Je veux du bifteck, donnez-m'en* (un) *livre. — Ce soir je resterai au coin du feu avec* (un bon) *livre. — Le chirurgien a besoin d'* (un bon) *aide, qui lui apportera* (un) *aide* (précieux). — *Si vous faites* (un) *tour dans le Massif Central, vous aurez l'occasion d'admirer de* (nombreux et vieux) *tours. — Les* (vieux) *gens aiment parler de leur jeunesse. — Les gens* (poli) *ne sont pas forcément* (bon et honnête). — (Quel) *braves gens que* (ce) *gens-là!*

2. *ARRIVÉE D'UN PROVINCIAL À PARIS*



Les voyageurs n'avaient pas encore fini d'évacuer le couloir que[1], déjà, des hommes de peine ramassaient les journaux. D'autres hommes, avec un seau d'eau, une serpillière[2], une brosse à long manche, commençaient de laver ces longues voitures.

J'avais ma valise à la main. Un petit train de wagonnets emportait les bagages vers la douane. (...)

Je dis au commissionnaire[3] de mettre toutes mes affaires en consigne. Et je vis disparaître mes pauvres colis dans un monte-charge qui s'en allait vers des profondeurs inconnues. (...)

On m'avait dit : la bouche de métro est juste à la sortie. Je cherchais, je ne voyais rien. Droit devant moi, il y avait bien un escalier qui descendait vers le sous-sol, mais je n'étais pas assez fou pour croire qu'un train souterrain pût[4] circuler sous les fondations mêmes d'une gare. Je manquais d'imagination. Cet escalier devait conduire à un restaurant quelconque, ou, que sais-je[5], à des ateliers? Mais de très jeunes filles, des vieilles dames en noir, des ouvriers, toutes les variétés de l'humain, grimpaient ou descendaient. Je suis, moi aussi, descendu en flâneur[6].

Ah mais! c'est que[7] flâner était difficile, dans ce Paris inconnu.

J'arrivais encore de ces provinces où l'individu qui pousse une porte devant vous, la retient après l'avoir franchie, par un sentiment de politesse, moins encore, par un réflexe de politesse. Ici, l'on recevait la porte sur le nez; mieux, l'ayant retenue, et m'étant, pour ce faire[8], arrêté cinq secondes, celui qui me suivait me heurta et passa en grommelant...

Dans un hall en pente, si je me souviens, il y avait un guichet au long d'une rampe; je vis, avant de comprendre, vingt personnes qui déjà m'ayant devancé, avaient dit un mot, peut-être moins encore, à la personne qui, de l'autre côté du guichet, attendait.

Quel était ce mot? Que devais-je dire? Je savais par cœur, pour me l'être fait redire

1. Ils n'avaient pas fini d'évacuer le couloir du wagon, **et** déjà...
2. Toile grossière qui sert à laver les sols.
3. Au porteur. Ce commissionnaire fait des commissions (f.) : il va chercher, pour vous, ce que vous désirez.
4. **Subjonctif** amené par la **négation** du verbe principal : je *n'*étais *pas* assez fou.
5. Peut-être.
6. Celui qui se promène sans but, au hasard.
7. **Familier** = Oui, mais attention! flâner était difficile...
8. Pour faire *cela* (tour littéraire).

vingt fois, et pour l'avoir noté[1], ce que je devais prendre : Vincennes-Maillot, dans la direction Maillot et m'arrêter à l'Hôtel de Ville ou au Châtelet. Si j'allais jusqu'au Châtelet, je trouverais une correspondance sur la ligne Orléans Clignancourt, à prendre dans la direction Orléans, et c'était à la deuxième station que je descendrais : Saint-Michel. Voilà le programme. (...) Venait un ouvrier. J'ai suivi. Il a montré, du pouce, « un » et il a dit : « Carnet ! » Alors, j'ai montré mon pouce, et j'ai dit : « Carnet. » Le temps de dire ouf ![2] et j'avais devant moi un carnet gris vert. (...)

Derrière moi j'avais déjà cinq ou six personnes qui poussaient ferme[3] et dont la première a fait des appréciations sur ceux qui devraient dormir dans leur lit, et non au guichet du métro.

J'étais trop ahuri pour répondre. Les six ont eu le temps de me dépasser dans un long boyau[4], et j'ai trouvé un fonctionnaire avec une pince; je lui ai tendu mon carnet. Grave comme un maître d'hôtel, il en a arraché un ticket qu'il perfora. Mais je ne saurais dire quoi dans son attitude[5], signifiait clairement :

« Ça va pour cette fois, parce que vous êtes un provincial, mais la prochaine fois, présentez-nous un ticket déjà tout prêt ! »

D'après FRANÇOIS CALI. *Sortilèges de Paris.* Arthaud, édit.

1. Parce que je l'avais noté. De même : le gardien a été puni *pour* avoir dormi.
2. **Familier** = *en un instant*, j'avais...
3. Vigoureusement.
4. Couloir étroit.
5. Quelque chose, dans son attitude, signifiait....

GRAMMAIRE

LES NOMS (*le nombre*)

I. — ***Le pluriel des noms composés.***

Rappelons que :

Pour les noms suivis d'un complément (avec ou sans préposition) : le **premier nom** seul varie :

Un timbre-poste, des timbres-poste (= timbres *pour* la poste).

Pour les verbes suivis d'un complément : le **complément peut varier** mais **le verbe ne varie jamais :**

Un monte-charge, des monte-charge (= qui montent une charge). — *Un couvre-lit, des couvre-lits* (qui recouvrent des lits).

La logique seule ne détermine pas toujours l'usage; et il est bon de consulter un dictionnaire.

II. — ***Le singulier au lieu du pluriel.***

On emploie souvent le singulier (*collectif*) pour le pluriel :

LA POMME *est chère cette année* (= les pommes sont chères).

GRAMMAIRE

LES NOMS (*le nombre*)

III. — ***Noms toujours au pluriel.***

En voici quatre qui sont tous du genre **féminin :**

Les fiançailles (de mon fils), *les obsèques* (du vieux général), *les ténèbres* (de la nuit), *les mœurs* (des Français).

D'autres noms sont très souvent au pluriel :

Mes bagages (m.), *mes affaires* (f.), ou, avec un sens DIFFÉRENT du singulier : *le ciseau, les ciseaux.*

IV. — ***Noms qui changent de sens en passant au pluriel.***

▪ La *solitude* (du méchant), *la profondeur* (de la mer), *la variété* (des fleurs), *la politesse* (de l'enfant), etc... sont des noms **abstraits :** ils expriment des **idées.**

Mais *des solitudes* sont des **endroits** déserts; *des profondeurs* sont des **endroits** profonds; *des variétés* sont des **espèces** variées; *des politesses* sont **des actes** de politesse.

▪ *La peinture* est le nom d'un art, mais *des peintures* sont des **tableaux** de peintre. *Le cuivre* est un nom de matière, mais *les cuivres* d'un orchestre sont les **instruments de musique** en cuivre.

Ainsi, au pluriel, ces noms sont devenus uniquement **concrets.** Ils expriment des choses *sensibles* ou des *actes.*

▶ *EXERCICES* ◀

I) **Quel est :** a) **le pluriel** de : *l'express, un nez, une fois, un train de banlieue;* b) **le singulier** de : *mes pauvres colis, des hommes de peine?*

II) **Employez au pluriel,** dans des phrases que vous inventerez, les noms composés : *marchepied, monte-charge, sous-sol, maître d'hôtel.*

III) Mettez au **singulier collectif :** *Achetez des fruits pour le dessert. — Les choux-fleurs sont hors de prix. — Les prunes sont rares cette année. — Qui donne aux pauvres prête à Dieu.*

IV) **Relevez** dans la lecture des noms **abstraits** employés au pluriel. **Introduisez-les** au singulier dans des phrases de votre invention.

V) **Mettez au pluriel** les mots entre parenthèses : *Quand* (le provincial), *au retour de Paris, regagne* (sa ville lointaine), *il revoit en pensée tous les* (détail) de (son) *voyage.* — (Quel bon après-midi) *passés à flâner dans la ville et ses environs, que de* (vieil hôtel), *que de palais avec leurs* (portail monumental), (quel beau) *musées célèbres par* (leur peinture et leur sculpture)! — *Quel* (joyeux et brillant carnaval) *nous avons connus autrefois par toute la France!* (Celui) de Nice (est) *encore bien* (vivant). — *La coutume des* (festival) *de musique se répand de plus en plus; certains sont* (un vrai régal) *pour* (l'amateur).

VI) **Introduisez au pluriel** dans des phrases de votre invention : *bonté, méchanceté, gentillesse, attention, négligence.*

Le vocabulaire français

(Expressions composées avec **prendre**) Expliquez : Le provincial n'avait jamais *pris de train.* — *Avez-vous pris* un billet pour Paris? — L'avion d'Air-France *prendra l'air* à 8 h 12. — Quand j'aurai fini mon travail, j'irai *prendre l'air* un moment. — Le paquebot Liberté a *pris la mer* hier matin pour New York. — Il est désagréable d'avoir des chaussures qui *prennent l'eau.* — En été, les forêts d'arbres résineux *prennent feu* parfois. — Ces bûches sont humides, *le feu prend* mal. — Avec ce froid, mon frère *a pris un rhume :* il n'était pas assez couvert. — Qu'est-ce que tu *prends*? Pour moi, ce sera de la bière; pour mon frère, un vin blanc. — Le malfaiteur a *pris la fuite.* — Son père est furieux qu'elle soit en retard : *qu'est-ce qu'elle va prendre!* **(Familier)**



Le métro parisien date de 1898. — S'il n'est pas le plus élégant ou le plus confortable, du moins est-il le plus commode, puisque son réseau couvre toute la surface de la capitale. Pour un prix modique et uniforme, *il offre le moyen d'aller partout dans Paris.*

— Les tickets se vendent à l'unité *ou par* carnets de 10 *(1re ou 2e classe), valables chacun pour un seul voyage. Il y a aussi des* cartes hebdomadaires *(aller et retour quotidien) pour les travailleurs. — Un système ingénieux permet au touriste de composer facilement son itinéraire sur un plan en couleurs : il presse un bouton, et des points lumineux jalonnent aussitôt le trajet qu'il suivra dans Paris. — L'accès au quai est commandé par un portillon qui se ferme automatiquement dès que la « rame » (= le train) entre dans la station, et qui ne s'ouvre que lorsque la rame a quitté la station. Ainsi les accidents sont-ils fort rares.*

3. *SANS BILLET DANS LE MÉTRO*

Gurau[1] pénétra distraitement dans le métro, et se retrouva dans un wagon de première classe. (...) Le contrôleur était devant lui. Gurau chercha son billet, ne le rencontra pas à la place habituelle (qui était la poche inférieure droite du gilet), ni ailleurs. (...) Le contrôleur attendait, son appareil de poinçonnage à la main, la main elle-même en avant du corps. Il affectait une patience déjà un peu narquoise[2]. (...). « Je vais revenir.... D'ici là, vous mettrez peut-être la main dessus[3]. »

Il avait eu un ton de dérision[4] polie, un coup d'œil aux témoins (« on les connaît ces cocos-là[5] »); de plus il avait glissé dans son accent faubourien une sorte de prétention à l'élégance, qui était odieuse.

Il circula dans le wagon, l'espace de deux stations[6], faisant sa besogne de contrôle,

1. Il s'agit d'un député.
2. Moqueuse.
3. **Fam.** : vous le retrouverez.
4. Je ris de lui (v. rire); je le regarde d'un air narquois, *avec dérision*.
5. **Populaire** et **péjoratif** : ces gens-là.
6. Pendant que le train parcourait l'espace entre deux stations.

tout en surveillant Gurau du coin de l'œil. (...) On entendait à chaque instant siffler la dernière syllabe de ses « merci », « merci ». Gurau, cessant de chercher, adopta une attitude bourrue et hautaine.

Le contrôleur revint, se planta[1] devant lui.

« Je ne le retrouve pas. Je l'ai perdu. Voilà tout. (...)

— Vous n'avez même pas un billet de seconde?

— Il n'est pas question de billet de seconde, fit Gurau cédant à l'agacement. « J'avais un billet de première, provenant d'un carnet de première; j'ai dû[2] le jeter distraitement. Il n'y a pas de quoi faire tant d'histoires[3]. (...)

— Vous pouvez me montrer votre carnet de première? » dit le contrôleur.

Gurau fut un instant interloqué[4] :

« Mais... non.... Je me souviens que c'était le dernier billet du carnet. Je n'ai donc pas de carnet à vous montrer. J'ai dû tout jeter à la fois....

— A quelle station descendez-vous? demanda-t-il.

— A Quatre-Septembre.

— Bien. »

A la station Quatre-Septembre, il revint près de Gurau, lui ouvrit la porte, descendit avec lui, et, tout en faisant signe, à son collègue du wagon de queue, de différer[5] le départ du train, il conduisit Gurau, sur un simple « s'il vous plaît, Monsieur », jusqu'à la cabine du chef de station. Beaucoup de voyageurs regardaient. (...)

Le contrôleur remit Gurau au chef de station :

« Monsieur a été trouvé sans billet, en première classe. »

Il n'ajouta rien, mais le ton de sa voix, l'accent donné au « sans billet » — et sans doute ce qu'avait d'exceptionnel sa démarche elle-même — formaient un commentaire suffisant. Il repartit.

Le train[1] se remit en marche. A travers le vitrage de la cabine, Gurau apercevait des rangées de têtes de voyageurs, tournées vers lui.

« Je ne comprends pas du tout l'attitude de votre employé, dit-il. Cet incident est tout à fait ridicule. Ce n'est pas un crime que de perdre[6] son billet. Je lui ai offert aussitôt le paiement de la place. Pourquoi a-t-il refusé? Pourquoi m'obliger à comparaître ici, et à perdre mon temps? » (...)

Il avait parlé vivement, mais sans montrer d'acrimonie[7] au chef de la station lui-même. Au contraire, il semblait plutôt le prendre à témoin d'un excès de zèle qu'un supérieur raisonnable ne pouvait que[8] réprouver.

« Il faut pourtant que je prenne votre nom et votre adresse », dit le chef avec ennui.

JULES ROMAINS, de l'Académie française. *Les Hommes de Bonne Volonté. Les Pouvoirs.* Flammarion.

1. **Fam.** : s'arrêter, debout, devant quelqu'un.
2. Sans doute, je l'ai jeté...
3. **Fam.** Faire des histoires : provoquer des difficultés ridicules.
4. Surpris au point de ne pouvoir parler.
5. Retarder.
6. **Fam.** : ce n'est pas grave de perdre.
7. Irritation et amertume à l'égard de quelqu'un.
8. Je *ne* peux *que* vous blâmer : je suis obligé de vous blâmer.

GRAMMAIRE

L'ARTICLE DÉFINI ET L'ARTICLE INDÉFINI : ABSENCE DE L'ARTICLE

I. — *En général*, on n'emploie pas l'article :
Quand le nom est accompagné **d'un adjectif non qualificatif :**

SON *billet; l'espace de* DEUX STATIONS; *à* CHAQUE INSTANT.

▪ Devant un nom complément qui précise **la matière, l'usage, l'espèce:** *une porte* DE FER; *un appareil* DE POINÇONNAGE; *le chef* DE STATION; *une cage* A POULES.

(Notez la différence entre : *la casquette* DU CONTRÔLEUR (= du contrôleur dont nous parlons) et : *une casquette* DE CONTRÔLEUR (où le complément a la valeur d'un **adjectif qualificatif:** *spéciale* aux contrôleurs.)

▪ Devant **une apostrophe, une exclamation :** CAMARADES, *résistez!* — O REVERS! O LEÇON! (V. Hugo).

▪ Dans **le style télégraphique :** « *Reçu* COLIS, LETTRE suit. »

▪ Dans certaines **énumérations :** FEMMES, MOINE, VIEILLARDS, *tout était descendu* (La Fontaine).

▪ Dans **un dicton, un proverbe :** VENTRE *affamé n'a point d'oreilles.*

▪ Dans **des locutions verbales :** *avoir* FAIM; *se remettre* EN MARCHE; *faire* SIGNE; *prendre* A TÉMOIN.

▪ Dans certains **compléments circonstanciels** avec **préposition :** EN PREMIÈRE CLASSE; PAR MÉGARDE; SANS BILLET; AVEC ENNUI; *mourir* DE FROID.

II. — *a*) L'article ***indéfini disparaît*** *souvent* devant un ***attribut non déterminé :***

Gurau était DÉPUTÉ.

MAIS il est **maintenu** généralement si l'attribut est accompagné d'un **adjectif qualificatif** ou d'une expression **équivalente:** *Gurau était* UN DÉPUTÉ DISTRAIT, UN HOMME SANS PRUDENCE;
et après **c'est, c'était,** etc. : *c'est* UN DÉPUTÉ.

b) L'article indéfini ***disparaît*** *très souvent* devant ***l'apposition :***

Un de mes amis, DÉPUTÉ (ou : DÉPUTÉ DE PARIS).

▶ EXERCICES ◀

I) **Expliquez** l'absence de l'article : *Il est interdit de monter en première classe avec un billet de seconde. — Gurau fut arrêté pour avoir été trouvé sans billet. — Le contrôleur, observateur un peu narquois, le surveillait du coin de l'œil. — Nécessité fait loi. — Pauvreté n'est pas vice. — Si jeunesse savait! Si vieillesse pouvait! — O soldats de l'an deux! O guerres! épopées (V. Hugo). — Adieu, veau, vache, cochon, couvée...* (*La Fontaine*).

II) **Formez** avec les mots suivants et les verbes *perdre, prendre, faire,* des **locutions verbales** sans article (Ex. prendre place) : *Corps — feu — garde — patience — fête — courage — injure.*

III) **Expliquez** la différence de sens entre : *La perte de la vue* et : *à perte de vue.* — *La faim du loup* et : *une faim de loup.* — *Le maître de l'hôtel* et : *le maître d'hôtel.* — *Cet homme a de la peine* et : *c'est un homme de peine.* — *Marcher au pied de la muraille* et : *marcher à pied.*

IV) Avec chacun des mots suivants, **imaginez** deux phrases : l'une dans laquelle le mot sera employé **avec un article**, l'autre dans laquelle le mot sera employé **sans article**, sous forme de locution verbale :

(Ex. : *Depuis toujours, la gloire est recherchée des hommes.*
Que de femmes se font gloire de leur beauté!)

Tête (v. faire) — *eau* (v. faire) — *grâce* (v. trouver, faire) — *place* (v. prendre) — *sommeil* (v. avoir).

V) **Accouplez** ces six mots (*fortune, mal, misère, ordre, parti, terre*) et ces six verbes (*avoir, crier, toucher, prendre, chercher, donner*) de façon à former six locutions verbales.

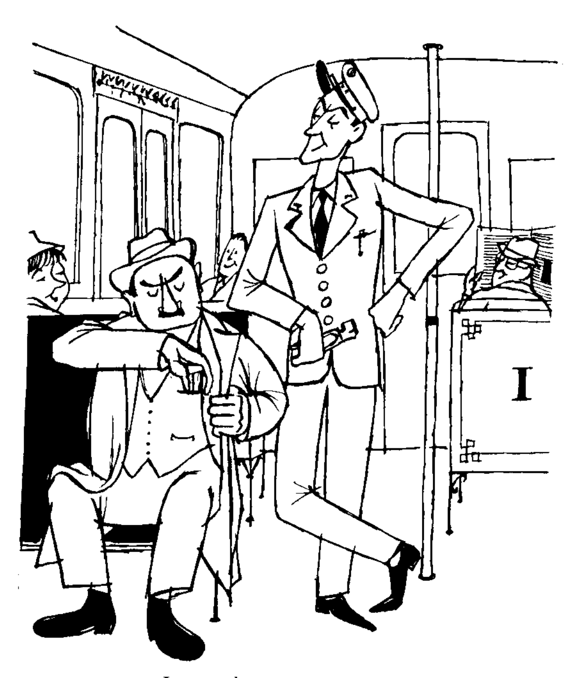
VI) **Rédigez** sous la forme d'une **annonce** (c'est-à-dire en style télégraphique) le texte suivant : *J'ai une automobile à vendre : c'est une* 203 *Peugeot, dont l'état est presque neuf, qui est munie d'un grand nombre d'accessoires, et que je céderais à un prix raisonnable.*

VII) **Développez** la petite annonce suivante: *Rech. j. h. célib. ou dame pr représ. Paris ou prov. Gains import. dès prem. sem. Téléph. OPE.* 94-12, *mat. av.* 10 *h.*

VIII) **Analyse littéraire** : Analysez le texte « Sans billet dans le métro » : a) plan ; b) intérêt des expressions soulignées.

Le vocabulaire français

(Expressions composées avec **perdre**). **Expliquez :** Continuez vos efforts, il ne faut pas *perdre courage.* — On *perd sa peine* à vouloir empêcher un ivrogne de boire : qui a bu boira. — Tu as *perdu ton temps* toute la matinée. — Gurau, qui avait *perdu son billet,* ne *perdit pas son sang-froid.* — J'étais encore bien jeune quand j'ai *perdu mes parents.* — Ne jouons pas, de peur *de perdre.* — Je ne lui prêterai pas un sou : *il est perdu* de dettes.



Je ne le retrouve pas....



4. *EN TAXI*

« Taxi! Taxi! » — Je n'aurai pas la chance d'en arrêter un.... Parbleu, avec cette maudite pluie, tous sont pris d'assaut.... Et celui-là?... Non, son drapeau est baissé.... La nuit, au moins, on aperçoit de loin leur petite enseigne lumineuse, qui montre qu'ils sont libres, mais, le jour, il faut avoir le nez dessus pour être fixé. Ah! enfin! « Psstt! Taxi! — Quelle direction, monsieur? — Le Bois de Boulogne. — Non, monsieur, je rentre au garage, à Vincennes.... »

Patience! un vieux chauffeur (ancien prince russe, bien sûr!) se range au bord du trottoir. C'est pour vous. Montez. Déclic du petit drapeau qui s'abaisse. Et, tous les 200 mètres, le chiffre du compteur va grossir. Ne soyez pas maussade pour autant[1] : votre chauffeur est un brave homme qui ne demande qu'à faire un « brin de causette[2] ». Mais n'allez pas oublier son pourboire.... Si vous donnez moins de 10 pour 100 il bougonne; à 10 p. 100 il remercie; à 15 p. 100 il sourit. A 20 p. 100 vous avez droit à un coup de chapeau, ou au salut militaire.

G. M.

1. Pour cela. — 2. **Fam.** : un peu de conversation. On dit aussi, non moins familièrement : *tailler une bavette.*

L'ARTICLE DÉFINI ET L'ARTICLE INDÉFINI (*fin*)
PRÉCISIONS SUR LEUR EMPLOI

L'article défini. — *Rappelons que :*

I. — Il accompagne un nom : *a*) **déterminé** par le texte — ou *b*) suffisamment **précis** par lui-même :

a) LE *chauffeur* DU TAXI *est un brave homme. — Prenez* L'AVENUE *des Champs-Élysées.*
b) LA NUIT, *on aperçoit leur enseigne lumineuse.*

II. — Il a la valeur ***d'un possessif*** devant un nom désignant une partie du corps :

Le chauffeur me tend LA MAIN (mais voir plus loin, p. 34).

III. — Il a la valeur ***de chaque :*** *Pommes à* 200 *francs* LE KILO.

L'article défini et les noms propres.

Les noms **géographiques** prennent en général l'article défini :

LA *France*, LE *Rhône*, LES *Alpes*. — Exceptions : beaucoup d'îles : CUBA, CHYPRE, MADAGASCAR, FORMOSE etc.

▪ En général, les noms de **personnes** et de **villes** ne prennent pas l'article, sauf dans l'expression familière : LES DUPONT, et s'ils sont accompagnés d'un *adjectif* ou d'un *complément :* LE CÉLÈBRE *Pasteur;* LE VERSAILLES DE Louis XIV*.

L'article indéfini.

Il accompagne un nom **encore indéterminé :** *J'ai trouvé* UN BON CHAUFFEUR. — **Au pluriel,** il exprime une quantité *indéterminée*, l'idée de *quelques :*

Le chauffeur vit un homme qui lui faisait DES SIGNES.

▪ **Des** et **un** laissent la place à **de** : 1°) Devant un **adjectif pluriel** et devant **autres :** *Voici* DE BONS CHAUFFEURS. — *J'en connais* DE TRÈS ADROITS. — *J'en connais* D'AUTRES. [Mais on dit : DES *jeunes gens*, DES *jeunes filles*, DES *petits enfants*, véritables noms composés.]-2°) Dans une **phrase négative :** *On n'aperçoit pas* DE TAXIS, PAS DE TAXI. [Mais l'article se maintient après **ce n'est pas, ce ne sont pas,** etc. :
Ce n'est pas UN TAXI MODERNE. — *ce ne sont pas* DES TAXIS MODERNES]

---

*Sauf aussi, naturellement, au cas où l'article fait partie du nom : *La Haye*, *La Havane*, *M. Legrand*.

▶ EXERCICES ◀

I) **Expliquez** l'emploi de l'article **défini** dans : — *Le matin, l'air étant plus vif, il fait meilleur se promener que l'après-midi. — J'ai des chaussures trop petites, qui me font mal aux pieds. — Le Montmartre d'aujourd'hui est moins pittoresque que le Montmartre du XIXe siècle. — La crainte du gendarme est le commencement de la sagesse. — Le chat a une nature plus indépendante que le chien. — Le taxi arrivait sur la place de l'Étoile. — L'Angleterre est plus peuplée que la France. — La Sicile est une des plus belles îles de la Méditerranée.*

II) Expliquez l'emploi de l'article **indéfini :** *Dans un hall en pente, il y avait un guichet au long d'une rampe. Des personnes impatientes attendaient d'y prendre leur billet, qu'elles présenteraient bientôt à un fonctionnaire armé d'une pince. — Parmi les 200 000 étrangers de Paris, on compte surtout des Polonais, des Italiens, des Espagnols, des Russes, des Belges. Il y a aussi des Japonais.*

III) Justifiez l'emploi de l'article **indéfini**, ou de la préposition **de** : *Tu n'as pas d'amis : tu n'as que des camarades. — Ces hommes qui se trouvaient rassemblés, n'étaient pas, à mes yeux, des Bretons, ni des Provençaux, ni des Normands, mais, simplement, des Français. — Je ne veux pas de complications! Pas d'histoires!*

IV) Mettez au pluriel *: Un vieux monsieur; une attaque nocturne; un brave garçon; une petite chambre; une cravate noire; une heure creuse (= où il ne se passe rien) ; une chaude journée.*

V) Essai : chauffeur et client. *Imaginez que vous arrêtez un taxi.— Dialogue avec le chauffeur, pendant le trajet. — Incidents de route,* etc.

EXEMPLE DE PLAN :

Introduction : Vous êtes pressé (rendez-vous urgent) : « Taxi! — pstt! Taxi! » Tous passent, occupés.

Développement (ou corps du récit) :

1) Enfin, en voici un qui est libre...
2) Vos ordres : « direction » — « itinéraire...»
3) Le chauffeur, bavard, est heureux de faire un « brin de causette ».
4) Comment vous voyez piétons et automobilistes, en votre qualité d'homme transporté... et pressé.

Conclusion : Arrivée, pourboire.

Le vocabulaire français

(Famille du mot **rouler**). **Expliquez :** *Enroulez* ce film autour de la bobine. Maintenant, *déroulez-le.* — Mon vélo est neuf et bien huilé, il *roule* bien. — Ce bateau *roule* par mauvais temps et le *roulis* est pénible à supporter. — Préférez-vous le patin à glace ou le patin à *roulettes?* — Les marchands forains vivent souvent dans des *roulottes,* traînées par un cheval ou par une remorque automobile. — Voici le décorateur de mon appartement qui arrive avec des *rouleaux* de papier à tapisser. — Le *roulement* des autos est moins désagréable que le bruit des avertisseurs. — Je n'ai pas suivi le *déroulement* de cette affaire.



5. *L'AUTOBUS*

Portrait amusant d'un chauffeur d'autobus. Mais n'allez pas en conclure que l'indiscipline règne dans les transports parisiens...

A cinquante mètres de chez nous, vit M. Bubu; on ne le connaît guère dans le quartier que sous ce nom. Vous passez devant quatre bistrots, vous arrivez en face d'un couloir étroit, vous montez tout en haut : c'est là. L'homme que vous rencontrez sous les combles vaut l'ascension; à soixante-cinq ans sonnés, il est vif comme un lapin. Permettez-moi de vous le présenter.

Il y a quelques années, avant qu'il prît sa retraite, Bubu était chef machiniste à la T. C. R. P[1]., où il a formé des générations de conducteurs, et non seulement il leur a appris à tenir le volant, mais il leur a donné des cours de rhétorique[2], leur a appris du français, leur a enseigné le langage fleuri, le vocabulaire si riche, qui leur permet de soutenir sans défaillance l'une de ces conversations qui ont lieu, d'un bord à l'autre[3], lors des incidents de la circulation, et qui sont l'un des charmes de la rue parisienne. Un de mes amis anglais, professeur de français à Oxford, me disait, alors que nous assistions à l'une de ces joutes oratoires : « Je vois qu'il me reste beaucoup de choses à apprendre.... »

Bubu m'a conté qu'un jour, un conducteur de camion ayant fait malignement une « queue de poisson[4] » devant l'autobus, lui, Bubu, l'a pris en chasse, cependant que les voyageurs voyaient défiler les stations à la vitesse des poteaux télégraphiques que l'on regarde par la portière d'un express. Leur étonnement fut plus vif encore quand ils s'aperçurent qu'ils roulaient sur un trajet inhabituel. Mais (n'était-ce pas l'essentiel?) Bubu a fini par coincer le chauffard[5] contre un trottoir, et il lui a appris le code de la circulation avec paroles et musique[6]....

J'ai demandé : « Et les passagers? — Ils en ont été quittes pour un détour », m'a répondu Bubu.

Les bons souvenirs ne manquent pas non plus, ni la fantaisie.

C'est ainsi qu'à une tête de ligne, un perroquet, qui appartenait à une vieille dame, donnait jadis, de sa fenêtre, le signal du départ; aucun machiniste, digne de ce nom, n'aurait embrayé[7] avant d'avoir entendu l'oiseau crier : « En avant! Partez! » En roulant l'r[8], bien entendu. Lorsque Bubu parle du perroquet, il est aussi ému que s'il s'agissait d'un copain[9] de régiment.

1. Chef conducteur à la Société des Transports en Commun de la Région Parisienne. On dit aujourd'hui : la R. A. T. P. (Régie Autonome des Transports Parisiens).
2. D'éloquence (ironique; voir la suite).
3. D'une voiture à l'autre.
4. Opération malveillante qui consiste à se rabattre brusquement devant la voiture que l'on vient de dépasser.
5. **Familier :** mauvais conducteur (le suffixe *-ard* est péjoratif).
6. **Argot :** avec les paroles et le ton qui convenaient (ironique).
7. Embrayer : mettre les roues en mouvement, par contact avec le moteur, au moyen de la pédale d'embrayage.
8. En prononçant : parrrrtez!
9. **Fam.** d'un camarade.



Agent de police réglant la circulation.

Et puis, il y a aussi l'écran[1]; quand Bubu l'évoque, il devient lyrique. C'est fou[2] ce que la technique peut inventer. Tandis que le candidat machiniste conduit dans une chambre noire, des images de rues défilent devant lui, encombrées, il va de soi[3], avec des obstacles qui, tout à coup, se dressent : un enfant descend du trottoir, une voiture s'arrête brusquement, un monsieur traverse la chaussée en lisant son journal.... Le futur conducteur doit éviter, théoriquement, tout ce qui se présente. Cela n'est rien, il y a mieux, ou pire. Les examinateurs poussent le raffinement jusqu'à faire surgir, de temps à autre, une dame (sur l'écran) en costume de bain....

Depuis, quand je prends le 83 ou le 36[4], je regarde avec admiration le machiniste isolé dans sa cage, calme, observant le monde de haut; il me semble voir un surhomme. Et je me dis qu'avec un gars[5] qui a surmonté une telle épreuve on pourrait aller au bout du monde, sans craindre de se casser la figure[6].

D'après Marc Bernard. *Le Figaro.*

1. Cet écran sert à la formation du machiniste, qui, assis sur un siège spécial, voit se dérouler un film de la rue et apprend à réagir comme il faut.
2. **Fam.** C'est extraordinaire.
3. Bien entendu, bien sûr.
4. Numéros de lignes d'autobus.
5. **Fam.** = un garçon (Pron. *gâ*).
6. **Fam.** D'être tué ou grièvement blessé.

GRAMMAIRE

L'ARTICLE « PARTITIF »

I. — On l'utilisait autrefois uniquement pour désigner ***une partie,*** une **quantité indéterminée** d'une chose concrète :

Manger DU POULET, DE L'OMELETTE, DES CONFITURES.

Mais son emploi **s'est étendu :**

Il faut avoir DE LA PATIENCE. — *Bubu leur a appris* DU FRANÇAIS. — *Faire* DE LA MUSIQUE. — *Lire* DU MOLIÈRE.

II. — ***« De » s'emploie au lieu de l'article :***

Presque toujours, **après une expression de quantité :**

Trop DE BRUIT; *beaucoup* DE BRUIT (mais : *Tu fais* BIEN DU *bruit,* BIEN DES *gestes.* — LA PLUPART DES *hommes sont vaniteux*).

N. B. — Il est parfois difficile, et **sans intérêt,** de distinguer le partitif et l'indéfini. (L'origine des deux emplois est d'ailleurs la même.)

▶ *EXERCICES* ◀

I) **Expliquez** l'emploi de l'**article partitif :** *Que préférez-vous boire en mangeant? Du vin blanc ou du vin rouge? Du bordeaux ou du bourgogne? Merci : j'aimerais mieux du champagne.*
— Beaucoup de gens occupent leurs loisirs en faisant de la peinture. D'autres, en jouant du piano. D'autres encore, en lisant du Victor Hugo ou du Jules Romains.
— Pour apprendre de l'anglais ou de l'allemand, le plus sûr est d'aller dans le pays d'origine.
— Pour la santé, il est excellent de faire du sport : par exemple, de la course à pied, du saut en hauteur, de l'alpinisme, de la natation.

II) **Expliquez** la différence de sens entre les expressions suivantes : Passez-moi *le pain.* — Je veux *du pain.* — L'homme vit *de pain.* — Je me donne beaucoup *de peine* pour finir mon devoir. — Ce n'est pas *la peine* de trop travailler. — Cette triste nouvelle me fait *de la peine.* — La mort est la plus terrible *des peines.*

III) Étudiez les divers **emplois** du mot **de** : *Le train avait amené tant de voyageurs, qu'en un moment le quai fut noir de monde. — Il vient chaque année à Paris une foule d'étrangers. — Le cambrioleur s'est sans doute servi d'une pince pour forcer notre porte. — De Paris à Versailles, il y a vingt kilomètres. — De braves personnes sont allées prévenir les pompiers. — Nous en avons entendu de belles à votre sujet! — Les réfugiés en ont vu de dures. — Faites-moi un peu de piano, voulez-vous? — « De la musique, avant toute chose! »* (Verlaine.)

IV) **Essai :** *Comparez les avantages* (et *les inconvénients*) *que vous offrent, en ville :* a) *l'automobile particulière;* b) *l'autobus.*

PLAN PROPOSÉ :

Introduction : difficulté de se déplacer à pied dans les énormes villes d'aujourd'hui.

Développement.

a) l'automobile particulière.

1. *Avantages* : elle permet de choisir l'itinéraire, l'heure, les compagnons.

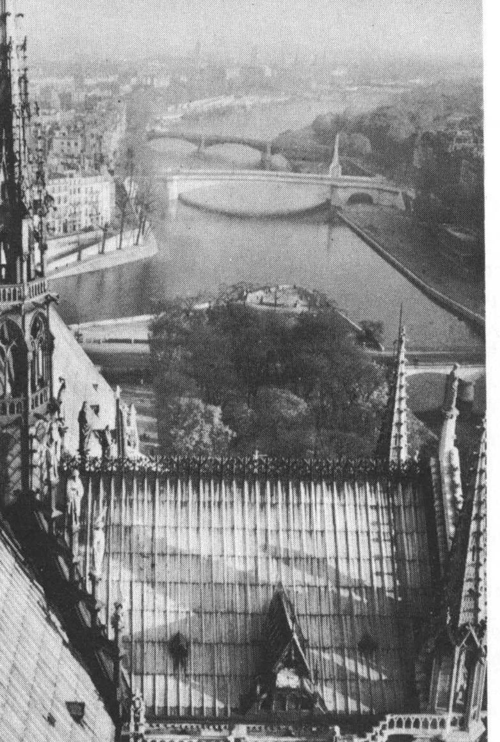
2. *Inconvénients* : les frais (essence, accident possible), où se garer?

b) l'autobus.

1. *Avantages....*

2. *Inconvénients....*

Conclusion....



Les quartiers de l'Est, vus d'une tour de Notre-Dame.

6. *PARIS VU DES TOURS DE NOTRE-DAME*

Quelques instants encore et les deux jeunes gens parvinrent sur le haut de la tour.

« Oh! dit Jacqueline, que c'est beau! Quelle récompense!

— Oui. C'est un spectacle incroyablement exaltant. (...)

« Je vous demanderai seulement de monter plus haut encore.

— Où voulez-vous monter? Dans les nuages?

— Sur le toit de plomb. Il semble en pente roide[1], pourtant il colle très bien au pied. Venez, n'ayez pas peur. Prenez à pleine main la tige du paratonnerre. Et maintenant, respirez, regardez Paris. Écoutez aussi, car cette immense rumeur laborieuse, c'est le souffle et la respiration de Paris. C'est une très grande ville. Si elle s'étalait au milieu d'une vaste plaine, comme d'autres grandes villes du monde, on n'en verrait pas les limites; mais vous pouvez découvrir presque partout les collines vertes, la campagne. (...)

« Tâchez, reprit Laurent, tâchez de regarder le fleuve, s'il ne vous aveugle[2] pas. Voyez toutes les églises, couchées le long de la Seine comme des vaisseaux dans le sens du courant. Toutes regardent vers l'est par leur chevet et vers le ponant[3] par leur portail. Ce que cette ville nous offre d'abord, ce sont toutes ces prières de pierre noble. Le reste, le reste est moins évident, moins clair. Oui, je sais, il y a la Tour Eiffel. Ce n'est pas une œuvre d'art, c'est un signe graphique, c'est une figure d'algèbre. Je vois aussi l'Hôtel-Dieu parce qu'il est à nos pieds. J'y ai travaillé, jadis, au début de mes études. Je vois aussi la Sorbonne, à cause de son observatoire qui ressemble à un clocher sans flèche. Je ne vois pas l'Institut Pasteur : il est perdu parmi la masse des constructions laborieuses[4]. » (...)

Il y eut un grand moment de silence pendant lequel on entendit monter des profondeurs non plus une rumeur confuse, mais mille bruits, mille sons séparés et distincts. On percevait le roulement de chaque voiture, les fers de chaque cheval, le pas de chaque piéton, le cri de chaque marchand, l'appel d'une mère, le sifflet d'une machine, le grincement d'une porte qui se ferme, le ronron d'un moteur, le soupir d'un violon, le tinte-

1. Forme ancienne (aujourd'hui littéraire) de *raide*.
2. A cause du reflet du soleil.
3. Vieux mot : l'ouest, la direction vers laquelle le soleil **se pose**, se couche.
4. Les édifices où l'on travaille (**le labeur** = le travail assidu).

ment d'une cloche, peut-être celui d'une pièce de monnaie et, soudain, la grêle voix des enfants qui jouaient dans le square de l'évêché, leurs cris, leurs chansons, leurs mots, presque le souffle de leur haleine.

« C'est extraordinaire, dit la jeune fille. C'est ainsi, me semble-t-il, que Dieu doit[1] entendre les bruits de la terre. Il doit, comme nous en ce moment, distinguer la plainte de l'un, le cri de colère de l'autre, la joyeuse chanson du troisième. Encore un peu et[2] je pourrais dire : il y a un passant qui boite, il y a un pauvre qui pleure, il y a un employé qui se dépêche, car il a peur d'être congédié, il y a un petit garçon qui ment pour la première fois. »

GEORGES DUHAMEL, de l'Académie française.
Chronique des Pasquier. Le Combat contre les Ombres. Mercure de France.

1. Doit entendre = entend, **sans doute.** — 2. *Avec un peu plus de finesse dans l'ouïe,* je pourrais dire...

GRAMMAIRE

PLACE DES ADJECTIFS QUALIFICATIFS EMPLOYÉS COMME ÉPITHÈTES (= adjoints directement au nom).

Rappelons qu'ils se placent en général **après** le nom, **et** notamment :

a) Les adjectifs exprimant un **caractère physique** (*forme, couleur,* etc.) et ceux qui se rapportent à la **géographie,** à l'**histoire,** à la **religion,** à l'**art,** aux **sciences,** etc... :

Une pente ROIDE, *un signe* GRAPHIQUE, *le peuple* FRANÇAIS, *la religion* CATHOLIQUE.

b) Les **participes** employés comme adjectifs :

Des sons SÉPARÉS, *des eaux* COURANTES.

c) Les adjectifs et les *groupes* **plus longs que le nom :**

Un livre intéressant, un spectacle incroyablement exaltant, une ville pleine de bruit.

▪ On place en général **avant** le nom certains adjectifs **courts** et d'un usage **fréquent :** *Un* GRAND *enthousiasme, un* BEAU *spectacle, un* BON *garçon, une* MAUVAISE *affaire, un* GROS *homme.*

N. B. — Les adjectifs numéraux de *sens ordinal* se placent **avant** le nom : *la* PREMIÈRE *fois.* (Mais : *François Ier, Charles II, la page 2.*)

▪ Beaucoup d'adjectifs se placent **soit** avant, **soit** après le nom.

Placé *avant :* ou bien 1° ils peuvent prendre une valeur **particulière,** parfois celle d'une sorte de superlatif : *nous avons subi un* FAMEUX *orage* (= un orage très violent) ou bien : 2° ils forment avec le nom **un groupe** d'un sens particulier : *un* JEUNE HOMME ≠ un homme jeune ; un BRAVE GARÇON ≠ un garçon brave.

Placés *après :* ils ont plutôt une valeur **explicative** et gardent leur sens premier : *1789 est une date* FAMEUSE (=bien connue).

▪ S'il y a **plusieurs adjectifs, épithètes** *du même nom,* ils sont généralement liés par **et,** *ou* séparés par une **virgule.** *Un homme* POLI, AIMABLE (ou : POLI ET AIMABLE); sauf quand l'un des adjectifs forme une sorte de groupe avec le nom : *un* AIMABLE *jeune homme* ou : *un jeune homme* AIMABLE. *Une* IMMENSE *rumeur laborieuse* (= une *rumeur laborieuse* (= une immense rumeur de travail).

▶ EXERCICES ◀

I) **Pourquoi** l'adjectif épithète se trouve-t-il placé **après** le nom? — *Les tickets de métro sont de couleurs variées; mais ils ont tous une forme rectangulaire. — Vu du haut de Notre-Dame, Paris offre un spectacle exaltant. — L'Institut Pasteur est perdu parmi la masse des constructions laborieuses. — Il y a à Paris 29 journaux quotidiens. — Le contrôleur parlait à Gurau sur un ton de dérision polie. — Cet homme porte une cravate noire, est coiffé d'un feutre noir. — C'est un travail long à faire. — La religion catholique est celle de la majorité des Français.*

II) **Pourquoi** l'adjectif épithète se trouve-t-il placé **avant** le nom? — *Les deux jeunes gens parvinrent sur le haut de la tour. — Un grand enthousiasme les soulevait. — La grêle voix des enfants se faisait entendre.* (On peut dire : *la voix grêle*... quelle est la nuance?) — *Je voyage en deuxième classe. — Il y a un petit garçon qui ment pour la première fois. — Voici des chats de pure race.* (On peut dire : *chats de race pure*. Nuance?)

III) Quelle est la **différence de sens**, suivant **la place** de l'adjectif? — *Sans être un jeune homme, c'était un homme jeune encore. — Hier soir j'ai assisté à une drôle de pièce; mais ce n'était pas une pièce drôle! — Il évite de boire du vin pur, même si ce vin est une pure merveille. — Lui? Un franc coquin, qui pourtant n'a pas l'âme franche. — Notre homme s'était fait faire un complet gris fort élégant, ce qui ne l'empêchait pas de faire grise mine.*

IV) Dans les phrases suivantes, **accordez** l'adjectif avec le mot auquel il se rapporte et **donnez-lui la place** convenable : *Une rumeur* (confus) *montait de la cité* (2 solutions). — *Le cambrioleur aux pieds* (agile) *aimait à se promener sur les toits. — Les bâtards sont souvent plus fidèles que les chiens de race* (pur) (2 solutions). — *Les agents ne sont pas munis seulement d'un bâton* (blanc) : *ils tirent aussi des sons* (strident) *de leur sifflet à roulette. — La mode était cette année-là aux chapeaux* (grand). *Cela n'avantageait pas toutes les femmes.*

V) **Analyse littéraire :** *a*) Donnez le plan du texte : « Paris vu des tours de Notre-Dame ». *b*) Expliquez et appréciez les *passages soulignés*.

VI) **Essai.** *Fatigue de vivre dans certaines grandes villes.*

Introduction : villes d'autrefois, villes d'aujourd'hui....

Développement :

a) Ce qui manque parfois : la verdure, la fraîcheur en été, l'eau, etc.
b) Ce qu'il y a en excès : le bruit, les poussières, etc.
c) Mais l'urbanisme moderne a su, parfois, satisfaire à tous les besoins.

Conclusion....

Certains féminins d'adjectifs sont à remarquer :

Un homme généreux, une femme GÉNÉREUSE. — *Un garçon menteur, une fille* MENTEUSE. — *Un mot consolateur, une parole* CONSOLATRICE. — *Un regard enchanteur, une voix* ENCHANTERESSE. — *Un homme vieux, une femme* VIEILLE. — *Un terrain sec, une feuille* SÈCHE. — *Un esprit vif, une eau* VIVE. — *Un cri aigu, une voix* AIGUË. — *Un esprit sot, une idée* SOTTE. — *Un air vieillot, une apparence* VIEILLOTTE; *mais : Un homme dévot, une femme* DÉVOTE. — *Son mets favori, sa chanson* FAVORITE. — *Le peuple grec, la langue* GRECQUE. — *Un lieu public, une place* PUBLIQUE. — *Le peuple hébreu, la langue* HÉBRAÏQUE.

Les « Catherinettes » déposent des fleurs devant la statue de Sainte Catherine. Chaque année, le 25 Novembre, les jeunes filles (surtout les « midinettes ») fêtent Sainte Catherine d'Alexandrie. On dit d'une jeune fille qui atteint l'âge de 25 ans sans se marier qu'elle a « coiffé Sainte Catherine ». ▶



2. Rues de Paris.





1. *PETITS MÉTIERS*

I. — La fleuriste.

Une cabane au bord du trottoir. Dedans, une profusion[1] de fleurs de toutes espèces, de toutes couleurs. Ça sent fort : parfums mêlés des roses, des œillets, des violettes, des mimosas. La marchande est assise à côté de sa cabane, sur une chaise. Il est plaisant de la voir assembler avec goût fleurs et branches vertes, les lier en un tourne-main[2] : « *Voilà votre bouquet, Monsieur; c'est trois cents francs*[3]. » — Accrochée à la cabane, une pancarte noire se balance au vent; elle porte écrit à la craie blanche : « *Aujourd'hui Sainte-Irène.* »

II. — Le marchand de journaux.

Son paquet de journaux pendu à l'épaule, il arrive en criant : « *Paris-Presse, France-Soir, dernières nouvelles!* » Vous l'arrêtez au passage : « *Paris-Presse, s'il vous plaît.* » Il glisse deux doigts noircis par l'encre d'imprimerie dans le paquet, en arrache vivement un exemplaire, vous le tend, sans un mot. Vous lui donnez cent francs. Il fouille dans sa poche, en retire une poignée de pièces blanches ou jaunes, vous rend la monnaie. — Et le voilà reparti : « *Paris-Presse, France-Soir, dernières nouvelles!* »

III. — La marchande de billets de la « Loterie Nationale ».

Elle attend, dans sa guérite[4] vitrée, les liasses de billets multicolores posées devant elle, ou suspendues à droite et à gauche. Elle vous interpelle au passage : « *Tentez votre chance, Monsieur! mercredi le tirage!* » Allons, il y a des millions à gagner... choisissez :

1. Grande quantité, abondance.
2. Très rapidement (en aussi peu de temps qu'il en faut pour **retourner la main**).
3. Ou 3 *Nouveaux francs* (3 NF).
4. Abri pour un soldat qui monte la garde. Ici: construction légère en bois et en verre.

« Aveugles de guerre », « les Cannes blanches », « Secours aux orphelins »... vous n'avez que l'embarras du choix. — « *Cannes blanches, madame!* » — *Quel numéro désirez-vous?* — *C'est aujourd'hui un vendredi 13, n'est-ce pas? Je ne suis pas superstitieux : donnez-moi donc un billet dont le numéro se termine par 13!* » Et, en partant, vous jetez un coup d'œil sur l'écriteau : « Ici a été gagné le gros lot de deux millions. »

IV. — Le « bougnat ».

Ce n'est pas un marchand du trottoir, lui : il tient boutique; oh! toute petite, cette boutique, qui a pour enseigne : VINS, BOIS et CHARBONS. L'intérieur en est sombre : deux salles minuscules. A droite, le comptoir de zinc[1] où vous « consommerez » un café-crème, un vin blanc, un apéritif. — A gauche, des tas de « margotins », petits fagots allume-feu, et des sacs noirs pliés et empilés.

Le patron est souvent natif d'Auvergne. De là son nom*. Robuste gaillard, il enlèvera allégrement, par sacs de 50 kilos, le charbon qui vous chauffera cet hiver.

*Nom dû sans doute à la prononciation « auvergnate » de « charbonnier » : charbounia.

V. — Le camelot.

(Installé sur le trottoir, il parle avec une extrême volubilité[2]) : « *Tenez! approchez, Mesdames et Messieurs, n'ayez pas peur!* (Plus doux :) *Écarte-toi, petit, tu devrais être à l'école.* (De nouveau très volubile :) *Voici ce que vous n'avez jamais vu, ni ne reverrez jamais! L'instrument le plus parfait pour peler les pommes de terre sans en perdre une miette, ni se salir les doigts! Primé aux plus grandes foires commerciales du monde entier et spécialement en honneur dans les couvents et monastères. D'un usage si facile qu'un enfant de six mois saurait s'en servir. Vous placez tout simplement la pomme de terre sur la table, en la maintenant entre le pouce et l'index comme ceci.... Vous passez mon racloir dessus, vivement et sans appuyer. — Voyez, Mesdames et Messieurs, la finesse de mes épluchures : on dirait de la dentelle!... Et combien croyez-vous que je vende ce merveilleux outil? Cinq francs? — Non! Quatre francs? — Non! — Deux francs? — Même pas! Je le donne, Mesdames Messieurs, et oui, je le donne pour un franc, avec le mode d'emploi et l'emballage.... Allons, Mesdames et Messieurs, dépêchez-vous : il n'y en aura pas pour tout le monde!* »

1. Métal dont sont généralement recouverts en France les comptoirs où l'on peut consommer debout. On dit dans la langue populaire : boire sur le zinc.
2. Rapidité dans le débit, dans la parole.

VI. — **Le marchand « à la sauvette[1] ».**

Vous le trouvez souvent dans un couloir du métro; à ses pieds, un vaste parasol retourné, plein de cravates multicolores : « *Pure soie, Monsieur! Deux francs seulement!* » Les mains des passants fouillent dans ce tas, souple et doux. Soudain, le parasol se referme sur les cravates, et notre homme se sauve à toutes jambes.... Son odorat subtil a flairé l'agent de police qui débouche, là-bas.... G. M.

2. *LE LANGAGE DES FLEURS*

Voici ce qu'on appelle un « écho », dans un journal parisien. C'est un petit article spirituel sur les faits du jour.

Le fleuriste voisin du Rond-Point chez qui je venais de m'approvisionner de muguet glissa dans ma poche un petit imprimé au moment où je quittais la boutique. J'y devais trouver le reflet des mœurs de notre temps avec leur subtil amalgame[2] de hâte, de courtoisie et d'aimable cynisme.

On lit au verso du premier feuillet, sous le titre :

Pour vous, monsieur....

Comme à moi-même, il vous arrive d'oublier de souhaiter un anniversaire. Inutile de dire que votre dîner et votre soirée se trouvent gâchés[3]. Nous avons tant de choses en tête, avec la vie moderne!

J'ai créé pour vous un service spécial, aide-mémoire.

Remplissez et retournez-moi le questionnaire ci-joint. Deux jours avant la date, un petit coup de téléphone discret et personnel vous la rappellera.

Voici maintenant le questionnaire :

Nom? . . . .
Adresse? . . . .
N° de téléphone où nous pouvons vous toucher personnellement?
Date de l'anniversaire que vous souhaitez ne pas oublier?
Vos ordres fleuris[4] seront enregistrés confidentiellement.

Je pense depuis à la dame qui murmurera d'une voix émue :

— Dieu merci, j'ai trouvé l'époux exemplaire : jamais il n'oublie l'anniversaire de notre mariage.

Et au monsieur qui répondra au coup de téléphone du commerçant, deux jours avant la date à fleurir :

— Non, non, plus d'orchidées pour la Sainte-Agnès! Mais désormais rappelez-moi donc la Sainte-Sophie, avec deux douzaines de roses.

GEORGES RAVON. *Le Figaro.*

1. Marchand ambulant qui vend sans en avoir le droit, et **« se sauve »** (s'enfuit) dès qu'il aperçoit un agent de police.
2. Leur mélange.
3. Manqués, attristés.
4. Vos commandes de fleurs.

IL, LE, EN, Y, *pronoms* (généralement *devant* le verbe).

Il, pronom neutre. I. — Ne confondez pas **il,** de valeur **neutre** (dans des expressions et verbes impersonnels) avec **il,** représentant un **nom masculin :**

IL EST PLAISANT *de voir la fleuriste assembler en bouquet fleurs et branches.* Mais : *j'aime ce spectacle :* IL *est plaisant.*
Attention! on dit en *inversant* les propositions : *j'aime voir la fleuriste travailler : c'est plaisant* (et non : *il*...).

II. — ***Le, pronom de valeur neutre.***

Le, neutre, peut représenter un **adjectif,** une **proposition** ou une **idée :**

Les taxis sont-ils nombreux à Paris? Ils LE *sont.* — *Tu as bien travaillé, je* LE *sais.*

N. B. — On distingue : *Êtes-vous dactylo?* — *Oui. Je* LE *suis;* (dactylo, sans article, a une valeur d'*adjectif*) : *Êtes-vous* **la** *dactylo?* — *Oui,* C'EST MOI.

III. — ***En, pronom.***

En, pronom, représente surtout une **chose** ou une **idée ;** il signifie **de** *cela :*

*Les tramways? On n'*EN *parle plus* (= on ne parle plus DE ces tramways); complément d'objet indirect. — *Le spectacle de la rue? J'*EN *connais la variété* (= la variété DE ce spectacle); complément de nom.

N. B. — EN représente aussi des *personnes : Ce professeur aime ses étudiants et il* EN *est aimé* (il est aimé DE *ses étudiants* = PAR *eux.* — Avec certains verbes, [*aimé* de, *compris* de, *suivi* de, *précédé* de], le complément d'agent s'exprime par DE; d'où ici, emploi de EN, puisqu'il représente D'*eux*).

IV. — ***Y, pronom.***

Y, pronom, représente une **chose** ou une **idée ;** il signifie **à** *cette chose,* **à** *cela :*

*J'*Y *songe : c'est aujourd'hui un vendredi 13* (y = complément d'objet indirect).

N. B. — Y représente aussi mais plus rarement, des *personnes*, comme objet des verbes *penser à, songer à : Pensez à moi !* — *J'*Y *pense souvent.*

▶ *EXERCICES* ◀

I) **Relevez** les pronoms personnels et dites ce qu'ils **représentent :** *Il ne se passe pas de jour, où il ne faille déplorer quelque accident. — Qu'est devenu cet homme? Il est impossible de vous le dire, car nous l'ignorons. Il est peut-être à l'étranger. — Sur notre toit, il vient des chats de partout. — Le raisin a-t-il été abondant cette année? Non, il ne l'a guère été. — Je suis maître de moi comme de l'univers. Je le suis, Je veux l'être.* (Corneille.)

II) **Dites** ce que **représente** le pronom personnel **en** dans les phrases suivantes : *Quand il pleut, on en a vite assez. — Il faut se réjouir de cette mesure administrative, et en féliciter le ministre qui l'a décidée. — Les chats, il en vient d'un peu partout errer par ici. — Les autobus? Ne m'en parlez pas : toutes les fois qu'on veut en prendre un, il faut faire la queue. — Il n'a pas pu arriver à l'heure. Vous en êtes peut-être surpris. Mais moi, j'en étais sûr. — Vous connaissez la fille du bougnat? Eh bien, mon neveu en est tombé amoureux. — Vous connaissez mes soucis : j'en suis accablé.*

III) **Transformez** les phrases suivantes en y introduisant le pronom **en** ou le pronom **y** que vous placerez **immédiatement devant le** verbe :

(Ex. : *L'autobus, à Londres, est muni* (d'une *impériale*) : *Il en est muni. — Je pense* (*à cela*) : *j'y pense.*) — *Aujourd'hui, le nombre* (des autobus) *est suffisant. — On ne peut prendre place dans l'autobus, quand il est surmonté* (de l'écriteau : complet). — *Je veillerai* (à cette affaire). — *Il n'est pas toujours facile de prendre un* (des taxis de Paris). — *Je m'associe* (à votre effort). — *Les rues* (de la ville) *sont très animées.*

IV) **Répondez** : « Oui.... » : *Êtes-vous fleuriste? — Êtes-vous la fleuriste? — Êtes-vous adroite? — Êtes-vous secrétaire? — Êtes-vous la secrétaire que j'attends? — Resterez-vous fidèles l'un à l'autre? — Penserez-vous à vos amis? — Songez-vous à votre promesse? — Avez-vous pensé à votre mère?*

V) **Essai.** *Décrivez quelques petits métiers de votre pays (cireur de chaussures, vendeur de souvenirs, etc.).*

PLAN PROPOSÉ :

Introduction : Les plus curieux des marchands ne sont pas ceux qui tiennent boutique....

Développement.

a) Petits métiers communs à mon pays et à beaucoup d'autres....

b) Petits métiers particuliers à mon pays....

Conclusion : Pourquoi j'aime ces humbles marchands....

Le vocabulaire français

Autour de l'idée d'**union**). **Expliquez :** le sens exact des termes en *italique* : Qui se ressemble *s'assemble.* — *Je me suis associé* avec mon frère pour exploiter un fonds de commerce. — Mes amis, restez toujours *unis*, même dans le malheur : car l'union fait la force. — *Liez* ces fleurs avec un simple fil. — *Nous nous réunirons* demain avec quelques amis pour faire un bridge. — Pour prier, *on joint* les deux mains. — Le chien *est enchaîné* à sa niche.



Un Camelot.

3. *LA FLÂNERIE À PARIS*

Le professeur anglais Denis Brogan nous donne ici (en français) les impressions d'un étranger sur les plaisirs qu'offrent au « flâneur » (voir p. 11, note 6) *les rues de Paris.*

Si l'on considère Paris du point de vue touristique, alors [c'est] la seule grande ville où la flânerie soit encore possible, encore délicieuse. Cela ne tient pas seulement à la célébrité des noms ou des sites, mais la vie à Paris est beaucoup plus une vie en plein air que la vie à Londres ou à New York. Pouvoir s'asseoir à sa guise[1] et suivre, tout à son aise, le déroulement de la vie dans ce spectacle perpétuel qu'offrent les rues de Paris, voilà un luxe inconnu de Londres ou de New York. Pour goûter un pareil plaisir à Londres il faut aller dans les parcs, et en été seulement; à New York, dans les gares et les antichambres de quelques grands hôtels. Mais de tels lieux soutiennent mal la comparaison avec les cafés de Paris, qu'ils soient grands ou petits, modernes ou anciens, réputés ou obscurs.

[Et] les cafés ne sont pas le seul exemple du caractère public de la vie parisienne (...). Une si grande partie de la vie en France est publique! les cafés, les kiosques à journaux, les plates-formes des autobus.... Quelle différence avec Londres et New York, dont les rues sont faites pour vous permettre d'entrer le plus rapidement possible dans quelque maison! Et c'est pourquoi il n'y a pas de grande ville où le touriste pauvre s'amuse à meilleur marché qu'à Paris, sans passer tout son temps dans les églises ou les musées. Vous pouvez rester assis tant que vous voudrez derrière un verre de vin ou de bière, sans que votre vin ou votre bière devienne imbuvable comme le thé à Londres ou à New York, où le patron du bar vous persuadera par tous les arguments possibles, hormis[2] la violence, que votre temps c'est son argent. Et ce n'est pas le seul amusement libre que l'on trouve à Paris. Il y a plus de boutiques à voir et, au besoin, plus d'achats à faire qu'à Londres ou à New York, non seulement par le simple fait qu'on achète, mais aussi par le temps qu'on passe à *marchander*[3] ce que l'on désire obtenir. Il suffit de regarder une bonne maîtresse de maison ou une femme de ménage acheter des fruits, des légumes ou de la viande dans un magasin de Paris, ou mieux encore dans un marché de Paris, pour profiter d'une bonne leçon de discernement[4].

DENIS BROGAN. *Réalités.*

1. Selon sa fantaisie, son bon plaisir.
2. A l'exception de, sauf.
3. Discuter le prix d'une chose afin d'obtenir cette chose à un prix plus bas.
4. Qualité intellectuelle qui permet de bien apprécier les choses, de juger avec exactitude.

LES POSSESSIFS

I. — *Adjectifs possessifs :*

▪ **Chacun** et le possessif.

Quand *chacun* est *sujet*, le possessif qui lui correspond est **son, sa, ses :**

Je connais bien les cafés à Paris. CHACUN *d'eux a* SA *clientèle particulière.*

Si *chacun* est en *apposition* au sujet ou au complément, le possessif correspondant est respectivement **notre; votre; leur** :

NOUS *trouvons* CHACUN NOTRE *plaisir à flâner dans Paris.*
Je VOUS *laisse* À CHACUN VOTRE *plaisir.*

▪ Le possessif est remplacé par l'**article défini** pour désigner les parties du corps (v. grammaire p. 19) :

J'ai mal à LA *tête, j'ai froid* AUX *pieds;*

mais avec certains verbes d'action, qui ne sous-entendent pas clairement le possesseur, il faut rétablir **le possessif** (*Je* RÉCHAUFFE MES *mains*), ou introduire un pronom **objet indirect** (*Je* ME *réchauffe les mains*).

▪ Le possessif remplacé par **en** (v. grammaire p. 31).

On remplace volontiers *son, sa, ses, leur, leurs* par **en, complément de nom,** quand le « possesseur » est une **chose :**

J'aime les rues de Paris : le spectacle EN *est curieux; j'*EN *goûte le spectacle.* (Le spectacle est celui *des rues*, nom de chose).

▪ Mais ce remplacement n'**est pas possible :**

Si le nom à compléter est lui-même précédé d'une **préposition :**
Attention à l'escalier! Appuyez-vous bien **SUR SA** RAMPE
(Même règle pour l'emploi de *dont*, v. p. 46).

▪ Le possessif peut souligner **l'intérêt** porté par le « possesseur » à la personne, à la chose « possédées » : *Sais-tu* TA *leçon? — Il est encore avec* SON *monsieur Martin!* (Ici, valeur *péjorative* de « son » : *ce monsieur Martin qui ne me plaît guère.*)

II. — *Pronom possessif :*

Cette guerre fut affreuse : tous LES MIENS *y ont péri.*

Souvent le pronom possessif pluriel a la valeur de : *mes parents, nos amis*, etc.

▶ EXERCICES ◀

I) Essayez de **définir** avec précision les mots suivants : *Une rue, une ruelle, une allée, une impasse, un cul-de-sac; — une avenue, un boulevard, un faubourg; — une place, un rond-point, un carrefour; — une route, une voie, une autoroute, une chaussée.*

II) **Comment** est exprimée l'**idée de possession** dans les phrases suivantes : « *Venez donc, un jour, visiter notre nouvel appartement.* » — *J'ai saisi mon adversaire à la gorge. — L'ancien omnibus possédait une impériale* (= un étage supérieur) : *c'en était un des charmes essentiels. — Le long des*

trottoirs, les petits marchands ambulants poussaient lentement leur voiturette. Chacun avait son cri particulier. — La rue est pleine d'autos en stationnement. Où trouverai-je une place pour la mienne? — Au jour du jugement, Dieu reconnaîtra les siens. — Tenez-vous sur vos gardes, si l'on vous demande à visiter la maison, car, c'est vous qui en avez la responsabilité. — Voilà tous mes forfaits; en voici le salaire (Racine). — *Cette maison aux volets verts, c'est la nôtre. — Je serai volontiers des vôtres une autre fois. Aujourd'hui je reste seul.*

III) **Remplacez** les tirets par les possessifs convenables : *Le soir, chacun rentre dans — logis. Nous aimons nos parents, chacun à — façon. Les familles ont chacune — égoïsme. Dans la vie nous pensons chacun à — propres affaires. Vous emporterez chacun — paquets, et les déposerez chacun à — domicile. Ces automobiles ont chacune — garage particulier.*

IV) **Remplacez** le possessif par **en.** (N. B. La substitution est impossible dans les deux dernières subordonnées de l'exercice. — Pourquoi?)
La rue Vandamme joue un rôle important dans la « Chronique des Pasquier », et Georges Duhamel a relaté son émouvante histoire. — Le train ne peut partir que les portières fermées. Ne gênez pas leur fermeture. (Avis naguère affiché dans le métro.) — *Je n'aime guère l'odeur de l'oignon, quoique certains apprécient sa saveur dans certains plats. Mais l'odeur du poisson frit m'est encore plus désagréable : on ne sait comment échapper à sa poursuite, comment se débarrasser de son insistance.*

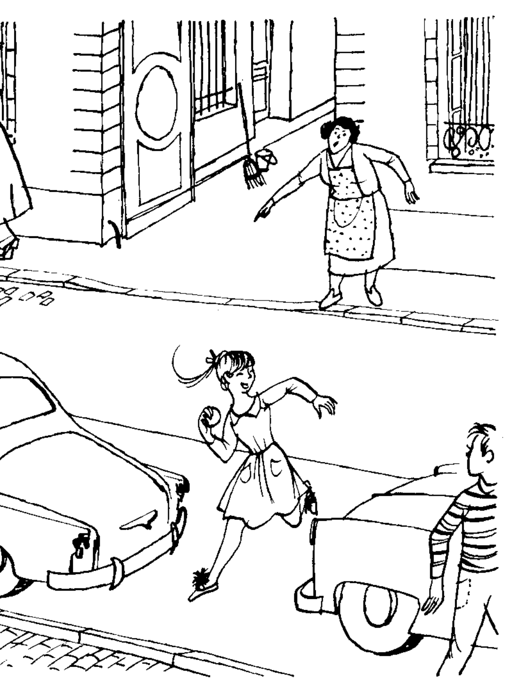
V) **Quelle nuance** l'emploi du possessif ajoute-t-il au sens? — *Depuis que vous m'avez donné l'élan, j'ai fait du chemin. Cette bonne idée fera son chemin. — Je possède un Molière admirablement relié. Cet acteur possède à fond son Molière. — Cet athlète fait ses douze lieues dans la journée. — Madame a son jour : elle reçoit le mardi. — Chaque souris fait son trou. — Mon fils fait son droit à Paris. — Ne me parle plus de ton monsieur Dupont! — Allons! Bon, elle a encore sa migraine. — Leur Durand commence à m'importuner : je le leur dirai. — Oui, mon général!*

VI) **Paragraphe à rédiger :** La situation de votre maison : 1. Est-elle sur une place? dans une rue? dans un carrefour? sur une route? etc. 2. Les édifices ou le paysage que vous voyez de vos fenêtres?

VII) **Essai.** *Madame Vincent au marché. Faites-la parler, discuter avec les marchands.*



Le marchand " à la sauvette "



4. *SUR UN TROTTOIR DE PARIS*

L'enfant surgit du couloir de la maison, traversa le trottoir en courant jusqu'à la contre-allée[1] où des autos étaient rangées. L'enfant : une fillette de huit ou neuf ans, ficelée[2] dans un tablier luisant, des pieds de clown dans ses pantoufles à pompons, et une queue de cheval[3] ou plutôt une natte d'arlequin[4], serrée d'un cordonnet et qui se balançait dans l'air.

« Mathilde! Mathilde! »

C'était la mère, jaillie de sa loge, empourprée, haletante, la poitrine instable.

« Mathilde! Veux-tu que j'aille te chercher avec le martinet[5]? »

Comme si la menace eût été insuffisante à convaincre Mathilde qui avait rejoint un petit copain entre deux voitures, la mère ajouta :

« ... Avec le martinet.... Et tes fesses en parleront longtemps[6]!... »

Quand je suis un peu morose, je marche à pied dans Paris et il est rare que je n'y sois pas tenté par une vitrine ou ravi par une scène de la rue. J'avoue que celle-ci m'enchanta. Je n'aurais jamais trouvé personnellement ce : « Et tes fesses en parleront longtemps! » image peu délicate mais formelle[7] et qui disait bien ce qu'elle voulait dire. Je voulus connaître la suite : je m'arrêtai à deux pas, devant une boulangerie-pâtisserie, l'air faussement tenté, et guettant ce qu'il allait advenir de Mathilde. Rien. Il n'advint rien. Car à ce moment sortit de la boulangerie-pâtisserie une personne qui tenait à la main la « baguette[8] » du soir et que la mère de Mathilde connaissait. Elle s'arrêta et sur le devant de la porte commença une de ces conversations des fins de journée, où l'on a beaucoup de choses à se dire, entre personnes de la même maison ou du même « bloc[9] ». Il fut un instant question de l'indisciplinée : « Cela vous en donne du souci, ces atomes[10]! » Puis un autre sujet retint ces dames et l'atome Mathilde continua de jouer avec son petit camarade qui venait d'ouvrir la portière d'une des voitures vacantes.

GÉRARD BAUËR, de l'Académie Goncourt. *Le Figaro.*

1. Allée parallèle à la rue principale.
2. **Fam.** : vêtue, habillée sans soin et plutôt mal.
3. Les cheveux longs noués en arrière de la tête, d'où ils pendent **comme la queue d'un cheval**.
4. Natte de cheveux *tressés* comme ceux d'Arlequin, personnage de la comédie italienne.
5. Espèce de fouet formé de plusieurs brins de corde ou de cuir, dont on menace les enfants indociles, mais qui n'est plus guère en usage!
6. Elles garderont longtemps le souvenir des coups de martinet marqués sur elles.
7. Précise et vigoureuse.
8. Pain très long et mince.
9. Ensemble de maisons entouré de tous côtés par des rues.
10. Image familière employée pour insister sur le fait que, **même tout petits**, les enfants « donnent du souci ».

LES DÉMONSTRATIFS

I. — *Expressions composées avec* **ci (ici)** *et* **là.**

[I]**ci** et ses composés **voici, celui-ci, ceci** désignent en principe un endroit, un personnage, un objet **rapprochés,** ou dont **on va parler.**

Là et ses composés **voilà, celui-là, cela** désignent un endroit, un personnage ou un objet **éloignés,** ou dont **on a parlé :**

Regarde ces autos, CELLE-CI *est une 4 CV* (= 4 chevaux), CELLE-LÀ *une 2 CV.*

VOICI *ce que je veux te dire. Écoute* CECI. — VOILÀ *ce que je voulais te dire. As-tu compris* CELA? — *Posséder une automobile,* CELA *ne rend pas toujours la vie plus facile.*

Mais le français **parlé** emploie de plus en plus *cela, voilà* dans tous les cas.

▪ **Ici, là** et leurs composés servent parfois à énumérer, sans idée de **proximité** ou d'**éloignement :**

Que d'autos en stationnement! CELLE-CI *est verte,* CELLE-LÀ *rouge, une autre grise.*

II. — *La langue parlée emploie très souvent* **ça** *au lieu de* **cela :**

Comment allez-vous? — ÇA *va mieux.*
Comment allez-vous? — *Oh!* COMME CI, COMME ÇA.

III. — *Celui de, celui qui....*

Expressions très employées en français :

« *Ne vous asseyez pas à cette place : c'est* CELLE D'*un aveugle.* — *Quel aveugle?* — CELUI QUI *vient ici prendre l'air chaque jour.* »

Ce qui, ce que sont des *relatifs* de valeur **neutre** et ne désignent que des **choses** ou des **idées :**

CE QUE *je vois de ma fenêtre est bien amusant.* — *Ma voisine chante souvent,* CE QUI *ne me déplaît pas.*

(L'adjectif s'accorde avec *un pronom neutre* comme avec un *pronom masculin singulier.*)

▶ EXERCICES ◀

I) **Expliquez** l'emploi de **ici (ci), là** et leurs **composés** dans les phrases suivantes : *D'ici, vous pouvez voir ma maison; mais non de là où vous êtes. — Elle a gagné le gros lot : de là sa joie. — Les autobus fonctionnent ici comme à Londres. Sur ce point-là, rien de particulier. — L'employé de métro dit à Gurau : « Je vais revenir. D'ici là, vous retrouverez peut-être votre billet. » Mais il pensait : « On les connaît, ces cocos-là! » — Je vais flânant, par-ci, par-là. — Le spectacle de la rue n'a jamais peut-être été aussi charmant. Voici, le long des trottoirs*

les petits marchands ambulants poussant leur voiturette; voici le repasseur de couteaux, le raccommodeur de faïences et de porcelaines. — Huit jours de prison, voilà la punition du voleur. — Le poinçonneur regarda Gurau, avec l'air de lui dire : « Ça va pour cette fois, mais n'y revenez plus. » — Vous trouverez, ci-joint, les pièces nécessaires à l'étude de cette affaire.

II) **Remplacez** les tirets par les **démonstratifs** tirés de **ici** et de **là** : *Cet hiver — a été beaucoup moins froid que celui de l'an dernier. Visiter une à une les curiosités de Paris : — le programme que je m'étais fixé. Aurais-je commis une erreur de lecture? Non : c'est bien —. Je suis fort en retard, — qui ne va pas arranger mes affaires. Un des agréments des quais, c'est qu'on peut fouiller dans les boîtes des bouquinistes, par —, par —, sans qu'ils vous demandent rien. D'— vous ne pouvez rien voir; mais de — bas, vous verrez beaucoup mieux. Il se répétait souvent — : sois plus énergique; mais — ne servait à rien. Écoutez bien —. Avez-vous entendu —?*

III) **Remplacez** les tirets par le démonstratif convenable (**ce qui**, **celui de**, etc.) : *Notre monde est — de la vitesse et du bruit. Une voix irritée se fit entendre : — de la concierge jaillie de sa loge, furieuse. Pour circuler plus facilement sur les routes, — qui le peuvent prennent leurs vacances avant ou après le temps de « pointe » (= d'affluence). Je m'avançais pour monter dans l'autobus, croyant que c'était mon tour. Mais c'était — d'un blessé de guerre, que je n'avais pas remarqué. Il pleut, — qui ne va pas faciliter notre promenade.*

IV) **Essai.** Les embarras de Paris ne datent pas d'hier. *Vous imaginerez ce qu'ils pouvaient être soit au Moyen Age, soit à l'époque de Louis XIV.* (A consulter : Boileau, Satire VI). — PLANS PROPOSÉS : vous pouvez soit consacrer un paragraphe aux *piétons*, un autre aux *véhicules* — soit (plutôt), comme Boileau, *montrer la succession* de différents tableaux, suivant les différents moments de la journée.



Halte !



École !



Sens interdit !

5. *CAMION CONTRE AUTOBUS*

Neuf voyageurs blessés[1]

Une grave collision qui a fait neuf blessés s'est produite hier à 22 h 45, devant le nº 107 du boulevard Voltaire, entre un autobus et un camion.

Pour une raison encore inconnue (dérapage sur la chaussée mouillée, ou défaillance mécanique, rupture du cardan[2] de direction) un autobus de la ligne nº 140 a violemment heurté la remorque[3] d'un poids lourd[4] en stationnement sur le côté droit du boulevard.

Neuf voyageurs ont été blessés, plus ou moins grièvement[5], dans l'accident. Huit d'entre eux ont été transportés à l'hôpital Beaujon. Certains ont pu regagner leur domicile après avoir reçu des soins. Une petite fille de 9 ans, Monique Brunot, qui souffre d'une plaie profonde à la tête, a été admise à l'hôpital Bretonneau.

Les dégâts matériels sont très importants. Tout le côté droit de l'autobus a été arraché. Quant au camion, appartenant à une entreprise de Haguenau (Bas-Rhin), il est gravement[5] endommagé à l'arrière.

Presse de Paris.

1. Ces articles d'information sur les accidents, les délits, etc. s'appellent *faits divers*.
2. L'articulation (du nom d'un mathématicien italien du XVIe siècle).
3. Véhicule tiré par une automobile.
4. Nom donné aux gros camions.
5. Remarquez qu'on dit : **grièvement** blessé; **gravement** endommagé.



Stationnement interdit !



Silence !



Feu vert : passons vite

6. *INCIDENT DE LA CIRCULATION*

Un jour où, conduisant ma voiture, je tardais une seconde à démarrer au feu vert, pendant que nos patients concitoyens déchaînaient sans délai leurs avertisseurs dans mon dos, je me suis souvenu soudain d'une autre aventure, survenue dans les mêmes circonstances. Une motocyclette conduite par un petit homme sec, portant lorgnons et pantalons de golf, m'avait doublé et s'était installée devant moi, au feu rouge. En stoppant, le petit homme avait calé son moteur[1] et s'évertuait en vain à lui redonner souffle. Au feu vert, je lui demandai, avec mon habituelle politesse, de ranger sa motocyclette pour que je puisse passer. Le petit homme s'énervait encore sur son moteur poussif[2]. Il me répondit donc, (...) d'aller me rhabiller[3]. J'insistai, toujours poli, mais avec une légère nuance d'impatience dans la voix. (...) Pendant ce temps, quelques avertisseurs commençaient, derrière moi, de[4] se faire entendre. Avec plus de fermeté, je priai mon interlocuteur d'être poli et de considérer qu'il entravait la circulation. L'irascible personnage, exaspéré sans doute par la mauvaise volonté, devenue évidente, de son moteur, m'informa que si je désirais ce qu'il appelait « une dérouillée[5] », il me l'offrirait de grand cœur. Tant de cynisme me remplit d'une bonne fureur et je sortis de ma voiture dans l'intention de frotter les oreilles de ce mal embouché[6]. Je ne pense pas être lâche (mais que ne pense-t-on pas!), je dépassais d'une tête mon adversaire, mes muscles m'ont toujours bien servi. Je crois encore maintenant que la « dérouillée » aurait été reçue plutôt qu'offerte. Mais j'étais à peine sur la chaussée que, de la foule qui commençait à s'assembler, un homme sortit, se précipita sur moi, vint m'assurer que j'étais le dernier des derniers et qu'il ne me permettrait pas de frapper un homme qui avait une motocyclette entre les jambes et s'en trouvait, par conséquent, désavantagé. Je fis face à ce mousquetaire et, en vérité, ne le vis même pas. A peine, en effet, avais-je la tête tournée que, presque en même temps, j'entendis la motocyclette pétarader de nouveau et je reçus un coup violent sur l'oreille. Avant que j'aie eu le temps d'enregistrer ce qui s'était passé, la motocyclette s'éloigna. Étourdi, je marchai machinalement vers d'Artagnan[7] quand, au même moment, un concert exaspéré d'avertisseurs s'éleva de la file, devenue considérable, des véhicules. Le feu vert revenait. Alors, encore un peu égaré, au lieu de secouer l'imbécile qui m'avait interpellé, je retournai docilement vers ma voiture et je démarrai, pendant qu'à mon passage l'imbécile me saluait d'un « pauvre type[8] » dont je me souviens encore.

Albert CAMUS. *La Chute*. Gallimard.

1. Il avait, d'un geste maladroit, arrêté brutalement son moteur.
2. Qui respire avec peine, en haletant (se dit surtout des personnes essoufflées).
3. **Argot** : il rejeta dédaigneusement et impoliment ma réclamation (on dit familièrement : *il m'envoya promener*).
4. Ou : **à** se faire entendre.
5. **Argot** : une correction brutale.
6. **Pop.** ce mal élevé.
7. Héros chevaleresque d'Alexandre Dumas père, dans le roman: *Les Trois Mousquetaires*.
8. **Pop.** : expression courante pour désigner un homme sans valeur, peu intelligent.



3. Les Parisiens chez eux.

1. *LE PARISIEN*

Tracé dans la seconde moitié du XIXe siècle, ce portrait du Parisien reste encore assez vrai.

Quand on trouve un homme qui traverse, sans se presser, la cohue[1] des voitures du boulevard Montmartre, qui fait sa carte[2] au restaurant en une minute, qui connaît le bureau de tabac où sont les meilleurs cigares, qui sait les nouvelles avant d'avoir lu les journaux et qui appelle tout le monde « cher ami »; quand on l'a jugé et reconnu pour un être ordinairement sceptique, mais susceptible d'un fol enthousiasme; d'une activité dévorante, mais toujours prêt pour une flânerie; élégant, mais négligé; bienveillant, mais égoïste; ayant le mot méchant et la poignée de main facile; sympathique en somme et aimable, malgré ses vices, — on dit de lui : « C'est un Parisien. » Eh bien! on se trompe. Ce n'est qu'un homme qui vit à Paris, et si on l'interroge sur son origine on est tout surpris d'apprendre qu'il est d'Amiens ou de Carcassonne....

Mais un vrai Parisien, né à Paris, de parents parisiens eux-mêmes, ayant grandi là et y ayant passé à peu près toute sa vie, c'est une exception. Ce Parisien-là pourra ressembler à l'autre; mais il y aura entre eux une différence essentielle. Le provincial importé dans la grand-ville s'y plaira et y restera parce qu'il y poursuit son goût du confortable, parce qu'il y contente ses ambitions, parce qu'il y satisfait ses besoins de plaisir; mais au fond du cœur, il la considère toujours comme un champ de bataille, une auberge et un mauvais lieu; et s'il a du chagrin, s'il ressent de la fatigue, s'il tombe malade, c'est à sa ville natale, c'est à sa province lointaine qu'il ira demander la consolation, le repos ou la santé. Le vrai Parisien au contraire aimera Paris comme une patrie; c'est là que l'attachent les invisibles chaînes du cœur et s'il est forcé de s'éloigner pour un peu de temps, il éprouvera, comme Madame de Staël[3], la nostalgie de son cher ruisseau de la rue du Bac.

FRANÇOIS COPPÉE (1842-1908). *Souvenirs d'un Parisien.* Lemerre.

1. Le flot tumultueux des voitures.
2. Choisit son *menu*.
3. Écrivain français (1766-1817) qui a contribué à introduire en France le romantisme.



2. *VISITE D'UN APPARTEMENT*



La scène se passe vers 1926.... Aujourd'hui le visiteur se contente de ce qu'il trouve ou ACHÈTE un appartement.

Un jour de décembre 26, Jallez se trouvait sur le trottoir sud du boulevard Haussmann, entre la rue Auber et la Chaussée d'Antin. (...) Il venait d'entrer dans beaucoup de maisons et d'être éconduit[1] sans beaucoup d'égards, comme un quémandeur[2] aux intentions suspectes. Il regardait les façades, les appréciait suivant Dieu sait quels indices, se demandait s'il devait entrer. A gauche d'une porte cochère, profitant du soleil hivernal, un concierge d'une soixantaine d'années, bardé[3] de tricots, était assis, son journal à la main. Il observait le manège[4] de Jallez. Il lui dit d'une voix bienveillante :

« Vous cherchez peut-être un appartement?

— Mais oui.... Vous en avez un dans la maison? »

Le concierge hésita, examina Jallez, comme si de cet examen sa réponse dût dépendre. Puis :

« Il vous faut quelque chose de grand?

— Ma foi non! »

Le concierge se leva, posa son journal sur la chaise.

« Venez toujours avec moi. Je vais vous montrer quelque chose. Ça n'est pas qu'à proprement parler ça soye[5] encore libre. Vu que[6] c'est censément[7] promis à une personne. Mais enfin, ça ne vous coûte rien de voir. »

Pendant qu'ils montaient l'escalier, le concierge commença de donner quelques détails sur le local. Il était situé au dernier étage, c'est-à-dire au sixième.

« Il n'y a pas d'ascenseur?

— Si. Mais il est en réparation. C'est pourquoi je vous fais prendre l'escalier. »

1. Éloigné, renvoyé sans douceur.
2. Personne qui demande, qui sollicite avec une insistance gênante.
3. Enveloppé comme d'une cuirasse.
4. La manière d'aller et venir, de s'arrêter.
5. Au lieu de « soit. » (langage **populaire**).
6. Attendu que, puisque.
7. **Pop.** = presque, à peu près.

Le concierge continua d'expliquer : l'appartement n'était pas du type ordinaire. Il se composait d'une assez grande pièce, d'une autre beaucoup plus petite, où il y avait place pour coucher, et d'une troisième si petite qu'il était plus juste de l'appeler un cabinet. La grande pièce qui avait, outre les fenêtres, des vitrages sur le côté et dans le haut, avait été primitivement conçue comme atelier d'artiste. (...)

« Y a-t-il une cuisine, une salle de bains, et le chauffage?

— Oui, oui.... Dame[1], la cuisine, on peut juste s'y retourner. Et elle ne prend jour que par une tabatière[2]. Mais vous savez, une tabatière, en proportion, ça donne plus de lumière qu'une fenêtre. Et ça ne mange[3] pas de place. Vous avez le gaz, naturellement. La salle de bains a été installée par un locataire autrefois. Ça n'est pas tout ce qu'il y a de moderne[4]. L'émail de la baignoire est amoché[5] par endroits. Mais les appareils fonctionnent.

— Au gaz probablement?

— Oui, au gaz. Je puis vous assurer que le chauffe-bains est en règle. Il a été revu par le plombier, le printemps dernier. (...)

— Et le chauffage?

— C'est un chauffage à la vapeur. Les appareils aussi sont en bon état. »

La conversation pouvait se développer à l'aise. Le concierge montait les étages lentement; et à chaque palier, il s'arrêtait une ou deux minutes pour souffler.

« Il y a un nombre de radiateurs suffisant? Car la grande pièce, avec ses vitrages, doit être difficile à chauffer?

— Bah! vous avez cinq radiateurs en tout dans l'appartement; trois rien que dans la grande pièce[6], et de taille[7]. Je vous dis, moi, que la plupart du temps vous crèverez de chaleur[8], et que vous serez obligé d'ouvrir. (...)

— Et le chauffage fonctionne combien de mois dans l'année?

— Là encore, vous avez de la chance. Le grand appartement du second est occupé par un monsieur qui est un richard... qui est, de plus, ami du propriétaire. Il a fait mettre dans son bail qu'il serait chauffé du 15 octobre au 15 avril. Alors, n'est-ce pas, pour le chauffer lui, on est obligé de chauffer toute la maison. »

JULES ROMAINS. *Les Hommes de Bonne Volonté.* Flammarion.

1. Exclamation **familière** (= par Notre-Dame.)
2. Petite fenêtre disposée à plat sur la pente du toit.
3. **Pop.** = prend.
4. Ce qu'il y a **de plus** moderne.
5. **Argot** = abîmé, détérioré.
6. Trois pour la grande pièce, *à elle seule.* (Rien que : **Fam.** = seulement)
7. Très grands.
8. **Pop.** Vous aurez excessivement chaud, au point d'en mourir, ou presque.

3. *LE (ou LA) CONCIERGE*
(Dialogue avec un Anglais.)



(L'ami anglais) : « A quoi peut bien servir ce fonctionnaire de bas étage[1] dont nous nous passons si bien?

— Mais nul n'est plus utile. Il garde la maison, nettoie l'escalier, renseigne tes amis, si tu le désires, sur l'heure à laquelle tu rentreras, il te transmet leurs messages, il reçoit en ton absence les paquets qui te sont destinés, monte tes bagages, fait suivre tes lettres, enfin te rend mille services. Ainsi par exemple, tu vas chez un ami après le dîner. Quand tu redescends de son appartement, mettons à onze heures et demie du soir, s'il n'existe pas de bouton intérieur pour ouvrir la porte, tu prononces la formule incantatoire[2] : « Cordon, s'il vous plaît[3] ! »

— Comment?

— C'est la version moderne de « Sésame, ouvre-toi[4] ! » et la porte s'entrebaîlle comme une marenne[5]. Eh bien, c'est le concierge qui a tiré le cordon, à moins, s'entend[6], qu'il ne soit sourd.

— Celui de la maison que j'habite n'est point sourd, ni muet, mais je lui reproche une allure, comment dirais-je? enfin plus dégagée[7] et plus indépendante que celle de nos serviteurs anglais.

— Tu as sans doute raison. Tu trouveras rarement chez nos domestiques cette attitude de respect humble et soumis qu'ils revêtent en même temps que la livrée[8] dans les bonnes maisons de chez vous.

— Oui, j'ai toujours un peu l'impression qu'ils se souviennent que c'est leur grand-père qui a pris la Bastille[9]. Enfin, je me rends compte tout de même que le concierge n'a pas un rôle purement décoratif. »

D'après FÉLIX DE GRAND'COMBE. *Tu viens en France.* P. U. F.

1. Jeu de mots : « étage » est pris ici au sens **propre** (la concierge ayant sa *loge* au rez-de-chaussée) et **figuré** (la condition sociale; (en effet, la concierge est de condition plutôt humble).
2. Une **incantation** est une formule magique (en principe **chantée**. D'où le radical *cant-*).
3. Autrefois, pour ouvrir la porte de l'immeuble, le concierge tirait sur une sorte de corde. Aujourd'hui, le système est électrique; mais on se sert souvent de l'ancienne formule pour demander au concierge d'ouvrir : « Cordon, s'il vous plaît! »
4. Formule magique qui ouvrait la caverne d'Ali-Baba, dans les *Contes des Mille et une Nuits.*
5. Une huître de Marennes (Charente-Maritime).
6. Bien entendu, naturellement.
7. Plus libre.
8. Uniforme que portent certains domestiques.
9. Et ils en conçoivent de l'orgueil.

LES PRONOMS RELATIFS

I. — Rappelons que, précédé d'une *préposition*, ***qui*** ne peut avoir pour antécédent qu'un nom de **personne** — mais ***auquel, à laquelle,*** etc. s'emploient après les noms de **personnes,** d'**animaux** ou de **choses :**

L'homme À QUI *j'ai parlé,* AUQUEL *j'ai parlé. — La chose* À LAQUELLE *je pense.*

II. — ***Dont.***

Il s'emploie *partout où* son antécédent (*personne, animal* ou *chose*) serait, dans une proposition indépendante, précédé de « *DE* ». Ainsi : *Voyez la façon* DONT *il agit* (Il *agit* **de** cette façon). — *Voici le couteau* DONT *il m'a menacé* (Il m'a menacé **de** ce couteau). — *Je parle pour les gens* DONT *je peux être compris* = les gens **de** qui je peux être compris. V. grammaire p. 31, III, N. B.).

N. B. — Mais *dont* **ne peut** être complément d'un nom, si ce nom est lui-même *précédé d'une préposition : Cette maison* **à** *la porte* DE LAQUELLE j'attends....

III. — ***Attention à l'accord du verbe,*** avec le relatif sujet! **L'antécédent** détermine la *personne* du verbe :

C'est **moi** *qui* AI DIT *cela; c'est* **toi** *qui* AS DIT *cela.*
Notre Père, QUI ÊTES *aux cieux*... (= vous qui êtes...).

***

Une anecdote, à propos de cet accord (ou : les dangers de la correction grammaticale).

La scène s'est passée vers 1924 dans une ville de province, lors d'une séance du conseil municipal :

Un conseiller, fougueux républicain, s'écrie, à l'adresse de son voisin, qui est son adversaire politique : « *Après tout, la République, c'est nous qui la sommes!* — Et l'autre de répliquer : *La République, c'est toi qui l'assommes!* »

► EXERCICES ◄

I) **Dites la fonction de : dont** (Quel est son antécédent? — De quoi est-il le complément?) : *La seule chose dont nous sommes sûrs, c'est qu'il n'est pas en prison. — Qu'est-ce que c'est que cet instrument, dont vous vous servez? — La famille dont il descendait était de noblesse ancienne. — Jallez chercha un appartement dans cette maison dont la façade lui plaisait tant. — A la façon dont il m'a parlé, j'ai jugé qu'il était mécontent. — Nos parents sont les personnes dont nous sommes le plus aimés.*

II) **Composez une phrase** avec chaque groupe de propositions. Vous emploierez **dont** ou **de qui**, **duquel** etc. suivant le cas : *Voici mon ami; vous apprécierez son exactitude. — Je reconnais la concierge; j'ai visité la maison avec son fils. — J'aime cette pièce; la surface en est grande. — Vous balaierez cet escalier; sur ses marches il y a de la poussière. — Il est accompagné de gens qui ne me plaisent pas.* (*Les gens... il est accompagné ne me plaisent pas*). *— Je chercherai les livres; tu m'en as donné la liste.*

— *Vous me parlez d'un ton que je n'admets pas (je n'admets pas le ton .... vous me parlez.)*

III) **Remplacez les tirets** par les formes convenables du pronom relatif **lequel :** *Nous sommes montés sur les tours de Notre-Dame du haut* (de) — *nous avons découvert tout Paris. L'hiver, il y a des nuits pendant — le vent souffle avec violence. Le « Journal officiel » publie un décret au sujet* (de) — *personne n'est d'accord. J'ai eu la chance de trouver un arbre au pied* (de) — *je me suis étendu. Il y a sûrement un moyen grâce* (à) — *nous parviendrons à notre but.*

IV) **Mettez qui** ou **lequel**, suivant le cas : *Je n'aime pas les camarades avec — tu te promènes. La concierge monte le courrier, sur — elle jette un regard curieux. Vos domestiques ont une allure indépendante, à — je ne me fierais pas. Il y a dans la maison un vieux garçon à — je dois beaucoup d'argent. Cette odeur d'oignon par — nous sommes accueillis est insupportable. La suie et la poussière ont noirci cette statue, devant — je m'arrête, songeur.*

V) Faites l'**accord du verbe :** *Je t'envie toi qui* (v. avoir) de beaux enfants. — *C'est à vous d'en sortir* (= de la maison) *vous qui* (v. parler) *en maître* (Molière). — *Elles qui* (v. parler) *ainsi,* sont-elles *sûres de ce qu'elles avancent?* — *Vous qui* (v. souffrir) *venez à Dieu, car il guérit.*

VI) **Le paragraphe.** Décrivez, en cinq ou six lignes, ce qu'on aperçoit, par les portes ouvertes ou entrouvertes, quand on gravit les étages de la maison.

VII) **Essai.** *En vous inspirant du texte de Jules Romains (visite d'un appartement) racontez la visite d'un visiteur grincheux qui ne trouve rien à son goût.*

Le vocabulaire français

(Expressions composées avec **trouver**). **Expliquez :** C'est le savant français Pasteur qui *a trouvé* le vaccin contre la rage. — Si je te *trouve* en faute, je te punirai. — Certains touristes *trouvent* la Tour Eiffel moins étonnante qu'ils ne l'avaient imaginé. — *Je trouve mauvais* que vous soyez si souvent absent. — *Il a trouvé bon* de partir avant l'heure. — *Va trouver* le professeur et dis-lui ce qui t'embarrasse dans ce problème. — Ah! ça, c'est une bonne réplique : *c'est vraiment bien trouvé!* — Toute une famille vient de *trouver la mort* dans un accident d'avion. — *Que trouve-t-on à redire* à ma conduite? — *Trouve-toi* devant l'Opéra demain matin à neuf heures. — Dans quel arrondissement de Paris *se trouve* l'Opéra? — Attention, votre voisine *se trouve mal!* — Archimède, le grand savant grec, s'écria : « Euréka! (*J'ai trouvé*) »

4. *POINT DE VUE*

Texte en français parlé, TRÈS FAMILIER.

Dialogue surpris dans l'autobus (ligne 28), entre un voyageur moustachu qui lit son journal et son épouse, triste et maigre victime, ostensiblement résignée[1] :

Elle. — Qu'est-ce que ça dit de neuf?

Lui. — Rien. Les impôts.

— Ils sont comment[2]?

— Scandaleux! Tout ce qu'on a trouvé, c'est de mettre l'essence hors de prix. Comme si on roulait pour s'amuser! Aujourd'hui, la voiture, c'est un instrument de travail, bon sang[3]!

— Qu'est-ce que ça peut te faire? On n'en a pas.

— J'espère bien quand même me payer un jour ma moto. Ils[4] auraient mieux fait de cogner[5] sur les appareils d'art ménager. Et dur. Avec un gars qui peut s'offrir une machine à laver de 200 billets[6], pas besoin de prendre des gants[7].

— Faut[8] rien exagérer, Victor. Tu oublies que tu m'as promis un aspirateur....

— Les aspirateurs, c'est pas pareil[9]. Naturellement qu'[10] on les exempterait, les aspirateurs. Et les bijoux, donc! 5 p. 100 d'augmentation sur la taxe, c'est tout ce qu'ils ont le courage d'envisager. Moi, les bracelets, les diamants, les perles, je les aurais augmentés de 50 p. 100. Ou de 100 p. 100. Vlan! Tu peux me dire à quoi ça sert, toi, les bijoux?

L'homme tourne la page sans attendre la réponse. Le voilà parti pour le Tour de France[11]:

— Dis donc, ils se tapent[12] un détour à Barcelone. Tu te rends compte?

La dame garde le silence.

Rêve-t-elle à l'impôt idéal?

Ou aux bijoux « qui ne servent à rien »?

GEORGES RAVON. *Le Figaro.*

1. Visiblement soumise à son triste sort d'épouse.
2. **Fam.** : comment **sont-ils?**
3. Juron **familier.**
4. Nos ministres, nos gouvernants.
5. **Fam.** = taper (avec les impôts!).
6. **Pop.** = billets de mille francs (anciens frs).
7. **Fam.** Prendre des précautions polies.
8. **Fam.** pour **il ne** faut.
9. **Fam.** pour **ce n'est** pas....
10. **Fam.** Naturellement, bien sûr, on les exempterait, on les dispenserait de la taxe.
11. Pour suivre dans son journal le Tour de France cycliste, grande épreuve sportive (juin-juillet).
12. **Pop.** = Les coureurs sont obligés de faire...



5. *COCKTAILS*

J'aime bien les ennemis : on est sûr, avec eux, de ne pouvoir se brouiller[1]. Les vrais ennuis viennent le plus souvent des amis. (...) Prenons aujourd'hui pour exemple les amis que l'on invite à un cocktail et ceux qui, par omission, n'y sont pas.

Pensez à inviter quelqu'un : il l'oubliera vite. Oubliez-le : il y pensera toute sa vie. En général, c'est dans la nuit qui précède le raout[2] que reviennent les noms des gens oubliés. Trop tard, évidemment, pour leur envoyer un carton[3]. Il y a bien le téléphone... mais, invités à la dernière minute, les gens sont toujours pris, ne serait-ce que d'un accès d'humeur. Inutile, du reste, d'expliquer les oublis par la distraction. Il est clair qu'ils étaient calculés. Les lettres reçues, les rencontres faites quelques jours plus tard le prouvent bien. Il y a le camarade de lycée qui vous écrit pour vous dire que l'on a bien changé et lorsqu'on vous passait sous la table le volume du parallélépipède[4], on était moins distant[5]. Il y a le confrère dont le visage pincé[6] indique que l'on ne perd rien pour attendre.

(...) De tous les amis, les plus accommodants[7] ce sont ceux que l'on n'a pas oubliés, que l'on n'a pas invités, et qui vous sont reconnaissants, car ils ont comme moi les cocktails en horreur. C'est à quoi je songe, après la bataille, en regardant ma belle moquette[8] (étymologie : tapis dont les invités se moquent[9]) par endroits creusée de cratères jaunâtres. C'est fou[10] ce que les gens peuvent laisser de trous de cigarettes, sans doute pour se venger de se retenir si souvent chez eux. Il y a aussi ceux qui, pour voir si ça tient, donnent un petit coup d'ongle dans la marquetterie[11]. Et ceux qui regardent les papiers sur le bureau (à propos, je serais obligé à la personne qui a pris sur le mien trois petites notes indéchiffrables vendredi dernier, entre 6 et 7, de me les retourner. J'y tiens et d'ailleurs cela ne la concerne pas. Discr. gar.[12]).

« Ne vous plaignez pas, m'a dit le maître d'hôtel en partant; si Monsieur voyait certains tapis après! C'est bien simple : c'est la lune! Si je peux me permettre, je conseillerai à Monsieur pour une autre fois beaucoup plus de cendriers. Si le cendrier est à plus de trois mètres, avec le monde, on écrase par terre. Mais ici (ça se voyait d'ailleurs) c'étaient des gens qui savent se tenir. Ils ont bu... ça c'est pas pour dire[13] : ils ont bien bu, mais pour manger non : il en reste à peu près la moitié. » (...) Dommage que ce ne soit pas le contraire, mais la notice qui accompagne la facture du traiteur[14] est formelle : le liquide seul est remboursé. On sait ce qu'on fait[15]!

PIERRE DANINOS.
Vacances à tout prix. Hachette.

1. **Fam.** Se fâcher, se désunir.
2. Mot venu de l'anglais, servant à désigner une réception chez les gens « du monde ».
3. Une carte d'invitation.
4. La formule mathématique qui exprime le volume du parallélépipède.
5. Ou moins hautain, comme quelqu'un qui, par orgueil, se tient « à distance ».
6. Froid, fermé, parce que le confrère se sent blessé.
7. Les plus conciliants.
8. Tapis ras, cloué au sol d'une pièce.
9. Etymologie fantaisiste, bien entendu.
10. **Fam.** C'est extraordinaire (*V.* p. 50).
11. Bois dans lequel il y a des incrustations (de cuivre, d'ivoire, etc.) formant des dessins.
12. Abréviation (= « discrétion garantie ») et que l'on trouve dans les petites annonces des journaux.
13. **Pop.** Expression signifiant : assurément.
14. Le restaurateur qui livre à domicile.
15. Le traiteur sait ce qu'il fait et il défend bien ses intérêts (en ne remboursant que le liquide).

LES PRONOMS RELATIFS (*fin*).

I. — ***Qui, sans antécédent,*** est un tour ancien qui s'emploie :

a) Dans des *proverbes*, avec le sens de : **l'homme qui :**

QUI *a bu boira.* (On dit aussi : QUICONQUE *a bu boira.*)

b) Dans certaines *expressions*, avec le sens de : **une chose qui, ce qui :**

Voilà QUI *me surprend* (= *une chose qui* me surprend).

II. — ***Qui*** peut être ***séparé*** de son antécédent (tour plutôt littéraire; français écrit) :

LE *voilà* QUI *vient. Je* LE *vois* QUI *vient.* — UN ÉVÉNEMENT *se produisit,* QUE *personne ne prévoyait.*

III. — ***Quoi, pronom relatif neutre,*** ne doit pas être confondu avec **« quoi? »**, interrogatif. Comme relatif, il est toujours précédé d'une préposition et s'emploie :

a) Parfois après l'antécédent *ce* :

Faites CE À QUOI *je vous ai préparé* (français littéraire). — C'*est* À QUOI *je pense.*

b) Souvent sans antécédent :

Il n'y a pas DE QUOI *rire* (= il n'y a pas là de raison pour rire).

c) Parfois au sens de *cela*, s'il est précédé d'une forte ponctuation :

Buvons et mangeons; APRÈS QUOI, *nous partirons.*

IV. — ***Ce qui, ce que,*** n'est pas toujours relatif. Il peut, dans l'interrogation indirecte, signifier : « *quoi?* »

J'ignore CE QUI *vous irrite.* — *Je vous demande* CE QUE *vous voulez.*

▪ **Ce que** peut aussi signifier *combien! comme!* dans un langage familier : *C'est fou,* CE QUE *les gens peuvent laisser de trous de cigarettes!*

▶ EXERCICES ◀

I) **Déterminez l'antécédent et la fonction de « qui » :** « *Où a bien pu passer mon portefeuille? Comprenne qui pourra!* » — *Le traiteur me réclame 200 N. F. Voilà qui est cher! — Connaissez-vous quelqu'un sur qui vous puissiez compter? — Est-ce vous qui m'avez téléphoné à midi? — Ce qui est le plus amusant chez certaines femmes, c'est leur désir de cacher leur âge. — L'enfant, à qui j'ai demandé mon chemin, me l'a indiqué très exactement.*

II) Déterminez **la valeur de** « **que** » ou **« ce que »** (pronom relatif? conjonction? mot interrogatif? exclamatif?) : *Que vous êtes joli, que vous me semblez beau!* (La Fontaine). — *La première fois que je suis arrivé à Paris, j'ai ressenti un grand enthousiasme. — Il était si aimable que tout le monde l'aimait, en effet. — C'est incroyable, ce qu'il y a d'étrangers à Paris, en été. — Je me demande ce que vous avez pu faire toute la journée. — Laissez-moi vous montrer ce qu'il m'a apporté*

pour vous; je crois que cela vous plaira. — Que sont devenus ces braves gens?

III) Étudiez l'**emploi** de **ce qui, ce que, ce dont** : *Ce dont nous sommes sûrs, c'est qu'un garçon aussi adroit n'est pas en prison. — Ce qui se consomme en fêtes et plaisirs, dans ce qu'on appelle « le monde », suffirait au bonheur de bien des malheureux. — Il se demandait ce qui resterait de son appartement après un tel pillage. — Ce que j'aimerais ça, aller vivre sous le ciel d'Italie!*

IV) **Étudiez l'emploi** de **quoi** comme relatif et comme interrogatif : *Un provincial qui vient pour la première fois à Paris a de quoi s'étonner. — Je me demande à quoi cet homme distrait pouvait bien songer. — La mort! Voilà donc à quoi nous aboutissons tous! — Si j'avais oublié mon porte-monnaie, avec quoi paierais-je mon ticket de métro? — Le chauffeur se disait : « Il faut d'abord que je trouve un endroit où stationner; après quoi, je casserai la croûte. »*

V) **Le paragraphe.** *Sur le modèle du passage : « De tous les amis... les papiers sur le bureau » (Cocktails), rédigez un paragraphe où vous évoquerez les curieux et les gêneurs autour d'un peintre sur le trottoir, ou d'un pêcheur à la ligne, sur les quais.*

VI) **Essais.** 1) *Un confrère (journaliste, médecin), mécontent d'avoir été oublié lors d'un cocktail, adresse une lettre de reproches au maître de maison.*

2) *Une ménagère trop économe. Imaginez ce que peut être l'existence d'un mari dont la femme dépense trop peu, notamment pour recevoir les amis.*

PLAN PROPOSÉ :

Introduction : D'autres se plaindraient des dépenses de leur femme; moi, au contraire....

Développement :

Comment elle se comporte :

a) Envers moi-même : ma nourriture, mon linge, etc.

b) Envers mes amis et mes invités.

Conclusion : Quelle mauvaise éducation sa mère lui a donnée!...

Le vocabulaire français

(Famille de **vie**). **Expliquez :** Avant de devenir empereur, Bonaparte s'était fait nommer consul *à vie*. — Si vous voulez rester longtemps *en vie*, n'abusez pas de l'*eau-de-vie*. — Que cet enfant est *vif* et qu'il a l'air *vivace!* — Les deux amis marchaient *vivement* et discutaient avec *vivacité*. — Le chef de la police s'écria : « Ramenez-moi le bandit *mort ou vif!* » — *Du vivant de* mon grand-père, la radio n'existait pas. Cette mercerie n'a pas une grosse clientèle, elle *vivote*. — Le restaurateur va mettre dans son *vivier* les langoustes et les homards qu'il vient d'acheter.



Après le cocktail....

6. « *BON ANNIVERSAIRE!* »

« Délicieux, ce chocolat, dit Charles à Paulette, assise sur le bord du lit. Ouf! j'ai bien mangé. Maintenant, si tu le permets, je vais me reposer un peu. »

Il ramassa soigneusement, lentement, quelques miettes éparpillées[1] sur la couverture et les posa sur le plateau, qu'il tendit à Paulette, puis, se remettant sous la couverture et se tournant vers le mur, il fit semblant de se rendormir.

Paulette sortit pour rapporter le plateau à la cuisine et en même temps elle donna à ses enfants le signal d'entrer en scène. Aussitôt, dans un ouragan de rires et de cris, ils bondirent dans la chambre :

« Bon anniversaire, papa! Bon anniversaire! »

Se retournant brusquement, l'œil effaré[2], comme s'il sortait d'un paisible sommeil, Charles s'écria :

« Quoi? Qu'est-ce que c'est?

— Bon anniversaire, papa. Bon anniversaire!

— Anniversaire? Quel anniversaire? Mon anniversaire à moi? Ça alors, je n'y songeais même pas. »

Assailli par ses enfants, Charles recevait et rendait de bons baisers sonores. Décidément, pour une surprise, c'était une surprise[3]! Les bons enfants, comme ils étaient gentils d'avoir pensé à l'anniversaire de leur papa, qui, lui, l'avait complètement oublié. (...)

Déjà, Jimmy présentait à son père un petit paquet de papier blanc, attaché avec une ficelle rouge.

« Voilà mon cadeau, dit-il, j'espère qu'il te plaira.

— Mais voyons, protesta Charles, il ne fallait pas....

— Et voilà le mien, s'écria Flo, tendant une boîte oblongue[4] en carton.

— Toi aussi, ma chérie, mais c'est de la folie.

— Et moi, je ne t'ai pas oublié non plus, dit Martine, offrant à son père une pochette fermée par un élastique.

— Je crois que je vais me fâcher maintenant, dit Charles. C'est trop! C'est trop!

— Non, ce n'est pas trop, dit Paulette, car il reste mon cadeau à moi. »

C'était, cette fois, un grand paquet qu'elle posa sur le lit.

« Je ne suis pas content, non, je ne suis pas content du tout, affirmait Charles. Vous avez dû vous ruiner pour moi, c'est ridicule. »

Mais pendant qu'il parlait ainsi, son regard amusé allait de l'un à l'autre, et de ses mains, il caressait les quatre paquets posés sur ses genoux.

(...) Et Charles se mit à défaire lentement la ficelle qui entourait le carton du cadeau de Flo. Enfin, il ouvrit la boîte, déplia le papier de soie blanc qui enveloppait l'objet

1. Dispersées, répandues çà et là.
2. Hagard et effrayé.
3. **Fam.** Quelle extraordinaire surprise!
4. Plus longue que large.

choisi par sa petite fille et découvrit un étui de toile et, dans l'étui, un gros crayon de métal à trois mines.

« Il te plaît? demanda Flo, ravie.

— Il est magnifique.

— Et tu vois comme il est bien, trois mines : une noire, une rouge et une bleue. On les fait sortir à volonté! Et, pour qu'il ne s'abîme pas, il est recouvert d'une housse[1]. Tu le sors de la housse, tu fais sortir la mine que tu veux, tu t'en sers, et tu remets le crayon dans la housse. C'est très pratique.

— En effet, dit Charles, il est très pratique. Je le sors de la housse, je choisis la mine, je m'en sers et je le remets dans la housse. Puis de nouveau, je le sors de la housse, je déclenche le ressort, je me sers du crayon et je le remets dans la housse. C'est épatant[2]! »

Disant cela, il songeait : « Eh bien, il est de taille, il va déformer mes poches. J'aurai l'air d'avoir une bosse. Et, pour m'en servir, cela ira très vite : sortir de la housse, remettre dans la housse! »

« Ma petite chérie, dit-il, je te remercie bien. C'est la première fois que j'ai un crayon à trois mines, et cet étui est vraiment épatant. » (...)

Le paquet de Jimmy, venant après celui de Flo, avait un avantage; il était petit, aussi est-ce sans appréhension que Charles se mit à le débarrasser de son papier.

« Formidable, s'écria-t-il, un fume-cigarette. Justement je rêvais d'un fume-cigarette.

— Oui, mais pas d'un fume-cigarette comme ça, s'écria triomphalement Jimmy. Tu vois, il est mécanique : il rejette les mégots[3]. Mais ce n'est pas tout. Tiens, dévisse-le : il contient à l'intérieur un filtre perfectionné qui enlève tout le goût de la nicotine. Tu ne sens plus rien; c'est très hygiénique. C'est comme si tu ne fumais pas.

— C'est tout de même étonnant ce qu'on arrive à inventer, dit Charles, hochant la tête[4] avec admiration. Tu fumes et tu ne sens rien; c'est comme si tu ne fumais pas! (...)

— Et maintenant, c'est mon tour, dit Martine. Mon paquet est facile à ouvrir, il suffit de tirer sur l'élastique. »

D'une pochette cartonnée, Charles tira une superbe cravate jaune canari. « Oh! elle est belle! dit-il avec une conviction profonde.

— J'étais sûre qu'elle te plairait, dit Martine, les yeux brillants de joie. J'ai vu la même dans un film en couleurs. Elle faisait un effet formidable. Le jeune homme qui la portait avait un costume cannelle[5], mais cela ne fait rien; elle ira très bien avec ton costume gris vert.

— Bien sûr, approuva Charles, le jaune et le gris vert sont deux couleurs qui se marient[6] très bien (...).

1. Etui en étoffe ou en cuir.
2. **Pop.** : admirable.
3. **Pop.** Le bout qui reste d'une cigarette après qu'elle a été fumée.
4. Remuant la tête de haut en bas.
5. Adjectif de couleur tiré du nom d'une plante aromatique. Sa couleur est brun clair.
6. S'harmonisent, vont bien ensemble.



« Ah! c'est agréable de fêter son anniversaire, enchaîna-t-il. Mais il reste encore le cadeau de maman. Il me paraît énorme, celui-là. Qu'est-ce que cela peut bien être? »

(...) Ce disant, il développait, assez intrigué[1], la grande feuille de papier marron qui enveloppait le présent de sa femme.

« Un pyjama! dit-il.

— Mais non, ce n'est pas un pyjama. C'est une robe de chambre. Déplie-la, voyons.

— C'est vrai, c'est une robe de chambre... mais quelle robe de chambre!... Une merveilleuse robe de chambre! » (...)

La pièce était jouée. Et comme on s'était attardé à congratuler[2] le chef de famille, il fallait maintenant se dépêcher de s'habiller. Les enfants coururent procéder à leur toilette.

Resté seul avec sa femme, Charles demanda :

« Tu crois que je dois mettre aujourd'hui la cravate de Martine?

— Tu ne peux pas faire autrement, tu lui ferais de la peine.

— Bon, bon. Mais alors je vais changer de costume. C'est avec ma veste sport qu'elle passera le mieux[3]. »

Il se leva, sortit de l'armoire une veste grise et se mit à transférer d'un vêtement à l'autre les divers objets qu'il transportait dans ses poches. Il allait glisser dans sa veste son portefeuille lorsque Paulette l'arrêta en s'écriant :

« A propos.... Je n'ai plus d'argent!

— Comment, tu n'as plus d'argent? Ne t'ai-je pas donné hier matin, l'argent de la semaine? »

Paulette le regarda avec un air si ébahi[4] et si désarmant[5] qu'il s'exclama en se frappant le front :

« C'est vrai, où ai-je donc la tête, j'avais oublié mes cadeaux. Excuse-moi, ma chérie. »

Et, comme, au fond, cela aussi faisait partie de la règle du jeu, il sortit de son portefeuille les billets de banque qu'il avait déjà préparés.

CLAUDE DUPARC. *Les Beaux Dimanches.* Hachette.

1. Curieux et un peu inquiet.
2. **Fam.** Féliciter.
3. Qu'elle ira le mieux, qu'elle s'accordera le mieux.
4. Stupéfait.
5. Désarmer quelqu'un, c'est lui ôter ses armes (≠ armer). Votre réponse est désarmante : elle est si naïve que je ne puis me fâcher.

INTERROGATIFS ET EXCLAMATIFS

I. — ***Quoi?*** est un pronom interrogatif neutre *tonique* (comme : *moi*); il s'emploie surtout précédé d'une préposition : AVEC quoi? SUR quoi? etc.

Mais il peut être employé dans des phrases sans verbe : QUOI *de plus agréable que les cadeaux d'anniversaire?* (= sujet) — *Je t'ai apporté quelque chose.* — QUOI? (= objet). Enfin, comme exclamation d'étonnement : QUOI! *Vous avez osé agir ainsi!*

II. — ***Que?*** est un pronom interrogatif neutre *atone* (comme *je*); il ne s'emploie qu'*avec* un verbe et *le précède*, généralement comme objet :

> QUE *m'offres-tu, mon chéri, pour mon anniversaire?* — *Je ne sais* QUE *faire.* — *Je ne sais* QUE *dire.* — QUE *deviens-tu?* (ici, *que* = attribut de *tu*).

Mais il s'emploie aussi comme sujet réel de certains verbes impersonnels : QUE PEUT-IL *arriver?*

III. — ***Que*** peut s'employer comme *adverbe*, au sens de **pourquoi,** avec un verbe négatif : *Ce cadeau est pour moi?* QUE NE LE DISIEZ-VOUS?

— *Que* peut être aussi *adverbe exclamatif : Oh! merci :* QUE DE GENTILLESSE! QUE *vous êtes* AIMABLE! (que = combien!)

IV. — L'adjectif ***Quel*** est interrogatif ou exclamatif :

> *Quelle robe de chambre? — Quelle robe de chambre! Quelle belle robe de chambre!*

N. B. — Rappelons que, dans l'***interrogation indirecte,*** **« qui »** reste **« qui »** (comme dans l'interrogation directe), mais :

qui est-ce qui est remplacé par **qui.**
qui est-ce que est remplacé par **qui.**
qu'est-ce qui est remplacé par **ce qui.**
que ou **qu'est-ce que** est remplacé par **ce que.**

Dites-moi QUI *a fait ce paquet,* QUI *vous fêtez* aujourd'hui, CE QUI *se passe,* CE QUE *c'est,* CE QUE *vous ferez.*

▶ EXERCICES ◀

I) **Imaginez** des phrases où vous emploierez le pronom interrogatif **quoi**? avec chacune des prépositions suivantes : *A — avec — de — en — sur — près de — devant — après — contre — par.*

Ex. : *Avec quoi ma petite fille a-t-elle pu m'acheter un si joli cadeau?*

II) **Remplacez** les tirets par les interrogatifs (quel? lequel? auquel?) ou les exclamatifs (quel!) convenables : *— était l'intention de Paulette en allant chercher le plateau à la cuisine?* « *— belle housse! — joli fume-cigarette! s'écriait Charles. Mais — enfants vous faites!* » *Entre ces trois cravates, la petite fille hésitait : — était la plus originale? — préfèrerait son papa, s'il pouvait choisir? Et, si c'était la jaune, avec — de ses costumes irait-elle le mieux? Entre tous vos amis, — accordez-vous la plus grande confiance? —, en revanche, vous sentez-vous le moins sûr? — fut ma surprise en voyant tous ces paquets, tous ces cadeaux! Mais — allais-je déballer le premier?*

III) **Étudiez** les diverses valeurs de **que :** *Que faire par un jour de pluie? — Que se passe-t-il donc? — Que d'eau, que d'eau! — Qu'allait-il*

mettre avec cette cravate : son costume gris ou son complet marron? — Que ne lui écrivez-vous? Il vous lira avec bienveillance. — Que restait-il d'une si belle fête? — Que vouliez-vous qu'il fît contre trois? (Corneille).

IV) **Faites passer au tour indirect** les interrogations suivantes, en commençant la phrase par un verbe principal comme : **dites-moi, savez-vous**, etc. : *Qui est-ce qui va manger un bon chocolat? — Qui la maman voulait-elle gâter? — Qu'est-ce qui peut faire le plus grand plaisir aux parents? — Que préférez-vous recevoir comme étrennes? — Qui le pauvre Charles devra-t-il rembourser? — Qu'est-ce que le crayon offert par Flo pouvait bien avoir de pratique? — Que voulez-vous?*

V) **Transformez** en interrogations *directes* les interrogations indirectes que voici en supprimant la proposition principale : *Charles se demandait qui avait bien pu lui faire une telle surprise. — Le provincial ignorait qui il allait rencontrer à Paris. — Le chauffeur de taxi, avant de charger son client, examinait qui il était. — Le policier cherchait ce qui pourrait le renseigner sur le cambrioleur. — Le policier cherchait qui pourrait le renseigner sur le cambrioleur. — Gurau se demandait ce qu'il avait bien pu faire de son billet.*

VI) **Essai.** *Racontez l'histoire d'un affreux objet d'art, donné en cadeau,... et qui passe de mains en mains, chacun cherchant à s'en débarrasser, sous prétexte de l'offrir.*

7. *PARISIENS ET PROVINCIAUX*

Longtemps les provinciaux ont été l'objet de plaisanteries de la part des Parisiens... à qui ils le rendaient bien. Cet antagonisme est en voie de disparition.

Il y a quelques années, mon ami Georges Auriol et moi, nous arrêtâmes un jour à la terrasse du café d'Harcourt[1], et nous installâmes à une table voisine de celle où un monsieur buvait un bock[2].

Comme il faisait très chaud, le monsieur avait déposé sur une chaise, son chapeau, au fond duquel Georges Auriol put apercevoir le nom et l'adresse du chapelier : P. Savigny, rue de la Halle, à Tréville-sur-Meuse.

Avec ce sérieux qu'il réserve exclusivement pour les entreprises de ce genre, Auriol fixa[3] notre voisin, puis très poliment :

« Pardon monsieur, est-ce que vous ne seriez pas de Tréville-sur-Meuse?

— Parfaitement! répondit le monsieur, cherchant lui-même à se remémorer[4] le souvenir d'Auriol.

— Ah! reprit ce dernier, j'étais bien sûr de ne pas me tromper. Je vais souvent à Tréville.... J'y ai même un de mes bons amis que vous connaissez peut-être, un nommé Savigny, chapelier dans la rue de la Halle.

— Si je connais Savigny! Mais je ne connais que lui!... Tenez, c'est lui qui m'a vendu ce chapeau-là.

— Ah! vraiment?

— Si je connais Savigny!... Nous nous sommes connus tout gosses, nous avons été à la même école ensemble. Je l'appelle Paul, lui m'appelle Ernest. »

Et voilà Auriol parti avec l'autre dans des conversations sans fin sur Tréville-sur-

1. Café (aujourd'hui disparu) du Boulevard Saint-Michel.
2. Verre de bière.
3. Regarda fixement.
4. Cherchant à retrouver une chose dans sa mémoire.



Meuse, localité dont mon ami Georges Auriol ignorait jusqu'au nom, il y avait cinq minutes.

Mais moi, un peu jaloux des lauriers de mon camarade, je résolus de corser[1] sa petite blague[2] et de le faire pâlir d'envie.

Un rapide coup d'œil au fond du fameux chapeau me révéla les initiales : E. D. H. Deux minutes passées sur le Bottin[3] du d'Harcourt me suffirent à connaître le nom complet du sieur E. D. H. *Entrepositaires*[4] *: Duval-Housset (Ernest), etc.*

D'un air très calme, je revins m'asseoir et fixant à mon tour l'homme de Tréville :

« Excusez-moi si je me trompe, monsieur, mais ne seriez-vous pas M. Duval-Housset, entrepositaire?

— Parfaitement, monsieur, Ernest Duval-Housset, pour vous servir. »

Certes, Monsieur Duval-Housset était épaté[5] de se voir reconnu par deux lascars[6] qu'il n'avait jamais rencontrés de son existence, mais c'est surtout la stupeur d'Auriol qui tenait de la frénésie[7]!

1. Donner plus de force, plus de **corps** à....
2. **Fam.** Plaisanterie un peu lourde.
3. Répertoire des adresses de commerçants, de notables, etc.
4. Commerçants en vins et alcools.
5. **Fam.** Stupéfait.
6. **Fam.** Jeunes gens débrouillards et farceurs.
7. Folie qui se traduit par une grande excitation.

Par quel sortilège[1] avais-je pu deviner le nom et la profession de ce négociant en spiritueux[2]?

J'ajoutai :

« C'est toujours le père Roux qui est le maire de Tréville? »

(J'avais à la hâte lu dans le Bottin cette mention : *Maire : M. le docteur Roux, père*).

« Hélas! non. Nous avons enterré le pauvre cher homme, il y a trois mois.

— Tiens, tiens, tiens? C'était un bien brave homme et, par-dessus le marché, un excellent médecin. Quand je tombai si gravement malade à Tréville, il me soigna et me remit sur pied en moins de quinze jours.

— On ne le remplacera pas de sitôt, cet homme-là! »

Auriol avait fini, tout de même, par éventer[3] mon stratagème[4]. Lui aussi s'absenta, revint bientôt, et notre conversation continua de rouler sur Tréville-sur-Meuse et ses habitants.

Duval-Housset n'en croyait plus ses oreilles[5].

« Nom d'un chien[6]! s'écria-t-il. Vous connaissez les gens de Tréville mieux que moi qui y suis né et qui l'habite depuis quarante-cinq ans! »

Et nous continuions :

« Et Jobert, le coutelier, comment va-t-il? Et Duranteau, est-il toujours vétérinaire? Et la veuve Lebedel? Est-ce toujours elle qui tient l'Hôtel de la Poste? » etc., etc.

Bref, les deux feuilles du Bottin concernant Tréville y passèrent. (Auriol, moderne vandale[7], les avait obtenues d'un délicat coup de canif et, très généreusement, m'en avait passé une.)

Duval-Housset, enchanté, nous payait des bocks — oh! bien vite absorbés! — car il faisait chaud (l'ai-je dit plus haut? — et rien n'altère[8] comme de parler d'un pays qu'on n'a jamais vu).

La petite fête se termina par un excellent dîner que Duval-Housset tint absolument à nous offrir.

On porta la santé de tous les compatriotes de notre nouvel ami, et, le soir, vers minuit, si quelqu'un avait voulu nous prétendre à Auriol et à moi, que nous n'étions pas au mieux avec toute la population de Tréville-sur-Meuse, ce quidam[9] aurait passé un mauvais quart d'heure.

ALPHONSE ALLAIS. *Les Zèbres.*

1. Procédé magique ou surnaturel.
2. Boissons alcoolisées.
3. Flairer, découvrir (terme de chasse).
4. Ruse de guerre, puis ruse tout court.
5. Était stupéfait de ce qu'il entendait.
6. Juron **familier.**
7. Les Vandales : peuple qui, au temps des invasions barbares, ravagea la Gaule. Le mot « vandale » désigne aujourd'hui une personne qui ne respecte rien, qui démolit tout.
8. Ne donne soif.
9. Pronom latin désignant **familièrement,** en français, le **premier venu** (pron. *ki-dan*).

4. Le Fleuve





1. *CHANSON DE LA SEINE*

La Seine a de la chance
Elle n'a pas de soucis
Elle se la coule douce[1]
Le jour comme la nuit
Et elle sort de sa source
Tout doucement sans bruit
Et sans se faire de mousse[2]
Sans sortir de son lit
Elle s'en va vers la mer
En passant par Paris

La Seine a de la chance
Elle n'a pas de soucis
Et quand elle se promène
Tout le long de ses quais
Avec sa belle robe verte
Et ses lumières dorées
Notre-Dame jalouse
Immobile et sévère
Du haut de toutes ses pierres
La regarde de travers[3]

Mais la Seine s'en balance[4]
Elle n'a pas de soucis
Elle se la coule douce
Le jour comme la nuit
Et s'en va vers le Havre
Et s'en va vers la mer
En passant comme un rêve
Au milieu des mystères
Des misères de Paris.

JACQUES PRÉVERT. *Spectacles.*
Le Point du Jour, N. R. F.

1. **Pop.** Elle vit sans souci et paresseusement. — Il y a ici un jeu de mots sur le verbe **couler.**
2. **Pop.** : sans soucis.
3. Au sens **propre** : Notre-Dame est orientée parallèlement à la Seine; elle semble regarder la Seine « de travers ». — Au sens **figuré** : regarder de travers, c'est regarder avec un certain dédain mêlé de méfiance.
4. **Argot** : s'en moque, ne s'en soucie pas.

LES MOTS DITS INDÉFINIS

I. — ***Quelque, adjectif indéfini.***

Quelque, au *singulier*, désigne d'une façon **vague** un être ou une chose :

Je ne passe guère sur les quais sans y découvrir QUELQUE *vieux livre.*

▪ **Quelque** (surtout à côté d'un nom *abstrait*) signifie parfois : **un peu de :**

Je l'écoutais avec QUELQUE ÉTONNEMENT. — *Mon fils me donne* QUELQUE SOUCI.

Quelques, au pluriel, signifie **plusieurs :**

J'ai QUELQUES SOUCIS *pour mon fils : les uns au sujet de sa santé, les autres au sujet de ses études.*

II. — ***Les pronoms*** correspondant à *quelque* sont : **quelqu'un, quelque chose :**

Si QUELQU'UN ARRIVE, *cachez-vous. Dites* QUELQUE CHOSE, *voyons! Ne restez pas muet!*

Le premier seul a un pluriel : **quelques-uns,** qui a le sens de **plusieurs** : *Sur vingt élèves,* QUELQUES-UNS *sont malades.*

Notez que *quelque chose* (comme : *autre chose, pas grand chose*) est une *expression de valeur neutre*, et qu'on dit : *quelque chose* DE BON (comme : *quelqu'un* DE BON).

III. — ***Quelque, adverbe (donc invariable)*** devant un nombre : *La Seine a* QUELQUE *200 mètres de large* (= *environ* 200 mètres).

IV. — ***Certain,*** *adjectif indéfini*, se place toujours **avant le nom;** il désigne d'une façon **vague** un être ou une chose, qu'on *pourrait cependant préciser :*

CERTAINS BOUQUINISTES *sont très riches.*

N. B. — *Certain* peut être précédé d'un **article indéfini :**
Connaissez-vous UN CERTAIN M. VINCENT? (ou : UN *monsieur Vincent?*)

Attention! ne pas confondre avec *certain* (= **sûr**), *adjectif qualificatif*, qui se place toujours **après le nom :**
Je prends un PLAISIR CERTAIN (sûr) *à bouquiner sur les quais.*
Mais : *Je prends* UN CERTAIN PLAISIR (= quelque plaisir) *à bouquiner.*
N. B. — ***chacun*** et le possessif ,v. p. 34.

▶ EXERCICES ◀

I) **Expliquez** l'emploi et le sens de l'adjectif indéfini **quelque :** *Voici quelques conseils sur la façon de fouiller dans les boîtes des bouquinistes. — En me promenant sur les quais, il m'arrive assez souvent d'y rencontrer quelque ami. — Quand me rendrez-vous les quelques volumes que je vous ai prêtés? — Comme il me restait quelque argent dans ma poche, j'avais quelque chance de pouvoir acheter le livre de mon choix. — Je m'étais attardé quelque peu à admirer le soleil couchant.*

II) **Expliquez** l'emploi et le sens de **certain :** *Il y a certains bouquins qu'on ne trouve que sur les quais. — Cette dame avait un certain âge, pour ne*

pas dire un âge certain, trop certain, hélas! — Certaines années, les roses sont en fleur dès le mois de février. — J'ai rencontré l'autre jour, sur le quai Voltaire, un certain M. Dupont, qui a prétendu être de vos amis. — Certains préfèrent le printemps à toutes les saisons; d'autres aiment mieux l'automne.

III) **Remplacez les tirets** par **quelque** ou par **certain :** *Il y a — temps, je rencontrai un — M. Durand. Après m'avoir dévisagé avec — peu d'audace, il me demanda :*

« Pourriez-vous me prêter — argent? Oh! peu de chose : — billets de cent francs seulement. »

Je n'étais pas — de sa loyauté. Et je n'avais que — espoir de récupérer un jour la somme ainsi prêtée. Dans — circonstances, cependant, il n'est pas facile de se dérober. Aussi, tout en manifestant une — réticence, je répondis :

« Je n'ai guère que — monnaie sur moi. Excusez-moi de ne pouvoir vous offrir davantage. »

Le vocabulaire français

(Famille de **bras**). **Expliquez :** L'île de la Cité est entourée par les deux *bras* de la Seine. — Les *bras* de ce fauteuil ne sont pas solides. — Ma fille revient du jardin avec une *brassée* de roses. — Autrefois, les gens en deuil portaient un *brassard* noir. — On met aux bébés des *brassières* de laine ou de coton qui leur protègent le corps. — Approche, mon enfant, que je *t'embrasse*. — Je n'aime pas les *embrassades*.

Expressions **courantes :** Revenez nous voir, vous serez reçu *à bras ouverts*. — C'est un homme très actif, qui ne reste jamais à *se croiser les bras*. — Les ouvriers ont fait la grève des *bras croisés* (ou : la grève sur le tas). — Le malheureux est sans travail et il a cinq petits enfants *sur les bras*. — Cette nouvelle *me coupe les bras* (ou : *me coupe bras et jambes*). — Comment? te voilà déjà? *Les bras m'en tombent* (ou : je n'en reviens pas). — Le catcheur saisit son adversaire *à bras-le-corps* et l'envoie par-dessus les cordes. — Quel écrivain copieux! Il fait des livres *à tour de bras*. — Voici nos deux fiancés qui arrivent *bras dessus bras dessous*. — Monsieur X est un puissant personnage qui *a le bras long* (= qui a de l'influence).

2. *QUAIS DE LA SEINE*

Quand un piéton traverse un pont, il échappe presque complètement à la terre. Il devient une sorte de navigateur; il est sur la passerelle d'un navire, entre ciel et eau. Qu'il s'accoude au parapet, comme à un bastingage[1], et il est pris, car aucun endroit de la ville capitale ne vit avec tant d'harmonie et de mesure. Ni tumulte, ni hâte comme aux boulevards, mais tout semble réglé selon un ordre majestueux qui vient du fleuve.

Voici par exemple, de solides gaillards qui portent, d'une péniche au mur du quai, des sacs de plâtre.

Leur effort est régulier et calme comme celui des flots. On ne l'aperçoit pas, il est naturel. Le faix[2] ne semble pas peser aux épaules, il tient admirablement sans le secours des bras qui font balancier; la planche sur laquelle ils vont sans un faux pas a des souplesses de tremplin. (...)

Ces déchargeurs de bateaux plats sont les rois du quai, car il y a un prestige souverain dans les métiers qui exigent des muscles solides et de l'adresse.

1. Rebord d'un navire. — 2. La charge, le fardeau. (Terme vieilli.)



Le quai Malaquais. Sur la rive droite, le Palais du Louvre.

Au-dessous d'eux, sont quelques petits personnages qui ressemblent à ceux qu'on voit dans les estampes du XVIe et du XVIIe siècle, représentant les bords de la Seine. Le tondeur de chiens y exerce encore volontiers sa profession, et on est à peu près toujours assuré de trouver dans les environs des cardeuses de matelas[1]. Grâce à leurs baguettes et à leurs peignes, un citadin goûtera, le soir venu, cette joie confortable du lit remis à neuf ; il croira coucher sur un matelas de varechs[2] et d'algues, car la brise de Seine aura ajouté quelque chose d'aéré, de pur et de marin à la laine travaillée au bord de l'eau.

Un remorqueur passe lentement, dans des cris inhumains de sirènes.

Seul, devant le Louvre impérial, avec ses tôles enfumées, son équipage et sa machinerie, il se donne des airs de navire de guerre, il singe[3] la grande marine blindée, et les sédentaires qui ne se sont jamais hasardés au-delà de la Seine-et-Oise seraient tentés de le prendre pour un aviso[4] ou un contre-torpilleur[5].

Bien sagement, il tire un train de bateaux plats chargés de gravier et de futailles[6], et il salue chaque pont de sa cheminée qui s'incline, couronnée d'un panache de fumée noire aux volutes presque massives.

Le passage de ce convoi fluvial trouble un personnage classique, le bon pêcheur à la ligne, le rêveur que rien ne lasse et à qui la Seine impitoyable[7] offre à la fin d'une patiente journée, un goujon ou une ablette[8]. Il en tire une grande fierté, surtout si quelque bouquiniste, le tondeur de chiens ou la cardeuse de matelas ont vu, au bout du fil, le mince éclair d'argent[9].

LÉO LARGUIER. *Saint-Germain-des-Prés, mon Village.* Plon.

1. Ouvrières qui refont les matelas. Ces ouvrières sont occupées à **carder** c'est-à-dire à peigner la laine qui remplit le matelas.
2. Débris de plantes marines que la mer rejette sur les côtes.
3. **Fam.** Il imite.
4. Petit bateau de guerre rapide.
5. On dit aujourd'hui : un escorteur.
6. De gros tonneaux.
7. S'explique par : *un* goujon (seulement).
8. Petits poissons d'eau douce que l'on mange en friture.
9. Le mince éclair produit par le poisson *brillant* au soleil.

GRAMMAIRE

LES MOTS DITS INDÉFINIS (*suite*).

I. — ***Une sorte de, une espèce de*** sont des expressions familières, de sens identique, qui désignent, sans autre précision, un être ou une chose :

Il devient UNE SORTE (UNE ESPÈCE) *de navigateur.* (Il ressemble un peu à un navigateur, mais ce n'est pas un vrai navigateur.)

II. — ***On*** prend de plus en plus, dans le langage **familier,** le sens d'un pronom *personnel sujet* (mis surtout pour *nous*), et l'attribut s'accorde en *genre* et en *nombre* avec ce pronom personnel évoqué par *on.* Le verbe est toujours au *singulier :*

Nous, *on n'est pas contentes.* — *Hé bien, j'espère qu'*ON *est contente* (= que *tu* es contente).

L'on, ancienne forme de on, est **littéraire** et s'emploie de façon très variable (surtout après **que;** — et pour éviter une rencontre peu harmonieuse après **et, où, si**) : *Allons voir les quais,* OÙ L'ON *travaille sans arrêt.*

III. — ***Personne*** et ***rien*** sont des indéfinis *négatifs,* qui s'emploient normalement avec **ne** (sans « pas ») :

Personne **ne** vient : je **ne** vois rien.

Mais souvent, aussi, ***sans*** **ne** (surtout dans les *réponses*) :
« *Qui vient? Qui m'appelle?* — PERSONNE. » (Musset.) « *Que veux-tu?* — RIEN. »
Enfin ils ont parfois leur ancienne valeur affirmative : Y A-T-IL PERSONNE **de** *plus sot?* RIEN **de** *plus faux?* (= quelqu'un de plus sot, quelque chose de plus faux).

▶ EXERCICES ◀

I) **Étudiez** l'emploi du mot **chose (nom** féminin? ou expression formant un **pronom**?) : *C'est une chose incroyable que l'aisance de ces solides gaillards portant de lourds fardeaux. — Quand un piéton traverse un pont, il se produit en lui un changement qui a quelque chose d'étonnant. — Le passage des convois fluviaux trouble les pêcheurs à la ligne. Mais il faut autre chose pour distraire l'attention du bouquiniste. — Le passage des convois fluviaux, les remous qu'ils provoquent dans le fleuve, les vagues qu'ils projettent sur les rives sont des choses bien gênantes pour le pêcheur à la ligne. — Les mots croisés, je n'y comprends pas grand-chose.*

II) **Remplacez « une chose »** par **« quelque chose »** (attention à l'adjectif, qui doit être lié par **de**) : *Il m'est arrivé une chose amusante, en me promenant sur les quais. — Ce n'est pas une chose rare de voir un petit remorqueur tirer un long train de péniches. — Le métier de tondeur de chiens est une chose qui n'est pas encore disparue. — C'est une belle et bonne chose que de rêver, accoudé au parapet d'un pont.*

III) **Remplacez** « **pas grand-chose** » par « **peu de choses** » (Ex. : *Il n'y a pas grand-chose d'intéressant à voir ici — il y a* peu de choses intéressantes *à voir ici.*) — *Il n'y a pas grand-chose de plus enivrant que de se sentir devenir un navigateur. — Je ne vois pas grand-chose d'utile dans ce récit. — Je ne connais pas grand-chose de plus singulier et de plus calme que les flots.*

IV) **Expliquez** la valeur de « **on** » (français parlé et familier) : « Alors on est fâché? Moi qui voulais te faire plaisir, au contraire.... » — « Ce n'était pas la peine de nous faire attendre si longtemps. On part, oui ou non? » — « Oh!

comme on a une jolie poupée! Maman a été généreuse! » — Les déchargeurs des péniches se regardaient en riant, d'un air de dire : « On est vraiment les rois du quai. » — Il y a le camarade de lycée qui vous écrit pour vous dire que l'on a bien changé et que, lorsqu'on vous passait sous la table le volume du parallélépipède, on était moins distrait.

V) **Essai.** *Quel plaisir éprouve-t-on à passer sur un pont et à s'y arrêter?*

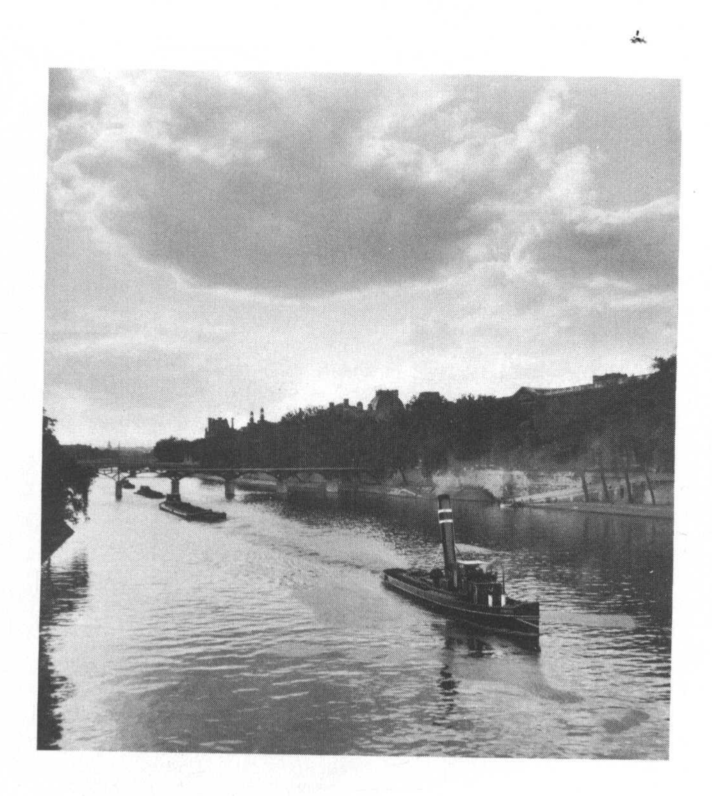
Plan proposé :

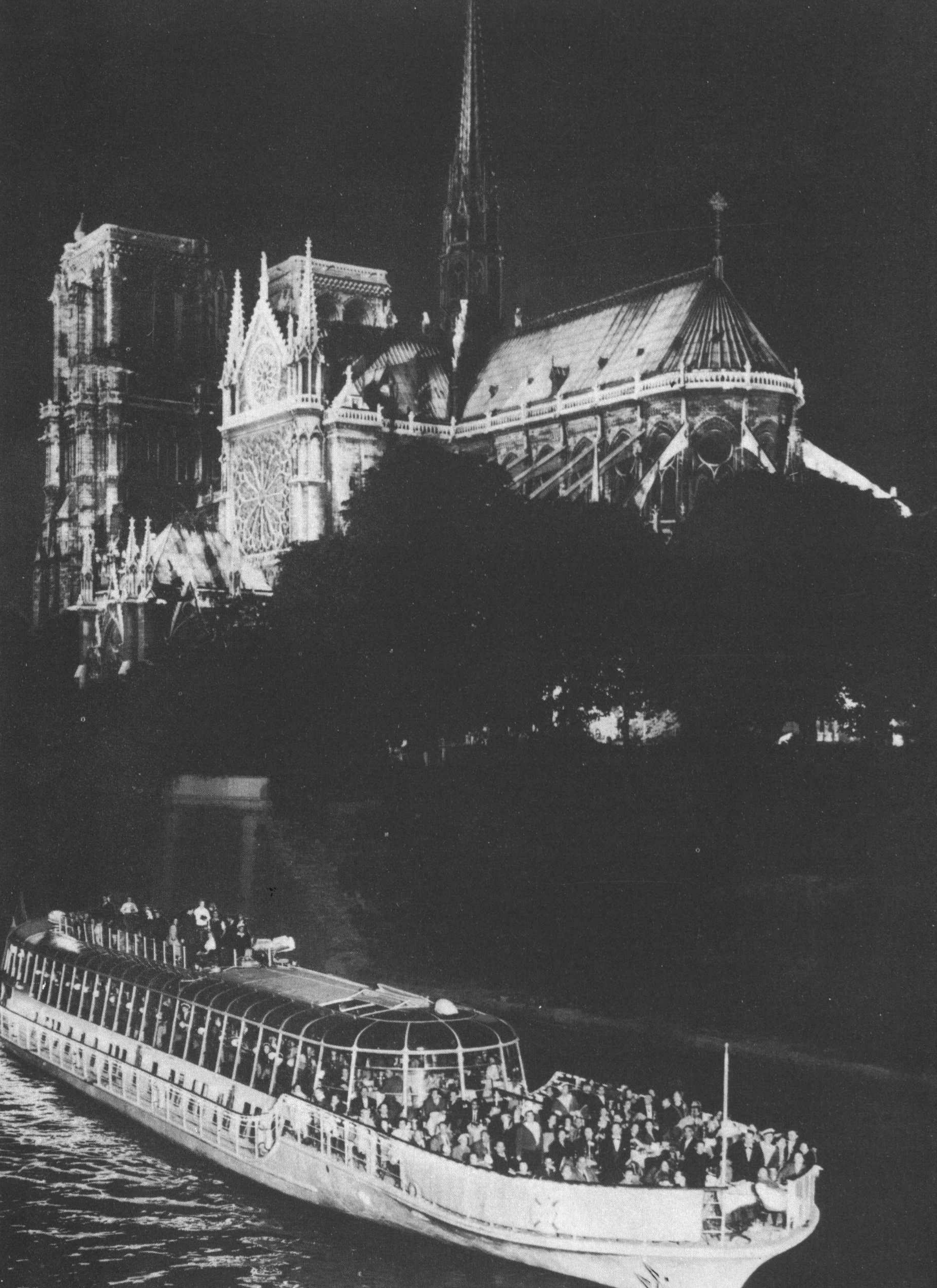
Introduction : Les gens les plus pressés sont sensibles à un charme particulier...

Développement :

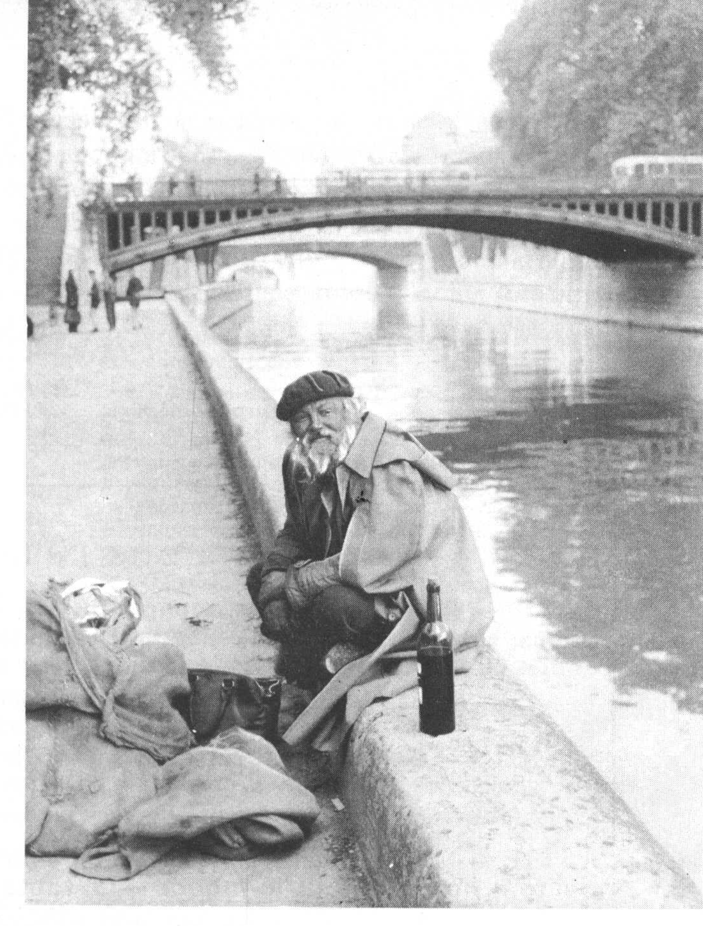
1. L'espace.
2. Le jeu des eaux.
3. Les êtres qui vivent sur le fleuve ou sur ses bords.
4. Rêves et rêveries.

Conclusion....





3. *HABITANTS DES QUAIS*



Chef-d'œuvre poétique de Paris, les quais ont enchanté la plupart des poètes, touristes, photographes et flâneurs du monde. C'est un pays unique, tout en longueur, sorte de ruban courbe, de presqu'île imaginaire qui semble être sortie de l'imagination d'un être ravissant. (...)

Rien n'est plus de Paris qu'un quai de Seine, rien n'est plus à sa place dans son décor. Léon Daudet, dans son *Paris vécu*, consacre plus de cinquante pages aux seuls quais, à ses bouquinistes et à ses librairies d'occasion. Au sujet de celle de Champion le père, il fait cette remarque qui, dans un siècle, donnera encore le goût de la rêverie aux derniers bibliophiles : quand il voyait qu'un livre vous faisait envie, Champion disait doucement :

« Prenez-le.... Mais non, mais non, vous le paierez une autre fois. »

De ce paysage (sur lequel ont poussé comme par goût les plus beaux hôtels, le Louvre des Valois, les monuments les plus étonnants, comme la Tour Eiffel (...), les plus glorieux, comme l'Institut de France) c'est la partie centrale qui est à la fois la plus célèbre et la plus fréquentée, et ce sont certainement les quais de Conti et Malaquais qui arrivent ex-aequo en tête du concours. J'ai demandé à des pouilleux[1], à des sans-logis de la meilleure qualité pourquoi ils préféraient ces deux quais aux autres, surtout pour dormir sur les berges, mêlés aux odeurs de paille, d'absinthe et de chaussure que la Seine véhicule[2] doucement : « Parce que, me fut-il répondu, nous nous y trouvons plus à l'aise et comme chez nous. De plus, les rêves y sont plus distingués. » Réflexion pleine d'intérêt, et qui me rappelle une anecdote. Il m'arrive très souvent de prendre un verre de vin blanc dans un petit caboulot[3] des Halles que je ne trouve d'ailleurs

1. **Pop.** hommes misérables (qui semblent couverts de **poux**).
2. Transporte, entraîne.
3. **Pop.** débit de boissons.

◄ *Les bateaux-mouches. Ils servent aux excursions sur la Seine.*

qu'à tâtons la nuit. Je retrouve là des noctambules[1] qui échangent quelques idées générales avant d'aller s'allonger sous un pont quelconque. Toutefois, je me mêle à leurs conversations. Nous nous serrons la main très noblement. Un jour, je fus présenté à une sorte de grand haillon[2] animé, barbu, érudit et très digne, qui logeait précisément sous le pont des Arts[3], et que l'on présentait ainsi : M. Hubert, de l'Académie Française. Paris seul autorise ces raccourcis splendides.

LÉON-PAUL FARGUE. *Le Piéton de Paris.* Gallimard.

1. Des vagabonds de la nuit.
2. **Au sens propre** : vieux vêtement déchiré. **Ici** la personne qui porte un tel vêtement.
3. Pont voisin de l'Académie française.

GRAMMAIRE

LES MOTS DITS INDÉFINIS (*suite*).

I. — ***... quelconque; n'importe quel..., n'importe quelle....*** Ces expressions, comme des adjectifs indéfinis, s'ajoutent à un nom pour désigner un objet ou un être *indéterminé parmi tous ceux de l'espèce :*

Le sans-logis va bientôt s'allonger SOUS UN PONT QUELCONQUE.
Il va s'allonger sous N'IMPORTE QUEL PONT.

N. B. — **Quelconque** a parfois la valeur de : **médiocre,** sans intérêt : C'est un garçon *très quelconque.* Il est alors adjectif *qualificatif* et peut être mis au *comparatif* ou au *superlatif.*

II. — Les pronoms ***n'importe qui — n'importe quoi,*** ont le sens de : *a*) **tout homme, tout le monde —** *b*) **toute chose, à votre choix :**

N'IMPORTE QUI *peut admirer le ruban courbe de la Seine.*
Dites-lui N'IMPORTE QUOI; *il s'en contentera.*

▪ On emploie aussi **n'importe lequel,** où *lequel* **rappelle** généralement une sorte d'êtres *déjà* désignés : *Voici des livres : prenez* N'IMPORTE LEQUEL.

III. — ***Quel que, quelle que*** + verbe ***être :*** Cette expression a souvent le sens de **n'importe quel... ;** elle s'écrit en deux mots et ne doit pas être confondue avec *quelque;* elle est obligatoirement accompagnée du **subjonctif du verbe être :**

Le sans-logis va s'allonger sous un pont, QUEL QU'IL SOIT.

▪ Notez aussi : **Qui que** VOUS SOYEZ, *n'entrez pas!* (= vous pouvez être celui-ci ou celui-là, *n'importe qui :* de toute façon, je vous défends d'entrer)
et : **Quoi** QU'IL FASSE, *ne lui dites rien* (= il pourra faire *n'importe quoi...*).
(Toutes ces expressions marquent *l'opposition, la concession.* = MALGRÉ...)

IV. — ***Quiconque*** signifie : **tout** *homme* **qui,** et introduit une proposition relative sans antécédent :

Ce spectacle enchante QUICONQUE LE VOIT (= celui qui le voit, tous ceux qui le voient) — tour **littéraire.**

I) **Dites la différence** de sens dans l'emploi de **quelconque** : *On peut se procurer les livres courants chez un bouquiniste quelconque. Mais Champion le père n'était pas un homme quelconque. — Pour orner son chapeau, elle y enroulait un ruban quelconque. Mais la Légion d'honneur n'est pas un ruban quelconque. — On peut être un pouilleux quelconque, et n'avoir pas un esprit quelconque. — Quand j'ai soif, je m'arrête dans un café pour y boire un vin quelconque. Mais si je veux me régaler, je prends un pouilly ou un chablis, qui ne sont pas des vins quelconques.*

II) **Faites l'accord** de **n'importe quel**, suivant le mot auquel il se rapporte : — *rêverie peut être féconde pour le poète. Je suis prêt à me mêler à — conversations, pourvu qu'elles soient intéressantes. Autrefois, en fouillant dans la boîte de — bouquiniste, vous pouviez y découvrir des livres rares. A — moment de la journée, les quais de Paris valent la promenade.*

III) **Employez** n'importe qui, n'importe quoi, n'importe lequel : — *vous dira que le métro est le moyen de transport le plus économique. Ce garçon est stupide : interrogez-le, il répondra —. Ce monsieur est un personnage important. Ce n'est pas —. Il y a bien des endroits où le pêcheur peut jeter sa ligne. Mais il ne choisit pas —. Présentez-moi une automobile, —; je vous parie de la conduire sans difficulté. J'aime les vieilles estampes, mais pas —.*

IV) **Remplacez** les tirets par quel qu'il soit, quelle qu'elle soit, quels qu'ils soient, quelles qu'elles soient, selon les cas : *Il y aura toujours des gens à être attirés par le spectacle de la rue —. Il y a des livres si rares que certains bibliophiles ne peuvent pas se les procurer, — leurs moyens pécuniaires. J'aimerais habiter une île —, et — sa végétation, — son climat, — ses habitants.*

V) **Essai.** — *Aimez-vous les beaux livres? Ou bien vous intéressez-vous aux livres surtout pour leur texte?*

4. *LES INONDATIONS A PARIS* (1910)

Elles ont laissé un souvenir encore très vivant dans l'esprit des Parisiens qui s'inquiètent parfois en hiver, lorsqu'ils voient monter le niveau du fleuve.

Il est impossible de rêver quelque chose qui modifie d'une façon plus amusante les aspects d'une ville qu'on croyait connaître, et qui donne à la vie de chaque jour un intérêt dramatique plus soutenu. Chaque matin, l'on ouvre le journal avec la hâte de savoir si quelque nouveau quartier est entré sous l'eau, si les flots ne viennent pas de jaillir dans l'endroit le plus imprévu de Paris par la bouche du métropolitain, ou si l'électricité, le lait, le pain ne manqueront pas dans un petit nombre d'heures. Le journal lui-même, avec sa première page couverte de grandes photos aquatiques, a l'air de nager sur un baquet d'eau. Au cours de la journée, l'intérêt est sans cesse entretenu par les rumeurs qui se colportent[1], par les promenades que l'on fait. L'on va constater sur place que telle rue, qu'on avait vue la veille toute sèche et banale, s'est élevée elle aussi à la dignité de canal, et porte orgueilleusement des bateaux. En l'instant même où j'écris, je me dis que la Seine monte, et que, avant que j'achève cette phrase, l'eau dans toute l'étendue de Paris aura peut-être crû[2] d'un demi-pouce[3]. Les

1. Qui se transmettent de l'un à l'autre, comme le **colporteur**, marchand ambulant, allait autrefois d'un village à l'autre, **portant** ses marchandises pendues à son **cou**.
2. Aura grandi (du verbe **croître**). Ne pas confondre avec **cru** (sans accent circonflexe) participe passé du verbe **croire**.
3. Le pouce est une ancienne mesure de longueur : environ 3 centimètres.



excitations que l'on éprouve de la sorte ne sont pas trop gâchées par les scrupules de conscience, car jusqu'ici le désastre a épargné les vies humaines. Pour ce qui est des dégâts matériels, je vois les gens les accepter plutôt avec mauvaise humeur qu'avec désespoir. Et les simples incommodités sont accueillies par beaucoup comme des divertissements. Ils réalisent bien[1] qu'ils n'auront pas deux fois dans leur existence l'occasion de se comporter en patriciens[2] de Venise. (...)

Je suis persuadé que le spectacle actuel de Paris n'y[3] ressemble aucunement. Je dirai même que Paris ne m'a jamais paru aussi nordique. (...) Je suis bien forcé d'avouer que tout le Paris des quartiers submergés, avec les maisons qui trempent, à perte de vue, dans une eau sale, les bateaux qui circulent, chargés de ménagères qui vont à leurs provisions, et les mariniers qui s'interpellent en évitant d'entre-choquer leurs perches[4], est authentiquement une ville de canaux. Mais c'est à des villes maritimes du Nord qu'elle me fait penser, par exemple à des endroits peu caractérisés d'Amsterdam.

JULES ROMAINS. *Les Hommes de Bonne Volonté. Recherche d'une Église* Flammarion.

1. Ils se rendent bien compte, ils comprennent.
2. Comme les membres de l'ancienne noblesse.
3. = A Venise.
4. Qui leur servent à pousser les barques.

LES MOTS DITS INDÉFINIS (*fin*)

I. — ***Tel, adjectif :***

a) Exprime une **ressemblance** et signifie : *semblable, pareil :*

Une ville de canaux, TELLE *apparaît la capitale inondée !*

b) Exprime l'**intensité** et signifie : *si grand, si fort, si triste,* etc. :

Nous sommes effrayés par un TEL *spectacle !*

c) **Sans article,** peut désigner vaguement un objet ou un être, avec le sens de : **un certain : un, par exemple :**

TELLE RUE, *qu'on avait vue la veille toute sèche, est devenue un canal.*

Tel, telle... que :

a) Introduit une proposition **subordonnée de comparaison :**

Le spectacle est vraiment TEL QUE JE VOUS L'AI DÉCRIT.

b) Introduit une proposition **subordonnée de conséquence :**

L'inondation est TELLE (*si forte*) QUE LES MÉNAGÈRES VONT EN BATEAU A LEURS PROVISIONS.

Tel quel, telle quelle sont des expressions qui signifient : sans modification, sans changement.

Je vous décris le spectacle TEL QUEL.

II. — ***Tel, pronom.***

Notez les expressions : **tel ou tel** (= n'importe qui), et, dans les *proverbes :* **tel** *est pris, qui croyait prendre* (= quelqu'un, parfois, est pris, qui...).

N. B. — On range aussi parmi les indéfinis : **maint** (= beaucoup de) singulier *ou* pluriel : *Je connais* MAINT *pays,* MAINTES *nations.*

Pour **tout, même, chacun, chaque, plusieurs, les uns, les autres,** voir tome II, p. 108, 110, 112.

Notez que **un autre,** employé comme *complément,* a parfois la forme *ancienne* **autrui :** *Ne fais pas* À AUTRUI *ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît à toi-même.*

▶ EXERCICES ◀

I) **Indiquez** à quelle partie de la leçon de grammaire se rapporte l'emploi de **tel :** *Telles quelles, les inondations de Paris ne manquaient pas de grandeur. — Telle est la curiosité humaine que les gens se précipitaient sur les journaux. — Ne pas s'effrayer de l'événement et s'y accommoder : telle est la sagesse. — La situation est bien telle qu'on le dit. — On était obligé de monter en barque pour aller faire ses provisions ; mais une incommodité telle que celle-là s'acceptait facilement. — J'ai remarqué telle maison, dont l'eau emplit déjà le premier étage. — Il est étonnant qu'un tel désastre ait jusqu'ici épargné les vies humaines. — Les Parisiens n'auront pas deux fois dans leur existence une telle occasion de se comporter en patriciens de Venise. — La Seine monte à une grande*

vitesse, tel un torrent de montagne. — Tel père, tel fils. (Proverbe français.) — Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera. — Telle personne m'a affirmé que la Seine allait monter trois jours encore; telle autre, qu'elle avait atteint son niveau maximum.

II) Quel est **l'emploi** particulier de **tel que** dans les phrases suivantes? — *Il ne se présente pas deux fois dans la vie une occasion telle que celle-là. — L'inondation a donné à Paris un aspect tel qu'il ressemble à une ville de Hollande, ou à Venise. — Les inondations de Paris en 1910 étaient bien telles que Jules Romains les a décrites. — On se demandait si les denrées telles que le pain et le lait n'allaient pas manquer.*

III) **Remplacez** les mots soulignés par **tel** ou **el que**, suivant les circonstances :
(Ex. : *Il est bien ainsi que je l'imaginais = il est bien tel que je l'imaginais.) — Un si terrible désastre ne s'était pas vu depuis de longues années. — Il y avait des quartiers, comme celui de la gare Saint-Lazare, qui étaient entièrement sous les eaux. — L'excitation des gens est si forte qu'ils en oublient leur malheur. — Les quotidiens étaient couverts d'images aquatiques comme on en voit dans les revues scientifiques. — Une inondation semblable à celle de 1910 est heureusement exceptionnelle.*

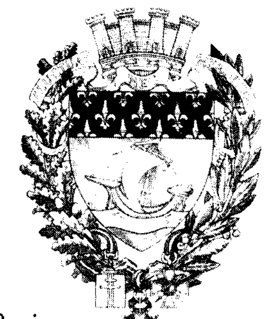
IV) **Analyse littéraire :** *Plan de la page de Jules Romains « Les inondations à Paris »? — Commentaire des passages soulignés.*

V) **Essai.** *Développez les idées esquissées dans les trois premières lignes du texte, en nous faisant assister à quelques scènes pittoresques et imprévues, telles qu'en peut provoquer l'inondation partielle d'une grande ville.*

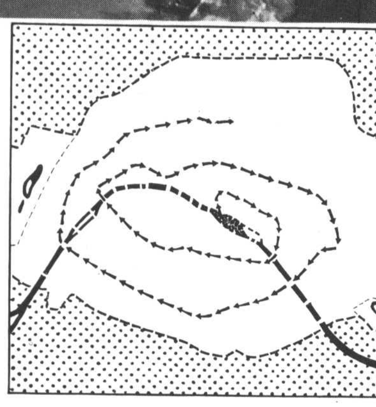
Le vocabulaire français

(Famille de **lait**). **Expliquez :** Mesdames, je n'ai pas de lait; la voiture du *laitier* n'est pas encore passée ce matin. — Je vous amène jusqu'à la *laiterie;* vous y verrez fabriquer le beurre et le fromage. — Nous aimons tous les *laitages* et nous en mangeons presque chaque soir. — Il y a dans les peintures d'Utrillo de magnifiques blancs *laiteux.* — On conseille aux jeunes mères d'*allaiter* leurs bébés; c'est la façon la meilleure et la plus pratique de les nourrir. — Votre petit garçon a-t-il déjà perdu ses *dents de lait?* — Madeleine et Françoise sont *sœurs de lait :* elles ont eu la même nourrice. — Comme ces compliments lui font plaisir! *Il boit du lait* (fam.) en les écoutant! — Votre passion pour la musique, vous l'avez reçue (sucée) *avec le lait.*

Expressions composées avec **manquer :** Est-ce que le lait et le pain *ne manqueront pas?* — Allons-nous bientôt *manquer* de pain? — Il y a des enfants qui aiment bien *manquer* la classe et faire l'école buissonnière. — Monsieur, *vous manquez* à tous vos devoirs! — *Tu as manqué* ton exercice de grammaire. — Depuis que Paul est en colonie de vacances, *il manque beaucoup à sa maman.* — Mon père n'est pas arrivé : il *a manqué* son train. — Le chasseur a vu un superbe lièvre, mais *il l'a manqué :* il est si maladroit!



Un vaisseau figure sur les armes de Paris, avec la devise : Fluctuat nec mergitur. (il est secoué par les flots mais ne sombre pas.) Le vaisseau rappelle l'importance que prit Paris, dès l'Antiquité, comme port fluvial.



5. La Cité.

1. *NOTRE-DAME*

« Vous venez d'arriver à Paris? Eh bien, mon cher, votre première visite doit être pour Notre-Dame.

— J'irai volontiers cet après-midi visiter la célèbre cathédrale.

— Pourquoi pas ce matin? Il fait beau. En ce jour de printemps l'air est doux et léger. Pourrions-nous trouver plus pure lumière? D'ailleurs l'après-midi, nous serions gênés par les caravanes de touristes.... Venez, je vais vous servir de guide.

— Notre-Dame est la plus vieille église de Paris, n'est-ce pas?

— Non. L'église Saint-Pierre, sur la butte Montmartre, est plus ancienne de trente ans.

— En quelle année a-t-on commencé la construction?

— En 1163 exactement. On y a travaillé jusqu'au XIVe siècle. Tout le peuple a collaboré à cette œuvre grandiose : terrassiers, maçons, sculpteurs, verriers, orfèvres. Saint Bernard avait beau protester, disant : « L'Église couvre d'or ses pierres et laisse ses fils sans vêtements![1] » l'évêque de Paris, lui, trouvait que rien n'était trop beau pour le service de Dieu....

— On n'a pas tout construit à la fois, j'imagine? Par où a-t-on commencé l'édifice?

— Par le chœur. Puis on a édifié la nef, et les portails du transept. Mais, venez dans le square, tout près d'ici. Vous aurez une vue splendide sur le monument : Quelle harmonie! Il y a en France des cathédrales plus vastes[2] et plus hautes.[3] Il n'y en a pas de mieux proportionnées dans leur architecture.

— Qu'est-ce que cette rangée de statues, sur la façade?

— Ce sont les rois de Juda et d'Israël. Longtemps on les a pris pour les rois de France. Les pèlerins se les désignaient du doigt : « Voici Pépin le Bref, voici Charlemagne.... » Et d'adroits voleurs profitaient de ce qu'ils avaient le nez levé pour couper leur bourse, par derrière.

— Cette grande verrière au-dessus du portail central, c'est la rose, n'est-ce pas?

— Oui. Avec ses dix mètres de diamètre, elle était la plus vaste à l'époque. Depuis sept cents ans, presque rien n'a bougé dans sa structure, tellement elle fut bien conçue....

Du haut des tours on découvre la Cité, la Seine, l'immense ville. Victor Hugo, vous le savez, a célébré ce spectacle dans son fameux roman *Notre Dame de Paris* et aussi Georges Duhamel, dans *La Chronique des Pasquier*[4] Voulez-vous faire l'ascension?

— Non, merci, j'ai horreur des escaliers à vis; ils me donnent mal au cœur.... Mais, dites-moi, ce monument a été témoin de bien des événements historiques?

— Certainement : à Notre-Dame ont été célébrés deux sacres : celui d'Henri VI d'Angleterre, qui, à neuf ans, y fut couronné roi de France (royauté éphémère[5]! C'était pen-

1. Cité par le *Guide Michelin (Paris)*. — 2. A Chartres. — 3, A Beauvais. — 4. Voir p. 24. — De courte durée.



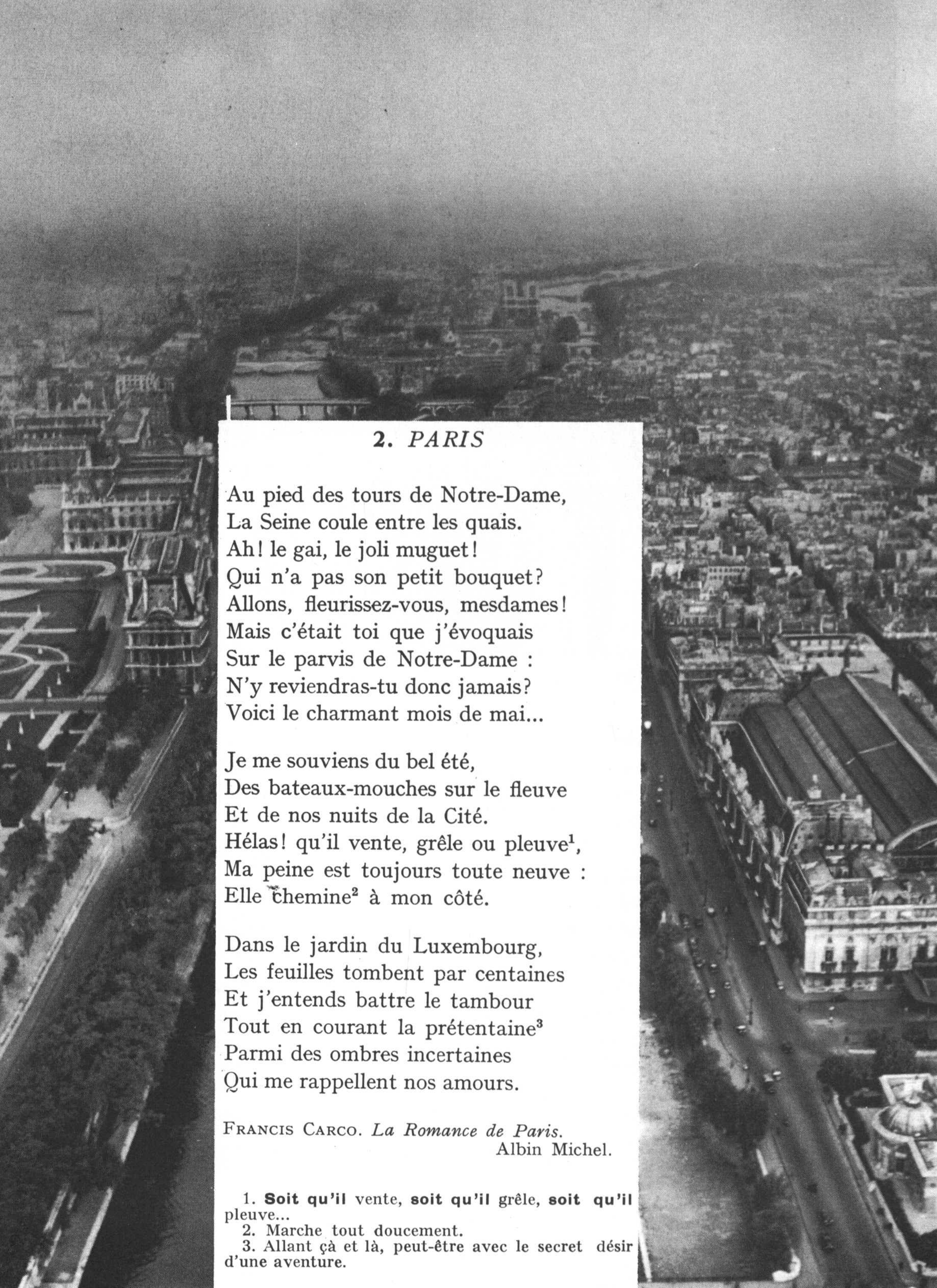
Le mystère de la Passion joué sur le parvis de Notre-Dame. La crucifixion.

dant la guerre de Cent Ans....)[1] — et le sacre de Napoléon Ier, en présence du Pape Pie VII. On ne compte pas les cérémonies fastueuses qui se sont déroulées ici. Mais Notre-Dame servait aussi, jadis, de Maison Commune; on y donnait de grands festins; les criminels y trouvaient asile contre la police; on y déposait bijoux et objets précieux quand on partait pour un long voyage; on y faisait des expositions : défenses d'éléphants, œufs d'autruche[2]....

« Aujourd'hui les expositions n'ont plus ce caractère profane[3]! Pendant la Semaine sainte par exemple, ce sont les reliques de la Passion qui y sont offertes à l'adoration des fidèles : un fragment de la couronne d'épines, les clous et le bois de la Croix. Et si vous êtes encore à Paris au mois de juin, venez donc assister au *Mystère de la Passion*[4], joué sur le parvis[5] par des centaines d'acteurs bénévoles[6], comme au Moyen Age. Les représentations ont lieu le soir, dans la lumière des projecteurs, avec, pour décor, la magnifique façade de la cathédrale ».

G. M.

1. Guerre entre Anglais et Français, qui dura de 1337 à 1453.
2. J. Hillairet, *Évocation du vieux Paris.*
3. Laïque, non religieux.
4. Grand poème dramatique de 35 000 vers qui mettait en scène la Passion du Christ.
5. La place qui s'étend devant la façade.
6. Qui jouent sans être payés pour cela.



2. *PARIS*

Au pied des tours de Notre-Dame,
La Seine coule entre les quais.
Ah! le gai, le joli muguet!
Qui n'a pas son petit bouquet?
Allons, fleurissez-vous, mesdames!
Mais c'était toi que j'évoquais
Sur le parvis de Notre-Dame :
N'y reviendras-tu donc jamais?
Voici le charmant mois de mai...

Je me souviens du bel été,
Des bateaux-mouches sur le fleuve
Et de nos nuits de la Cité.
Hélas! qu'il vente, grêle ou pleuve[1],
Ma peine est toujours toute neuve :
Elle chemine[2] à mon côté.

Dans le jardin du Luxembourg,
Les feuilles tombent par centaines
Et j'entends battre le tambour
Tout en courant la prétentaine[3]
Parmi des ombres incertaines
Qui me rappellent nos amours.

FRANCIS CARCO. *La Romance de Paris.*
Albin Michel.

1. **Soit qu'il** vente, **soit qu'il** grêle, **soit qu'il** pleuve...
2. Marche tout doucement.
3. Allant çà et là, peut-être avec le secret désir d'une aventure.

3. *A LA PRÉFECTURE DE POLICE*

Yankel, nouvellement arrivé à Paris, se présente à la Préfecture de Police.



Le visage souriant et le cœur tendre, Yankel donc, sur les talons de M. Kratzmann, pénétra dans l'antre[1] de la police. Derrière une table, les coudes sur le bois et les poings aux joues, un concierge en uniforme, avec une belle chaîne de métal sur le ventre, était plongé dans la lecture d'un journal. M. Kratzmann se découvrit poliment et lui adressa la parole; sans lever le nez, le concierge, au bout d'un long moment, grogna quelque chose. M. Kratzmann remercia avec beaucoup de chaleur — avec trop de chaleur même, pensa Yankel, ça manquait de dignité; puis le chapeau toujours bas, il se dirigea vers un guichet. Yankel hésita. Fallait-il, ne fallait-il pas se découvrir en ce lieu? La plupart des gens étaient couverts. Bah! pourquoi s'exposer à des humiliations? Pourquoi risquer qu'un fonctionnaire vous fît sauter la casquette d'un revers [illegible] main? Qu'est-ce que ça coûte de la retirer soi-même? Yankel la retira. Comme [illegible] étouffait de chaleur, rester nu-tête n'avait rien que de naturel, non?

Il y avait foule au guichet. Foule pas très ragoûtante[2], pensa Yankel à part soi[3] des gens mal tenus, vulgaires, qui sentaient mauvais, des étrangers crasseux, piaulant[4], piaillant[5], jacassant[6], jargonnant[7] en tous langages. Yankel se sentait humilié de se mêler à eux, d'être confondu avec eux. Il était[8] étranger mais respectable, lui, il n'appartenait pas à cette écume[9] des nations! Aussi se montra-t-il très froid à leur égard, pas liant pour deux sous[10]; même au jovial M. Kratzmann, qui l'entreprenait sans cesse, il ne répondit que par monosyllabes. Au fond, il avait un peu honte de parler yiddish[11] ici. La police parisienne, pensez! D'autant que M. Kratzmann ne parlait pas, mais glapissait[12]. Tout le monde d'ailleurs glapissait dans cette salle, et ça faisait un vacarme des cinq cent mille diables, et toutes les cinq minutes, un militaire de la police s'approchait, les yeux furibonds, et se mettait à rugir. Sans doute invitait-il les gens au silence, car les criailleries baissaient d'un ton pendant quelques instants, pour reprendre ensuite. Mais ce qui étonna fort Yankel, ce fut de voir un des étrangers, et même des plus mal vêtus, dis-

1. Lieu qui inspire la crainte, où il semble dangereux d'entrer (cf. l'antre **du lion**).
2. **Fam.** : pas très appétissante.
3. En lui-même, tacitement.
4. Poussant de petits cris semblables à ceux des poussins.
5. Criant comme des poules.
6. Bavardant comme des pies.
7. Parlant un langage barbare.
8. = il se disait *qu'il était...* — Style indirect *libre*, sans verbe principal *exprimé*. On en verra d'autres cas, plus loin.
9. Les plus mauvais garçons.
10. **Fam.** : très peu affable, aussi peu « causant » que possible.
11. Idiome judaïque mêlé d'allemand et parlé par les Juifs qui se répandirent en Europe Centrale et en Amérique.
12. **Fam.** : parlait d'une voix aigre, semblable au cri du renard.

cuter sans peur, à grand renfort de gestes, avec le militaire de la police. Discuter avec un porteur d'uniforme? Il allait se faire taper dessus!... Non. Il ne se passa rien. Le militaire se mit à rire, leva les bras au ciel, et s'écarta. «Quelle anarchie!» pensa Yankel malgré lui.

Enfin, il arriva devant le guichet, et s'étonna de plus belle : l'homme qu'il voyait de l'autre côté, un petit vieux à crâne chauve et moustache fatiguée, ne portait pas d'uniforme. Oui, un simple civil, vêtu d'alpaga[1]. (...) En Russie[2], quiconque occupe un poste dans la hiérarchie des fonctionnaires a droit à l'uniforme, avec boutons dorés, épaulettes, insignes divers; pour rien au monde on ne renoncerait à ce droit, et souvent même on porte un corset sous l'uniforme pour paraître plus martial; le dernier des facteurs ruraux arbore[3] ainsi son petit uniforme et se sent quelqu'un. Alors ici, en pleine police, on trouve des gens sans uniforme? Et à Paris encore, dans la capitale? « Hmm! comme c'est humain, ça!» pensa Yankel, avec une ferveur assez artificielle. Car, au fond, il regrettait les uniformes. Ça vous pose un homme, l'uniforme; on a beau dire, ça donne le sens de la responsabilité, de l'importance, ça inspire le respect aussi; tandis que ce petit vieux, là, regardez-moi ça, c'est chiffonné, c'est pauvre, quoi!... Presque dégradant.

Il avait déballé devant le guichet ses innombrables papiers russes. M. Kratzmann les présentait l'un après l'autre au petit vieux, en les accompagnant d'un gracieux gazouillis[4] avec envol de mains. (...)

Et M. Kratzmann gazouillait, gazouillait éperdument....

Gazouillait seul. De l'autre côté du guichet, le fonctionnaire, quoique civil, ne gazouillait pas Il n'avait pas ouvert la bouche, le fonctionnaire; pas levé les yeux, pas touché ni seulement regardé les papiers que M. Kratzmann agitait devant lui, d'un air engageant avant de les poser sur la planche. Il écrivait sur un registre, le fonctionnaire, il tamponnait avec un buvard ce qu'il avait écrit, il appliquait un cachet; puis, il tournait la tête vers son voisin du guichet suivant, échangeait en riant quelques mots avec lui, tandis que M Kratzmann s'interrompait; il revenait à son registre et aussitôt M. Kratzmann, qui, de ses petits yeux vifs, ne le perdait pas de vue, recommençait à gazouiller de plus belle. « Mais... mais il ne s'occupe même pas de nous! » se dit soudain Yankel, révolté. Alors, qu'est-ce que M. Kratzmann avait à jacasser ainsi pour rien? Pas de dignité, cet homme!

Enfin le fonctionnaire, toujours sans regarder, tendit la main par le guichet, attrapa les papiers, y jeta un coup d'œil, et poussa un soupir excédé qui souleva les barbes[5] de sa moustache : il n'aimait évidemment pas l'écriture russe. Sans doute avait-il des interprètes à sa disposition, mais il fallait les appeler, c'était toute une histoire[6].... Cependant M. Kratzmann gazouillait avec la dernière énergie, et Yankel pensait que le français est une langue mélodieuse à entendre, mais tout de même pas aussi mélodieuse ni énergique que le russe.

ROGER IKOR. *Les Fils d'Avrom. Les Eaux Mêlées.* Albin Michel.

1. Etoffe de laine brillante et légère, portée surtout l'été.
2. Il s'agit de la Russie tsariste.
3. Expose fièrement aux regards de tous. Les bateaux **arborent** le pavillon de leur nationalité.
4. Les petits oiseaux **gazouillent** dans les arbres.
5. Les longs poils.
6. = C'était bien compliqué!

GRAMMAIRE

VERBES CONSTRUITS IMPERSONNELLEMENT

Vous connaissez les verbes *proprement impersonnels* comme : *il pleut, il faut.* Mais souvent d'autres verbes se présentent *en tête de phrase,* sous la **forme impersonnelle,** c'est-à-dire **précédés** du faux sujet **il.**

Le vrai sujet (nom, pronom) se place, dans ce cas, **après** le verbe, qui reste **invariable,** quel que soit le nombre ou le genre du sujet.

Il ne se passa RIEN (= Rien ne se passa, n'arriva). — *Il venait* chaque jour DE NOMBREUX ÉTRANGERS devant le guichet (= De nombreux étrangers venaient chaque jour devant le guichet). — IL EST RACONTÉ *bien des sottises,* IL SE RACONTE *bien des sottises.*

- On peut construire de cette façon des verbes :

  actifs intransitifs : *venir, arriver, partir, tomber, monter, descendre,* etc.

  pronominaux : *se produire, se présenter, s'écouler,* etc.

  passifs : *être dit, être écrit, être raconté, être permis, être défendu.*

N. B. — *Le sujet réel* peut être aussi une proposition conjonctive ou un infinitif : *il arrive* QUE TU FASSES ERREUR. — *Il est permis* DE SE TROMPER.

▶ EXERCICES ◀

I) **Mettez** au tour **impersonnel** (Ex. : *Une foule de gens se pressaient au guichet* = *Il se pressait une foule de gens au guichet*) : *Retirer sa casquette ne coûtait rien. — Des policiers allaient venir pour taper sur ceux qui faisaient trop de bruit. — Quelque temps s'était écoulé avant que le fonctionnaire examinât les papiers de Yankel. — Toutes sortes de langages se parlaient dans cette foule. — Discuter avec des gens en uniforme n'aurait pas dû être permis. — Des gens de tous les âges arrivaient au poste de police.*

II) **Faites passer** au tour **personnel** (Ex. : *Il s'est passé bien des choses depuis la dernière guerre* = *bien des choses se sont passées depuis la dernière guerre*) : *Il s'échange de curieux propos derrière un guichet. — Il est interdit de parler avec le conducteur. — Il entre des sentiments de toute espèce dans le respect de l'uniforme. — Il s'est rarement présenté une occasion aussi favorable. — Il est promis une bonne récompense à qui rapportera cet objet. — Chaque jour il circule des milliers de gens par le métro.*

III) *En vous inspirant des 2ᵉ et 3ᵉ paragraphes de la lecture,* **faites l'éloge**, puis **la critique** du port de l'**uniforme.**



4. *LE PALAIS ET LA SAINTE-CHAPELLE*

« Pourquoi dit-on *le* Palais? N'y a-t-il pas d'autres Palais à Paris?

— Mais si; seulement cet immense édifice bâti au cœur de la Cité, fut dès l'origine le palais des gouverneurs romains, puis des premiers rois de France. Et on continue de l'appeler comme autrefois. C'est un monument chargé d'histoire. Saint Louis y a vécu. Souvent, l'été, il allait s'asseoir avec ses conseillers dans un jardin à la pointe de l'Ile et, au milieu de ses vignes, il écoutait les plaideurs exposer leurs procès.

— Quel aimable visage ce bon roi donnait à la justice!

— Oui, mais ces tours sévères qui aujourd'hui bordent la Seine, ont un visage autrement sinistre[1] : la Tour Bonbec, par exemple.

— Bonbec? Pourquoi Bonbec?

— Parce qu'on y soumettait à la torture les prisonniers récalcitrants[2] : la torture les faisait parler plus facilement; les malheureux avaient alors « bon bec »!

— Cette expression me rappelle le refrain d'un célèbre poète du Moyen Age....

— Villon disait, en effet : « *Il n'est bon bec que de Paris* », c'est à Paris qu'on parle avec le plus de vivacité et d'esprit, les femmes surtout.... Venez par ici. Entre ces deux tours, toutes noires, s'ouvre la porte de la Conciergerie....

— Y avait-il donc un vrai concierge à la porte?

— Non, on appelait ainsi un important personnage, juge royal et gouverneur des prisons. Dans les cachots de la Conciergerie, donc, étaient enfermés, pendant la Révolution française, aristocrates ou bourgeois, avant d'être conduits à la guillotine : la reine Marie-Antoinette, le poète André Chénier, Charlotte Corday, qui avait assassiné Marat, — et, pour finir, Robespierre lui-même.... Ces lieux ont vu couler bien des larmes, mais ils ont été témoins aussi de beaucoup de courage et de crânerie[3] devant la mort....

— Par où passaient les prisonniers quand ils quittaient leur cachot pour monter à l'échafaud?

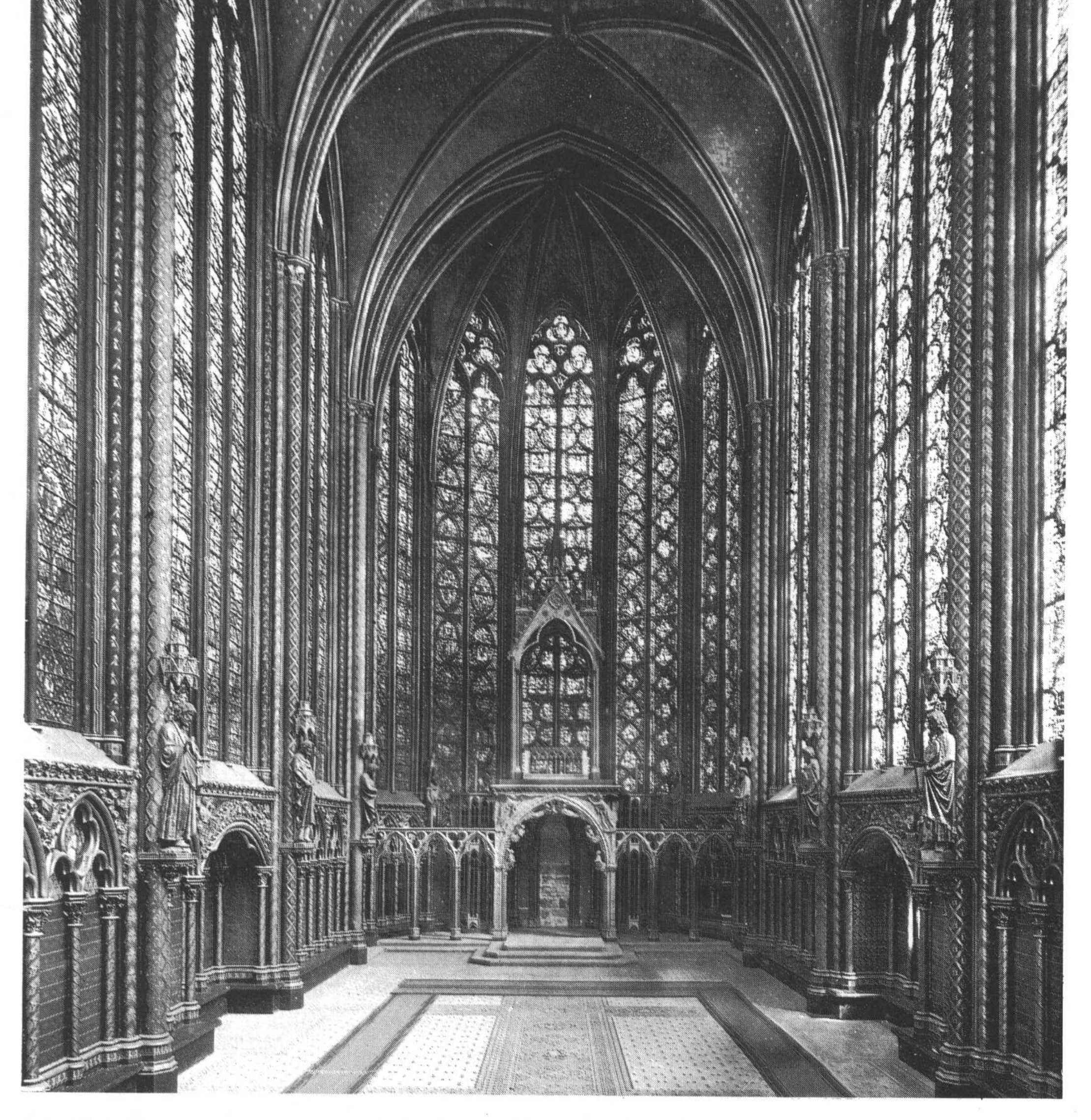
— D'abord les aides du bourreau les menaient dans l'étroite pièce que voici, les asseyaient sur un tabouret, leur liaient les mains derrière le dos, leur coupaient les cheveux et le col de la chemise[4]. Ensuite, ils les entassaient sur la charrette qui les attendait dans la cour du Palais.... Mais laissons ces tristes souvenirs de la guerre civile et allons voir la Sainte-Chapelle qui se dresse tout près.

— C'est cet admirable édifice, si élancé, si frêle, où la pierre semble réduite à rien?

— Oui. Il n'a pas changé depuis des siècles. Tous les architectes s'étonnent devant ce miracle d'équilibre. Entrons.

— Oh! l'admirable lumière! Partout des vitraux : bleu, rouge et or, l'effet est éblouissant!

1. Un visage *bien plus* sinistre.
2. Qui refusaient de parler.
3. Bravoure nuancée d'audace et d'élégance.
4. V. Guide Michelin (Paris).



Étage supérieur de la Sainte-Chapelle. Il était réservé à la famille royale.

— Le roi saint Louis a fait édifier la Sainte-Chapelle pour y abriter la couronne d'épines rapportée des croisades. Avouez que l'écrin était digne de la relique.

« Et maintenant allons faire un tour au Palais de Justice, puisque le même nom désigne la maison royale et l'ensemble des tribunaux modernes....

« Il est midi. C'est l'heure des audiences. Dans la salle des *Pas perdus* nous rencontrerons les avocats en robe et les plaideurs. Et, si vous le désirez, nous assisterons à une audience de la Cour d'Assises où se jugent les procès criminels, ou du tribunal correctionnel, qui juge les simples délits. »

G. M.

5. *TRIBUNAL OU MUSIC-HALL?*

Seizième chambre correctionnelle. Au banc des prévenus un jeune homme de vingt-quatre ans, Claude L..., se déclare guérisseur-magnétiseur[1], ce qui lui vaut d'être poursuivi pour exercice illégal de la médecine. Il expose gravement que sa « vocation » lui est venue aux environs de la vingtième année. Il était infirmier dans la marine et souffrait d'une mastoïdite[2] qui, assure-t-il, fut mal opérée. « Le chirurgien, monsieur le président, avait laissé une mèche[3] dans mon oreille. Je souffrais terriblement. Un jour j'ai lu un traité sur le magnétisme. J'ai appliqué sur moi-même cette méthode et à ma grande surprise je fus guéri. »

Il aurait dû s'en tenir là. Mais la bonne nouvelle se répandit parmi ses amis. On vint le solliciter de faire bénéficier les autres de ses talents. Il trouva là une source de revenus. Chaque visite coûtant mille francs.

Naturellement, il y a des témoins. L'un vient dire qu'il souffrait des reins et que le fluide de Claude L... l'a guéri. Il plonge sa main dans sa poche, la retire, et la tend ouverte vers le tribunal :

« Voici mes calculs[4] ! » dit-il.

Le président fronce les sourcils : « Ne vous moquez pas de nous ! Pas de burlesque[5] ici ! »

La main se referme et les calculs retournent dans la poche....

Deuxième témoin, une jeune fille, rose et blonde. Le président, qui connaît le dossier, prend les devants :

« Vous aviez mal?

— Oui, aux mains, c'était héréditaire....

— Et vous êtes guérie? Bon, merci, vous pouvez vous retirer. »

Claude L... veut poser une question. Innocemment[6] on lui accorde ce droit. Alors tourné vers le témoin il se met à compter : un, deux, trois, quatre....

La jeune fille rose et blonde vacille, ferme les paupières.

« Vous voyez, monsieur le président, elle dort.... »

Le président ne veut pas voir. Il lève l'audience, dans une grande colère :

« Vous vous croyez au music-hall ! Le tribunal reviendra quand le témoin sera réveillé. »

La fille dort toujours. Claude consent à la réveiller. Le tribunal peut revenir. Le prévenu[7] reçoit une nouvelle semonce[8] : il ne paraît guère impressionné.

1. Personne qui prétend guérir en utilisant un fluide magnétique sortant de ses mains.
2. Inflammation de l'os du crâne situé près de l'oreille.
3. Petite bande de gaze (pansement) que l'on introduit dans une plaie.
4. Dépôts qui s'agglomèrent pour former des masses solides à l'intérieur de certains organes (reins, vésicule biliaire etc.). D'un mot latin qui veut dire : **caillou.** Autrefois on comptait avec des cailloux; d'où *calcul* dans le sens de *compte.*
5. Bouffonnerie grotesque.
6. Naïvement, sans penser aux suites de cette imprudence.
7. L'accusé.
8. Avertissement sévère.



On plaide. Me Dupont, défenseur, sollicite l'indulgence. Il met tout sur le compte de ce maudit fluide qui chatouille trop les doigts de Claude. « Mon client n'est pas tout à fait inutile, dit-il; il détecte[1] le cancer, et, quand il l'a détecté, il envoie le malade à un médecin, car il sait bien que ses pouvoirs sont limités. »

Bref, ce serait le plus consciencieux des magnétiseurs.

Mais le tribunal applique la loi. Il est condamné à 500 francs d'amende. Il devra verser en outre la même somme à la chambre syndicale des médecins de la Seine, ainsi qu'au Conseil de l'ordre des médecins, parties[2] civiles.

D'après J.-M. Théolleyre. *Le Monde.*

1. Il découvre dans le corps du malade.
2. Ce mot féminin désigne les plaideurs; on appelle *partie civile* celui qui engage des *poursuites* devant le tribunal — « Partie » a le sens d'adversaire, d'où l'expression *courante* : **prendre quelqu'un à partie** (= le provoquer).

6. *TOUT DORT. LE FLEUVE ANTIQUE...*

Tout dort. Le fleuve antique entre ses quais de pierre
Semble immobile. Au loin s'espacent des beffrois[1],
Et sur la cité, monstre aux écailles de toits,
Le silence descend, doux comme une paupière.

Les palais et les tours sur le ciel étoilé
Découpent des profils de rêve. Notre-Dame
Se reflète, géante, au miroir de mon âme.
Et la Sainte-Chapelle a l'air de s'envoler!...

Tout dort dans les maisons où regarde la lune.
Et ceux-là qu'éreinta[2] la vie et son travail
Jouissent, poings fermés, leur somme[3] de bétail
Ou galopent, furieux, la course à la fortune.

Paris est recueilli[4] comme une basilique;
A peine un roulement de fiacre, par moment,
Un chien perdu qui pleure, ou le long sifflement
D'une locomotive — au loin — mélancolique.

ALBERT SAMAIN. *Le Chariot d'Or.* Mercure de France.

1. **Beffroi** : tour, généralement élevée à côté de l'hôtel de ville, et qui servait, jadis, à la défense de la cité.
2. **Fam.** : Accabla de fatigue.
3. Mot masculin = sommeil (le mot se dit plutôt d'un sommeil bref et léger). Jouir est ici employé, tout à fait exceptionnellement, comme verbe transitif (= jouir **de**). De même pour **galoper** (voir la leçon de grammaire).
4. Silencieux et méditatif.



GRAMMAIRE

VERBES TRANSITIFS, VERBES INTRANSITIFS

I. — Certains verbes dits ***intransitifs*** peuvent prendre un complément d'objet *sans changer de sens :* **courir une longue course; vivre une vie pénible; pleurer de vraies larmes; dormir son dernier sommeil** (expressions de la *langue littéraire*); — **parler une langue étrangère; descendre une rue; monter un escalier**; **passer un pont** (expressions courantes dans la *langue parlée*) :

Ils galopent, furieux, LA COURSE *à la fortune.*

▪ Avec *un sens particulier :* **pleurer un ami** (= regretter profondément...); **sortir la voiture du garage** (= faire sortir...); **descendre une malle** (= porter vers le bas...); **monter une malle** (= porter vers le haut...); **courir un danger, un risque** (= être exposé à...). Toutes expressions de la *langue courante.*

II. — Beaucoup de verbes dits ***transitifs*** s'emploient souvent **sans** objet (par ex. *voir, écouter, attendre, recevoir, manger, boire, chanter*).

Tout dort dans les maisons où REGARDE *la lune. — Le médecin ne* REÇOIT *plus.*

Parfois, en changeant de sens :

Les plantes POUSSENT (grandissent).

III. — Certains verbes ont des emplois et des sens très ***divers :***

Le pain *manque*	(intransitif).
Je *manque le* train	(transitif direct).
Je *manque de* pain	(transitif indirect avec *de*).
Ne *manque pas à* tes devoirs	(transitif indirect avec *à*).

de même : *servir, tenir....*

▶ EXERCICES ◀

I) **Faites** des phrases où chacun des verbes suivants sera employé **transitivement**, puis **intransitivement :** *Crier — frapper — glisser — lire — ouvrir — sentir — chercher — tenir.*

II) **Trouvez,** en posant les questions convenables, les verbes construits avec un complément **d'objet indirect** et ceux qui sont accompagnés d'un complément **circonstanciel** de lieu, d'origine, de cause, de manière. (Ex. : Je manque... **de quoi?** — de pain : objet indirect. — Je sors... **d'où?** — de voiture : complément **circonstanciel de lieu.**)

— Beaucoup trop de gens ne pensent qu'à leurs intérêts et veulent jouir de la vie. — Les enfants accourent à grands cris. — Je tombe de fatigue. — Notre-Dame ressemble à une géante. — Ces renseignements proviennent d'une personne de bonne foi. — Il n'y a plus beaucoup de fiacres qui roulent à Paris. — Cette personne descend d'illustres ancêtres.

III) **Introduisez** dans des phrases les verbes : *servir, servir à, servir de, tenir, tenir à, tenir de.*

IV) **Transformez** la construction des trois derniers vers de la poésie (p. 84) en restituant **le verbe principal** et en le faisant suivre de **trois propositions subordonnées** (des relatives, ou des infinitives, par exemple).

V) **Commentaire littéraire du texte n° 6. Appréciez :**

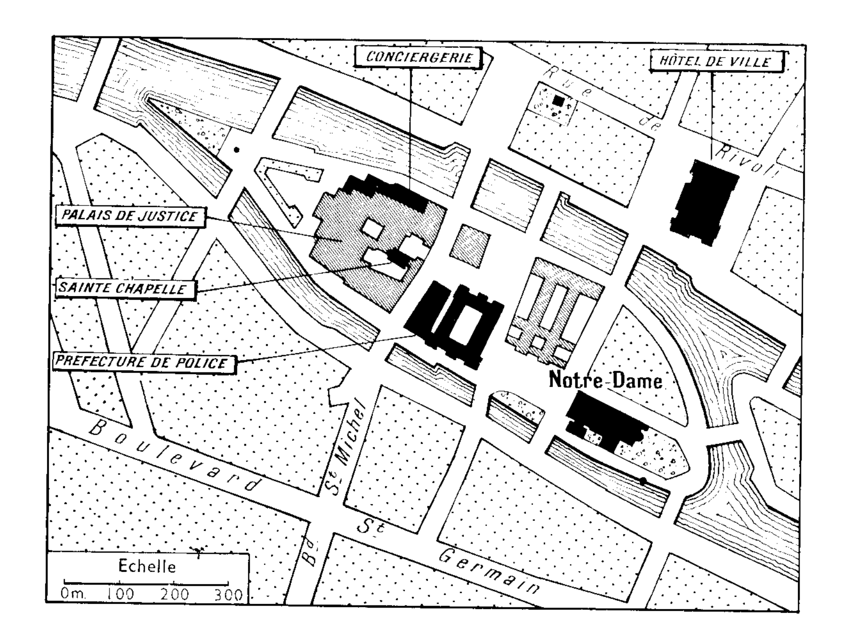
1. Les « *césures* » (= les arrêts, les silences) marquées par un point dans les vers 1 et 2.

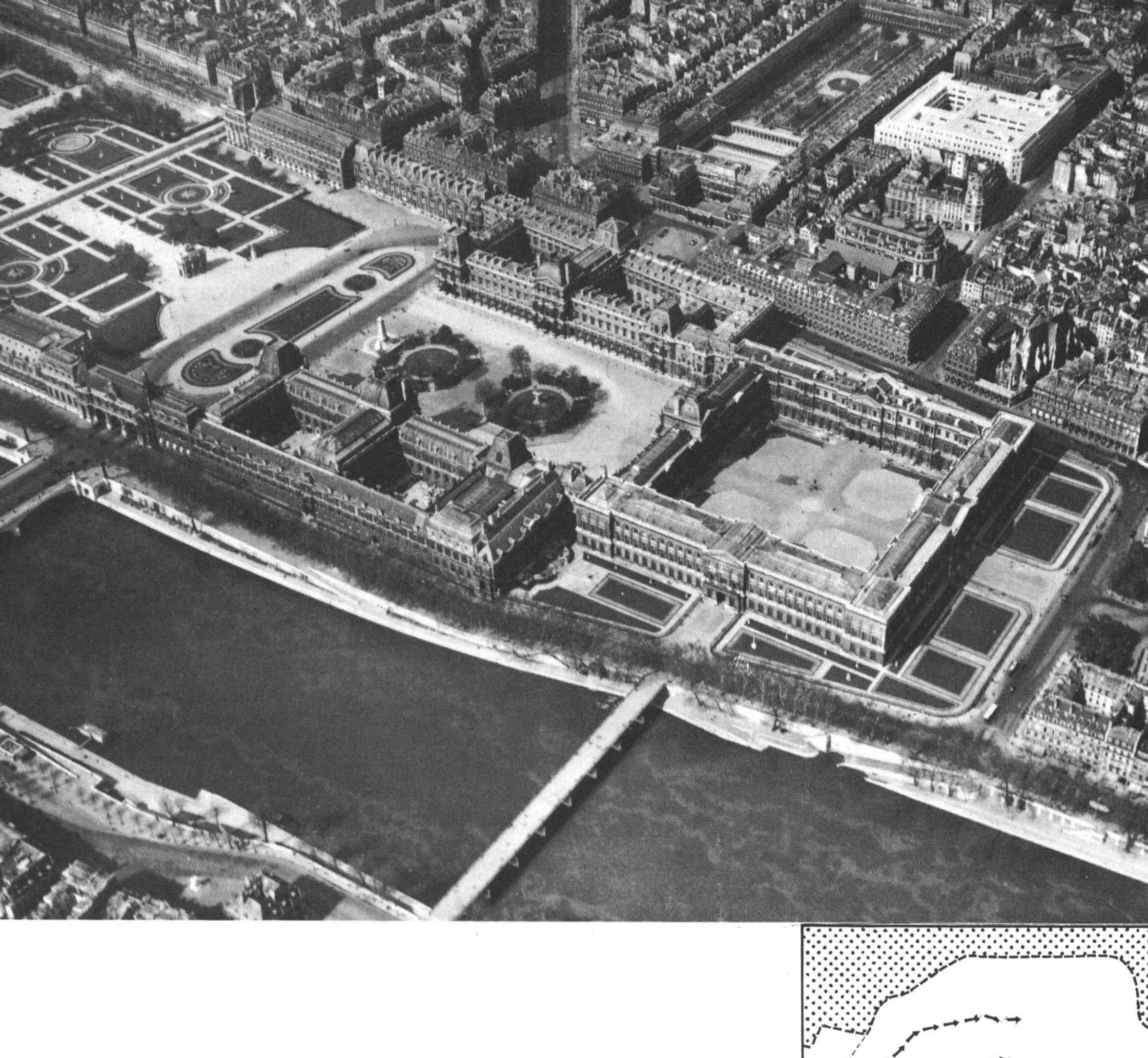
2. « *L'enjambement* » qui étend le vers 15 sur le vers 16. Effet produit?

3. Les *images* des vers 3, 4, 6, 12.

Le vocabulaire français

(Autour de l'idée de **sommeil**). **Expliquez :** Tous les jours, après le déjeuner, ce vieillard fait un *somme* de dix minutes. — Ma digestion est difficile. Après le repas j'ai des *somnolences* fréquentes. — Il ne *dort* pas; il *sommeille* seulement. — Votre fils est-il bon élève? — Hélas, non : les professeurs le traitent d'*endormi*. — Dans ce tombeau, un roi *dort son dernier sommeil.* — Vous me racontez là une histoire stupide, une histoire *à dormir debout.* — Les eaux des étangs sont des *eaux dormantes.* Celles des rivières sont des eaux *vives.* — Je donnerai tout mon soin à votre affaire. Vous pouvez *dormir sur vos deux oreilles.* — La souris fera bien de se méfier : le chat *ne dort que d'un œil.* — Je croyais avoir gagné le gros lot : hélas! ce *n'était qu'un rêve.* — Allons! oublie tout ce passé qui n'est plus qu'*un mauvais rêve.* — A quoi *rêves*-tu? Réponds donc! — J.-J. Rousseau a écrit « *les Rêveries* du promeneur solitaire ».





6. Du Louvre à la Comédie Française.

1. *UNE NOCE SE PERD AU MUSÉE DU LOUVRE*
(Vers 1870)

Gervaise, la blanchisseuse, épouse l'ouvrier zingueur[1] *Coupeau. Pour occuper l'après-midi, la « noce » décide d'aller visiter le musée du Louvre.*

Enfin, après avoir descendu la rue Croix-des-Petits-Champs, on arriva au Louvre.

M. Madinier, poliment, demanda à prendre la tête du cortège :

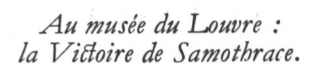
C'était[2] très grand, on pouvait se perdre; et lui, d'ailleurs, connaissait les beaux endroits, parce qu'il était souvent venu avec un artiste, un garçon bien intelligent, auquel une grande maison de cartonnage achetait les dessins, pour les mettre sur des boîtes. En bas, quand la noce se fut engagée dans le musée assyrien[3], elle eut un petit frisson. Fichtre[4]! il ne faisait pas chaud; la salle aurait fait une fameuse cave. Et, lentement, les couples avançaient, le menton levé, les paupières battantes, entre les colosses de pierre, les dieux de marbre noir muets dans leur raideur hiératique[5], les bêtes monstrueuses, moitié chattes et moitié femmes, avec des figures de mortes, le nez aminci, les lèvres gonflées. Ils trouvaient tout cela très vilain. On travaillait joliment mieux la pierre au jour d'aujourd'hui[6]. Une inscription en caractères phéniciens[7] les stupéfia. Ce n'était pas possible, personne n'avait jamais lu ce grimoire[8]. Mais M. Madinier, déjà sur le premier palier avec Mme Lorilleux, les appelait, criait sous les voûtes :

« Venez donc. Ce n'est rien, ces machines[9].... C'est au premier [10] qu'il faut voir. »

La nudité sévère de l'escalier les rendit graves. Un huissier superbe, en gilet rouge, la livrée[11] galonnée d'or, qui semblait les attendre sur le palier, redoubla leur émotion. Ce fut avec respect, marchant le plus doucement possible, qu'ils entrèrent dans la Galerie française.

Alors, sans s'arrêter, les yeux emplis de l'or des cadres, ils suivirent l'enfilade des petits salons, regardant passer les images, trop nombreuses pour être bien vues. Il aurait fallu une heure devant chacune, si l'on avait voulu comprendre. Que de tableaux!... ça ne finissait pas. Il devait y en avoir pour de l'argent! Puis, au bout, M. Madinier les arrêta brusquement devant le Radeau de la Méduse[12]; et il leur expliqua le sujet. Tous,

1. Ouvrier qui façonne le **zinc** destiné à recouvrir le toit des maisons, à Paris notamment, ou à faire les *gouttières* qui recueilleront l'eau de pluie.
2. Style indirect *libre* (v. p. 77, n. 8) = Il expliqua que c'était). Nombreux exemples dans ce texte.
3. Où se trouvent les antiquités datant de l'ancien royaume de Mésopotamie, en Asie Mineure (1200 à 600 avant Jésus-Christ).
4. Exclamation **familière.**
5. Solennelle et immobile comme celle d'un **prêtre** qui officie.
6. **Pléonasme** (répétition inutile) de la langue **populaire.**
7. Qui appartiennent à une contrée d'Asie Mineure située au nord de la Palestine (actuellement : le Liban) et dont la civilisation brilla autour de 3000 à 1000 avant Jésus-Christ.
8. **Fam.** Langage obscur, écriture difficile à lire. Au Moyen Age, un grimoire était un livre mystérieux, contenant des formules de sorcellerie.
9. **Pop. :** tout ce dont on ne sait pas (ou dont ne veut pas donner) le nom exact. On dit aussi : ces *machins*-là.
10. Au premier *étage*.
11. Habit que portent les laquais, et ici les huissiers. — Il faut comprendre : « *avec* une livrée galonnée d'or ».
12. Tableau célèbre de Géricault (1791-1824) qui représente, sur un radeau, les survivants d'un navire naufragé « la Méduse ».



Au musée du Louvre :
la Victoire de Samothrace.

Le Louvre est sans doute le plus vaste musée du monde : 50 000 mètres carrés de superficie, 80 000 antiquités orientales, 25 000 antiquités égyptiennes, 24 000 antiquités gréco-romaines, 5 000 tableaux, 40 000 estampes, 70 000 dessins. Le vendredi soir, grâce à des milliers de projecteurs, les salles sont splendidement illuminées.

saisis, immobiles, se taisaient. Quand on se remit à marcher, Boche résuma le sentiment général : c'était tapé[1].

Dans la galerie d'Apollon, le parquet surtout émerveilla la société, un parquet luisant, clair comme un miroir, où les pieds des banquettes se reflétaient. Mlle Remanjou fermait les yeux, parce qu'elle croyait marcher sur de l'eau. (...) M. Madinier voulait leur montrer les dorures et les peintures du plafond; mais ça leur cassait le cou, et ils ne distinguaient rien. Alors, avant d'entrer dans le Salon carré[2], il indiqua une fenêtre du geste, en disant :

1. **Pop.** : réussi. — 2. Réservé jadis aux expositions de peinture. De là, *salon* au sens d'*exposition*.

« Voilà le balcon d'où Charles IX a tiré sur le peuple[1]. »

Cependant, il surveillait la queue du cortège. D'un geste, il commanda une halte, au milieu du Salon carré. Il n'y avait là que chefs-d'œuvre, murmurait-il à demi-voix, comme dans une église. On fit le tour du salon. Gervaise demanda le sujet des Noces de Cana[2]; c'était bête de ne pas écrire les sujets sur les cadres. Coupeau s'arrêta devant la Joconde[3], à laquelle il trouva une ressemblance avec une de ses tantes. (...) Et, tout au bout, le ménage Gaudron, l'homme la bouche ouverte, la femme les mains sur son ventre, restaient béats[4], attendris et stupides, en face de la Vierge de Murillo. (...) M. Madinier proposa de conduire la noce dans la salle des bijoux anciens. Mais....

Il se trompa, égara la noce le long des sept ou huit salles, désertes, froides, garnies seulement de vitrines sévères où s'alignaient une quantité innombrable de pots cassés et de bonshommes très laids. La noce frissonnait, s'ennuyait ferme[5]. Puis, comme elle cherchait une porte, elle tomba dans les dessins. Ce fut une nouvelle course immense; les dessins n'en finissaient pas, les salons succédaient aux salons, sans rien de drôle, avec des feuilles de papier gribouillées, sous des vitres, contre les murs. M. Madinier, perdant la tête, ne voulant point avouer qu'il était perdu, enfila un escalier, fit monter un étage à la noce. Cette fois, elle voyageait au milieu du musée de la marine[6], parmi des modèles d'instruments et de canons, des plans en relief, des vaisseaux grands comme des joujoux. Un autre escalier se rencontra, très loin, au bout d'un quart d'heure de marche. Et, l'ayant descendu, elle se retrouva en plein dans les dessins. Alors, le désespoir la prit, elle roula au hasard des salles, les couples toujours à la file, suivant M. Madinier, qui s'épongeait le front, hors de lui, furieux contre l'administration, qu'il accusait d'avoir changé les portes de place. Les gardiens et les visiteurs la regardaient passer, pleins d'étonnement. En moins de vingt minutes, on la revit au Salon carré, dans la galerie française, le long des vitrines où dorment les petits dieux de l'Orient. Jamais plus elle ne sortirait. Les jambes cassées, s'abandonnant, la noce faisait un vacarme énorme. (...)

« On ferme! on ferme! » crièrent les voix puissantes des gardiens.

Et elle faillit se laisser enfermer. Il fallut qu'un gardien se mît à la tête, la reconduisît jusqu'à une porte. Puis, dans la cour du Louvre, lorsqu'elle eut repris ses parapluies au vestiaire, elle respira. M. Madinier retrouvait son aplomb[7]; il avait eu tort de ne pas tourner à gauche; maintenant, il se souvenait que les bijoux étaient à gauche. Toute la société, d'ailleurs, affectait d'être contente[8] d'avoir vu ça.

ÉMILE ZOLA. *L'Assommoir*. Fasquelle.

1. Geste criminel attribué à Charles IX lors des massacres de la Saint-Barthélemy (24 août 1572) dirigés contre les protestants.
2. Tableau célèbre de Véronèse (1528-1588).
3. Portrait de Mona Lisa (La Gioconda) par Léonard de Vinci (1452-1519). L'une des œuvres les plus célèbres du Musée du Louvre.
4. Immobiles et la bouche ouverte (bouche *bée*) sous l'effet d'une admiration heureuse.
5. Fortement.
6. Il se trouve aujourd'hui au Palais de Chaillot.
7. Son assurance.
8. Faisait semblant d'être contente.



Les jardins du Palais-Royal, ancien palais de Richelieu, légué par lui au Roi Louis XIII. D'où son nom. Mais les Rois n'y ont jamais habité. Cet édifice est voisin de la Comédie-Française.

2. *GOSSES DE PARIS : AU JARDIN DU PALAIS-ROYAL*

Aujourd'hui, sous ma fenêtre, ce sont les enfants qui rédigent mes histoires d'enfant. Voici une fillette qui a bien 5 ans et demi, et l'autorité d'une reine sauvage. Elle règne sur trois enfants plus petits qu'elle. « Tourne la corde, Jojo! Pas comme ça, fais vinaigre[1]! Lulu, t'as pas droit[2] au fauteuil en fer; le fauteuil en fer il est[3] qu'à moi, toi t'as[4] la chaise! Argarde[5] ton pantalon, Mémaine[6], tu crois que j'ai les moyens de te le rechanger tous les 8 jours? » Elle est dure comme une vraie mère, attentive comme une meneuse de poussins.

Un homme de 7 ans crie à un autre homme de 8 ans : « Tu viens faire du patin[7] à 4 heures? — Penses-tu, riposte l'homme de 8 ans. Plus question de tout ça, je suis entré dans une combine[8] de commerce de timbres. »

Ce sont les enfants d'ici. Ils ont la mine aiguë[9], le prompt coup d'œil des gosses de Paris et parfois une agilité corporelle déconcertante; témoin le bicycliste, gros comme un merle, qui fait des « huit » autour des colonnes et vingt acrobaties galerie d'Orléans. Je ne perds pas une si belle occasion d'interroger le grand-père de l'acrobate :

« Mon Dieu, quel âge a-t-il?
— 4 ans et 3 mois.
— Et il monte depuis quand?
— Oh! il y a longtemps; il a appris quand il était tout petit (*sic*[10]) ».

COLETTE. *Paris de ma fenêtre*. Éditions du Milieu du Monde.

1. **Pop.** Tourne la corde *très vite!*
2. **Tu n'**as pas droit.
3. Il **n'**est.
4. **Tu** as.
5. **Regarde.**
6. Diminutif **familier** = Germaine.
7. Du patin *à roulettes* (patiner, le patinage, les patineurs).
8. **Argot :** une combinaison, une entreprise.
9. La *mine* : l'expression du visage. *Aiguë* : vive, malicieuse, comme *perçante*.
10. Mot latin signifiant *ainsi*, et que l'auteur ajoute pour certifier les paroles d'autrui.



3. *UNE ANECDOTE A PROPOS DU PALAIS-ROYAL*

Savez-vous comment fut imaginé ce Victor Hugo à demi couché [qui figura en marbre au jardin du Palais-Royal]?

Voici son histoire :

Rodin venait d'achever en glaise une statue imposante du poète. Victor Hugo se dressait debout à la pointe d'un rocher. Toutes sortes de muses et d'océanides[1] virevoltaient[2] au-dessous de lui.

Un matin, le sculpteur conduisit à son atelier une caravane de journalistes qui désiraient contempler l'œuvre nouvelle.

Par malheur, il avait laissé la veille un vasistas[3] ouvert. Et comme un terrible orage avait éclaté pendant la nuit, une trombe d'eau avait réduit l'immense groupe en une bouillie informe. Le rocher s'était effondré sur les divinités dansantes. Quant à Victor Hugo, il était affalé[4] dans un océan de boue.

Rodin poussa la porte, fit passer devant lui ses hôtes; et soudain, il aperçut le désastre. Peu s'en fallut qu'il ne s'arrachât[5] la barbe de désespoir.

Mais déjà montait un concert d'éloges :

« Inouï! — Prodigieux! — Formidable! Ce lac de fange[6] d'où émerge Victor Hugo, quel symbole! — Maître, c'est un coup de génie! — Vous avez voulu représenter l'ignominie d'une époque où seule l'inspiration du barde[7] sublime surnageait noble et pure!

— Vous trouvez? demanda timidement Rodin.

— Comment donc! C'est le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre[8]. Oh! surtout, Maître, n'y touchez plus! »

Les Matinées de la Villa Saïd.
Propos d'Anatole France recueillis par Paul Gsell.

1. Divinités marines de la mythologie grecque.
2. Tournaient en tous sens.
3. Petite fenêtre que l'on ouvre pour l'aération.
4. Se dit des **personnes** : par ex. : un homme très fatigué s'affale (= se laisse tomber) dans un fauteuil.
5. Il faillit s'arracher, il s'arracha presque.
6. Boue malodorante.
7. Poète national (lyrique et épique). Ce terme s'appliquait d'abord aux poètes celtiques (Bretons, Écossais, Irlandais).
8. Remarquez l'orthographe du pluriel.

LES AUXILIAIRES

I. — Les ***verbes auxiliaires*** aident à ***conjuguer*** les autres verbes, à exprimer *les temps*, le *passif*. Les principaux sont **avoir** et **être,** qui sont suivis de participes passés :

J'AI *vu*, JE SUIS *allé*, JE ME SUIS *trompé* (= passés composés).
JE SUIS *vu* (présent de la forme passive).

▪ On distingue souvent : Il **a** disparu (= action au passé) et il **est** disparu (= résultat présent).

Ainsi : *Ce livre* A PARU *il y a 50 ans.* — *Achetez le journal :* IL EST PARU.

II. — ***Autres auxiliaires,*** employés ceux-là devant **un infinitif** pour exprimer *un temps :* **aller** exprime un **futur proche :**

Un terrible orage VA ÉCLATER. *L'orage* ALLAIT ÉCLATER (= futur du passé).

être sur le point de exprime un **futur plus proche encore :**

Un terrible orage EST SUR LE POINT D'ÉCLATER — ÉTAIT SUR LE POINT D'ÉCLATER.

devoir, exprime un **futur probable**, une action **à laquelle on s'attend :**

Des journalistes DOIVENT VENIR *demain contempler l'œuvre nouvelle.*

être en train de exprime une action **en cours :**

Les journalistes SONT EN TRAIN DE VISITER *l'atelier* — ÉTAIENT EN TRAIN DE *visiter l'atelier.*

venir de exprime un **passé récent :**

JE VIENS D'ACHEVER *ma lecture.* — *Rodin* VENAIT D'ACHEVER *une statue de Victor Hugo.* (équivalent du plus-que-parfait).

Attention! Ne confondez pas l'*auxiliaire de temps* ALLER et le verbe ALLER EMPLOYÉ au *sens propre : On frappe et Pierre* VA *ouvrir la porte;*

ni DEVOIR, simple *auxiliaire de temps* et le verbe signifiant *être obligé de : on* DOIT *agir honnêtement.*

(Pour DEVOIR, auxiliaire de *mode*, voir la leçon suivante.)

▶ EXERCICES ◀

I) **Distinguez**, dans le texte suivant, les cas où **être** et **avoir** sont employés avec leur sens **propre** et ceux où ils sont employés comme **auxiliaires :**

Il y avait peu de temps que Rodin avait achevé la statue de Victor Hugo, quand des journalistes eurent l'idée de venir contempler l'œuvre nouvelle. L'artiste n'avait pas beaucoup de goût pour la publicité, mais il fut obligé de céder au désir qui lui avait été manifesté.

Il conduisit donc ses visiteurs à l'atelier. Mais à peine fut-il entré qu'un désastre frappa ses yeux. Une trombe d'eau était tombée pendant la nuit et avait envahi l'atelier : le groupe, sculpté par Rodin, s'était réduit en une bouillie informe et nageait dans un lac de boue. L'artiste était navré, mais ses hôtes, ne se doutant de rien, crurent que Rodin avait voulu représenter le poète émergeant de la fange. A leurs yeux, c'était un symbole : à les entendre, jamais le sculpteur, dans ses audaces, n'était allé si loin! Jamais il n'avait été si grand!...

II) **Quelles nuances** expriment les **auxiliaires de temps** dans les phrases suivantes?

— Le sculpteur va introduire les journalistes, quand il s'aperçoit qu'un désastre s'est produit pendant la nuit. — Rodin doit achever demain la statue de Victor Hugo. — Un chef-d'œuvre vient de naître dans l'atelier de Rodin. — Une trombe d'eau est en train de tomber et d'anéantir le travail de l'artiste. — Les journalistes sont sur le point d'entrer dans l'atelier. — Midi venait de sonner quand l'incendie éclata. — Midi allait sonner : les employés commençaient à ranger leurs dossiers. — Revenez demain, vous rencontrerez mon frère qui doit déjeuner avec nous. — Mon frère devait déjeuner avec nous ce jour-là. Mais il s'excusa par un pneu.

III) **Expliquez** les différences de **sens** : *Rendez-moi la somme que vous me devez. — Ne venez pas chez moi demain : je dois être absent toute la journée. — On sonne : va ouvrir. — Tu vas encore être en retard! — La pluie a tombé toute la nuit. — L'enfant est tombé; il pleure. — Le facteur a passé, il y a dix minutes. — Il ne viendra plus : l'heure est passée. — Ce livre a paru il y a dix ans. — Votre roman est-il paru, maintenant?*

IV) **Essai.** *En vous inspirant du texte « Au musée du Louvre », décrivez un groupe de touristes provinciaux ou étrangers visitant le Zoo.*

4. *SPECTACLES*

« Devant la Comédie-Française, j'ai vu une interminable queue!...

— Tous ces braves gens que tu vois là connaissent *Hernani*[1] presque par cœur. Comme les spectateurs de *La Passion* à Oberammergau[2], ils savent comment ça finit. Aussi n'est-ce point la curiosité d'une intrigue alléchante qui les attire : c'est l'art de l'acteur qui les passionne, le désir, inconscient parfois, d'éprouver en commun une satisfaction esthétique.

— Comment saurai-je ce qui se joue?

— Consulte les colonnes Morris[3], ou achète un des quotidiens qui renseignent admirablement sur tout ce qui touche à la vie des spectacles, concerts, cinémas, conférences, etc.; ou encore la « Semaine à Paris » qui sert le même dessein....

— J'ai vu jouer *L'Avare*[4] au Français et j'en garde un souvenir inoubliable; j'ai même été le premier à crier « encore » à la fin de la pièce.

— Quoi, comme un enfant gâté qui redemande des confitures? Si tu tiens à ce que les comédiens « remettent ça[5] » c'est « bis, bis » qu'il faut crier.

1. Drame de Victor Hugo (1830) v. p. 102.
2. Oberammergau est une ville d'Allemagne où chaque année les habitants représentent la Passion du Christ. On vient de très loin assister à ce spectacle.
3. Constructions cylindriques élevées dans les rues de Paris et sur lesquelles sont affichés les programmes des spectacles.
4. Comédie de Molière (1668).
5. **Pop.** : recommencent.

◄ *Une colonne Morris, le soir.*



La queue aux guichets de la Comédie-Française.

— Et quand ce ne sont pas des comédiens, mais des tragédiens?

— C'est tout un; en français « comédien » veut dire acteur dans tous les genres.

— On m'a parlé de la claque[1]; qu'est-ce?

— C'est une institution destinée à rappeler au public combien sont modestes auteurs et acteurs. (...) Si la comédie te déplaît, siffle, siffle très fort. Cela ne marque pas l'approbation comme en Angleterre.

— Est-ce qu'il y a aussi des claques dans les banquets?

— Où vas-tu chercher cela?

— Mais, à celui de « La Pomme Cuite » auquel j'ai assisté dernièrement, quelqu'un après un discours, a crié tout à coup « un ban! » et cela a déclenché un tir de barrage[2] en trois salves. Ces rantanplan plan plan; rantanplan, plan, plan; rantanplan plan plan; plan, plan, plan! étaient d'une simultanéité parfaite[3]. (...)

Et les ouvreuses, que font-elles?

— Elles te conduisent à une place que tu pourrais trouver le plus aisément du monde si elles étaient convenablement numérotées.... [Quand] ton pourboire n'atteint pas l'altitude de leurs espérances, elles te décochent un sourire si amer qu'il te gâtera tout le premier acte. C'est, je pense, pour te donner le temps de te remettre que les entractes sont si longs.

D'après Félix de Grand'Combe. *Tu viens en France.* P. U. F.

1. Groupe de personnes payées pour applaudir (= pour claquer des mains).
2. Au sens propre, c'est un tir d'artillerie, destiné à *barrer* la route à l'ennemi, par des *salves* d'obus.
3. D'un ensemble parfait. Les « bans » français correspondent en anglais à : « For he is a jolly good fellow! »

AUXILIAIRES INTRODUISANT UNE IDÉE OU UN SENTIMENT

Certains verbes, quand ils accompagnent un infinitif, ajoutent à l'action exprimée par l'infinitif une idée particulière. On les appelle parfois *auxiliaires de mode :* ils expriment un sentiment, une hypothèse, une défense, etc.

I. — ***Pouvoir.***

a) **Possibilité** : *Elle est riche,* ELLE PEUT ACHETER *des diamants éblouissants.*

b) **Supposition** : *Que fait-elle?* ELLE A PU ENTRER *chez une modiste.* (Elle est *peut-être* entrée...).

N. B. — **Je ne saurais** = je ne peux pas (affirmation atténuée) : JE NE SAURAIS *accepter votre proposition.*

II. — ***Devoir :***

a) **Obligation** : *La « claque »* DOIT APPLAUDIR *aux bons endroits.*

b) **Supposition, probabilité** : *Les roses artificielles* DOIVENT COÛTER (coûtent *probablement*) *assez cher.*

III. — ***Avoir à*** + *infinitif* : **Obligation** : J'AI À *écrire une lettre.*

IV. — ***Aller :*** une action dont on veut **détourner** l'interlocuteur :

N'ALLEZ *pas crier « encore »!*
ALLEZ DONC *crier « encore »!* (*ironique,* pour : Vous n'oseriez pas...).

V. — ***Venir à :*** une action due au **hasard** :

SI TU VIENS À PASSER *quelques jours à Paris, va donc à la Comédie-Française.*

VI. — ***Faillir :*** une action qui **a été sur le point** de se produire. (*Faillir* est un verbe incomplet qui s'emploie surtout au passé simple : il faillit..., ils faillirent et aux temps composés : j'ai failli..., j'avais failli..., etc.) :

NOUS AVONS FAILLI *assister à une représentation de Tartuffe* (mais nous n'y avons pas assiste).

VII. — ***Faire*** + *infinitif* : une action **imposée, ordonnée** :

JE FAIS REPEINDRE MON SALON. — *Ma femme* FAIT FAIRE *ses chapeaux chez une modiste de la rue Saint-Honoré.*

ATTENTION! *Je* LUI *fais faire un chapeau* peut signifier : 1) je fais faire *par elle*

Avec un *nom* complément, on pourra distinguer : je fais faire un chapeau *pour ma fille* et : je fais faire un chapeau *par ma fille.*

▶ EXERCICES ◀

I) **Dans quelles phrases** le verbe **pouvoir** exprime-t-il la **possibilité**? Dans lesquelles la **supposition**? — *On peut voir encore, sur la façade de l'église Saint-Roch, la trace des boulets tirés par Bonaparte sur les royalistes. — Quelle distance peut-il y avoir entre le Palais-Royal et le Louvre? Il peut y avoir 100 mètres. — Jeanne d'Arc ne put chasser les Anglais de Paris, malgré l'assaut qu'elle*

leur donna près du Louvre le 8 septembre 1429. — Attendons-le encore quelques minutes, il a pu être retardé par un embarras de voitures.

II) Dans quelles phrases le verbe **devoir** exprime-t-il l'**obligation**? Dans lesquelles la **probabilité**? — *Notre ami a dû être retardé par un embarras de voitures. — Tu dois, mon enfant, respecter tes parents. — On montre encore, au café de la Régence, près du Louvre, la table où Bonaparte a dû jouer aux échecs. — J'ai dû, malgré ma résistance, exécuter ses ordres.*

III) **Quels** sont les différents **sens** du verbe **aller** (mouvement, futur proche, invitation ironique, etc.) — *Où allez-vous? — Je vais acheter un journal. — Je vais peut-être acheter un journal pour connaître les dernières nouvelles. — Quand irez-vous visiter le Louvre? — Allez donc me soutenir qu'il y a un théâtre plus fameux que la Comédie-Française! — Comment allez-vous? Assez mal, je suis très fatigué. — Allons! secouez-vous, et bientôt, vous verrez, tout ira beaucoup mieux.*

IV) **Précisez** les différents sens du verbe **venir** (mouvement, passé récent, action due au hasard...) : *Si vous venez à entrer au café de la Régence, vous verrez la table où Bonaparte jouait aux échecs. — En 1779, La Fayette venait de mettre son épée au service de l'Indépendance américaine. — Je viens souvent m'asseoir dans le Jardin du Palais-Royal. — Ce livre vient de paraître.*

V) **Imaginez** des phrases, où le verbe **faire** sera employé comme auxiliaire **de mode** avec chacune des expressions suivantes : *Essayer un chapeau — écrire une lettre — jouer une sonate — faire des excuses — obtenir une récompense — étudier une langue — envoyer un cadeau — retenir une place — construire une maison.*

5. *CHARLIE CHAPLIN REÇU A LA COMÉDIE-FRANÇAISE*

Il est huit heures du soir.... J'arrive place Vendôme. Déjà, de chaque côté de l'entrée, la foule est massée en grappes. Les femmes se bousculent. Les hommes se chevauchent, se poussent, se montent dessus, se marchent sur les pieds, s'injurient. Les invectives[1] jaillissent. (...) Les agents essaient en vain de contenir cette ruée musculaire[2]. Jamais, de ma vie, je n'ai été le témoin d'une passion aussi violente mise au service de la curiosité.

Je me fais annoncer à l'appartement de Charlot, qui répond tout de suite : « Mais voyons, qu'il monte! »

M'y voici.

Le voici.

Cheveux blancs, visage d'une fraîcheur et d'une jeunesse que dément[3] la ride imperceptible qui barre son front. (...) Charlie me demande de lui raconter très rapidement le sujet de *Dom Juan* qu'il va voir tout à l'heure, à la Comédie-Française. Ce sujet, je le résume, scène par scène, du mieux que je peux et en multipliant mes efforts pour que mon anglais soit clair. Comme, à un moment donné, je m'embrouille dans un accord de verbe, je lui dis :

« Do you speak French? (Est-ce que vous parlez le français?)

— Unhappily no! (Hélas! non) » répond-il.

Mais à l'école, en Angleterre, il a appris par cœur, sans en comprendre le sens, dix phrases qu'il me cite à la queue leu leu[4], en agrémentant chacune d'elles d'une mimique extraordinaire :

1. Apostrophes violentes.
2. Cette course en avant où chacun se sert de la force (de ses muscles) pour arriver le premier.
3. Contredit, nie. — 4. A la file.

« *Le éléphant blanc est plous grosse que le éléphant noir! La France est oune pays charming où l'on se amiouse énormément. Les yeux de mon père sont marron* (En réalité, ils étaient bleus!). *Ma maison est trèze jolie et trèze confortable* » (On sait ce qu'il en est, car Charlot a eu une enfance misérable)...

Je regarde encore une fois l'heure. Plus une minute à perdre.

Nous descendons. La foule est devenue si compacte que nous gagnons la sortie difficilement. On crie de tous côtés : « Vive Charlot! »

« Dites-leur, je vous prie, que ce soir ce n'est pas moi qui joue. »

En débouchant rue du Faubourg-Saint-Honoré, sur la place du Palais-Royal, il est frappé par l'immeuble Richelieu[1] tout illuminé et par le déploiement des forces de police. « Pour qui ça? » semble-t-il penser. La petite ride de son front se creuse un peu plus.

« C'est pour vous.

— Pour moi? Est-ce possible? Je ne mérite pas tant d'honneur. C'est trop. C'est trop! »

Dans la rotonde de la Comédie-Française, on lui montre l'Administrateur et le Secrétaire Général. Dehors, la foule. Des cris : « Vive Charlot! » qui se transforment en litanies : « Char-lot! Char-lot! Char-lot! » (...)

Précédés de deux laquais habillés à la française — perruque poudrée et bas de soie — nous montons jusqu'à la corbeille[2].

Au premier rang, on a dévissé quatre sièges pour y installer deux grands fauteuils Louis XIV. D'un bond et spontanément, les spectateurs se sont levés. Pendant cinq minutes, c'est une ovation sans fin. Charlot ne sait plus où se mettre[3]. Il est un peu submergé par ce flot de hourras et d'applaudissements. Le Président de la République fait son entrée, dans l'avant-scène de gauche. *Marseillaise*. Les invités debout. Mais, cette fois, c'est moins délirant. Chut.... La rampe[4] s'allume. Rideau. Charlot pousse une exclamation de ravissement. Je suis assis à la gauche de Oona Chaplin, sa femme. Il se penche et me dit :

« Great style! Great style! »

Visiblement, l'élégance de la salle et le merveilleux décor que Suzanne Lalique a fait pour *Dom Juan* l'ont impressionné. D'un bout à l'autre du spectacle, d'ailleurs, Charlot ne cessera de me répéter à l'oreille :

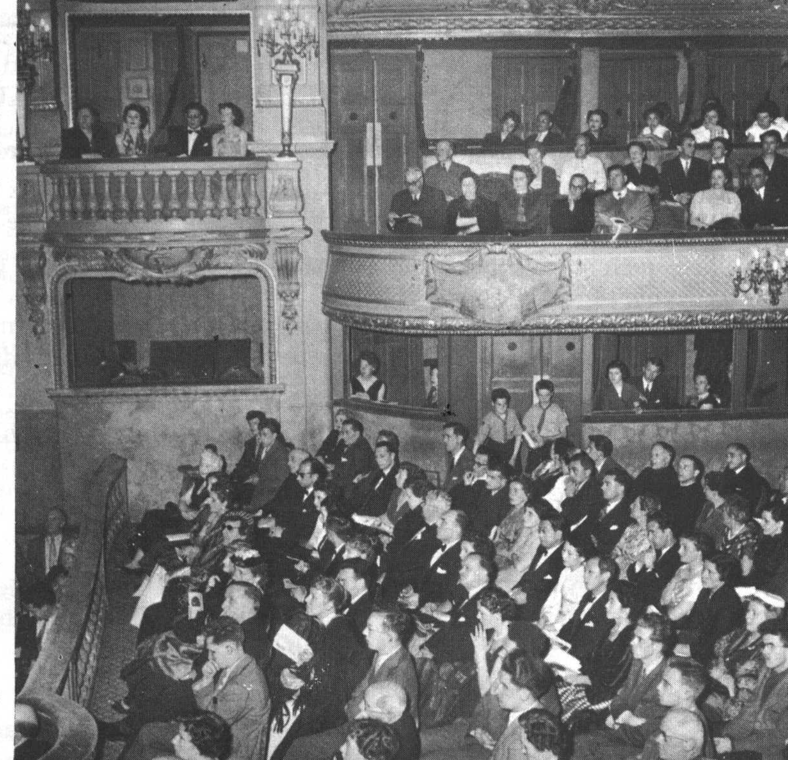
« What a great style! What a great style! » Tout l'enchante : la qualité de cet ensemble d'artistes, la manière dont ces derniers évoluent sur le plateau[5]. En un mot, la perfection de ce qu'il appelle lui-même « le style ».

A l'entracte, je le conduis jusqu'à la loge du Président de la République, qui ne parle pas l'anglais, non plus que Madame Auriol.

Est-ce que vous croyez que c'est facile de créer, en une minute, cette atmosphère

1. Le *Théâtre Français* (ou Comédie-Française) est situé rue de Richelieu, près du Palais-Royal.
2. Au premier balcon avancé.
3. **Fam.** Ne sait plus quelle contenance prendre : il est très gêné.
4. Lampes qui bordent le devant de la scène.
5. Nom donné, dans la langue des comédiens, à la scène d'un théâtre.

cordiale si nécessaire au genre d'entrevue en question, lorsque les intéressés ne parlent pas la même langue? [Mais Madame Vincent Auriol arrange tout] (...)



Monsieur Vincent Auriol lui présente maintenant M. Baylot.

« Voilà l'homme, lui dit-il, dont il faut se méfier le plus!

— ...?

— C'est le Préfet de Police!

— Oh! le pauvre, dit Charlot, je lui ai donné beaucoup de mal depuis quelques jours[1]. »

De nouveau le rideau se lève. Dix fois, vingt fois, il se penchera pour me dire : « What a style! » A la fin de la représentation, et comme je le mène au Foyer des Artistes où une réception intime est organisée en son honneur, il interroge :

« Y a-t-il un buste de Mlle Mars[2]? Oui? Oh! vous me le montrerez, s'il vous plaît. Et puis je voudrais voir un portrait de Miss.... Miss.... How do you call her? (Comment donc l'appelez-vous?) »

Je jette des noms et, enfin, je trouve : Miss George[2].

« Aôh! Yes! Miss George. Quel talent elle devait avoir : elle n'était connue que par son prénom.[3] »

Sans doute s'est-il brusquement souvenu que, lui aussi, il n'est désigné dans l'univers, que par ces deux syllabes : « *Char-lot!* »

Telle est la soirée que Charlie Chaplin a passée à la Comédie-Française. Elle m'a été racontée par Jacques Charon[4], chargé officiellement d'aller chercher le grand artiste, de l'amener au théâtre et de rester à ses côtés pour lui servir d'ambassadeur-interprète.

J.-P. DORIAN. *Paris en scène.* (La Table Ronde.)

1. A cause des « embouteillages » de circulation provoqués par l'arrivée de Charlot à Paris.
2. Célèbre comédienne du Théâtre-Français au début du XIXe siècle.
3. Erreur plaisante. *George* était un *nom de théâtre*.
4. Sociétaire de la Comédie-Française. — On distingue les *Sociétaires*, qui participent aux bénéfices des représentations, suivant la tradition établie par Molière, et les *Pensionnaires*, qui ne touchent qu'un traitement.

LES VERBES PRONOMINAUX

I. — ***Verbes réfléchis.*** Le sujet fait l'action **sur lui-même :**

a) *Charlot ne sait plus où* SE METTRE (*se* = objet direct).
b) *La Police* S'EST DONNÉ *beaucoup de mal* (*se* = objet indirect).

II. — ***Verbes réciproques.*** Plusieurs sujets font l'action les **uns sur les autres :**

a) *Les hommes* SE POUSSENT, SE SONT INJURIÉS (*se* = objet direct).
b) ILS SE SONT MARCHÉ *sur les pieds* (*se* = objet indirect).

III. — ***Verbes « essentiellement pronominaux ».*** Dans ces verbes il n'est pas possible d'analyser la fonction du pronom réfléchi, qui ne fait plus **qu'un avec le verbe.** Exemples :

Se souvenir (elle s'est souven**ue**).
Se repentir (elle s'est repent**ie**).
S'enfuir (elle s'est enfu**ie**).

N. B. — Certains de ces verbes existent aussi à la forme active : ex. : *se saisir de* quelque chose et *saisir* quelque chose. — La forme pronominale souligne davantage *la volonté* ou *l'activité* du sujet.

IV. — ***Verbes pronominaux de sens passif.***

Le rideau *se lève* (= est levé, on le lève). — Les rideaux se sont lev**és.**

N. B. — Certains verbes peuvent avoir, selon la phrase, les quatre valeurs : *Apportez le café;* JE ME LE SERVIRAI *tout seul* (réfléchi). — *Voici le café :* NOUS NOUS LE SERVIRONS *l'un à l'autre* (réciproque). — JE ME SERVIRAI *d'une petite cuiller* essentiellement pronominal). — *Le café* SE SERT *bien chaud* (passif).

Pour **l'accord** notez : Elle *se* l'est *servi* (*se* = objet indirect). — Nous NOUS le sommes *servi* (*nous* = objet indirect). — Mais : Elle *s'*est *servie* d'une cuiller, et : Ces légumes *se* sont *servis* chauds.

Notez aussi les trois verbes suivants :
Se rappeler (elle s'est rappel**é** = elle a rappelé *à elle, à* son esprit).
S'imaginer (elle s'est imagin**é**).
Se figurer (elle s'est figur**é**).

▶ EXERCICES ◀

I) **Récrivez correctement** le passage en *italique* de la lecture (p. 98).

II) Parmi les verbes pronominaux employés ci-dessous, quels sont ceux qui peuvent être employés comme **verbes actifs**, avec un complément **d'objet**? — *Dès que l'on m'eut annoncé à l'appartement de Charlot, celui-ci s'écria : « Mais, voyons, qu'il monte! » — En grand acteur, Charlot sait se jouer de la difficulté. — Il faut se défier de l'enthousiasme des foules. — Il s'empara de la main que lui tendait le Président et la serra longuement. — Une telle foule attendait Charlot qu'il y avait de quoi s'enfuir. — Bien des gens se passeraient de manger plutôt que de ne pouvoir applaudir un acteur célèbre.*

III) **Transformez** *les verbes passifs en* **verbes pronominaux :**

(Ex. : *La rampe est allumée enfin — la rampe*

s'allume enfin). : En quelques minutes, la salle est remplie. — Voici ce qui est répondu, d'ordinaire, en pareil cas. — Le front de Charlot est creusé d'une ride profonde. — Quelle pièce a été le plus souvent jouée à Paris, cet hiver? — Le sujet de cet opéra peut être résumé en quelques mots. — Une ambiance cordiale a été créée aussitôt.

IV) **Expliquez l'accord du participe passé :** *Nous nous sommes excusés d'être arrivés en retard. — Ils se sont récité leur leçon. — La pièce s'est jouée devant un public enthousiaste. — Les gens s'étaient imaginé qu'ils pourraient parler à Charlot. — Les femmes se sont bousculées sans pitié pour voir passer le célèbre acteur. — Charlot et le Président se sont longuement parlé. — La Présidente s'est assise auprès de Charlie Chaplin. — Elle ne s'est pas souvenue de mon nom.*

V) **Faites l'accord** des participes en italique : *Les difficultés se sont (multiplié). — La Présidente s'est (creusé) la tête pour trouver un moyen de causer avec Charlot. — Peu de gens se seraient (figuré) qu'il obtiendrait un tel succès. — C'est ainsi que la soirée s'est (passé) à la Comédie-Française. — Le président et le comédien se sont (montré) très contents l'un de l'autre. — Toutes les femmes se sont (répété) à l'oreille leur admiration pour le comédien. — Quelle personne ne s'est jamais (trompé) dans l'accord des participes? — Mes amis se sont brusquement (rappelé) qu'ils avaient un rendez-vous à cinq heures.*

VI) **Essai.** *Vous avez vu soit des films de Charlot, soit ceux de tel grand artiste de cinéma. Expliquez pourquoi ces vedettes occupent une place si importante dans l'esprit du public.*

PLAN PROPOSÉ :

Introduction : Un grand inventeur, un grand médecin n'occupent pas dans l'admiration du public une place comparable à celle des grandes vedettes....

Développement :

a. Le public voit les uns; les autres, il ne les connaît, parfois, même pas de nom.
b. Souvent la reconnaissance de la masse ira à ceux qui amusent et distraient plus qu'à ceux qui sont ses bienfaiteurs.
c. Elle admire dans les premiers un art qui lui paraît très supérieur à elle-même et pourtant très proche de ses ambitions, de ses rêves. (Chez les jeunes surtout.)
d. Réelle passion provoquée par le prestige, le dynamisme, la beauté d'un être qui semble se donner à chacun.

Conclusion....

Le vocabulaire français

(Autour des **pièces de théâtre**). **Expliquez :** Aimez-vous les *opéras?* — Non, la musique en est un peu trop sérieuse pour moi, je préfère l'*opéra-comique;* mais je trouve l'*opérette* trop légère. — La *tragédie* classique exige, peut-être, de meilleurs acteurs que la *comédie* moderne. — « Le Cid » est qualifié de *tragi-comédie* parce que la pièce ne se termine pas *tragiquement.* — On jouait hier un *drame* de Victor Hugo. — Molière a d'abord joué des *farces* inspirées par le théâtre italien. — Les *ballets* russes faisaient courir tout Paris en 1912. — Pendant toute une année, ce music-hall a représenté la même *revue.* — Sacha Guitry a écrit d'excellentes petites pièces appelées *levers de rideau.* — La *pantomime* fut introduite en France au XVIIIe siècle. Aujourd'hui on dit : *le mime.* — Le *mimodrame* est joué par plusieurs acteurs appelés aussi *mimes* (m.).



6. *LES RÉPÉTITIONS D'* « *HERNANI* » (1830)

Au théâtre, en général, le dialogue entre l'acteur et l'auteur a lieu par-dessus la rampe, c'est-à-dire de l'avant-scène à l'orchestre; de sorte que pas un mot n'en est perdu pour les trente ou quarante artistes, musiciens, régisseurs, comparses, garçons de théâtre, allumeurs et pompiers assistant à la répétition.

(...) Les choses se passaient à peu près ainsi :

Au milieu de la répétition, Mlle Mars[1] s'arrêtait tout à coup.

« Pardon, mon ami, disait-elle à Firmin, à Michelot ou à Joanny, j'ai un mot à dire à l'auteur. »

L'acteur auquel elle s'adressait faisait un signe d'assentiment, et demeurait muet et immobile à sa place.

Mlle Mars s'avançait jusque sur la rampe, mettait la main sur ses yeux[2], et, quoiqu'elle sût très bien à quel endroit de l'orchestre se trouvait l'auteur, elle faisait semblant de le chercher.

C'était sa petite mise en scène, à elle.

« Monsieur Hugo? demandait-elle, monsieur Hugo est-il là?

— Me voici, Madame, répondait Hugo en se levant.

— Eh! très bien! merci.... Dites-moi, monsieur Hugo....

— Madame?

— J'ai à dire ce vers-là :

Vous êtes mon lion superbe et généreux!

— Oui, Madame : Hernani vous dit :

Hélas! j'aime pourtant d'une amour bien profonde[3]!
Ne pleure pas.... Mourons plutôt! Que n'ai-je un monde,
Je te le donnerais! Je suis bien malheureux!

et vous lui répondez :

Vous êtes mon lion superbe et généreux!

— Est-ce que vous aimez cela, monsieur Hugo?

— Quoi?

— *Vous êtes mon lion!...*

— Je l'ai écrit ainsi, Madame; donc, j'ai cru que c'était bien.

— Alors, vous y tenez, à votre lion?

— J'y tiens et je n'y tiens pas, Madame; trouvez-moi quelque chose de mieux, et je mettrai cette autre chose à la place.

— Ce n'est pas à moi à trouver cela : je ne suis pas l'auteur, moi.

— Eh bien, alors, Madame, puisqu'il en est ainsi, laissons tout uniment ce qui est écrit.

1. L'actrice qui tenait le principal rôle féminin : celui de Doña Sol.
2. Pour les protéger de la lumière de la rampe.
3. Dans le style noble (ainsi qu'au pluriel), *amour* est généralement du *féminin*.

— C'est qu'en vérité, cela me semble si drôle d'appeler M. Firmin *mon lion!*

— Ah! parce qu'en jouant le rôle de Doña Sol, vous voulez rester mademoiselle Mars; si vous étiez vraiment la pupille de Ruy Gomez de Silva, c'est-à-dire une noble Castillane du XVIe siècle, vous ne verriez pas dans Hernani monsieur Firmin; vous y verriez un de ces terribles chefs de bande qui faisaient trembler Charles Quint jusque dans sa capitale; alors, vous comprendriez qu'une telle femme peut appeler un tel homme son lion, et cela vous semblerait moins drôle.

— C'est bien! puisque vous tenez à votre lion, n'en parlons plus. Je suis ici pour dire ce qui est écrit; il y a dans le manuscrit : « *Mon lion!* » je dirai : « *Mon lion!* » Moi.... Mon Dieu! cela m'est bien égal! — Allons, Firmin!

Vous êtes mon lion superbe et généreux! »

Et la répétition continuait.

Seulement, le lendemain, arrivée au même endroit, Mlle Mars s'arrêtait comme la veille; comme la veille, elle s'avançait sur la rampe; comme la veille, elle mettait la main sur ses yeux; comme la veille, elle faisait semblant de chercher l'auteur.

« Monsieur Hugo, disait-elle de sa voix sèche, Monsieur Hugo est-il là?

— Me voici, Madame, répondait Hugo avec sa même placidité.

— Ah! tant mieux! Je suis bien aise que vous soyez là.

— Madame, j'avais eu l'honneur de vous présenter mes hommages avant la répétition.

— C'est vrai.... Eh bien, avez-vous réfléchi?

— A quoi, Madame?

— A ce que je vous ai dit hier.

— Hier, vous m'avez fait l'honneur de me dire beaucoup de choses.

— Oui, vous avez raison.... Mais je veux parler de ce fameux hémistiche[1].

— Lequel?

— Eh! mon Dieu, vous savez bien lequel!

— Je vous jure que non, Madame; vous me faites tant de bonnes et justes observations, que je confonds les unes avec les autres.

— Je parle de l'hémistiche du lion....

— Ah! oui : *Vous êtes mon lion!* je me rappelle....

— Eh bien, avez-vous trouvé un autre hémistiche?

— Je vous avoue que je n'en ai pas cherché.

— Vous ne trouvez pas cet hémistiche dangereux?

— Qu'appelez-vous dangereux?

— J'appelle dangereux ce qui peut être sifflé.

— Je n'ai jamais eu la prétention de ne pas être sifflé.

— Soit, mais il faut être sifflé le moins possible.

— Vous croyez donc qu'on sifflera l'hémistiche du lion?

1. Dans un *alexandrin*, vers de 12 syllabes, les deux *hémistiches* (ou *demi-vers*) sont constitués par les 6 premières et les 6 dernières syllabes.

— J'en suis sûre!

— Alors, Madame, c'est que vous ne le direz pas avec votre talent habituel.

— Je le dirai de mon mieux.... Cependant je préférerais....

— Quoi?

— Dire autre chose.

— Quoi?

— Autre chose, enfin!

— Quoi?

— Dire — et Mlle Mars avait l'air de chercher le mot, que, depuis trois jours, elle mâchait entre ses dents — dire, par exemple... heu... heu... heu....

Vous êtes mon seigneur superbe et généreux!

« Est-ce que *mon seigneur* ne fait pas le vers comme *mon lion?*

— Si fait, Madame; seulement, *mon lion* relève le vers, et *mon seigneur* l'aplatit. J'aime mieux être sifflé pour un bon vers qu'applaudi pour un méchant.

— C'est bien, c'est bien!... ne nous fâchons pas.... On dira votre *bon vers* sans y rien changer! — Allons, Firmin, mon ami, continuons....

Vous êtes mon lion superbe et généreux! »

Il est bien entendu que, le jour de la première représentation, Mlle Mars, au lieu de dire : « *Vous êtes mon lion* », dit : « *Vous êtes mon seigneur!* »

Le vers ne fut ni applaudi ni sifflé; il n'en valait plus la peine.

ALEXANDRE DUMAS. *Mémoires.*



*Dernier tableau d'*Hernani. *La bataille dans la salle. Estampe de 1830.*

7. *UN « MOT » D'ACTEUR*


Sociétaire de la Comédie-Française dans sa loge.

Mounet-Sully[1] était un dieu, une sorte de Victor Hugo du peuple, un acteur qui vivait au-dessus des hommes. Arquillière pénétra un jour dans sa loge[2] muni d'une recommandation. C'était la plus belle minute de sa vie. Il trouva le maître en train de se maquiller.

« Comment vous appelez-vous? demanda Mounet-Sully.

— Arquillière.

— Arquillière! » répéta le grand acteur en continuant de tendre le menton et de lever le cou devant son miroir.

La conversation du génie et du débutant ne fut qu'une suite de silences et de petits mouvements. Le jeune homme souhaitait d'être à dix pieds sous terre. Enfin, comme on ne lui facilitait pas une entrée en matière, il prit le parti de s'éclipser[3] discrètement. Il n'avait pas fait vingt pas qu'il s'entendit brusquement appeler d'une voix de tonnerre :

« Arquillière! Arquillière! »

Le jeune homme remonta les escaliers quatre à quatre[4] et se précipita dans la loge qu'il venait de quitter, désolé d'être parti si vite et sans s'excuser....

« Qui êtes-vous? demanda Mounet-Sully.

— Je suis Arquillière.... Vous m'avez appelé....

— Mais non, murmura Mounet-Sully, je me faisais la voix[5]... Arquillière, c'est très sonore! »

LÉON-PAUL Fargue. *Le Piéton de Paris*. Gallimard.

1. Célèbre acteur de la Comédie-Française, qui fut particulièrement émouvant dans la tragédie grecque (1841-1916).
2. Divers sens de ce mot : *a*) la loge du concierge. — *b*) La pièce où les acteurs s'habillent et se maquillent. — *c*) Petites cabines pour 4 ou 6 spectateurs étagées autour de la salle du théâtre. — Ici le mot est employé dans le second sens.
3. **Fam.** Se retirer sans bruit et discrètement, comme le soleil est *éclipsé*, caché par la lune (une *éclipse* de soleil).
4. Très vite : quatre marches à la fois.
5. Je faisais des *exercices* de voix, de *pose* de voix, avant d'entrer en scène.

8. *DÉBUTS*

Toute ma vie je me rappellerai ce jour d'hiver 1931....

J'avais préparé deux scènes : une scène des *Femmes savantes*[1] et une scène de *Britannicus*[2]. Mais comme j'ignorais tout des auditions et des *répliques*[3] qu'il faut amener avec soi, j'avais appris tous les rôles, celui de Chrysale et de toutes les femmes savantes; celui de Narcisse et aussi celui de Néron.

Dans son bureau Dullin[4] était enfoui, l'œil malin et amusé, dans un petit fauteuil, près de la fenêtre, mais invisible de la rue. La lampe était allumée, car le jour commençait à tomber. J'avais gardé mes gants à la main, incapable dans mon trac[5] d'oser même les poser et je me déplaçais de tous les côtés, à droite, à gauche, m'accroupissais en gros lourdaud[6] au moment de : « *Et hors un gros Plutarque à mettre mes rabats* »; me raidissais en pimbêche[7] : « *Le corps avec l'esprit fait figure, mon frère* », etc. (...)

Tous les changements de voix, tous les changements d'attitude; je me livrais tout nu....

A la fin de ce « numéro », Dullin, sans doute sensible à tant de candeur, me fit certainement entre les dents quelques compliments et je compris que je pouvais essayer de faire du théâtre. Il me demanda :

« Vous êtes décidé à faire du théâtre?

— Oui, monsieur.

— Vous savez que c'est grave, que vous risquez de crever de faim[8]?

— Oui, monsieur.

— Vous êtes prêt à crever de faim?

— Oui, monsieur.

— Et actuellement quels sont vos moyens d'existence, car l'école de l'Atelier est, hélas, payante?

— Monsieur, je n'ai aucun moyen d'existence, je suis pion[9] à Chaptal[10] au pair : j'y suis simplement nourri et logé, mais je n'ai pas d'argent.

— Alors, je vous prendrai gratuitement à l'école, mais ne le dites pas... sans cela... alors.... »

Et je vis pour la première fois ce Dullin que je devais tant de fois imiter plus tard : les yeux de martyr, la moue d'enfant boudeur, se balançant et prenant la plus petite voix geignarde[11], la voix qui voulait se faire la plus pitoyable... ma vie de théâtre commençait....

En septembre, Dullin renouvela ses questions graves, concernant la vocation

1. Comédie de Molière (1672).
2. Tragédie de Racine (1669).
3. Comédiens chargés de **donner la réplique**, de tenir le rôle de l'**interlocuteur**.
4. Célèbre metteur en scène et comédien, qui, en même temps que Jacques Copeau, Louis Jouvet, Gaston Baty, Georges Pitoëff, contribua à l'essor du théâtre français entre les deux guerres mondiales. Il dirigeait le théâtre de l'*Atelier*, à Montmartre.
5. Peur, appréhension particulière aux comédiens.
6. Personne lourde, maladroite et d'un esprit peu ouvert (rôle de Chrysale dans *Les Femmes savantes*).
7. Femme pincée et grincheuse (J.-L. Barrault tenait aussi le rôle d'une des femmes savantes de Molière).
8. **Fam.** Mourir de faim. — *Crever* se dit surtout des animaux.
9. **Fam.** : surveillant dans une école ou une pension.
10. L'un des établissements d'enseignement secondaire à Paris.
11. **Fam.** Gémissante.



A la Comédie-Française : Le Soulier de Satin *de Paul Claudel (2e partie, scène IX).*

du théâtre. Questions auxquelles je répondis de plus en plus catégoriquement.

« Eh bien, c'est entendu, tu fais maintenant partie de la troupe. Tu auras 15 francs par jour; apprends pour commencer le domestique de Volpone[1]. Je ne fais pas de contrat ici, c'est bon pour les commerçants, ta parole et la mienne se suffisent. » De fait, je n'ai jamais signé de contrat avec Charles Dullin.

JEAN-LOUIS BARRAULT. *Réflexions sur le Théâtre.* J. Vautrain.

1. Personnage d'une comédie anglaise de Ben Jonson (1606) adaptée par Jules Romains.

9. *A L'OPÉRA : PREMIÈRE DE « PELLÉAS*[1] »

De la place du Théâtre-Français on aperçoit l'Opéra qui ferme majestueusement la perspective de l'avenue.

Pelléas apportait en musique une nouvelle forme de beauté, une impression sonore, créant autour de l'action un Élémentaire[2] qui était aussi une « légende », mêlant la tromperie, l'amour, l'eau stagnante et le vent. Maintenant l'œuvre splendide a vaincu ses détracteurs[3]. Elle domine, majestueuse comme *Tristan*[4], d'autre façon que *Tristan*, presque au même niveau. C'était bien sûr[5], parbleu! dès le début!

Dans les coulisses, frémissants, rageurs, extasiés, nous entourions Debussy au front bombé, envahi de cheveux noirs, qui soufflait dans son nez et dont les yeux étincelaient. L'atmosphère tenait de la bataille et du lancement d'un beau navire : « J'ai envie de mordre », disait une charmante personne à qui nous répliquâmes en chœur : « Mais mordez-moi donc! »

Tout à coup nous aperçûmes Santiago Rusiñol, le grand dramaturge, romancier et peintre catalan, son chapeau mou sur l'oreille, avec des regards de lama[6] irrité, qui s'avançait, les bras en avant : « C'est la gloire pour toi, Devussy[7]! Tu es un bon cochon, Devussy! Ce que tu as fait là, c'est un chef-d'obre[8], mon pétit[9]. » Il l'embrassait, nous l'embrassions, nous nous le passions comme un bonbon, et les machinistes, repliant les décors, riaient et nous priaient de nous garer.

Quelques jours après, le feuilleton[10] admirable de Pierre Lalo, dans *Le Temps*, mit les choses au point et *Pelléas*, comme il se devait, au premier rang des très grandes œuvres, des œuvres dominatrices et qui servent à qualifier et jalonner une époque.

LÉON DAUDET. *Paris Vécu*. Gallimard.

1. *Pelléas et Mélisande* opéra de Debussy (1902), d'après le drame de Maeterlinck. (V. Tome IV, ch. 17).
2. Quelque chose de comparable à un des éléments (eau, terre, air, feu) par sa puissance et sa simplicité.
3. Ceux qui rabaissent le mérite d'autrui.
4. *Tristan et Isolde* de R. Wagner (1865).
5. Bien certain.
6. Ruminant à longs poils originaire du Pérou.
7. La prononciation du *b* et du *v* est, en espagnol moins distincte qu'en français.
8. Pour : **« chef-d'œuvre »**, par confusion avec l'espagnol **« obra »**.
9. La prononciation française de l'**e** muet est difficile pour les Espagnols.
10. L'article de critique.



7. Le Marais

1. *LES BEAUX HÔTELS DU MARAIS*

(ou : on n'achète point Paris si facilement...).

Le quartier du Marais, à l'est de l'Hôtel de Ville, est celui des beaux hôtels (maisons particulières) que se sont fait construire du XVIe *au* XVIIIe *siècle les gentilshommes ou les riches financiers.*

J'ai accompagné, des jours entiers, dans le labyrinthe du Marais, quelque temps après la guerre, une fort jolie dame [étrangère] que ces somptueuses demeures avaient grisée : Hôtel Lamoignon, hôtel Lefèvre d'Ormesson, hôtel de Châlons-Luxembourg, dont la porte est inoubliable, hôtel d'Antonin d'Aubray, hôtel de Fleury.... Bref, elle en rêvait. Du rêve, elle fit un bond chez les marchands de biens[1] et leur expliqua en ma présence qu'elle voulait absolument acheter un hôtel « avec rampes, bas-reliefs, tourelles d'entrée, moulures, escaliers de pierre, moucheurs de chandelle[2], etc. » Le malheur est que les maisons sur lesquelles elle jetait son dévolu[3] étaient généralement occupées par des écoles de la Ville de Paris, des prêteurs sur gages[4], des musées, des bronziers[5], des notaires crochus et myopes, des associations, des administrations, ou des particuliers qui n'avaient pas la moindre envie du monde de quitter leurs vieilleries. « Mais, disait-elle, puisque je me propose, puisque je prétends inviter tout le monde chez moi? Je veux donner des réceptions comme au Grand Siècle. Comme la reine Margot[6]. »...

Un soir, excédé par les supplications de la dame, qui n'en finissait pas d'exiger un hôtel du IIIe arrondissement afin de faire « histoire » dans sa famille, un diplomate lui dit : « J'ai enfin trouvé un hôtel à vendre. C'est la demeure la plus bourrée de passé que vous puissiez concevoir. Le meilleur de la France y a dormi, aimé, joué, tué. Des rois, des princesses, des ducs. Tout ce que Paris a de sonore, de distingué, de noble, de précieux se trouve réuni là comme par magie. Enfin, j'ajouterai que je puis m'entremettre[7], chère amie, pour la vente de ce trésor. Nous pourrions faire affaire tout à l'heure dans un petit salon. »

Rouge de satisfaction, la jeune [dame] qui croyait qu'il n'y avait pas trop de différence entre un collier de perles, une voiture et une vieille demeure parisienne, déclara qu'elle était prête à signer un chèque et qu'elle entendait emménager dès le lendemain. « C'est deux cents milliards », lui dit très sérieusement le diplomate. Depuis ce jour, ma pauvre amie n'a jamais plus manifesté le désir d'habiter dans un hôtel du XVIe siècle.

LÉON-PAUL FARGUE. *Le Piéton de Paris.* Gallimard.

1. Ils servent d'intermédiaires dans la vente des propriétés (terrains, immeubles...).
2. Appareils qui servaient à couper le bout carbonisé d'une chandelle.
3. Portait son choix.
4. Ceux qui prêtent de l'argent en demandant une garantie, un **gage**.
5. Fabricants d'objets d'art en bronze.
6. Première femme du futur Henri IV (XVIe s.).
7. Servir d'intermédiaire.



Les Halles de Paris. Là se concentre tout le ravitaillement de la capitale. Mais les Halles ne suffisent plus à l'assurer, malgré des agrandissements successifs. Et elles bloquent la circulation dans ce quartier, de minuit à 5 heures du matin. Aussi est-il question de les déplacer ou de les répartir dans les quartiers extérieurs.

GRAMMAIRE

LE PRÉSENT DE L'INDICATIF

Le présent exprime en général une action qui a lieu **au moment où l'on parle :**

En ce moment NOUS VISITONS *les Halles.*

Il s'emploie aussi pour exprimer :

I. — Un fait ***vrai en tous temps,*** ou **habituel :**

La terre TOURNE. — *Les Halles* SE RÉVEILLENT *vers minuit.*

II. — ***Un fait futur proche*** (langage familier) :

Demain, NOUS VISITONS *un vieil hôtel.* — Attention! TU TOMBES (= tu vas tomber)!

III. — Un fait ***futur, après si,*** conjonction de condition :

Demain, SI NOUS SOMMES LIBRES, *nous visiterons de vieux hôtels.*

IV. — Un fait ***passé récent*** (langage familier) :

J'ARRIVE, *il y a un instant.* — *Pierre* SORT *d'ici. Tu ne l'as pas rencontré?*

V. — Un ***fait passé, dans un récit*** (présent de narration) :

Hier j'étais aux Halles, dans la cohue des porteurs; soudain J'ENTENDS *crier : « Hé là, attention! »*

VI. — Un ***ordre ou un conseil*** (langage familier) :

Pour aller au Louvre, s'il vous plaît? — VOUS PRENEZ *la rue de Rivoli et vous y êtes.*

▶ EXERCICES ◀

I) **Expliquez** la **valeur** particulière de chacun des **présents :** *Commencée en 1163, Notre-Dame n'est achevée qu'en 1230. — Si vous dînez un de ces soirs dans un bistrot des Halles, régalez-vous donc d'un cornet de frites à la graisse d'âne. — La dame voulait acheter un vieil hôtel. Elle invite des ministres à sa table et se met à les supplier. — La liberté est le plus précieux des biens. — Il y a encore une heure, les Halles étaient endormies. Mais, maintenant, elles retrouvent leur animation habituelle. — Nous nous promenons en ce moment dans un des plus vieux quartiers de Paris. — Vour irez demain à l'église Saint-Eustache? Si vous voulez, je vous accompagne. — Depuis des siècles, les approvisionneurs passent par les mêmes rues pour se rendre aux Halles. — Pour apprendre convenablement un geste, rien de plus simple : vous le répétez jusqu'à ce qu'il devienne automatique.*

II) **Formez** trois phrases, inspirées de la lecture, où le présent servira à exprimer un fait **actuel,** un fait **vrai** en tous temps, et un fait **habituel.**

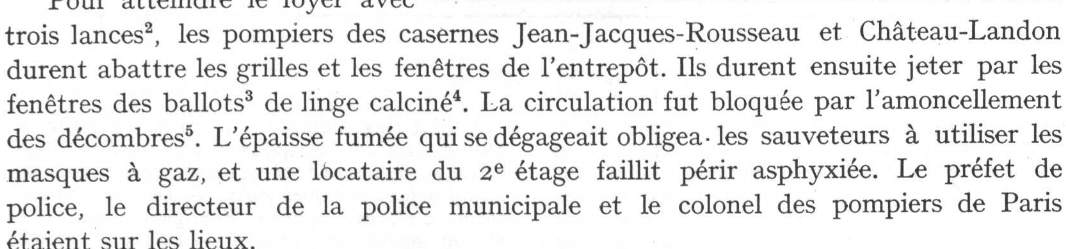
III) **Même exercice** avec des phrases où le présent servira à exprimer une idée de **futur** ou un **ordre.**

IV) **Essais.** 1. *Evoquez un événement important ou une grande figure de l'histoire, en utilisant uniquement le présent de narration.*

2. *Recommandez à un ami la visite d'une exposition, d'une foire ou d'un grand marché en utilisant des impératifs mêlés à des présents exprimant un conseil*

2. VIOLENT INCENDIE DANS LE QUARTIER DU MARAIS

LES LOCATAIRES D'UN IMMEUBLE ONT DÛ ÊTRE ÉVACUÉS



Un violent incendie s'est déclaré hier dans un magasin de lingerie, au premier étage d'un immeuble situé rue du Renard, dans le quartier du Marais, où était entreposé[1] un stock important de marchandises.

Le feu, qui avait éclaté à 13 h 20, prit rapidement de telles proportions que, par mesure de sécurité, les locataires des étages supérieurs furent évacués, au total treize personnes.

Pour atteindre le foyer avec trois lances[2], les pompiers des casernes Jean-Jacques-Rousseau et Château-Landon durent abattre les grilles et les fenêtres de l'entrepôt. Ils durent ensuite jeter par les fenêtres des ballots[3] de linge calciné[4]. La circulation fut bloquée par l'amoncellement des décombres[5]. L'épaisse fumée qui se dégageait obligea les sauveteurs à utiliser les masques à gaz, et une locataire du 2e étage faillit périr asphyxiée. Le préfet de police, le directeur de la police municipale et le colonel des pompiers de Paris étaient sur les lieux.

A 17 h 30, le sinistre[6] était complètement circonscrit[7] et les habitants purent regagner leurs logements heureusement épargnés.

Les techniciens du laboratoire municipal font une enquête. Mais les causes de l'incendie, qui s'est déclaré avec une extrême brutalité, n'ont pu être établies avec précision. On croit à un court-circuit.

Les dégâts s'élèveraient[8] à plusieurs millions.

Presse de Paris.

1. Se dit des marchandises qui sont déposées dans un local (**entrepôt**) en attendant d'être livrées à la vente.
2. Les lances à incendie dirigent un jet d'eau puissant sur le foyer.
3. Colis entouré de toile ou de papier et lié avec des cordes.
4. Réduit par le feu à une sorte de *cendre*.
5. Entassement de débris résultant d'un incendie ou d'une démolition.
6. Le sinistre évènement, la catastrophe.
7. Enveloppé, limité, arrêté dans son extension.
8. = s'élèvent, paraît-il (v. gramm. p. 159, II, 2°).

GRAMMAIRE

LE PASSÉ COMPOSÉ DE L'INDICATIF

■ Le passé composé exprime une action passée :

I. — ***Récente*** : ON A APPELÉ *les pompiers; ils vont venir.*

II. — Ou ***dont le résultat dure encore*** :

Voici la devise que les Pompiers de Paris ONT INSCRITE *sur leur écusson : « Sauver ou périr. »*

III. — Le passé composé remplace le passé simple dans la conversation; il peut exprimer alors une ***action passée ancienne*** :

César A CONQUIS *la Gaule en sept ans.*

■ (*Rappelons que le* PASSÉ SIMPLE, forme de la langue *écrite, exprime l'action passée entièrement terminée, ou un passé lointain.*) Mais on le trouve souvent dans *les articles de journaux,* avec le sens d'une action *récente* (voir texte n° 2, p. 113).

IV. — Le passé composé s'emploie ***au lieu du futur antérieur*** :

a) Parfois, avec les verbes **finir, terminer, achever** pour présenter une action comme *déjà faite :*

Attendez quelques minutes : J'AI BIENTÔT TERMINÉ *mon travail.*

b) **Après si,** conjonction de condition :

Si dans cinq minutes VOUS N'AVEZ PAS APPELÉ *les pompiers, je le ferai moi-même.*

▶ EXERCICES ◀

I) **Expliquez** la valeur particulière de chacun des **passés composés :** — *Depuis dix ans, l'activité des pompiers n'a pas cessé de s'accroître. — Un jour, j'ai dû faire appel aux pompiers. Ils ont répondu avec une rapidité surprenante. — Si vous avez terminé votre entretien avant midi, vous pourrez m'appeler : je serai encore là. — Les pompiers sont intervenus six fois ce matin. — On n'a jamais fait appel en vain au courage des pompiers. — Appelez-donc les pompiers : en moins d'une minute, ils ont dressé leurs échelles. — Il a été répondu aujourd'hui à plus de 100 appels au secours. — En 1952, les pompiers ont ranimé 1 943 personnes victimes d'accidents de toute sorte.*

II) **Justifiez** l'emploi du **passé simple** et celui du **passé composé :** *Oh! pauvre Préfet de Police, répliqua Charlot, je lui ai donné beaucoup de mal depuis quelques jours. — Déjà montait un concert d'éloges : « Inouï! Prodigieux! Vous avez créé un modèle ravissant! » — Lors d'un violent orage, il fut répondu à plus de 3 000 appels au secours. — Quand on se souvient du rôle que les pompiers jouèrent pendant les deux guerres mondiales, on comprend que leurs confrères étrangers leur aient reconnu le titre de « corps d'élite ». — En 1804, Bonaparte* mit fin à la Ire République française.

GRAMMAIRE

LES TEMPS SURCOMPOSÉS

On sait qu'**aux temps composés du passé,** le présent de l'auxiliaire J'AI (J'AI entendu) est parfois remplacé, surtout dans la **langue parlée,** par : J'AI EU (j'*ai eu* entendu, tu *as eu* entendu, il *a eu* entendu, etc.)

▪ Ces temps dits « surcomposés », employés surtout après : *quand, lorsque, après que, dès que...*, traduisent des actions **antérieures** à une action principale **exprimée au passé composé :**

Quand ILS ONT EU ÉTEINT *le feu,* ILS SONT RENTRÉS *dans leurs casernes.*
(passé surcomposé) (passé composé)

N. B. — 1) Si les deux verbes *ont le même sujet,* le mieux est de dire : APRÈS AVOIR ÉTEINT LE FEU, *ils sont rentrés dans leurs casernes.*

2) Le passé surcomposé peut marquer, dans une *proposition indépendante,* une action **vite accomplie :** *On a appelé les pompiers, et* ILS ONT EU VITE ÉTEINT *le feu.*

Le passé composé est alors accompagné d'un **complément de temps** exprimant *la rapidité* de l'action (*vite, bientôt, en un moment,* etc.).

▶ EXERCICES ◀

I) **Mettez** les verbes entre parenthèses aux **temps surcomposés** qui conviennent : — *Quand le médecin* (soigner) *son malade, il est retourné chez lui. — Après qu'ils* (dîner) *copieusement dans un cabaret des Halles, ils ont éprouvé le besoin d'aller faire un petit tour dehors. — Quand vous* (ouvrir) *la porte, une bonne odeur de cuisine vous a chatouillé les narines. — Lorsqu'ils* (éteindre) *ce foyer d'incendie, les pompiers ont dû repartir dégager un suicidé, écrasé sous une rame de métro. — Lorsque nous* (achever) *notre tâche, nous avons pu enfin prendre un repos bien gagné.*

II) Dans les phrases ci-dessus, **remplacez,** quand c'est possible, la subordonnée conjonctive par un **infinitif passé** précédé de **après.**

III) **Essai.** *Vous décrirez un incendie et l'intervention des pompiers, en employant essentiellement le passé composé (ou des temps surcomposés).*

Le vocabulaire français

(Expressions formées du mot **feu**). **Expliquez :** Il est innocent de ce crime; j'en suis sûr, *j'en mettrais ma main au feu.* — Tu t'irrites facilement : *tu prends feu* à la moindre critique. — Vous pourrez le tromper facilement : *il n'y verra que du feu.* — Les vagabonds, les clochards n'ont *ni feu ni lieu.* — Ce misérable s'est montré mauvais fils : par les soucis qu'il lui a donnés, il a fait *mourir* sa mère *à petit feu.* — Évitez une si dangereuse aventure : il ne faut pas *jouer avec le feu.* — Mon neveu est violemment épris de cette jeune fille : il est *tout feu tout flamme.* — Allons, *ne jetez pas de l'huile sur le feu* en excitant les deux adversaires. — Pour échapper aux agents, le voleur *fit feu* sur eux. — Ce bois mouillé ne *prend pas feu.* — Pardon, monsieur, *vous avez du feu?* J'ai oublié mon briquet, et je ne puis allumer ma cigarette.

3. *LE QUARTIER JUIF*

Le Marais et le Temple[1] *forment le quartier juif de Paris.*

Je n'ai jamais couché rue des Rosiers, mais ne désespère pas d'y vivre une semaine ou deux, car le quartier juif est, au sens propre, hors de Paris. Entre la rue Ferdinand-Duval et le passage des Singes (cette double cour glaciale où l'on peut dormir à l'aise et se laver à la pompe articulée[2] si l'on est assez malin pour s'y laisser enfermer le soir), on se trouve en plein Israël. Les affiches des théâtres et des compagnies de navigation, les inscriptions et les enseignes des boutiques, comme les affirmations enfantines sur les murs (il y a très peu de revendications politiques tracées à la craie) sont toutes rédigées en yiddish[3], les vitrines sont parsemées d'étoiles à six branches, les magasins ont chacun sa pancarte suspendue au bout d'une ficelle indiquant qu'ici on expédie les colis pour la Palestine. Au bord du trottoir, les hommes aux barbes magnifiques et à l'éternel melon noir se livrent à d'incessantes et passionnées discussions. Les bouchers débitent leur viande en costume de ville, gardant leur chapeau sur la tête pour servir les clients. La plupart du temps d'ailleurs, les boutiques sont à peu près vides d'acheteurs mais pleines de palabreurs[4], et il est impossible de reconnaître le patron des visiteurs, tout le monde se ressemblant, à mes yeux bien sûr, et portant la vêture[5] traditionnelle....

Là aussi l'univers est fermé sur lui-même. Le cycle des commerçants est immuable. Le quartier a sa synagogue, rue Pavée, son établissement de bains, rue des Rosiers, sa librairie, rue des Écouffes, son bistrot à l'angle de celle-ci, son cinéma, son théâtre. (...)



Et chaque fois que je m'y aventure, je regrette de ne pas parler yiddish, tout le sel[6] de ce paysage humain[7] m'échappe, je ne m'imprègne[8] que les yeux, ce qui m'en donne une idée fausse; je voudrais m'attabler avec eux, discuter, devenir un familier, connaître les femmes par leur prénom, les hommes par leurs travers[9], les restaurants par leurs petits plats d'Europe centrale et orientale, les boutiques par leurs spécialités...

JEAN-PAUL CLÉBERT. *Paris insolite.*

1. Voir page 152, note 5.
2. Fontaine qui fonctionne par un *levier* articulé.
3. Voir p. 78.
4. **Fam.** Ceux qui aiment tenir d'interminables conversations, ou *palabres* (f.).
5. Le costume, le vêtement (terme rare).
6. Toute la saveur, l'originalité.
7. Ce milieu humain, curieux comme un pittoresque paysage.
8. Mes yeux seulement reçoivent ce spectacle et s'en pénètrent.
9. Par leurs petits défauts.

4. *FAUBOURG SAINT-ANTOINE ARTISANS DU MEUBLE*

Depuis 1789, il n'y a plus de Bastille. Le 14 juillet 1789 elle fut prise d'assaut par le peuple de Paris; et le premier acte de la Révolution sera de démolir un édifice devenu la « prison type » de la royauté. — Mais il y a une place de la Bastille. Et c'est vers cette place que commence le Faubourg Saint-Antoine, patrie des artisans de l'ameublement. De la grande entreprise de mobiliers au réparateur de chaises, ils sont tous là, le long du faubourg.

Artisans du Faubourg Saint-Antoine : « Les survivants du travail à la main. » (G. Bauër).

Par ses groupements corporatifs[1], sa cohésion[2], son bloc d'artisans réunis dans un même secteur, l'ameublement est, à ce jour, la première corporation de la capitale.

Sans doute, il ne faut pas toujours s'attacher aux vitrines de la rue. On sent trop la fabrique en série, derrière cet envahissement de mauvais buffets Henri II et de cosy-corners[3] d'un goût douteux. Il faut entrer dans les cours aux interminables prolongements. Il faut monter dans les escaliers aux marches usées par de fréquents passages.... Du haut en bas des immeubles, une même force motrice fait marcher, à tous les étages, les scies et les machines d'artisans différents. — Ils doivent se faire tort réciproquement, direz-vous : — Non, une telle promiscuité[4] est sans inconvénient pour les uns et les autres. Un client qui monte au troisième étage ne s'arrêtera jamais pour demander des prix à l'artisan du second.

Dans tous ces pâtés[5] d'immeubles délabrés[6], un seul téléphone, celui du bistrot d'en-bas, relie avec la clientèle les artisans d'une même maison; et la patronne du café est plus souvent dans la cour, en train d'appeler l'un d'eux en hurlant, que derrière son comptoir, à ramasser la monnaie.

Vous aurez remarqué peut-être que certains de ces cafés ont même des systèmes ingénieux de trompes et de sonnettes. Au son, les artisans reconnaissent de qui il s'agit. Et, à cet appel, l'intéressé descend quatre à quatre[7].

D'après ROGER ROUMAGNAC. *La France : Paris et les Provinces*. Odé.

1. Groupements de personnes appartenant à la même *corporation* (= la même profession).
2. Son union intime, sa forte unité.
3. Divans surmontés de rayons pour les livres et disposés dans le coin d'une pièce — (mot anglais = coin confortable).
4. Mélange d'individus (généralement au sens péjoratif).
5. Un *pâté de maisons* est un groupe de maisons formant *bloc*.
6. En mauvais état, qui se désagrègent.
7. Très vite (quatre marches à la fois).

LE FUTUR

A) ***Le futur*** exprime un fait qui n'a pas encore eu lieu au moment où l'on parle, un **fait à venir :**

NOUS VISITERONS *demain le faubourg Saint-Antoine.*

■ Mais il s'emploie aussi :

I. — ***Pour adoucir une demande :***

JE VOUS DEMANDERAI (= je vous demande) *de me montrer les différents artisans.*

II. — ***Pour exprimer un ordre, un conseil :***

Tes père et mère HONORERAS. — VOUS PRENDREZ GARDE *aux marches usées de l'escalier.*

III. — ***... une possibilité :***

Ils doivent se faire tort, DIREZ-VOUS.

IV. — ***... une supposition sur un fait présent :***

Ton père n'est pas là; IL AURA (= il a) *sans doute trop de travail.*

V. — ***... une affirmation, prenant un caractère plus général :***

Le client qui monte au troisième étage NE S'ARRÊTERA (= ne s'arrête probablement) *jamais pour demander des prix à l'artisan du second.*

VI. — Et même ***pour exprimer un passé historique,*** en marquant *l'enchaînement* de faits, dont les derniers sont *futurs* par rapport aux premiers :

La Bastille FUT PRISE *d'assaut et le premier acte de la Révolution* SERA *de démolir cet édifice.*

◀ EXERCICES ▶

I) **Expliquez** la valeur propre à chaque **futur :** — *En 1789, le peuple se soulève; bientôt il n'y aura plus de Bastille. — Pour mieux connaître ce qui se fait faubourg Saint-Antoine, on entrera dans les cours aux interminables prolongements. — Je vous prierai de ne pas attacher trop d'importance aux vitrines de la rue. — Protester contre la prise de la Bastille, ce sera oublier qu'elle était la « prison-type » de la royauté. — Vous reconnaîtrez facilement que l'ameublement forme à ce jour la première corporation de la capitale. — Un des premiers actes des révolutionnaires sera de raser les murs de la Bastille. — Dans la rédaction de ce récit, les élèves utiliseront uniquement le futur.*

II) **Etudiez** les différentes **façons d'exprimer le futur :** *Je vous quitte; il est déjà 3 heures et je dois visiter à 4 heures l'atelier d'un marchand de meubles. — La royauté est sur le point d'être anéantie, quand on démolit la Bastille. — Ce matin, je reste chez moi. Mais cet après-midi, je sors et j'achète les meubles dont j'ai besoin. — Dans une heure, je vais faire une promenade aux environs.*

GRAMMAIRE

LE FUTUR ANTÉRIEUR

Le futur antérieur exprime une action future qui sera terminée avant le commencement d'une autre action :

Quand la patronne du café AURA APPELÉ *le locataire, elle reviendra à son comptoir.*

Il s'emploie aussi pour exprimer :

1) ***Une action qui sera terminée*** avant un certain moment du futur :

Dans cinq minutes, le locataire SERA DESCENDU, *et la patronne* AURA REGAGNÉ *son comptoir.*

2) ***Une supposition sur un fait passé :***

VOUS AUREZ REMARQUÉ (= vous avez probablement remarqué) *que certains de ces cafés ont des systèmes ingénieux de trompes et de sonnettes.*
Comment n'avez-vous pas vu cela? — J'AURAI MAL REGARDÉ (j'ai sans doute mal regardé).

3) ***et même un passé,*** en manière de conclusion :

Eh bien! J'EN AURAI FAIT *des visites aujourd'hui! — La Bastille fut prise d'assaut; et avant deux mois,* ON L'AURA DÉMOLIE.

◀ EXERCICES ▶

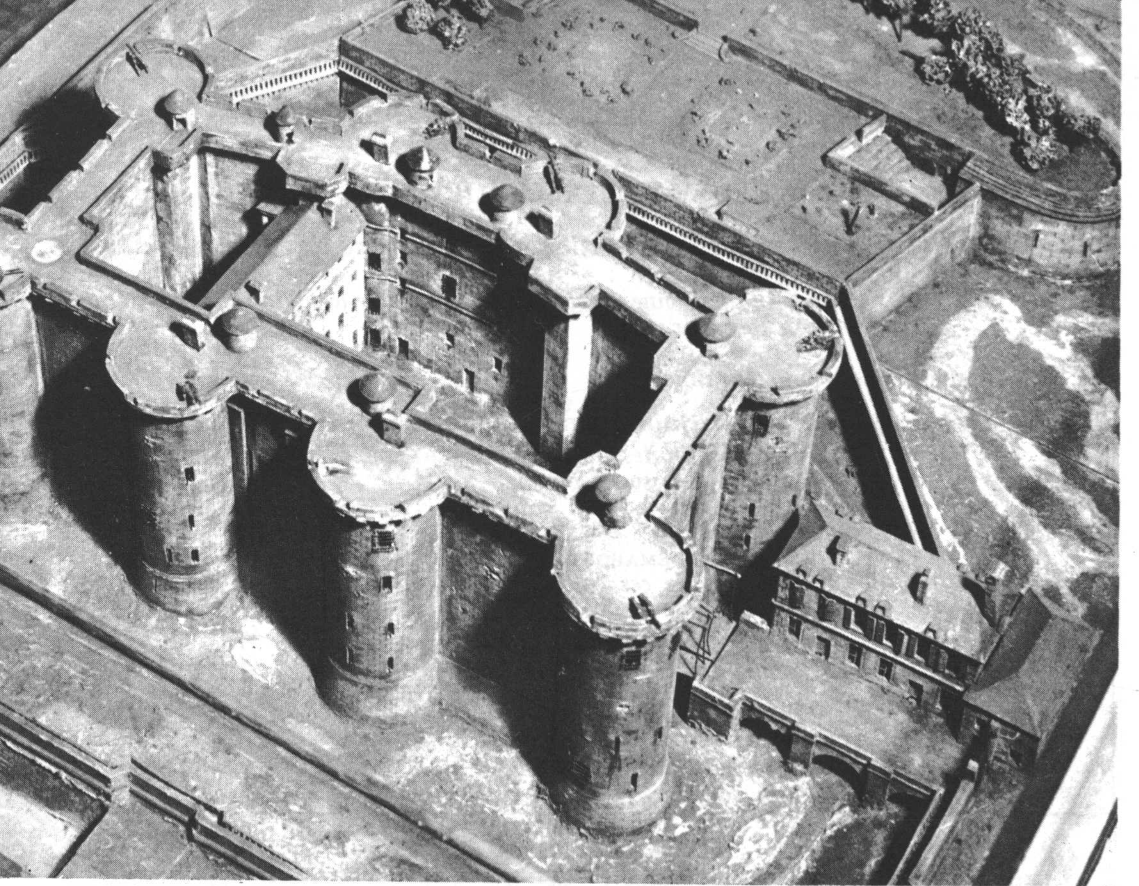
I) **Indiquez** la valeur du **futur antérieur :** *D'ici peu, l'activité des pompiers de Paris se sera accrue au point qu'il faudra encore augmenter leur nombre. — La Bastille fut détruite : elle aura symbolisé si longtemps le despotisme! — Je n'ai jamais dit cela; vous aurez mal entendu. — Attendez un peu : dans cinq minutes j'aurai tout décidé. — Si vous avez eu la chance de dîner dans un bistrot des Halles, vous n'aurez pas manqué de commander un cornet de frites à la graisse d'âne ou de cheval. — Rien qu'en 1952, les pompiers auront ranimé près de 2 000 personnes, éteint plus de 4 000 incendies.*

II) **Le paragraphe.** *Faites une phrase ayant la même construction que la dernière phrase de la lecture « Le quartier juif ». Vous y évoquerez vos visites au pays natal.*

III) *Vous ferez la* **description de l'ameublement** *qu'un jour vous aimeriez avoir chez vous, en mettant le plus souvent possible vos verbes au* **futur** *ou au* **futur antérieur.**

Le vocabulaire français

(Famille du mot **meuble**). **Expliquez :** Ton ami habite une maison *meublée.* — La musique peut *meubler* les vides de notre existence. — En cas de séparation les époux se partageront les biens *meubles* (ou biens *mobiliers*) et *immeubles* (ou biens *immobiliers*). — Dans ce quartier, on a construit des *immeubles* modernes. — Le blé pousse mieux dans une terre *meuble* que dans un sol dur. — La mâchoire inférieure est *mobile,* la mâchoire supérieure est *immobile.* — Restez *immobile!* Ne bougez pas! — L'argent est le premier *mobile* des affaires de ce monde (Voltaire). — Le vol n'était pas le *mobile* du crime, car le portefeuille de la victime était intact. — Il a vendu tout son *mobilier.* — La *mobilité* de son caractère lui fait souvent du tort. — Tous les hommes capables de porter les armes sont *mobilisés* à partir de demain minuit. — La *mobilisation* n'est pas la guerre. — La guerre finie, j'ai été *démobilisé.* — L'*immobilisation* des capitaux gêne le développement économique d'un pays.



Ce qu'était la Bastille. On voit, à droite, l'hôtel du gouverneur et le pont de pierre qui donnait accès au deuxième pont-levis. Aujourd'hui un passage clouté occupe l'emplacement de ce pont de pierre. Des lignes de pavés roses marquent le pourtour de l'ancienne forteresse.

5. *A PROPOS DE LA BASTILLE*

Accusé d'avoir écrit certains pamphlets contre le Régent, Duc d'Orléans, Voltaire [de son vrai nom Arouet] était emprisonné à la Bastille depuis un an, sur lettre de cachet[1].

A Monsieur de Bernaville, Gouverneur de mon Château de la Bastille.

Monsieur de Bernaville, je vous écris cette lettre de l'avis de mon oncle le Duc d'Orléans, Régent, pour vous dire que mon intention est que vous mettiez en liberté Le Sieur Arouet que vous détenez par mon ordre dans mon château de la Bastille. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait, Monsieur de Bernaville, en sa sainte garde.

Louis.

Écrit à Paris, le 11 avril 1718. *(Au dos :* Sorti le 14 avril 1718).

Une fois sorti de prison, Voltaire reçut du Régent une gratification de 1 000 écus. Et

1. Décision d'incarcérer, prise par le Roi personnellement, ou en son nom. (Louis XV avait sept ans!)

Voltaire lui répondit : « Je remercie Votre Altesse Royale de ce qu'elle veut bien se charger de ma nourriture, mais je la prie de ne plus se charger de mon logement. »

6. *LA PRISE DE LA BASTILLE* (14 juillet 1789)

Ce matin-là, Paris sent la poudre[1]. Des groupes excités se forment dans les rues, sur les places. « Citoyens, la liberté est menacée par les tyrans; nous voulons des armes pour la défendre!

— Oui! Oui! des armes! Mais où les prendre?

— A la Bastille! La garde suisse[2] y a transporté hier de la poudre et des munitions. »

Dans les jardins du Palais-Royal[3], des orateurs populaires haranguent la foule : « Citoyens, il faut abattre le rempart du despotisme et sauver la liberté du peuple. Aux armes! » Brandissant piques et fusils, traînant deux ou trois canons, la foule afflue faubourg Saint-Antoine. Là-bas, les huit tours de la forteresse se détachent, énormes, sur le ciel.

Les patriotes se font ouvrir la porte qui donne sur la première cour. Au bout de la cour, un fossé, un pont-levis[4].... Là ils s'arrêtent; mais des hommes résolus escaladent le mur et brisent les chaînes du pont qui s'abat dans un nuage de poussière. « Allons chercher de Launay, le gouverneur, nous le pendrons à la lanterne! » Et le peuple se précipite dans la seconde cour.

Mais un autre fossé l'arrête, plus large, qui fait le tour des remparts. « On ne peut plus passer.... Eh bien, que le gouverneur capitule! Launay, rends-toi! » La fusillade crépite[5]. Les balles des émeutiers s'écrasent sur les formidables murailles. Les trente hommes de la garde suisse ripostent par des décharges meurtrières[6] : près de cent morts gisent déjà sur le pavé qui devient rouge; il y a aussi cent blessés....

(5 *heures de l'après-midi*). A quatre reprises, la garde suisse a refusé de se rendre. La nuit va-t-elle tomber sur cet échec? Soudain, des cris : « Courage, citoyens! voilà du renfort! » Trois cents gardes françaises arrivent avec des pièces de canon : « Cette fois, Launay, tu vas te rendre! »

En effet, à la vue des uniformes du Roi, le gouverneur croit que Louis XVI a donné des ordres pour la reddition et il fait abaisser le pont-levis. C'est une ruée effroyable : « Où sont les prisons? — Par ici! — Les portes sont fermées! — Enfonçons-les! » Et l'on délivre sept prisonniers. On les porte en triomphe[7], pendant que retentissent encore des coups de feu : ce sont les officiers de la garnison qu'on exécute....

1. **Sens figuré** : il y a comme une atmosphère de bataille.
2. Troupe, composée de Suisses, qui était au service du roi de France. Plus loin, il sera question d'autres soldats, les « gardes françaises ».
3. Voir page 91.
4. Un pont que l'on peut **lever** pour empêcher de franchir le fossé.
5. Fait entendre des claquements secs, comme ceux de la grêle qui tombe sur un toit.
6. Qui donnent *la mort*. Le **meurtrier** a commis un **meurtre** (un assassinat).
7. Sur les épaules des patriotes.

Dès le lendemain commence la démolition de la Bastille. Pour détruire le symbole du despotisme, chacun tient à donner son coup de pioche : aristocrates et roturiers[1], femmes et enfants.... Deux mois plus tard, l'altière[2] forteresse est réduite à un petit mur de 50 centimètres de haut.

Ses pierres serviront[3], l'année suivante, à construire le pont de la Concorde.

G. M. (V. J. HILLAIRET, *Évocation du vieux Paris et Guide Michelin*).

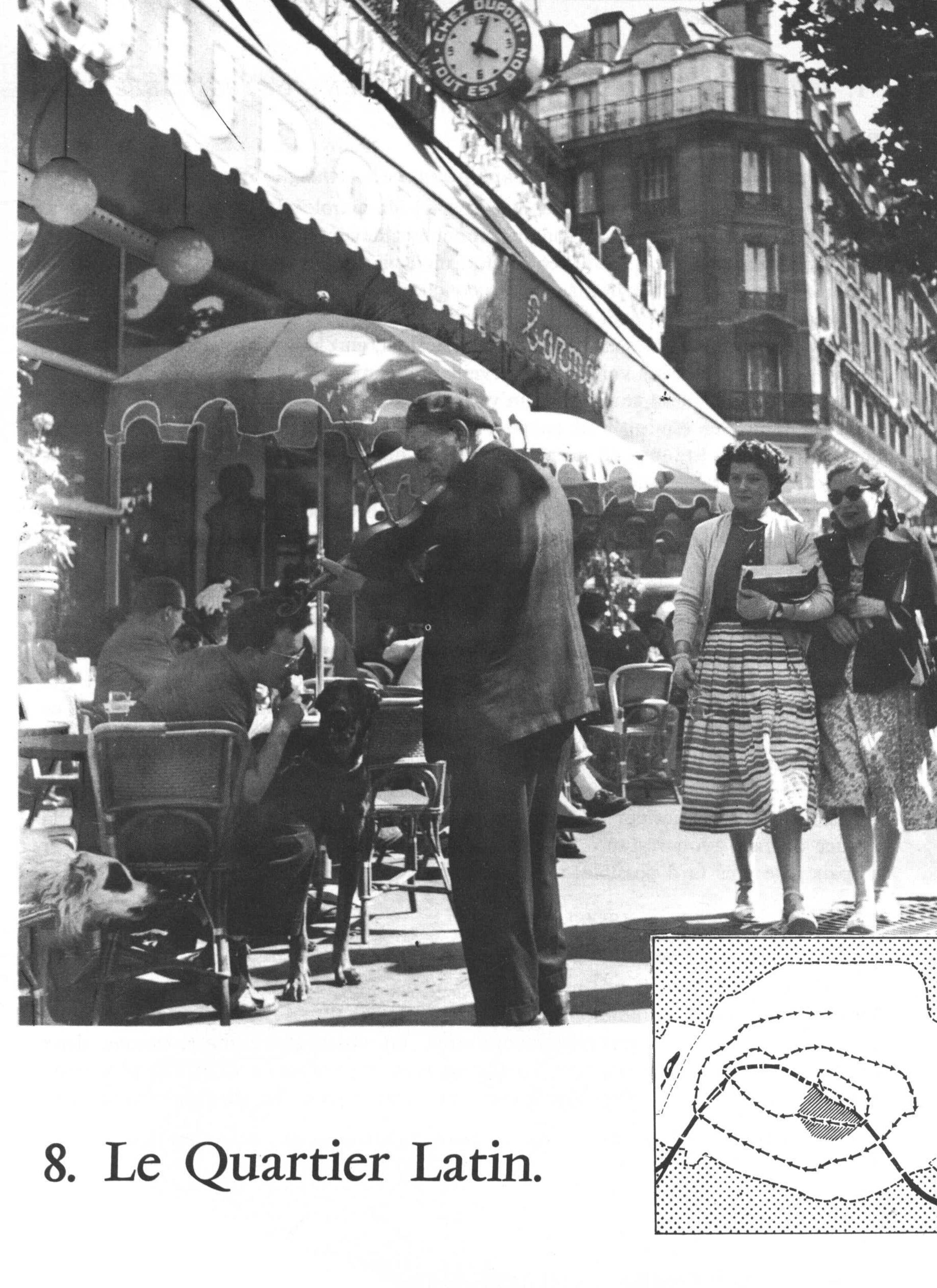
7. *SUR UNE BARRICADE*

Le faubourg Saint-Antoine fut souvent le théâtre des insurrections ouvrières. Voici un épisode emprunté à la guerre civile de 1871, dite « la Commune ».

Sur une barricade, au milieu des pavés
Souillés d'un sang coupable et d'un sang pur lavés[4],
Un enfant de douze ans est pris avec des hommes.
« Es-tu de ceux-là, toi? — L'enfant dit : — Nous[5] en sommes.
— C'est bon, dit l'officier, on va te fusiller.
Attends ton tour. » L'enfant voit des éclairs briller[6],
Et tous ses compagnons tomber sous[7] la muraille.
Il dit à l'officier : « Permettez-vous que j'aille
Rapporter cette montre à ma mère chez nous?
— Tu veux t'enfuir? — Je vais revenir. — Ces voyous
Ont peur! Où loges-tu? — Là, près de la fontaine.
Et je vais revenir, monsieur le capitaine.
Va-t'en, drôle[8]! » L'enfant s'en va. — Piège grossier[9]!
Et les soldats riaient avec leur officier,
Et les mourants mêlaient à ce rire leur râle;
Mais le rire cessa, car soudain l'enfant pâle,
Brusquement reparu, fier comme Viala[10],
Vint s'adosser au mur et leur dit : « Me voilà. »
La mort stupide eut honte, et l'officier fit grâce....

VICTOR HUGO. *L'Année terrible.*

1. Les gens du peuple, qui ne sont pas *nobles* (qui ne sont pas *aristocrates*).
2. L'orgueilleuse et hautaine forteresse.
3. V. grammaire p. 118, VI.
4. Héros et criminels sont tombés, indistinctement.
5. Pluriel plein de fierté. Tour exceptionnel.
6. Les éclairs sortant des fusils qui font feu.
7. Au pied de.
8. Terme de mépris : désigne un jeune coquin.
9. C'est là l'opinion de l'officier, qui prétend n'être pas dupe.
10. Jeune héros des guerres de la Révolution française.



8. Le Quartier Latin.

1. *PETITE HISTOIRE DE LA SORBONNE EN QUATRE TABLEAUX*

Premier tableau : en 1253.

Deux « écoliers » s'entretiennent dans une taverne de la montagne Sainte-Geneviève[1].

« Qu'as-tu donc, François, pour être si gai? Ma parole! Je ne te reconnais plus. Hier encore tu faisais une mine longue comme un jour sans pain[2]....

— Hé! « sans pain », c'est bien le mot, mon vieux, car jusqu'ici je me demandais chaque matin si je dînerais et même où je coucherais le soir. Mais maintenant, au diable tous ces tracas! — Vraiment? — Tu connais messire Robert? — Le chanoine? — Oui. Tu sais que nous sommes nés tous deux à Sorbon, en Champagne, et qu'il m'honore de son amitié. Eh bien, voici une merveilleuse nouvelle : il fonde un collège pour quinze ou seize écoliers pauvres, et m'y réserve une place. — Ah! comme je t'envie! le lit, la table, les études, tout ça pour rien.... — Messire Robert de Sorbon est un homme généreux, et qui se rappelle le temps difficile de sa jeunesse, où il servait à table ses camarades pour gagner sa vie. — Dis-donc, François, il n'y aurait pas un petit coin pour moi dans ton collège? — Je parlerai de toi à messire Robert. Mais, tu sais, ne te fais pas trop d'illusions : Beaucoup d'appelés, peu d'élus! »

Deuxième tableau : en 1626.

Le roi Louis XIII et le cardinal de Richelieu, son ministre :

« Êtes-vous satisfait, monsieur le cardinal? La reconstruction de la Sorbonne avance-t-elle selon vos vœux? — Sire, nous en avons encore pour longtemps! Qui sait même si j'en verrai la fin? Il y a tant à faire!... Tout tombait en ruines, dans ce vieux collège qui m'est cher.... Du temps où j'y étudiais la théologie, je me suis promis de le rebâtir un jour. Et Votre Majesté fut assez généreuse pour m'accorder son appui.... Le chanoine Robert fit naître la Sorbonne. Vous, sire, vous l'aurez fait renaître. — Allons, allons, monsieur de Richelieu, pas trop de modestie! C'est à vous que la France devra d'avoir restauré la maison de la sagesse. Et vous mériterez d'y reposer en paix... le plus tard possible! »

Troisième tableau : en 1884.

Le ministre de l'Instruction publique et l'architecte Nénot.

« Vous m'apportez, monsieur Nénot, les plans d'agrandissement de la Sorbonne? Voyons cela... Vingt-deux amphithéâtres, vingt-deux salles de conférences, seize salles d'examens, deux cent quarante laboratoires, un observatoire d'astronomie, deux musées.... Vous avez réussi à tout loger, c'est bien. La Sorbonne va être la plus vaste université du monde. — Monsieur le ministre, je ne vous cache pas que certains s'in-

1. Nom de la colline sur laquelle s'élève aujourd'hui le Panthéon, au cœur du Quartier latin. — 2. Tu faisais *fort triste mine*.

quiètent et trouvent ce projet bien ambitieux. — Laissons dire les sots, mon cher Nénot. Un jour, tout cela sera encore trop petit! »

Quatrième tableau : en 196....

Deux étudiants, dans une brasserie du Quartier latin.

« Quel est ce tapage? un monôme[1]? — Oh! une manifestation de gosses : des potaches qui fêtent le bachot[2] à leur façon. — Quand ils en seront aux études sérieuses, ils n'auront plus guère le temps de chahuter[3]. — Ni le temps, ni le désir! Nous avons d'autres soucis!... Ou sont les farces joyeuses de jadis? — Et les bagarres avec la police, pour un oui, pour un non[4]? — Ah là, mon cher, je t'arrête : nous saurions encore « descendre dans la rue », si la liberté était menacée. — C'est vrai. Mais tu m'avoueras qu'aujourd'hui un étudiant songe surtout à se loger, à se nourrir, à réussir ses examens; puis, le diplôme en poche, à conquérir une place dans la vie.... — Oui... une place... quel problème! Si seulement nous en trouvions, des places, dans ces amphithéâtres bondés... Au cours de physique générale, j'ai encore dû rester debout. — Dame[5]! la vieille Sorbonne est redevenue trop petite. Mais, dans deux ou trois ans, les nouveaux bâtiments du quai Saint-Bernard.... — Non, jamais l'Université de Paris ne connaîtra le confort des universités américaines : salles de spectacle, terrains de sport, piscines.... — Ne mêle donc pas tout! Que nous faut-il? des maîtres nombreux? La France peut les produire sans peine. Des laboratoires et des amphis[6]? On va les construire, on les construit déjà. Pour le reste, n'oublie pas que, depuis un demi-siècle, Paris offre aux étudiants une des plus belles cités universitaires du monde. — Optimiste, va!.... En attendant, garçon, remettez-nous ça[7]! »

G. M.

1. Colonne d'étudiants qui se suivent un par un en chantant et scandant des « slogans ».
2. Les potaches : terme **familier** qui désigne les élèves des lycées. Le bachot **(fam.)** est l'examen du *baccalauréat*, qui termine les études dans un lycée ou un collège.
3. **Argot** d'écolier : faire du tapage. En particulier, **chahuter un professeur :** le gêner dans son cours par toutes sortes de manifestations.
4. Pour les motifs les plus futiles.
5. Exclamation **familière** (ancienne abréviation de « par Notre-Dame! »).
6. **Abréviation familière :** des amphithéâtres.
7. **Expression populaire** pour : renouvelez-nous cette consommation!



Tombeau de Richelieu dans l'église de la Sorbonne.

GRAMMAIRE

L'IMPARFAIT DE L'INDICATIF

I. — Rappelons que l'imparfait s'applique à une action ***qui se développe, qui dure dans le passé.***

Il exprime donc :

- **La durée** dans le passé : *Les deux étudiants* CAUSAIENT *tranquillement, lorsque des cris attirèrent leur attention.*
- **Une habitude, la répétition** dans le passé : CHAQUE MATIN, JE ME DEMANDAIS *où je coucherais le soir.*
- La **description** (dans le passé) d'un personnage, d'un objet, du cadre d'une action : *Hier* TU FAISAIS *une mine longue comme un jour sans pain.*

II. — On l'emploie aussi :

Pour exprimer un présent dans le passé (= **simultanéité** avec un autre passé) :

Il entendit frapper à la porte : C'ÉTAIT *son voisin.*

D'où : dans une proposition subordonnée, l'imparfait remplace le présent si le verbe principal est à un temps du passé : *Le cardinal* CONSTATA *que le roi* SAVAIT *bâtir pour la paix.* (Mais : *il* CONSTATE *que le roi* SAIT *bâtir pour la paix.*)

III. — Dans une subordonnée commençant par **quand,** employez l'imparfait si vous voulez exprimer une *habitude* (le v. principal est aussi à *l'imparfait*) :

Quand les étudiants ÉTAIENT *pauvres,* ILS SE METTAIENT *au service de leurs camarades.*

- Mais si le verbe principal est au *passé composé,* ou au *passé simple* (= fait isolé) **quand** doit être suivi du *passé composé,* du *passé simple* ou du *passé antérieur* : QUAND J'AI FERMÉ *les yeux,* JE ME SUIS ENDORMI. — QUAND IL FERMA *les yeux, il* S'ENDORMIT. — QUAND IL EUT FERMÉ *les yeux, il s'endormit.*

► *EXERCICES* ◄

I) **Précisez** la **valeur** de chaque **imparfait :**
La brasserie était pleine d'étudiants ce jour-là. — Des clients se plaignirent que la patronne du café était plus souvent occupée à se mettre du rouge qu'à les servir au comptoir. — Tous les ans la prison de la Bastille recevait de nouveaux prisonniers. — Selon Rabelais, Panurge était le meilleur garçon du monde. Pourtant chaque jour, il jouait un mauvais tour aux archers du guet, c'est-à-dire à la police de ce temps-là. — Chaque soir, quand je passais devant les fenêtres de l'école de danse, je m'arrêtais pour écouter. — Le comédien eut une défaillance de mémoire : il hésita, balbutia; et, déjà, les spectateurs chuchotaient des réflexions déplaisantes.

II) **Expliquez** l'emploi de **l'imparfait**, du **passé simple** et du **passé composé :**
Pendant la Révolution française, c'est par la rue Saint-Honoré que passaient les charrettes des condamnés à mort. — Le 8 septembre 1429, Jeanne d'Arc donna l'assaut aux Anglais qui occupaient Paris. — Dans ce concours de danse une seule récompense fut décernée : à un couple brésilien. — En moins d'un mois, ce provincial connut les principales rues de Paris sur le bout du doigt. — « La dernière fois que Charlot est venu à Paris, c'est moi, dit Jacques Charon, qui l'ai conduit à la Comédie-Française. »

III) **Mettez au temps convenable** (impar-

fait ou passé simple) les verbes **entre parenthèses :**

Panurge (être) *un mauvais sujet. Il ne* (manquer) *jamais aucune occasion de jouer des tours à la police. Ne* (s'aviser)-*il pas, un jour, de semer de la poudre à canon par terre, puis de l'allumer, pour le plaisir de voir le guet, qui n'*(être) *pas très courageux, s'enfuir à toutes jambes? Une autre fois, il* (mener) *ses compagnons devant l'église Sainte-Geneviève, car il* (savoir) *que le guet* (passer) *ordinairement par là, et, quand celui-ci* (approcher), *il* (lancer) *un chariot sur la pente; les archers, qui ne* (se méfier) *de rien,* (faillir) *être écrasés. On aurait vraiment cru qu'il* (se plaire) *à faire le mal.*

IV) Récrivez l'exercice III en commençant ainsi : *Panurge* **est** *un mauvais sujet...* (avec tous les temps du français parlé).

V) **Essai.** *Racontez à l'imparfait les habitudes d'intempérance, d'avarice, etc. d'un ami de jeunesse, qui, depuis, s'est corrigé.*

2. *A LA CITÉ UNIVERSITAIRE. VEILLE D'EXAMENS*

« Examens! »

Le mot est monté dans le « bus » en même temps que Catherine. Depuis une semaine, il refuse de la lâcher. Tout Paris, semble-t-il, prépare des examens. Le cordonnier, la blanchisseuse s'informent : « C'est pour quand? » avec, dans la voix, un mélange de respect et de pitié. Le Directeur du Collège Néerlandais distribue chaque matin une manne[1] de sourires et de recommandations : « Vous sentez-vous prêts? Ne vous énervez pas. » Catherine a reçu de sa mère une lettre lui conseillant « d'éviter les nuits blanches, de surveiller son intestin, et de revêtir pour le grand jour le tailleur noir qu'elle s'obstine à dédaigner ». Enfin, l'abbé Lebeau a parlé des devoirs de l'étudiant chrétien et rappelé qu'il ne fallait pas oublier Dieu, ni avant ni après l'épreuve.

Mais personne ne prend les examens avec autant de sérieux que l'étudiant. Il oublie qu'il était amoureux, écrivait des vers, souffrait des dents, se passionnait de politique : il oublie de manger, de se raser, de changer de chemise, il oublie de respirer, mais ses poumons s'en souviennent et absorbent la fumée de ses cigarettes; il oublie de marcher, mais ses jambes intelligentes le conduisent, à travers les autos et les cyclistes, jusqu'à l'examinateur. (...) Pourquoi cette ferveur? Parce que l'étudiant ne joue pas seulement ses vacances, sa bourse, son séjour à la Cité (qui expulse au deuxième échec), son avenir, mais sa raison d'être même. Pendant tout un hiver, il a porté le titre d'étudiant. Y avait-il droit? A-t-il étudié? La chute dans le néant le guette. Cette menace lui inspire la force d'avaler, mâcher, ruminer des kilos de papier. (...)

Depuis jeudi soir, Daniel n'a dormi que quelques heures. Il compte achever ses études par une éblouissante victoire. Moune maigrit, Annette pâlit, un bouton de fièvre pique la lèvre de Catherine. Une rage de travail empoisonne la splendeur de cette fin de printemps.

A l'extérieur de la Cité, hors de la protection des grilles brodées de lierre, le cœur accélère ses battements. Des plans, des aide-mémoire, des schémas remplacent les

1. C'est la nourriture qui fut envoyée par Dieu aux Hébreux dans le désert. Ici, sens figuré : provision, abondance nourricière.



Cité universitaire. Le pavillon international, siège de l'administration.

dictionnaires et les encyclopédies. Jusqu'à la dernière minute, Catherine picore des graines de savoir : une date, une citation. Elle a déjà présenté deux certificats : celui d'histoire du XXe siècle et celui de géographie humaine. Contrairement à ses prévisions, elle a réussi le premier et failli être collée[1] au second.

« Des chiffres, donnez-moi des chiffres », l'interrompit le professeur de géographie humaine, alors qu'il avait répété maintes fois (Catherine l'entend encore) que les chiffres ne prouvaient rien, que les statistiques se pliaient aux caprices des plus futiles hypothèses.

Il avait coupé un éloquent plaidoyer de Catherine en faveur de la nationalisation du sol par un[2] :

« Citez-moi quelques faits concrets. »

Catherine avait gardé le silence. (...)

Enfin les sourcils du maître desserrèrent leur pince. Il tendit la perche[3] d'une seconde question :

« Parlez-moi du développement de l'industrie automobile en Italie. »

Catherine s'accorda le temps de respirer. La sueur perlait à la racine de ses cheveux et l'étau qui lui serrait la gorge ne laissait échapper que des sons imperceptibles. Ainsi le passant qui vient d'échapper à un grave accident, s'évanouit à l'idée de cette mort qu'il a frôlée. L'industrie automobile la rassura peu à peu; au bord de sa paupière, la larme sécha et elle se surprit à exposer, non sans autorité, la courbe de production des diverses grandes marques. (...)

Lorsqu'elle se tut, le crayon du maître glissa lentement à côté de son nom, hésita, virevolta sur sa pointe comme une danseuse, tourna et remonta :

« Un huit[4], devina Catherine, je suis sauvée. »

D'après E. TRÉVOL.
Cité Universitaire. Julliard.

1. **Argot** d'étudiant : être refusée à un examen.
2. Article neutre = une **observation brutale** (exprimée par les mots suivants).
3. Il lui offrit le secours (comme on tend **une perche de bois** à la personne tombée dans l'eau).
4. *Huit* points, sur un maximum de *dix*.

3. *SOUVENIRS D'UNE ÉTUDIANTE PARISIENNE*

En octobre, la Sorbonne fermée, je passai mes journées à la Bibliothèque nationale. J'avais obtenu de ne pas rentrer déjeuner à la maison : j'achetais du pain, des rillettes[1], et je les mangeais dans les jardins du Palais-Royal, en regardant mourir les dernières roses; assis sur des bancs, des terrassiers mordaient dans de gros sandwiches et buvaient du vin rouge. S'il bruinait[2], je m'abritais dans un café Biard, parmi des maçons qui puisaient dans des gamelles; je me réjouissais d'échapper au cérémonial des repas de famille; en réduisant la nourriture à sa vérité, il me semblait faire un pas vers la liberté. Je regagnais la Bibliothèque; j'étudiais la théorie de la relativité, et je me passionnais. De temps en temps, je regardais les autres lecteurs, et je me carrais avec satisfaction dans mon fauteuil : parmi ces érudits, ces savants, ces chercheurs, ces penseurs, j'étais à ma place. (...)

Moi aussi, je participais à l'effort que fait l'humanité pour savoir, comprendre, s'exprimer : j'étais engagée dans une grande entreprise collective et j'échappais à jamais à la solitude. Quelle victoire! A six heures moins un quart, la voix du gardien annonçait avec solennité : « Messieurs — on va — bientôt — fermer. » C'était chaque fois une surprise, au sortir des livres, de retrouver les magasins, les lumières, les passants, et le nain qui vendait des violettes à côté du Théâtre-Français. Je marchais lentement, m'abandonnant à la mélancolie des soirs et des retours. (...)

L'Université rouvrit ses portes. J'avais sauté une année[3] et, sauf Clairant, je ne connaissais aucun de mes nouveaux camarades; pas un amateur, pas un dilettante parmi eux : tous étaient, comme moi, des bêtes à concours. Je leur trouvai des visages rébarbatifs et des airs importants. Je décidai de les ignorer. Je continuai à travailler à bride abattue[4]. Je suivais à la Sorbonne et à l'École normale tous les cours d'agrégation[5], et, selon les horaires, j'allais étudier à Sainte-Geneviève[6], à Victor-Cousin[6], ou à la Nationale[6]. Le soir, je lisais des romans ou je sortais. (...) Cette année, mes parents m'autorisaient à aller de temps en temps au spectacle le soir, seule ou avec une amie. Je vis l'*Étoile de Mer* de Man Ray, tous les programmes des Ursulines[7], du Studio 28[7] et du Ciné-Latin[7], tous les films de Brigitte Helm, de Douglas Fairbanks, de Buster

1. Viande de porc finement hachée et conservée dans la graisse. Les rillettes de Tours sont bien connues.
2. S'il tombait une petite pluie très fine, semblable à un brouillard.
3. On dit : *sauter une année* (ou au lycée, *sauter une classe*) pour dire par exemple : passer directement de la quatrième à la seconde.
4. **Fam.** Se dit plutôt d'un *cavalier* qui mène son cheval à toute allure.
5. Simone de Beauvoir préparait **l'agrégation** de philosophie, concours qui recrute les professeurs de philosophie pour les classes supérieures des lycées. — Il y a aussi des agrégations de lettres, de grammaire, d'anglais, de mathématiques, etc.
6. Grandes Bibliothèques de Paris.
7. Salles de cinéma spécialisées dans les films de qualité ou « d'avant-garde ».



A la bibliothèque de la Sorbonne.

Keaton. Je fréquentai les théâtres du Cartel[1]. (...) L'agrégatif[2] d'allemand (m'avait dit mon amie Stepha) me reprochait de passer mon temps dans les livres : vingt ans, c'est trop tôt pour jouer les femmes savantes; à la longue j'allais devenir laide! Elle avait protesté et elle s'était piquée[3] : elle ne voulait pas que sa meilleure amie eût l'air d'un bas-bleu[4] disgracié. (...) Je me mis à aller souvent chez le coiffeur, je m'intéressai à l'achat d'un chapeau, à la confection d'une robe. Je renouai des amitiés. (...)

(*Le jour du concours est arrivé.*)

Nous nous installâmes dans la bibliothèque de la Sorbonne. Je posai à côté de moi une bouteille thermos pleine de café et une boîte de petits-beurre[5]; la voix de M. Lalande annonça : « Liberté et contingence »; les regards scrutèrent le plafond, les stylos se mirent à bouger; je couvris des pages et j'eus l'impression que ça avait bien marché. A deux heures de l'après-midi, Zaza et Pradelle vinrent me chercher; après avoir bu une citronnade au Café de Flore[6], qui n'était alors qu'un petit café de quartier, nous nous promenâmes longtemps dans le Luxembourg pavoisé de grands iris jaunes et mauves. (...)

1. Groupe de metteurs en scène (*Cartel* signifie *association*) qui exercèrent une profonde influence sur le théâtre, entre les deux guerres mondiales. Ce groupe comprenait : Dullin, Jouvet, Pitoëff et Baty.
2. **Argot** d'étudiants : le candidat à l'agrégation.
3. Elle s'était un peu fâchée.
4. Se dit d'une femme pédante, d'une « intellectuelle » insupportable.
5. Sorte de biscuits secs, faits au beurre.
6. Café situé près de l'église Saint-Germain-des-Prés, et que Jean-Paul Sartre allait, bien plus tard, rendre fameux.

(*Séance d'études chez Jean-Paul Sartre.*)

J'étais un peu effarouchée quand j'entrai dans la chambre de Sartre; il y avait un grand désordre de livres et de papiers, des mégots[1] dans tous les coins, une énorme fumée. Sartre m'accueillit mondainement : il fumait la pipe. (...) Il se chargea de nous expliquer le *Contrat social*[2], sur lequel il avait des lumières spéciales. A vrai dire, sur tous les auteurs, sur tous les chapitres du programme c'était lui qui, de loin, en savait le plus long; nous nous bornions à l'écouter. J'essayais parfois de discuter; je m'ingéniais, je m'obstinais (...) mais Sartre avait toujours le dessus. Impossible de lui en vouloir : il se mettait en quatre[3] pour nous faire profiter de sa science. « C'est un merveilleux entraîneur intellectuel », notai-je. Je fus éberluée par[4] sa générosité, car ces séances ne lui apprenaient rien, et, pendant des heures, il se dépensait sans compter.

SIMONE DE BEAUVOIR. *Mémoires d'une jeune fille rangée.* Gallimard.

1. **Argot** : bout de cigarette consumée qui a été jeté à terre.
2. Traité politique de J.-J. Rousseau (1762) qui inspira les hommes politiques de la Révolution française.
3. Il prenait une peine extrême à nous aider.
4. **Fam.** Stupéfaite de.

GRAMMAIRE

L'IMPARFAIT (*fin*).

I. — L'imparfait peut exprimer une action ***instantanée*** dans le passé :

André décida de quitter Paris; et à 9 heures précises, IL PRENAIT *le train.*

II. — Il peut exprimer une sorte de ***plus-que-parfait récent :***

Les habitants QUITTAIENT *à peine la maison, quand une bombe la détruisit.*

III. — Il peut exprimer une action ***qui allait se faire*** (= futur presque immédiat) à un moment ***du passé :***

Je bondis dans le wagon. Il était temps : le train PARTAIT *quelques secondes plus tard.*

IV. — ***Il équivaut au conditionnel passé*** quand il présente, dans le passé, un fait qui a *failli* se produire :

Sans l'aide de mes camarades, J'ÉCHOUAIS (= j'allais échouer, j'aurais échoué) *à l'examen.*

Après **si**, conjonction de condition, il exprime :

a) ***Une condition, une supposition réalisable, ou non réalisée;*** alors la proposition subordonnée dépend généralement d'une principale au conditionnel : *Si* J'ÉTAIS REÇUE *au concours, je serais nommée professeur dans un lycée.*

b) ***Un fait habituel dans le passé :*** alors le verbe principal n'est pas au conditionnel, et *si* équivaut à **quand** :
S'IL BRUINAIT, *je m'abritais dans un café.*

c) ***Un souhait, un regret, une suggestion :***
J'ai soif... SI C'ÉTAIT *une brasserie! — J'aime les livres... Ah!* SI J'AVAIS *de l'argent! Nous sommes en retard...* SI NOUS PRENIONS *un taxi?*

I) **Remplacez** les imparfaits par des **conditionnels passés** : *S'il n'avait pas fait si mauvais temps, je rentrais à pied chez moi. — Que l'examinateur eût montré un peu d'indulgence, et Pierre était reçu. — Jean n'avait qu'à trouver une table vide, et on lui servait à boire sur-le-champ. — Sans cette mauvaise note en travaux pratiques, tu étais admissible. — Il suffisait de hâter le pas, et nous évitions la pluie. — En montant au premier étage, nous pouvions trouver une table libre.*

II) **Remplacez** les conditionnels passés par des **imparfaits :** *S'il avait trouvé un taxi à la station, il n'aurait pas descendu à pied la rue Soufflot, et il serait arrivé à l'heure au rendez-vous. — Sans la pluie, je serais venu vous rendre visite. — Pour un peu, je me serais cru revenu au temps où je faisais mes études au Quartier Latin. — Avec un peu de chance, j'aurais été reçu à l'agrégation.*

III) **Distinguez** les cas où l'imparfait précédé de si exprime une **supposition**, et ceux où il exprime un **regret**, une **suggestion**, un **souhait :** *Si j'étais reçu à l'agrégation, je préparerais aussitôt mon doctorat. — Quel temps épouvantable! Si encore j'avais un parapluie ou un imperméable! — Cette brasserie est pleine. Si nous allions dans celle d'en face? — Le Quartier Latin, les études, les discussions dans les brasseries : Ah! si ce temps-là pouvait revenir!*

IV) Quelle est **la valeur des imparfaits?** *Il se croyait tiré d'affaire; et deux jours après, il mourait. — Vous arrivez à point; un peu plus, je vous faisais appeler. — Après cette longue maladie il se rétablissait presque, quand une complication pulmonaire l'emporta.*

V) **Essai.** *Quelles sont les habitudes sociales et les distractions des étudiants dans votre pays : séances de club, fréquentation de brasseries ou de bars, organisation de représentations théâtrales, etc.?*

Le vocabulaire français

(Autour du mot **examen**). **Expliquez :** Le candidat s'est présenté à *l'examen* du Diplôme supérieur, il a été reçu. — *L'examen* (ou l'autopsie f.) du cadavre a permis de conclure à un crime. — Le médecin *me fera un examen* du poumon à la radio. — La police a fait sur lui une minutieuse *enquête*, mais il a bénéficié d'un non-lieu. — Je n'admets pas qu'on soumette ma vie privée à une pareille *inquisition*. — Des *investigations* dans l'immeuble ont révélé l'origine de l'incendie. — Une *perquisition* au domicile de l'accusé a permis de découvrir des documents compromettants pour lui. — Les *recherches* des savants ont abouti à de grandes découvertes. — L'*inspection* de l'appartement a montré qu'il était habitable. — L'antiquaire a procédé à l'*expertise* du tableau : c'est un faux (= il n'est pas authentique). — Les ingénieurs travaillent à la *prospection* des terrains pétrolifères.

Un professeur de la Faculté de Médecine, en toge.



4. *CHEZ LE RELIEUR*

Juliette entra. Elle ne vit personne. A la place où règne le comptoir dans une boutique ordinaire, il y avait une longue table; quelques livres dessus, et des rognures[1] de cuir. (...)

Un homme parut. A vrai dire, il avait l'air d'un monsieur, et beaucoup plutôt, malgré certains détails de vêtement, d'un médecin de quartier, ou d'un architecte, que d'un artisan.

Juliette défit le paquet qu'elle avait apporté sous son bras. Un papier blanc; un papier de soie; un livre à couverture jaune. (...)

« C'est un livre auquel je tiens beaucoup », dit-elle.

Il lut le titre :

« *Choix de Poésies*, de Paul Verlaine[2]. Ah! vous aimez la poésie, Madame? »

Elle ne répondit pas. Elle vit à l'angle de la pièce, sur une petite table, des livres écartelés[3], déchiquetés, qu'on avait dû mettre dans cet état pour la reliure. Elle reprit presque anxieusement :

« Il n'arrive jamais, au cours du travail, qu'un livre soit détérioré, gâché ... sans qu'on le veuille?

— Mais non, Madame. En tout cas, je suis responsable....

— C'est que... je tiens très spécialement à cet exemplaire-ci. Je voudrais être sûre que....

— Soyez sans crainte, Madame. Quel genre de reliure souhaitez-vous? » (...)

Elle vit nettement la boutique, les lanières de cuir sur les deux tables qui ressemblaient à des vestiges de cruauté[4]; les livres mis en pièces, dont sortaient, tordus en divers sens, des arrachements de fils.

« Je vais vous montrer quelques types de reliure; et des échantillons de peau. Maintenant, vous me guideriez en m'indiquant le prix autour duquel vous voulez vous tenir.

— Ceci coûterait combien?

— Quelque chose comme ceci? Sans aucun ornement? Ce n'est pas un peu sévère

1. Déchets provenant du cuir qui a été **rogné**, dont le bord a été coupé avec une machine spéciale.
2. Poète français (1844-1896), considéré comme un précurseur par les symbolistes.
3. Dont les cahiers de feuilles qui le composaient ont été séparés.
4. Ce qui restait du cuir rogné et qui évoquait des instruments de torture

pour des poésies? En tout cas, c'est de très bon goût. Sur le dos, vous ne voudriez pas un fer[1]? une fleur comme celle-ci par exemple? »

Juliette examina la petite fleur, finement creusée en traits bleus et rouges. (...)

« Non, tout à fait simple.

— Comme vous voudrez, chère Madame. A l'intérieur, je vous conserve la couverture et le dos, bien entendu. Et je vous mettrai un papier plus beau que celui-ci. »

JULES ROMAINS. *Les Hommes de Bonne Volonté. Le 6 octobre.* Flammarion.

1. Marque en creux (souvent dorée) dont on orne le cuir des livres reliés, soit sur **les plats**, soit sur **le dos.**

GRAMMAIRE

LE PLUS-QUE-PARFAIT DE L'INDICATIF

Rappelons que le plus-que-parfait exprime une action ***qui s'est terminée avant un certain moment du passé :***

A ce moment déjà, le client *avait quitté* la boutique.

Par suite il exprime souvent une ***action passée, antérieure à une autre action passée :***

a) Action **isolée :** l'enfant regretta amèrement ce qu'*il* AVAIT FAIT.

b) Action **répétée, habituelle :** Toutes les fois qu'il AVAIT BU un peu trop, il était de mauvaise humeur. — (L'imparfait *buvait* est possible, *sans* idée précise d'*antériorité*).

Ainsi, dans une proposition subordonnée, le ***plus-que-parfait remplace le passé composé,*** quand le verbe principal est **au passé** (notamment **au passé simple** ou à l'**imparfait** de l'indicatif) :

Elle DÉFIT (*déjà elle* DÉFAISAIT,) *le paquet qu'elle* AVAIT APPORTÉ.

Notez le tour suivant :

A PEINE AVAIT-ELLE DÉFAIT *le paquet* (ou : EUT-ELLE DÉFAIT) QUE *le relieur* PRIT *le livre pour l'examiner.*

Après si, conjonction de condition, le plus-que-parfait exprime :

a) **Une condition, une supposition non réalisée;** alors, la proposition subordonnée est, en principe, accompagnée d'une principale :

Si tu AVAIS VOULU, *tu aurais réussi ton examen.*

b) **Une habitude avec antériorité** (si = quand) :

S'il AVAIT BU *un peu trop, il était de mauvaise humeur.*

c) **Un souhait irréalisable,** c'est-à-dire un **regret** (*dans* proposition principale) :

Ah! Si J'AVAIS VOULU!... *Si* J'AVAIS SU!... *Si* J'AVAIS PU!

Enfin, il peut avoir une valeur de **conditionnel passé :** *un pas de plus,* ET IL AVAIT DÉPASSÉ *la limite.*

I) **Quelle est la valeur** particulière du **plus-que-parfait?** — *Les braves gens avaient prédit cent fois à ce paresseux qu'il finirait par se ruiner. — Les mauvais garçons payèrent très cher les méfaits qu'ils avaient commis. — Depuis cette époque, le chauffeur n'avait plus fréquenté les cafés. Mais un beau jour, la tentation le reprit. — Henriette, qui avait fait relier un volume de poésies, l'offrit à son mari pour sa fête. — Quand j'étais riche, jadis, je faisais relier tous les livres qu'on m'avait offerts.*

II) **Indiquez la valeur** du **plus-que-parfait** précédé de **si :** *Si Panurge avait eu l'imagination moins féconde, il n'aurait pas inquiété tous ceux qui l'approchaient. — Si Mme Plumet n'avait pas soigné son chien avec énergie, il serait mort de cet accident. — Ah! disait l'instituteur, si votre fils avait suivi mes conseils!... — Ah! disaient les sergents du guet, si nous avions pu saisir ce Panurge!...*

III) **Mettez** « on raconte » à l'**imparfait**, et faites ensuite la **concordance** des temps qui s'impose : *On raconte que Panurge a rassemblé quelques mauvais garçons, les a fait bien boire et les a emmenés devant l'abbaye Sainte-Geneviève. Puis, quand le guet est arrivé, ils ont lancé un chariot sur la pente de la colline et ont mis par terre les pauvres sergents.*

IV) **Complétez :** *Les enfants lurent d'un trait les livres que leur parrain leur* (offrir). — *Elle lisait très vite tous les livres qu'on lui* (offrir) [deux formes possibles]. — *A peine lui* (apporter) [deux formes possibles] *le livre, qu'elle se mit à le lire.*

V) **Recopiez** le texte « A la Cité universitaire » depuis « Des chiffres » jusqu'à : « ... une seconde question » en mettant « l'interrompit » **au présent.** Faites ensuite les **concordances de temps** normales.

VI) **Essai.** *Sur le modèle du texte « chez le relieur », imaginez un dialogue entre un marchand de tableaux ou un marchand de disques et leurs clients.*

5. *LUXEMBOURG*

Je dis Luxembourg, j'appelle Luxembourg
Feuilles fraîches, battements d'ailes[1],
Reines de pierre[2], vases de pierre,
Et ton dos de grange[3], étrange Odéon —
Soleil déjà chaud —
Sifflet d'un enfant, sifflet d'un agent —
Sœurs de charité, toutes en noir, qui passent
Avec une vieille demoiselle, en noir, elle aussi.
Luxembourg, jeunesse des autres,
Un jeune homme dort, en chemise de cow-boy,
Face au soleil, dort et se dore —
Un pensionnat passe dans la poussière
Conduit par un pion[4] —
Oh! beau jeune homme, sens-tu le printemps?
Des couples assis, désordre de plage —

1. Comprenez : J'appelle Luxembourg *cet ensemble* qui est fait de feuilles fraîches, de battements d'ailes (ceux des pigeons et des nombreux oiseaux qui peuplent le jardin), etc.
2. De nombreuses reines ont leur statue.
3. Le théâtre de l'Odéon est surmonté d'une toiture qui rappelle celle d'une grange.
4. Voir page 106, n. 9.

On amène des chaises, des charretées de chaises,
C'est le printemps —
Un homme seul a l'air de chercher —
Ce n'est pas naturel, un homme seul
En ce beau jardin —
Des étudiants passent, vestes sur l'épaule,
Un enfant tombe : « Faut pas pleurer, coco![1] »,
Les fleurs des marronniers ont la couleur des feuilles —
Devant moi l'ombre
De mon chapeau, de mes épaules,
D'une fumée de cigarette —
En moi, des vers passés, des vers à nous,
Qui s'en reviennent.
Beau jour d'Avril, jambes croisées[2].

PAUL AUROUSSEAU. *Amour de Paris.* O. Perrin.

1. **Fam.** Ici, appellation affectueuse d'un enfant.
2. Beau jour d'avril, que je savoure, assis, jambes croisées.

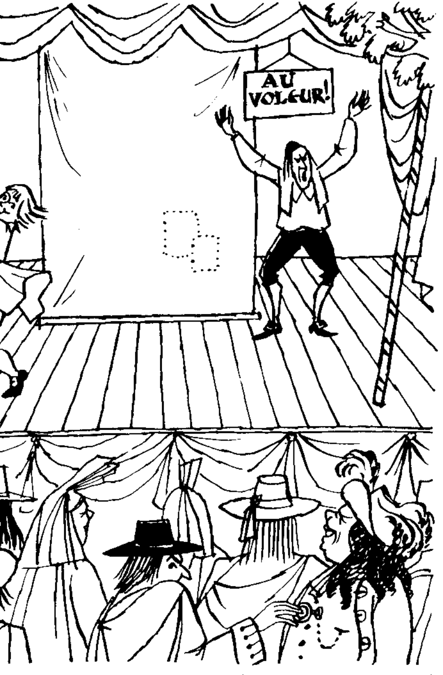


Au Luxembourg : un peu de repos, entre deux cours.



La Tour Eiffel en construction (1888).

9.
De Saint-Germain-des-Prés à la Tour Eiffel.



1. *FOIRE SAINT-GERMAIN*

Il y avait jadis, à Paris, deux foires principales : la foire Saint-Laurent qui se tenait, vers le 15 août, dans le quartier Saint-Lazare, la foire Saint-Germain, à partir de février. Seule, celle-ci a lieu encore aujourd'hui vers Pâques, dans le quartier Saint-Sulpice-Saint-Germain-des-Prés.

La foire se tenait du 3 février jusqu'à la semaine de la Passion, à l'emplacement du marché Saint-Germain actuel. On construisait là chaque année deux galeries qui avaient près de 200 mètres de longueur. On y voyait des montreurs de singes, des montreurs de marionnettes, des phénomènes de toutes sortes. Le premier rhinocéros qu'on ait montré à Paris [le fut] au coin de la rue de Tournon et de la rue des Quatre-Vents.

Là aussi s'élevaient de petits théâtres traditionnellement en guerre avec le pouvoir. Le conflit durait depuis 1697. Les gens de la foire, à cette date, se mirent à jouer le répertoire de la Comédie-Italienne qui venait d'être fermée[1] : la Comédie-Française se fâcha : « La Foire Saint-Germain, disait-elle, détournait le public. » Elle fit interdire les pièces. — Les forains[2] s'inclinèrent. Ils jurèrent de ne plus jouer de « pièces ». Mais ils jouèrent des « scènes » sans unité de lieu ni de temps[3] : la Comédie-Française fit interdire les scènes et les dialogues, quels qu'ils fussent[4]. — Les forains décidèrent de jouer des monologues. Un acteur seul parlait tandis que les autres faisaient des gestes : la Comédie-Française fit interdire les monologues. — Les forains « se réfugièrent dans le galimatias[5] ». Ils prononçaient des mots inintelligibles « avec le ton convenable » : la Comédie-Française fit interdire le galimatias. — Les forains inventèrent la pièce à écriteaux : pour chaque réplique, un écriteau descendait du plafond : la Comédie-Française fit interdire les pièces à écriteaux. [A la fin, il ne resta plus aux forains que la pantomime, totalement muette, où ils excellaient.]

D'après ALAIN DECAUX. *Paris-Presse,* 1954.

1. Venait de + l'infinitif a la valeur d'un **plus-que-parfait récent.**
2. Ce mot désigne les marchands qui vendent ou les acteurs qui se produisent sur les *foires.* Mais *forain* et *foire* n'ont pas le même radical, malgré les apparences.
3. Les règles de l'unité de lieu et de temps exigeaient que dans les pièces classiques l'action se passât dans le *même lieu* et dans un *temps limité à 24 heures.*
4. Voir grammaire page 68.
5. Discours embrouillé et inintelligible.

■

GRAMMAIRE

PASSÉ SIMPLE ET IMPARFAIT

I. ***Le passé simple*** ne s'emploie presque plus dans le français parlé.

Dans la langue écrite, il exprime une action **passée, pure et simple,** sans insister sur la durée ou l'habitude comme l'*imparfait*, ou sur l'intérêt actuel de l'action passée, comme le *passé composé* (V. Gramm. p. 114) :

La Comédie-Française FUT FONDÉE *en 1680 par ordre de Louis XIV. — Autrefois le théâtre* INTERROMPAIT *ses représentations pendant le carême. — Récemment, la Comédie-Française* A INSCRIT *deux nouvelles pièces à son répertoire.*

II. — ***Dans un récit :*** a) *le passé simple* énonce les **actions successives :**

Les gens de la foire SE MIRENT *à jouer le répertoire de la Comédie-Italienne : la Comédie-Française* SE FÂCHA. *Elle* FIT *interdire les pièces. Les forains* S'INCLINÈRENT.

b) *L'imparfait* explique **les causes :**
« *La Foire Saint-Germain* DÉTOURNAIT *le public.* »
Ou **décrit les êtres, ou les actions :**
Un acteur seul PARLAIT, *tandis que les autres* FAISAIENT *des gestes.*

III. — ***Durée, répétition.*** — Le *passé simple* peut énoncer des faits qui **ont duré** ou se **sont répétés dans le passé,** mais il doit alors être accompagné de *compléments de temps;* car le passé simple n'exprime pas lui-même la durée ou la répétition; il exprime essentiellement l'*idée du passé :*

La foire SE TINT ***pendant des années*** *à l'emplacement du marché Saint-Germain actuel.* — ON Y VIT ***chaque année*** *des montreurs de singes, des montreurs de marionnettes.*

L'imparfait, au contraire, exprime **essentiellement une durée, par lui-même, une habitude** à propos de certains faits :

La foire SE TENAIT *sur l'emplacement du marché St-Germain.*

▶ EXERCICES ◀

I) **Précisez** la valeur des imparfaits suivants, dans la lecture : *Se tenait — construisait — avaient — s'élevaient — durait — détournait — prononçaient — descendaient.*

II) **Mettez au passé simple** les verbes : *se tenait — construisait — s'élevaient — prononçaient— descendaient*, et indiquez quelle **valeur nouvelle** ils donnent au verbe et à la phrase.

III) **Mettez** l'ensemble des verbes ci-dessous successivement à l'**imparfait**, et au **passé composé**, puis **étudiez** la valeur qu'ils prennent à ces différents temps : *On vit souvent les petits théâtres en guerre avec les grands. Ainsi la Comédie-Italienne fut en conflit avec la Comédie-Française. Celle-ci craignait de perdre son public, et empêcha les forains de jouer des pièces. Et, quand les forains se mirent à représenter simplement des scènes et des dialogues, interdiction leur fut faite aussitôt de concurrencer, d'une manière ou d'une autre, les Comédiens Français.*

IV) **Le paragraphe.** Sur le modèle des 8 premières lignes de la lecture « Foire Saint-Germain », évoquez, en trois ou quatre phrases, les premiers essais de l'aviation.

V) **Divisez** le récit (depuis : les gens de la foire... jusqu'à la fin) en **plusieurs parties**, dont chacune pourrait constituer un **acte d'une comédie.**

VI) **Essais.** Imaginez *un dialogue* entre un forain et un acteur de la Comédie-Française après l'interdiction des « pièces à écriteaux ».

Le vocabulaire français

(Autour du verbe **jouer**). **Expliquez :** Ne *jouez pas avec votre vie* : pensez à vos enfants. — Ces imprudences finiront par vous perdre : vous *jouez avec le feu!* — Si vous voulez *jouer au plus fin* avec moi, c'est peine perdue, je *déjouerai* tous vos calculs. — Avec un homme aussi rusé il faut être attentif et *jouer serré.* — Mon pneu est encore crevé! Décidément je *joue de malheur!* — Quelle foule devant ce camelot! mais en *jouant des coudes,* j'arriverai bien au premier rang! — Ces voyous *ont joué du couteau* : et l'un d'eux est à l'hôpital. — Je ne peux plus ouvrir la porte à cause de l'humidité : le *bois a joué.* — Cet homme *m'a joué,* j'aurai ma revanche! — Si *vous vous jouez de moi,* gare à vous! — Il *aurait joué jusqu'à sa chemise!* aussi est-il ruiné. — Inutile de *jouer la comédie,* je sais que vous êtes un paresseux.

2. *LE PETIT VILLAGE*

Le sixième arrondissement est surtout un quartier de couvents, d'instituts religieux (Université catholique), de librairies de piété. Il a gardé un aspect assez provincial.

Le vieux Paris résiste encore dans le VIe, car le cher passé ne disparaît pas seulement sous la pioche des démolisseurs. Mille choses le tuent aussi sûrement : un « lavatory[1] » flambant neuf[2] qu'on installe dans une ancienne rue, un établissement de bains avec sa façade de briques claires et vernissées, un éblouissant magasin où l'on vend des bicyclettes, un bar plein de glaces, de lampes et de refrains nasillés[3] par un phonographe, un magasin où l'on expose des disques et des appareils de T. S. F[4].

Parmi toutes les boutiques devant lesquelles on s'arrête un peu il y en a qui sont exactement à leur place dans ce quartier et qui vous font faire un rêve tranquille. Ce sont les petites merceries du VIe arrondissement...

On peut penser qu'on s'est égaré à travers les ruelles d'une préfecture de seconde classe[5]. Si l'hiver les désole[6], on se dit qu'elles doivent être charmantes à la belle saison, et qu'il y a certainement des lilas et des rosiers dans leur jardin qu'on n'aperçoit pas. La ville doit compter trente mille âmes provinciales et calmes. Sauf les toits rouges et neufs des maisons nouvellement bâties, tout y est doux et fané. (...)

Cour de Rohan (6e arrondissement).



1. Ce mot anglais désigne un local où l'on peut faire sa toilette. Mais il désigne en France les boutiques de coiffeur.
2. **Fam.** Tellement neuf qu'il brille, qu'il semble jeter des **flammes, flamber.**
3. Comme chantés avec le nez bouché.
4. Téléphonie (ou Télégraphie) Sans Fil : Radio.
5. De moindre importance.
6. Transforme ces rues en déserts, en **solitudes** (même radical).

On imagine ainsi, en pleine capitale, une ville de province, parce qu'on a vu la devanture d'une petite mercerie du VIe.

Dans les récits, les merceries sont toujours petites. Les hôtels, les chemiseries ou les restaurants peuvent être grands, mais la mercerie est une boutique modeste à l'aspect endormi et provincial.

C'est là un commerce tranquille et qui convient à une femme veuve ou à une ancienne demoiselle. (La boucherie exige un boucher robuste et sanguin, le boucher classique, haut en couleur[1], avec son tablier taché de sang et son couteau sur le ventre. Dans chaque boulangerie, il y a un boulanger enfariné; le négoce des vins et des spiritueux réclame un gaillard qui peut descendre une futaille à la cave... — [Mais] il n'y a pas de mercier, une mercière y suffit. Une paix que rien ne trouble règne dans la boutique. Les tiroirs où sont les aiguilles, les pelotes de laine et les bobines de fil, les boutons cousus sur des cartons, sont faciles à ranger. Tout est menu, délicat, et dans l'humble magasin, il y a toujours sur le comptoir, dans un vase bleu, un brin de mimosa de Nice, une rose de Provins[2] ou un pâle rameau de lilas de Paris. Les merceries du VIe sont sœurs des herboristeries[3].

Léo Larguier. *Saint-Germain-des-Prés, mon Village.* Plon.

1. Au visage fortement coloré.
2. Petite ville à 90 kilomètres à l'est de Paris, célèbre par ses maisons du Moyen Age et par ses roses.
3. Magasins où se vendent des herbes médicinales.

3. *L'ACADÉMIE FRANÇAISE*

(Les Français plaisantent souvent cette vénérable institution créée par Richelieu. Mais ils sont fiers d'elle. Et le titre d'Académicien impose encore un certain respect.)

Créée le 29 janvier 1635, l'Académie fut placée sous la protection du Cardinal de Richelieu.

Le cérémonial de réception est fort ancien. Il fut ainsi décrit par Voltaire :

« *Ce que j'entrevois dans ces beaux discours, c'est que le récipiendaire*[1] *ayant assuré que son prédécesseur était un grand homme, que le Cardinal de Richelieu était un grand homme, le chancelier Séguier (deuxième protecteur de l'Académie), un assez grand homme, le directeur lui répond la même chose et ajoute que le récipiendaire pourrait bien être aussi une espèce de grand homme.* »

Tous les élus, quelle que soit leur origine (exception faite pour les ecclésiastiques), revêtent, les jours de cérémonies, l'habit vert ou plutôt l'habit noir à broderies vertes. Napoléon Ier, qui n'imaginait pas de dignité sans uniforme, accorda aux académiciens

1. Celui qui est *reçu* à l'Académie, le nouvel académicien.

une grande et une petite tenue. Ils n'en possèdent plus qu'une, qui coûte, à l'heure actuelle, des prix astronomiques[1].

Le délicieux Robert de Flers auteur [avec Gaston de Caillavet] de *L'Habit vert*[2], reproduit sur scène une réception à l'Académie. L'heureux élu proclame :

« *Avec quelle sérénité je considère désormais l'existence! Suis-je*[3] *inquiet de ma santé? J'aperçois parmi vous un savant physiologiste. Souhaité-je*[3] *obtenir un sursis*[4] *pour l'un de mes serviteurs? Voici un général. Rêvé-je une croisière en yacht? Voici un amiral. Suis-je aimé? Voici un poète. Suis-je trompé? Voici un philosophe. Ai-je commis un acte délictueux*[5]*? Voici un grand avocat. Ai-je besoin de scepticisme*[6]*? Voici un homme politique. Ai-je le désir de me venger de mon ennemi? Voici un célèbre philanthrope*[7]. *Ai-je envie de me confesser? Voici un évêque....* »

Bien entendu, Robert de Flers devint académicien et Gaston de Caillavet dut seulement à la mort de ne point le devenir.

D'après AURÉLIEN PHILIPP. *Air-France Revue.*

1. **Fam.** Énormes.
2. Voir notre tome IV, page 112.
3. **Si** je suis... **si** je souhaite.
4. Délai accordé pour commencer le service militaire.
5. Qui est **un délit**, une infraction à la loi.
6. De perdre mes illusions (le scepticisme, c'est **le doute**. Le contraire est **la certitude**).
7. Celui qui aime les hommes et leur fait du bien. Le contraire est : **misanthrope**.

4. *BALZAC CANDIDAT A L'ACADÉMIE*

Voici ce que Victor Hugo nous a raconté hier, 2 mars 1877, en souvenir d'un grand écrivain :

« Je passais en voiture dans la rue du Faubourg-Saint-Honoré, quand, devant l'église, j'aperçus M. de Balzac qui me faisait signe d'arrêter. Je voulus descendre; il m'en empêcha et me dit, en me prenant les mains :

« Je voulais aller vous voir. Vous savez que je me porte à l'Académie?

— Non.

— Eh bien, je vous le dis. Qu'en pensez-vous?

— Je pense que vous arriverez trop tard. Vous n'aurez que ma voix.

— C'est surtout votre voix que je veux.

— Êtes-vous tout à fait décidé?

— Tout à fait. »

Balzac me quitta. L'élection était déjà à peu près convenue; des noms très littéraires s'étaient ralliés, pour des motifs politiques, à la candidature de M. Vatout. J'essayai de faire de la propagande pour Balzac; je me heurtai à des idées arrêtées et n'obtins aucun succès. J'étais contrarié de voir un homme comme Balzac réduit à une seule voix, et songeais, que si j'en obtenais une seconde, je créerais dans son esprit un doute favorable pour chacun de mes collègues.

Comment conquérir cette voix?

Le jour de l'élection, j'étais assis auprès de l'excellent Pongerville, le meilleur des hommes ; je lui demandai à brûle-pourpoint :

« Pour qui votez-vous?

— Pour Vatout, comme vous savez.

— Je le sais si peu, que je viens vous demander de voter pour Balzac.

— Impossible.

— Pourquoi cela?

— Parce que voilà mon bulletin tout préparé : Voyez : *Vatout.*

— Oh! cela ne fait rien. »

Et sur deux carrés de papier, de ma plus belle écriture, j'écrivis : *Balzac.*

« Eh bien? me dit Pongerville.

— Eh bien, vous allez voir. »

L'huissier qui recueillait les votes s'approcha de nous, je lui remis un des bulletins que j'avais préparés. Pongerville tendit à son tour la main pour jeter le nom de Vatout dans l'urne ; mais une tape amicale que je lui donnai sur les doigts fit tomber son papier à terre. Il le regarda, parut indécis, et comme je lui offrais le second bulletin sur lequel était écrit le nom de Balzac, il sourit, le prit et le donna de bonne grâce. »

Et voilà comment Honoré de Balzac eut deux voix au dépouillement du scrutin de l'Académie.

RICHARD LESCLIDE. *Les Propos de Table de Victor Hugo.* Dentu.

GRAMMAIRE

LE PASSÉ ANTÉRIEUR

I. — Rappelons que ***le passé antérieur*** exprime, *comme le plus-que-parfait,* une action qui s'est **terminée avant un certain moment du passé.** Mais, dans la pratique, son emploi est très distinct de celui du plus-que-parfait, qu'il ne remplace presque jamais.

Dans une *proposition subordonnée,* on ne l'utilise qu'après des conjonctions ou locutions de temps telles que : **quand, lorsque, après que, aussitôt que, dès que, à peine** (inversion du sujet)... **que** — et seulement **si** le verbe de la **principale** est au **passé simple :** DÈS QU'IL EUT APERÇU *Balzac, Victor Hugo voulut descendre.* — A PEINE EUT-IL APERÇU *Balzac,* QU'*il voulut descendre.*

II. — ***Dans une proposition non subordonnée,*** il exprime le **résultat** d'une action qui s'est *achevée très rapidement;* il s'accompagne d'une expression de temps comme : *bientôt, vite, en un instant :*

Victor Hugo EUT VITE DÉCIDÉ *de voter pour Balzac.*

En ce cas, dans **la langue parlée,** le **passé surcomposé** remplace le passé antérieur,

IL A EU VITE PRIS *sa décision.*

I) **Remplacez** le passé antérieur par le **passé surcomposé** (v. p. 115) et le passé simple par le **passé composé** : *Quand les enfants eurent regagné le logis, la mère se sentit soulagée. — Dès que j'eus sonné à la porte, mon ami accourut m'ouvrir. — Dès que le comédien eut terminé sa tirade, les bravos éclatèrent.*

II) **Mettez** au temps convenable les verbes entre parenthèses : *Après que Richelieu* (fonder) *l'Académie française, il la plaça sous sa protection. — Dès que le chat* (apercevoir) *la souris, il a bondi sur elle. — Lorsque Robert de Flers* (écrire) *sa comédie, certaines gens pensèrent qu'il se fermait les portes de l'Académie française. — Quand Victor Hugo* (préparer) *les deux bulletins, il en remit un à son collègue.*

III) **Formez** une proposition indépendante avec chacun des trois verbes suivants employés **au passé antérieur**, en ajoutant les expressions : *vite, bientôt, en un instant, en un clin d'œil : Avaler* (le verre de vin) — *écrire* (la lettre de démission) — (les journaux) *répandre* (la bonne nouvelle) — (la maîtresse de maison) *mettre* (la table).

IV) Faites le même exercice en **mettant** ces verbes au **passé simple**, et expliquez la **nuance** de sens.

V) **Mettez** les mêmes verbes au **passé surcomposé** et expliquez **la différence** avec les phrases de III.

VI) **Transformez** les phrases suivantes en y introduisant **à peine ... que** : *Dès qu'il eut appris son élection, il se fit faire un « habit vert ». — Aussitôt après son discours de réception, les bravos éclatèrent. — Dès mon entrée, je sentis que j'allais être mal accueilli. — Lorsque les bulletins eurent été déposés dans l'urne, on connut le nom de l'élu.*

VII) **Essai.** Imaginez les émotions par lesquelles passe un candidat (à l'Académie, à la députation, etc.) **avant** le vote, **pendant** le dépouillement du scrutin et **après** la proclamation des résultats.

5. *COMMENT SE RÉDIGE LE CÉLÈBRE « DICTIONNAIRE DE L'ACADÉMIE »*

[En séance de Commission] le secrétaire perpétuel[1] lit chaque mot, sa définition, les exemples; propose ses corrections à faire, l'adjonction[2] possible des mots nouveaux. Chacun écoute, en suivant le texte à corriger, collé à raison d'une colonne à la page sur un cahier blanc, discute le texte établi, en suggère une modification. La meilleure formule est adoptée et, dans nos séances régulières, une fois expédiées les affaires courantes[3], et quand le directeur a demandé si l'Académie « veut faire un peu de dictionnaire », on nous distribue, à tous, nos cahiers préparés; le secrétaire perpétuel relit chaque mot, les propositions ajoutées, les corrections suggérées par la Commission; chacun dit son mot, présente ses observations et, l'accord fait, on passe au suivant. Le nouveau texte admis est conservé, il va s'empiler dans une armoire, en attendant que la revision soit accomplie de A à Z.

Je n'ai aucune honte à vous apprendre que nous n'en sommes qu'au milieu de la lettre B. Comme nous savons qu'il ne peut pas y avoir d'édition nouvelle, utile, du dictionnaire de l'Académie avant vingt-cinq ou trente ans, nous ne sommes pas pressés. Quand on sera arrivé à la fin du Z, l'Académie procédera à un examen, rapide celui-là,

1. Il est *élu à vie* pour administrer l'académie.
2. Action d'ajouter; l'addition.
3. Une fois réglées (= après avoir réglé) les questions *en cours*.

de toute la revision obtenue jusque-là, l'amendera[1] où il faut, et on pourra donner le texte à l'imprimeur. Ce sera la neuvième édition de notre dictionnaire; en trois siècles et demi, cela aura fait à peu près trois éditions par siècle, c'est très suffisant pour enregistrer l'usage nouveau qui s'est établi.

Je crois bon de vous montrer par quelques exemples comme il change. Entre la septième édition de 1878 et la huitième de 1935, il s'est produit un accroissement considérable dans la langue : pensez à toutes les applications des inventions nouvelles en physique, en chimie, en mécanique : l'automobile, l'aviation, l'électricité. Cela nécessitait beaucoup de termes nouveaux, mais il faut noter que le dictionnaire de l'Académie, qui n'est pas un dictionnaire historique, et qui n'est pas non plus un dictionnaire d'Arts et Métiers, qui ne s'occupe que de la langue, n'a pas à enregistrer les termes techniques trop savants. L'édition de 1935, qui reste valable dans l'ensemble, doit déjà être modifiée, corrigée et accrue sur certains points. L'affaire de la bombe atomique, par exemple, exigera d'abord d'indispensables adjonctions au mot atome, au mot bombe, au mot désagrégation. Dans l'ordre social, il a fallu déjà ajouter au mot « assistant » l'exemple de la définition d' « Assistante Sociale », fonction qui n'existait pas auparavant ....

L'argot : une grande question à l'Académie. L'usage nouveau n'est pas toujours très distingué. L'argot tend à envahir la langue et, depuis que tout le monde a passé par la caserne, le langage de caserne est entré dans la circulation et même dans la littérature. Dans quelle mesure l'accepter? L'Académie a accepté depuis longtemps le mot « chic », venu du langage des peintres; et le mot « épatant » qui vient d'épater, au sens d'étonner. Il n'est pas douteux, quand nous en serons à la lettre M, qu'il faudra mettre dans le dictionnaire le mot « marrant », le verbe « se marrer », qui sont devenus usuels. On observera qu'ils sont familiers ou populaires. La difficulté sera d'expliquer ce que ces termes signifient exactement, car leur application est contradictoire. Vous dites très bien : « J'en ai marre » pour expliquer que vous en avez assez. Et cependant vous dites ou vous direz très bien : « C'est marrant », pour constater une drôlerie ou : « Je me marre bien », pour exprimer que vous vous amusez beaucoup. Excusez-moi si je dis « vous »; mais vous avez certainement, les uns et les autres, des fils « qui se marrent bien » et qui le disent comme ça. Au reste « marrant » a déjà fait son entrée à l'Académie. Lors d'une assez récente réception, le directeur en exercice eut l'occasion d'égayer un peu son discours. Et comme on riait, quelqu'un qui me l'a rapporté, [entendit] une très jolie voisine, et fort élégante, comme il convient au lieu et au jour, s'écrier le plus naturellement du monde : « Mais il est très marrant, celui-là! »

ÉMILE HENRIOT, de l'Académie Française. *Conférence faite aux « Annales ».*

1. La modifiera en l'**améliorant.**

■

6. *LA DÉPOUILLE DE NAPOLÉON Ier ENTRE AUX INVALIDES*

(décembre 1840)

... Le cortège approche.

Il est midi et demi.

A l'extrémité de l'esplanade[1], vers la rivière, une double rangée de grenadiers à cheval, à buffleteries[2] jaunes, débouche gravement. C'est la gendarmerie de la Seine. C'est la tête du cortège. En ce moment le soleil fait son devoir et apparaît magnifiquement. Nous sommes dans le mois d'Austerlitz[3].

Après les bonnets à poil de la gendarmerie de la Seine, les casques de cuivre de la garde municipale de Paris, puis les flammes tricolores des lanciers secouées par le vent d'une façon charmante. Fanfares et tambours.

Un homme en blouse bleue grimpe par les charpentes extérieures, au risque de se rompre le cou, dans l'estrade qui me fait face. Personne ne l'aide. Un spectateur en gants blancs le regarde faire et ne lui tend pas la main. L'homme arrive pourtant. (...)

La garde nationale à cheval paraît. Brouhaha dans la foule. Elle est en assez bon ordre; mais c'est une troupe sans gloire[4], et cela fait un trou dans un pareil cortège. On rit.

J'entends ce dialogue :

« Tiens! ce gros colonel! Comme il tient drôlement son sabre!

— Qu'est-ce que c'est que ça? — C'est Montalivet[5]. »

D'interminables légions de garde nationale à pied défilent maintenant, fusils renversés[6], dans l'ombre de ce ciel gris. Un garde national à cheval, qui laisse tomber son chapska[7] et galope ainsi quelque temps nu-tête malgré qu'il en ait[8], amuse fort la galerie, c'est-à-dire cent mille personnes. (...)

Tout à coup le canon éclate à la fois à trois points différents de l'horizon. Ce triple bruit simultané enferme l'oreille dans une sorte de triangle formidable et superbe. Des tambours éloignés battent aux champs[9].

Le char de l'Empereur apparaît.

Le soleil, voilé jusqu'à ce moment, reparaît en même temps. L'effet est prodigieux.

On voit au loin, dans la vapeur et dans le soleil, sur le fond gris et roux des arbres des Champs-Élysées, à travers de grandes statues blanches qui ressemblent à des fantômes, se mouvoir lentement une espèce de montagne d'or. On n'en distingue encore rien qu'une sorte de scintillement lumineux qui fait étinceler sur toute la surface du

1. L'esplanade des Invalides : vaste étendue *plane* par laquelle on accède aux Invalides.
2. Harnachements de cuir (ceinturon, giberne, etc.).
3. Le soleil qui illumina la fin de la bataille d'Austerlitz (2 décembre 1805) est historique.
4. La garde nationale était un corps de troupe bourgeois, chargé du « maintien de l'ordre ».
5. Homme politique de l'époque.
6. En signe de deuil.
7. Haute coiffure militaire, à fond évasé, comme en portaient les soldats polonais.
8. Malgré lui (littéralement : si *mauvais gré* qu'il en ait, si *désagréable* que cela lui soit).
9. Roulement de tambours en marque d'honneur.

char tantôt des étoiles, tantôt des éclairs. Une immense rumeur enveloppe cette apparition.

On dirait que ce char traîne après lui l'acclamation de toute la ville comme une torche traîne sa fumée. (...)

Le char avance lentement. On commence à en distinguer la forme. (...)

Voici un cheval blanc couvert, de la tête aux pieds, d'un crêpe violet, accompagné d'un chambellan bleu ciel brodé d'argent et conduit par deux valets de pied vêtus de vert et galonnés d'or. C'est la livrée[1] de l'Empereur. Frémissement dans la foule : « *C'est le cheval de bataille de Napoléon!* » La plupart le croyaient fortement. Pour peu que[2] le cheval eût servi deux ans à l'Empereur, il aurait trente ans, ce qui est un bel âge de cheval.



Le tombeau de Napoléon Ier, aux Invalides. Il est en porpyhre rouge de Russie. Le rouge était, à Rome, la couleur des sépultures impériales.

Le fait est que ce palefroi est un bon vieux cheval-comparse qui remplit depuis une dizaine d'années l'emploi de cheval de bataille dans tous les enterrements militaires auxquels préside l'administration des pompes funèbres. (...)

Après le cheval viennent en lignes sévères et pressées les cinq cents marins de la *Belle-Poule*[3], jeunes visages pour la plupart, en tenue de combat, en veste ronde, le chapeau rond verni sur la tête, les pistolets à la ceinture, la hache d'abordage à la main et le sabre au côté, un sabre court à large poignée de fer poli. (...)

1. = Le vert était la *couleur* que portaient les serviteurs de Napoléon.
2. Supposons seulement que.... Même si le cheval n'avait servi que deux ans....
3. Nom du navire de guerre qui rapporta de Sainte-Hélène la dépouille de l'empereur.



Le char funèbre de Napoléon arrivant aux Invalides. (Estampe de l'époque.)

(Enfin le char funèbre passe devant Hugo.)

Je puis le regarder à mon aise. L'ensemble a de la grandeur. C'est une énorme masse, dorée entièrement, dont les étages vont pyramidant au-dessus des quatre grosses roues dorées qui la portent. Sous le crêpe violet semé d'abeilles[1], qui le recouvre du haut en bas, on distingue d'assez beaux détails : les aigles du soubassement, les quatorze victoires du couronnement[2] portant, sur une table d'or, un simulacre de cercueil. Le vrai cercueil est invisible. On l'a déposé dans la cave du soubassement, ce qui diminue l'émotion. (...)

Rien de plus surprenant et de plus superbe que l'attelage de seize chevaux qui traînent le char. Ce sont d'effrayantes bêtes, empanachées de plumes blanches jusqu'aux reins, et couvertes de la tête aux pieds d'un splendide caparaçon de drap d'or, lequel ne laisse voir que leurs yeux, ce qui leur donne je ne sais quel air terrible de chevaux-fantômes.

Des valets de pied à la livrée impériale[3] conduisent cette cavalcade formidable.

1. Napoléon avait choisi l'*abeille* comme symbole de son règne. Les rois de France avaient pour symbole la *fleur de lis*. — 2. Du sommet. — 3. Voir p. 147, n. 1.

En revanche, les dignes et vénérables généraux qui portent les cordons du poêle[1] ont la mine la moins fantastique qui soit. En tête deux maréchaux, le duc de Reggio, petit et borgne, à droite; à gauche, le comte Molitor; en arrière, à droite, un amiral, le baron Duperré, gros et jovial marin; à gauche, un lieutenant général, le comte Bertrand, cassé, vieilli, épuisé; noble et illustre figure. Tous les quatre sont revêtus du cordon rouge[2]. (...)

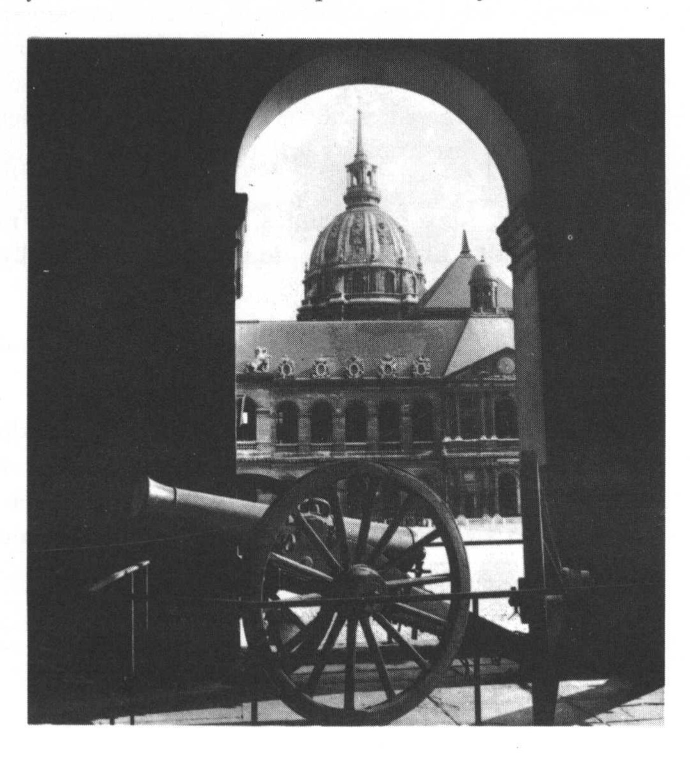
Le char n'entre pas dans la cour des Invalides, la grille posée par Louis XIV serait trop basse. Il se détourne à droite; on voit les marins entrer dans le soubassement et ressortir avec le cercueil, puis disparaître sous le porche élevé à l'entrée du palais. Ils sont dans la cour.

C'est fini pour les spectateurs du dehors. Ils descendent à grand bruit et en toute hâte des estrades. Des groupes s'arrêtent de distance en distance devant des affiches collées sur les planches et ainsi conçues : LEROY, LIMONADIER, *rue de la Serpe, près des Invalides. — Vins fins et pâtisseries chaudes....*

VICTOR HUGO. *Choses vues.*

1. Le poêle (latin *pallium*, manteau) est le drap qui recouvre le cercueil. Tenir les cordons du poêle, aux quatre angles du char funèbre, est un grand honneur en France. (Ne pas confondre avec *le poêle* qui chauffe la chambre, ou *la* poêle à frire!)
2. Le grand cordon de la Légion d'honneur.

Les Invalides. Construits sur l'ordre de Louis XIV, les Invalides abritèrent d'abord 7 000 vieux soldats blessés et infirmes. Le dôme de la chapelle est un chef-d'œuvre d'harmonie et de noblesse.



7. *LA TOUR EIFFEL*

Vedette de Paris depuis plus de soixante-dix ans.
(Hauteur : 318 m. — *Poids :* 7 000 tonnes seulement.*)*

C'est une grande dame, dit-on. Elle a la tête dans les nuages, les pieds sur terre[1] et une santé de fer[2]. Son âge? plus de 70 ans. Son nom? Tour Eiffel. Vedette depuis sa naissance (et même avant) elle a suscité bien des commentaires sérieux ou badins[3] quand elle n'a pas soulevé des polémiques passionnées....

Ainsi, nous sommes en 1887. Premiers coups de pioche des terrassiers dans le sol du Champ-de-Mars : la construction de la tour est commencée.

Aussitôt, levée de boucliers[4] contre cette intruse[5]. Une protestation est adressée au ministère par des personnalités des Lettres et des Arts :

« Nous venons, écrivains, peintres, sculpteurs, architectes, amateurs passionnés de la beauté jusqu'ici intacte de Paris, protester de toutes nos forces, de toute notre indignation au nom du goût français méconnu (...) contre l'érection, en plein cœur de notre capitale, de l'inutile et monstrueuse Tour Eiffel, que la malignité publique, souvent empreinte de bon sens et d'esprit de justice, a déjà baptisée du nom de « Tour de Babel ». Sans tomber dans l'exaltation du chauvinisme, nous avons le droit de proclamer bien haut que Paris est la ville sans rivale dans le monde. Au-dessus de ses rues, de ses boulevards élargis, le long de ses quais admirables, du milieu de ses magnifiques promenades, surgissent les plus nobles monuments que le génie humain ait enfantés. (...)

« Allons-nous donc laisser profaner tout cela? Car la tour Eiffel, c'est, n'en doutez pas, le déshonneur de Paris. Chacun le sent, chacun le dit, chacun s'en afflige profondément, (...) Lorsque les étrangers viendront visiter notre Exposition, ils s'écrieront, alarmés : « Quoi? C'est cette horreur que les Français ont trouvée pour nous donner une idée de leur goût si fort vanté? »

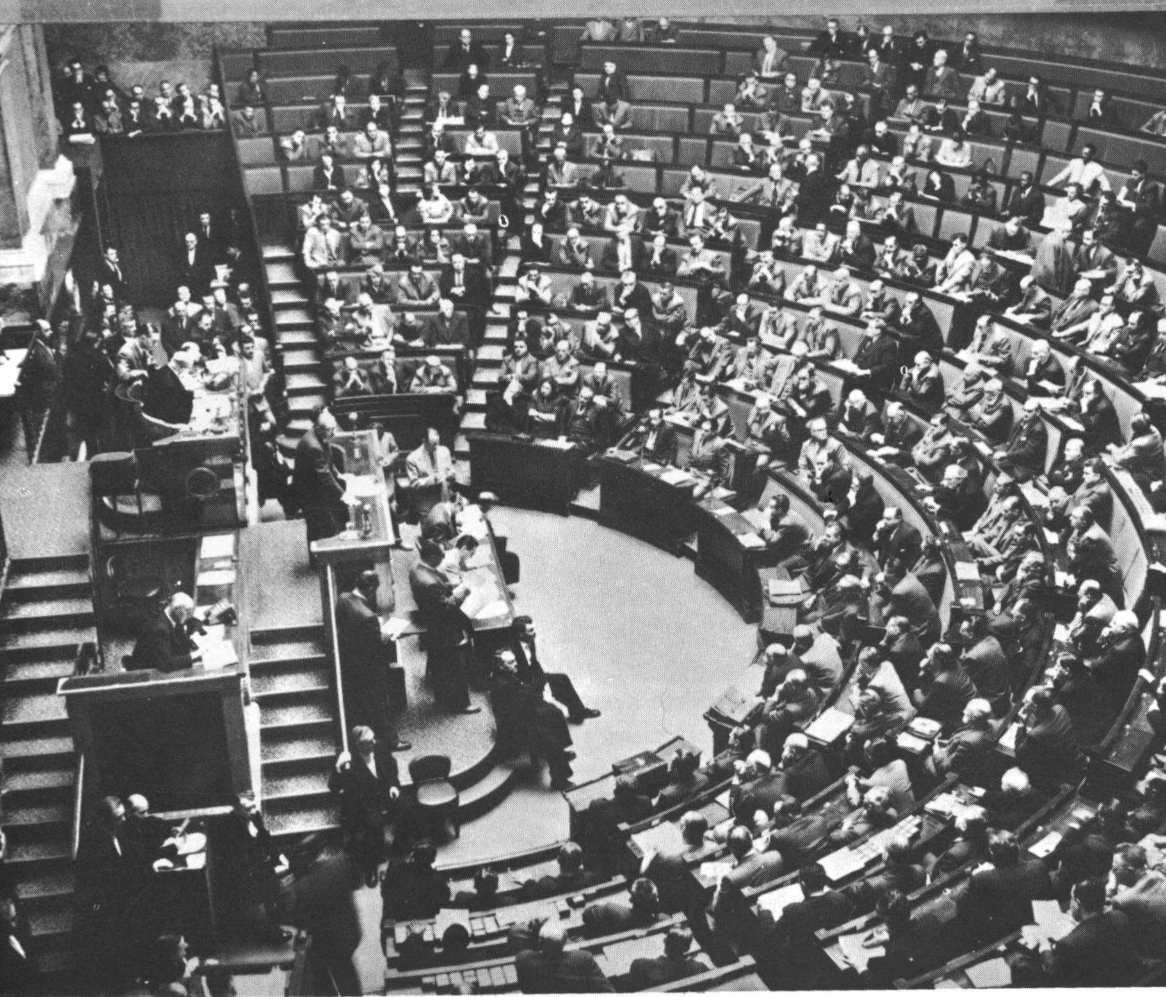
C'est signé : Charles Gounod, Alexandre Dumas, Charles Garnier, François Coppée, Victorien Sardou, Leconte de Lisle, Guy de Maupassant, Sully-Prudhomme, J.-K. Huysmans...

(Et puis, on s'habitua si bien à cette étrange construction que Leconte de Lisle, le premier, vint faire son « mea culpa ») :

« [Le poète a le devoir de saluer], dit-il, une audace magnifique, dont la majesté suffit amplement à le satisfaire. Ce colosse rigide et froid peut lui apparaître comme un témoin de fer dressé par l'homme vers l'azur, pour attester son immuable résolution d'y atteindre et de s'y établir. »

D'après JEAN PRÉVOT. *Europe.*

1. *Avoir la tête dans les nuages* : être quelque peu rêveur et étourdi. *Avoir les pieds sur terre* : être, au contraire, très positif.
2. On dit une santé de fer pour une santé à toute épreuve. Il y a encore ici un jeu de mots. Lequel?
3. Badins = légers et plaisants.
4. Opposition générale.
5. Intrus = on appelle ainsi celui qui s'introduit quelque part sans y avoir été autorisé, et qui gêne les autres.



Séance à l'Assemblée Nationale.
Le Palais-Bourbon, siège de l'Assemblée Nationale, donne sur le pont de la Concorde.

8. *SUR L'ACTUELLE PLACE DE LA CONCORDE*

L'exécution de Louis XVI.

Le général Santerre entra[1] le chapeau sur la tête. Le fameux brasseur[2] du faubourg Saint-Antoine était alors l'homme le plus populaire de Paris; il devait en partie sa vogue à son bon cœur — sa brasserie était devenue soupe populaire — mais aussi à l'excellence de sa bière qui coulait à flots pour les patriotes. Il était suivi des commissaires, d'une députation du département et de deux gendarmes....

« Vous venez me chercher?

1. Dans la prison du Temple, où Louis XVI était incarcéré (v. p. 152, note 5).

2. Santerre était un *fabricant de bière* devenu commandant de la garde nationale de Paris.

— Oui. »

Louis alla chercher son testament et le tendit à un nommé Roux, prêtre assermenté[1].

« Cela ne me regarde point, répondit l'homme, je ne suis pas ici pour faire vos commissions, mais pour vous conduire à l'échafaud.

— C'est juste », soupira Louis XVI avec douceur.

« J'étais derrière le roi près de la cheminée, écrira plus tard Cléry[2]; il se tourna vers moi et je lui présentai sa redingote.

« — Je n'en ai pas besoin, me dit-il, donnez-moi seulement mon chapeau.

« Je le lui remis. Sa main rencontra la mienne, qu'il serra pour la dernière fois.

« — Messieurs, dit-il, je désirerais que Cléry restât auprès de mon fils qui est accoutumé à ses soins. J'espère que la Commune[3] accueillera cette demande.

« Puis regardant Santerre :

« — Partons!

« Je restai seul dans la chambre, navré[4] de douleur.... Les tambours et les trompettes annoncèrent que Sa Majesté avait quitté la tour[5].... »

En ce soir du 21 janvier, Cléry, tout en faisant semblant de manger, n'a pas le courage d'interroger les commissaires pour avoir des détails. Mais, soudain, du jardin, monte un cliquetis d'armes. La porte s'ouvre quelques secondes plus tard. C'est Santerre, suivi de quelques officiers. Il vient s'inviter à dîner et, tout aussitôt, « avec un sang-froid sans égal », rapportera l'un des convives, il se mit à raconter l'exécution « sans en omettre aucune circonstance ».

Monté sur le plus beau cheval de sa brasserie — une bête gigantesque que les jours de foire on « déguisait » en éléphant —, il avait précédé la voiture du condamné. Devant, derrière, un groupe considérable de troupes à pied et à cheval, des canons et surtout des tambours, une multitude de tambours, qui battaient sans relâche. Le long du parcours — la rue du Temple et les Boulevards — de chaque côté de la chaussée, quatre rangées de troupes; les rues étaient presque désertes. Personne aux fenêtres; à des distances rapprochées, de forts détachements de grenadiers étaient massés; le soleil était caché sous un brouillard épais. (...)

A dix heures vingt, le cortège débouchait place de la Révolution — notre actuelle place de la Concorde. Vingt mille hommes[6] étaient massés. Sur la terrasse des Tuileries, des curieux, deux rangs à peine, regardaient avec des lorgnettes. Les tambours battaient toujours. La voiture s'arrêta au pied de l'échafaud. Le roi, sentant que le carrosse n'avançait plus, leva les yeux, ferma son bréviaire[7] en maintenant le doigt à la page qu'il lisait et se tournant vers l'abbé Edgeworth, lui demanda :

1. Prêtre qui, en 1790, avait prêté serment à la constitution civile du clergé, se ralliant ainsi à la Révolution.
2. Valet de chambre de Louis XVI.
3. Le Conseil populaire qui administrait Paris.
4. Profondément blessé.
5. La *tour du Temple* (construite par les *Chevaliers Templiers de Jérusalem* au XIIIe siècle). Cette tour où la famille royale avait été enfermée en 1792, fut abattue en 1811. Le quartier s'appelle encore aujourd'hui quartier du Temple (V. p. 116).
6. 20 000 *soldats*.
7. Livre contenant les prières de la journée, et d'un usage quotidien chez les prêtres catholiques.



« Nous voici arrivés, si je ne me trompe. »

Le prêtre se tut et s'inclina. Louis rouvrit le livre et lut les derniers versets du psaume inachevé. Le bourreau ouvrit la portière. Dès que le roi fut descendu, trois aides l'entourèrent et voulurent lui ôter son habit, mais il les repoussa avec fermeté. Il enleva lui-même sa veste, ouvrit son col, puis s'agenouilla aux pieds de l'abbé lui demandant sa dernière bénédiction. Comme il se relevait, les valets de Sanson[1] s'approchèrent.

« Que voulez-vous?

— Vous lier.

— Me lier? Non, je n'y consentirais jamais! »

Mais l'abbé murmura :

« Souffrez cet outrage, comme une dernière ressemblance avec le Dieu qui va être votre récompense. »

Louis tendit ses mains.

« Faites ce que vous voudrez! »

Rapidement, les poignets furent liés derrière le dos avec un mouchoir; les cheveux étaient coupés par Sanson. Appuyé au bras de son confesseur, le roi monta péniblement les degrés raides de l'échafaud. Soudain, il écarta le prêtre et s'avança avec vivacité jusqu'au bord de la plate-forme. Il fit un signe aux tambours qui se trouvaient devant lui et ceux-ci, impressionnés, s'arrêtèrent de battre.

1. Bourreau de Paris pendant la Révolution.

« Français! cria le Roi avec une voix qui s'entendit jusqu'au bout de la place, je meurs innocent; je pardonne aux auteurs de ma mort, je prie Dieu que le sang qui va être répandu ne retombe jamais sur la France! Et vous, peuple infortuné.... »

« — Je brandis aussitôt mon sabre, racontait Santerre. Les tambours commencent un roulement et l'on ne perçoit plus une parole. Le roi frappe du pied et leur crie de cesser; mes aides de camp pressent le bourreau de faire son métier. Finalement, Sanson et ses valets entraînent Louis et l'attachent. Il parlait sans cesse avec animation, sans qu'on entendît rien, à cause des tambours, si ce n'est un cri affreux que la chute du couteau étouffa. »

André Castelot. *Le Grand Siècle de Paris*, Le livre contemporain, Amiot-Dumont.

Le vocabulaire français

(Famille du mot **livre** — trois *racines* : latines (*liber*, *livre*) — grecque (*biblion*). **Expliquez :** Louis XVI rouvrit *le livre.* — Les nouveaux époux reçoivent du maire un « *livret* de famille » où seront enregistrées les naissances à venir. — Meilhac et Halévy ont écrit le *livret* de beaucoup d'opérettes; Meilhac et Halévy ont été les *librettistes* préférés d'Offenbach. — Ce *libelle* nuit plus à son auteur qu'à celui qu'il attaque. — Veillez bien à la façon dont vous *libellez* votre demande. — Mon ami possède une magnifique collection d'*ex-libris.* — Le *libraire* m'a conseillé d'acheter ce roman. — Toute la vitrine de la *librairie* est consacrée au nouvel académicien. — J'ai acheté une *Bible* très ancienne. — A la *Bibliothèque* Nationale, il y a de très nombreux *bibliothécaires.* — La *bibliographie* des ouvrages consacrés à Balzac remplit un volume entier. — Mon ami adore les beaux livres : c'est un *bibliophile* passionné.





10. De la Concorde aux Grands Boulevards

1. *HAUTE COUTURE ET MANNEQUINS*

Voici un aperçu de la vie que mènent les « mannequins ». On trouvera dans notre tome IV (La France et ses écrivains) *un texte satirique sur les émotions du couturier présentant sa collection.*

Ce petit monde ne ressemble en rien à l'image qu'on pourrait s'en faire d'après une légende de la Belle Époque[1] qui a la vie dure. On s'y représentait les mannequins attendues[2] sous le porche des maisons de couture par des messieurs en pelisse dont elles prenaient le bras pour aller s'engouffrer frileusement dans des voitures dorées qui les menaient vers des aventures non moins dorées. Aujourd'hui, ce sont leurs maris qui les attendent, en grognant parce qu'elles sont en retard. A vrai dire la plupart d'entre elles s'en vont seules, en hâte; elles sautent dans un taxi ou dans le métro pour rentrer chez elles. Les plus favorisées roulent en Simca[3] comme de bonnes bourgeoises. (...)

On peut dire qu'en général un mannequin est une femme mince et grande, mais toute définition standardisée et impersonnelle ne signifie rien. Un mannequin doit *être*, c'est-à-dire avoir sa vie propre; (...) C'est dire qu'il faut des « jeunes filles[4] » grandes, moyennes et petites, brunes ou blondes, très jeunes et un peu moins jeunes. En dépit de ces dissemblances, il doit régner entre elles un style, une espèce d'air de famille, l'air de la maison où elles travaillent.



Pour devenir mannequin, il faut d'abord apprendre à marcher. Ce n'est pas facile. Bien des actrices et mêmes des danseuses sont venues se présenter à moi et ont été, à leur grand étonnement, éconduites[5]. (...) Comme les robes réussies, les mannequins-nées sont élégantes et prennent leur maximum d'effet et d'expression. (...) Les Premières[6] houspillent[7] le mannequin, car, pour leur chère robe, il n'y a jamais trop d'égards :

1. On appelle ainsi les années 1900 antérieures à la 1re guerre mondiale.
2. On dit : **un** mannequin. Mais, comme ici le mot s'applique à des femmes, Dior préfère mettre l'adjectif au féminin, pour éviter la confusion avec l'objet matériel (personnage de bois par ex.) sur lequel la couturière ajuste la robe qu'elle façonne.
3. Marque d'automobile.
4. C'est le nom donné par le couturier à ses mannequins qu' « elles » soient, ou non, mariées.
5. Refusées.
6. Les couturières qui dirigent un atelier.
7. Réprimandent, sans méchanceté.

« Ne t'assieds pas, tu vas me la froisser! »

« Ne t'agite plus, tu vas déformer ton drapé! »

A les entendre, on croirait que les modèles sont un objet de contemplation, une idole vénérée qui, pour rien au monde, ne devrait remuer et vivre. Elles disent « ma robe » comme l'apprenti du Moyen Age disait « mon chef-d'œuvre ». (...)

Une ou deux fois l'an, ma collection va prendre l'air[1]. On appelle souvent les mannequins les « ambassadrices de l'élégance »; c'est bien en effet, la Carrière[2] — leur carrière — qui les conduit parfois aux quatre coins du monde : au Japon, en Afrique du Sud, en Grèce, en Angleterre, en Écosse, en Autriche, en Italie, en Amérique du Sud. En général, la petite équipe chargée de présenter à l'étranger la mode de la saison se compose de huit « jeunes filles » et de quatre habilleuses, accompagnées de M. de Maussabré ou de M. Donati qui dirigent le Service de Publicité. (...)

Bien sûr, les mannequins sont souvent capricieuses. Je sais que dans la maison on me taxe de trop d'indulgence à leur égard :

« Monsieur Dior et ses mannequins! » (...) Je ne dis rien. Mes mannequins, c'est la vie de mes robes, et je veux que mes robes soient heureuses.

Le jour de la « présentation » est venu :

Des gens se dressent pour attirer l'attention d'un ami aperçu à l'autre extrémité du salon, des retardataires réclament un programme. On s'offre des bonbons. Une « jeune fille » parcourt les rangs en distribuant des éventails; les cigarettes s'allument.

Lorsque le premier mannequin entre, par miracle, tout le monde est assis et aussitôt le silence se fait. De la porte, l' « aboyeuse[3] » annonce le modèle et en répète le numéro en anglais :

« Numéro quatorze. « Écosse ». *Fourteen.* »

La « jeune fille » fait son passage, virevolte[4], arpente l'étroit passage entre les chaises et repart. A l'approche du second salon, une autre aboyeuse répercute l'annonce :

« Numéro quatorze. « Écosse ». *Fourteen.* »

L'écho va rebondir une troisième fois sur le palier :

« Numéro quatorze. « Écosse ». *Fourteen.* »

Derrière le rideau gris, nous sommes aux aguets et les vingt premières minutes s'écoulent d'ordinaire dans un silence lourd d'inquiétude et d'espérance. J'ose à peine demander aux mannequins l'effet qu'elles ont produit. Puis leur air satisfait commence à m'enhardir. Je pose quelques questions auxquelles on me répond :

« Oh! oui, Monsieur, ça plaît! »

ou :

« On a beaucoup noté. »

1. Se promener à l'Étranger.
2. Avec un C majuscule, ce mot désigne les Ambassades.
3. Celle qui fait l'annonce à haute voix, comme un chien aboie (**argot** du métier).
4. Tourne sur elle-même, avec élégance.



“ Midinettes ” dans un atelier de couture.

Mais la détente ne se produit qu'avec le premier mannequin applaudi (...) et il faut plusieurs salves d'applaudissements pour créer l'enthousiasme. Alors, tout change. Entre deux déshabillages, les mannequins me jettent des bulletins de victoire :

« Ils « marchent ! »

« J'ai « eu » mes applaudissements ! »

Tremblant, je réclame des précisions :

« Est-ce que ça plaît autant que la dernière fois? »

La tête enfouie sous une jupe, elles répondent par des jugements hâtifs.

Pendant ce temps, la « mariée[1] » est allée s'habiller. Claire est mannequin par vocation; elle adore son métier et ne le quittera pas sans déchirement. Elle est mariée depuis bien des années, mais, de tous mes mannequins, c'est toujours elle qui incarne le mieux la jeune mariée. C'est là un rôle difficile, et il s'y attache une superstition: Les « petites mains[2] » qui travaillent à cette toilette ont coutume de coudre dans l'ourlet une mèche de leurs cheveux pour trouver un mari dans l'an qui vient, mais les

1. Le mannequin qui présente la robe de mariée. 2. Les jeunes ouvrières, les débutantes.

« jeunes filles » prétendent que présenter la robe de mariée, c'est se vouer à jamais au célibat. (...) Aidée de deux apprenties littéralement enfouies sous sa traîne, elle se fraie miraculeusement un chemin dans le passage encombré.

Enfin, elle est là. A temps. Les « petites » tendent la traîne à la demoiselle d'honneur. Le voile qui, un instant plus tôt, n'était qu'un chiffon, redevient un nuage vaporeux.... A l'entrée du premier salon, l'aboyeuse annonce :

« Grand Mariage! »

CHRISTIAN DIOR. *Souvenirs.*
Le livre contemporain, Amiot-Dumont.

GRAMMAIRE

LE CONDITIONNEL

I. — ***Le conditionnel*** présente un fait ***éventuel,*** qui ***dépend d'une condition,*** **exprimée ou non** par **si** :

SI *cette robe était bien coupée,* ELLE NE FERAIT *pas ces plis.* — BIEN COUPÉE, *cette robe* NE FERAIT PAS *ces plis.* — *Cette robe a été mal coupée.* AUTREMENT, *elle* NE FERAIT PAS *de plis.*

II. — ***On exprime aussi par le conditionnel :***

1° Une **affirmation atténuée** avec : vouloir, savoir, pouvoir :
JE VOUDRAIS *assister à une présentation de collection.* (Ici, désir, souhait.)
J'AURAIS VOULU, J'AURAIS BIEN VOULU *le revoir.* (Ici, regret.)
Ou avec n'importe quel verbe, en ajoutant : **volontiers** : J'ASSISTERAIS VOLONTIERS *à cette présentation.*

2° Une **nouvelle** non certaine, dont on ne veut pas prendre la responsabilité :
Le couturier, dit-on, SERAIT *très riche.* — IL AURAIT VENDU *sa clientèle, paraît-il.*

3° Un **rêve;** un plaisir **qu'on imagine :**
Dans la maison de mon rêve, IL Y AURAIT *des fleurs partout.*

4° **Un cri d'étonnement ou d'indignation :**
Moi! J'ACHÈTERAIS *cette camelote!*

III. — Rappelons que le conditionnel est employé ***comme futur du passé :***

Je prévoyais *que je* TROUVERAIS *chez vous les robes du dernier modèle.*
Je prévoyais *que vous* AURIEZ DÉJÀ TOUT VENDU *avant mon arrivée.* — (Ici, *futur antérieur du passé*).

IV. — Rappelons aussi que le ***plus-que-parfait du subjonctif*** peut, dans le français littéraire, être employé comme un ***conditionnel passé*** (on l'appelle souvent « 2e forme du conditionnel passé ») :

IL EÛT VOULU *partir plus tôt.* — S'IL EÛT ATTENDU (ou : s'il avait attendu) IL EÛT RENCONTRÉ son ami.

(Pour les PROPOSITIONS CONDITIONNELLES, voir pages 277, 278.)

I) **A quelle partie** de la leçon de grammaire se rapportent les **conditionnels** des phrases suivantes? — *Celui qui répondrait cela serait un sot. — Je voudrais vous montrer ma nouvelle collection. — J'espérais que vous auriez, dans votre magasin, l'article que je cherchais. — Quoi! Vous comprendriez si mal ce que je désire? — Si demain on transplantait les arbres de nos places provinciales dans le sol parisien, ils ne tarderaient pas à périr. — Ce serait bien amusant, se disait le gamin, de jouer un tour à cet homme ridicule.*

II) **Comment** est exprimée **la condition** dans les phrases suivantes? — *Si vous aviez ce livre en magasin, je l'achèterais tout de suite. — Mieux renseigné, j'aurais acheté un livre plus amusant. — Si vos ouvrières avaient été plus soigneuses, cette robe irait mieux à ma femme, qui ne me ferait pas de reproches. — Si ce client revenait la semaine prochaine, je le mettrais à la porte. — Si elle avait pu voir la tête du gamin, elle eût compris qu'il se moquait du bonhomme. — Moins cher, cet appareil me conviendrait parfaitement. — Mieux protégés des gaz meurtriers, les arbres parisiens seraient plus verts.*

III) **Mettez** les verbes entre parenthèses à l'**imparfait**, et faites la **concordance des temps** qui s'impose : *Je* (pense) *que le commerce devient de plus en plus difficile. — Le commerçant* (espère) *bien qu'il ne reverra jamais plus pareil client. — Le monsieur, après avoir examiné tous les articles,* (dit) *qu'il reviendra la semaine prochaine* (**mettez :** suivante), *et qu'ainsi il aura eu le temps de réfléchir pour faire son choix. Mais le marchand n'*(ignore) *pas qu'il aura montré vainement une grande patience, car ce client n'achètera jamais rien.*

IV) **Déterminez** la nuance marquée par le conditionnel (Désir? regret? affirmation atténuée?) : *Je voudrais vous dire un mot. — Il est désolé de son insuccès : il aurait tant voulu vous faire plaisir! — Je boirais volontiers un verre. — Je ne saurais vous renseigner. — Pourriez-vous être ici dès 8 heures?... Je crois que je pourrais.*

V) **Le paragraphe.** *Vous formulerez vos regrets sur une intéressante promenade que vous avez manquée à cause du mauvais temps. (Employez des conditionnels présents et passés exprimant une condition non réalisée.)*

VI) **Essai.** *Décrivez la maison de vos rêves, en employant le plus souvent possible le conditionnel.*

2. *UN « GRAND MAGASIN »*

Il se dresse, monumental, trois cents mètres de façade, hautes baies, marquises[1] à dorures, pierres sculptées et coupole où flottent les couleurs patronales, vert et tango....

Dix mille employés, dont six mille femmes, presque toutes jeunes et charmantes, vont entrer, chacun gagnant, du troisième sous-sol au septième étage dans le ciel, sa table et son comptoir, l'un des cent cinquante rayons de l'immense ruche : de la quincaillerie à la bonneterie pour dames, et de l'indienne[2] aux soies légères. Celui-ci grimpera à la comptabilité, sous les combles, celui-là descendra sous le trottoir, à la manipulation de la vaisselle. Cette jolie brune est à la vente directe, sa camarade à la correspondance. Cette blondinette[3] court aux paiements, ce quadragénaire à l'économat.

J'entre. L'escalier roulant commence à grignoter les étages, et les ascenseurs s'envolent vers les verrières. Aux portes, des inspecteurs contrôlent les entrées. Les pompiers achèvent l'ultime ronde, les rideaux de fer sont relevés. Il flotte une odeur de poudre de riz. Et sur toutes les tables, sur tous les mannequins, sur toutes les vitrines, s'étale,

1. Petits toits de verre, placés au-dessus d'une porte, d'une vitrine, etc. pour protéger de la pluie.

2. Toile de coton peinte ou imprimée qui fut d'abord fabriquée dans l'Inde.

3. Diminutif : petite blonde gentille.

comme une toile d'araignée, la housse grise qui protège, durant la nuit, les marchandises. La ruche s'éveille, entre les panneaux laiteux des glaces. Les rayons s'animent. C'est un monde : une ville inconnue dans la ville.

Tricots pour dames? Voici. — Voitures d'enfants? Voilà! — Articles de ménage? Au sous-sol! — Ameublement? Cinquième étage : ascenseur! —Costume tailleur[1]? Deuxième galerie! — Restaurant? Voyez terrasse! — Un taxi? Oui, Madame! — Articles pour fumeurs? Le rayon d'en face! — Librairie? Rez-de-chaussée à droite! — Confiserie? Rayon 88! — Dessous de bras? Tout de suite à gauche! — Quincaillerie? Voyez ménage[2]!

Ainsi : de tout, en tout, pour tout. Antiquités? Il y en a. Bimbeloterie[3] d'Orient, fourrures d'Alaska aussi. Tulles et voilettes? A la mercerie. Brosserie, modes, jupons, articles de voyage (...) linge de maison et travestis[4] : la production de la terre entière.

Tout ce qu'on veut, tout ce qu'il faut, et le reste.

« Et quand les piscines seront à la mode, nous en aurons. »

Il y a des jazz et du cinéma, de la photo automatique et de la télégraphie sans fil.

Une[5] règle : « La cliente a toujours raison! »

Un mot d'ordre : « Dire oui! »

Un souci : « Vendre! »

Un langage : « Oui, Madame; certainement, Madame; j'ai ça, Madame! »

Popeline, crêpe georgette, crêpeline, kasha, sultane, broché, soie[6], cloche de paille picot[7] ou genre manille[8].... Comprenne qui pourra. Les femmes comprennent ça. Elles

1. Désigne un vêtement de femme aux lignes très simples composé d'une jupe et d'une veste dont la coupe rappelle celle d'un veston d'homme.
2. **Fam.** : adressez-vous au rayon des articles de ménage.
3. Bibelots destinés à la décoration des intérieurs.
4. Déguisements.
5. Une **seule**.
6. Noms de différents tissus de soie, de laine ou de coton.
7. **En** picot, sorte de paille fine.
8. Imitant la paille traitée à Manille.

vont, viennent, glissent, tripotent, effleurent du bout des doigts, sur les comptoirs le madapolam[1] de coton blanc, la soie mercerisée[2], les parures en nansouk[3] léger et les plissés de linon[4], les rejettent et disent avec une moue : « Il n'y a rien ! »

Il y en a pour des millions ! Mais elles sont ici chez elles. Elles palpitent devant les glaces, tapotent leurs frisettes[5], avivent leurs yeux, mettent un doigt de poudre[6], retournent, commandent à pleins bras[7], font pivoter les vendeuses, les toisent[8], s'examinent, étouffent et se pâment.

Un grand magasin vend deux fois plus en province qu'à Paris, et ses voitures livrent, le soir même, à cent kilomètres à la ronde[9], jusqu'à Soissons, Étampes et Chartres, Compiègne, Gisors et Château-Thierry, l'achat fait à Paris le matin. Tous ont sept ou huit expositions annuelles, immenses foires qui secouent le désir encore[10], depuis celle « du jouet » en décembre, jusqu'à l'inventaire de juillet, pour reprendre « le tapis » en septembre, et en janvier « le blanc[11] », désert de neige et de crème, roi de la Nouveauté, prince de la Lingerie.

EMMANUEL BOURCIER. *Demoiselles de Magasin.*

1. Toile de coton fine et lisse.
2. Soie artificielle à base de coton.
3. Tissu léger de coton.
4. Tissu léger de lin.
5. Petites boucles de cheveux frisés.
6. Un peu de. On dit surtout : boire un doigt de vin (= comme **l'épaisseur** d'un doigt).
7. **Fam.** : énormément et sans hésiter.
8. Regardent de bas en haut avec un air de supériorité. La *toise* sert à mesurer la taille.
9. A cent kilomètres **tout autour de** Paris ; ou : **dans un rayon de** cent kilomètres.
10. Qui *excitent les désirs* des clients.
11. L'exposition de « blanc » concerne toute la lingerie de corps ou de maison.

GRAMMAIRE

LE SUBJONCTIF

Le subjonctif n'exprime pas comme l'indicatif une action réelle, mais une action *voulue*, *souhaitée* ou même seulement *pensée*.

On distingue ainsi : *Dis-lui que je* VIENS (action réelle) et : *Dis-lui* QU'IL VIENNE (action voulue par celui qui parle).

I. — ***Le subjonctif dans une proposition indépendante ou principale.*** — Il exprime :

Un ordre, à la 3e personne, que l'impératif ne possède pas. — « QUE *cette vendeuse insolente* PARTE *à l'instant !* »

Un désir, un souhait : « QUE *Madame* VEUILLE *bien accompagner la vendeuse au rayon de lingerie.* »

(**sans** « que », dans certaines expressions : COMPRENNE *qui pourra.* VIVE *la France !* PUISSIEZ-VOUS *réussir !* PLAISE *au Ciel que vous réussissiez ! Dieu vous* BÉNISSE ! *Ainsi* SOIT-IL !)

Une supposition : QUE *le vent* VIENNE *à cesser, (et) la pluie tombera.*
(**sans** « que » : SOIT *un triangle A B C* : formule mathématique).

Une exclamation indignée : *Moi !* QUE JE FASSE *cette honteuse démarche !*

II. — ***Principaux emplois du subjonctif dans une subordonnée.***

a) Après un verbe **de volonté, de désir** : Dior dit : « JE VEUX QUE *mes robes* SOIENT *heureuses.* » — SOUHAITONS QUE *cette guerre* SOIT *la dernière.* — DITES-LUI (= ordonnez-lui) QU'IL VIENNE. — RÉPONDEZ-LEUR QU'ILS FASSENT *vite.*

▪ Remarque : Quand le verbe **principal** est au **conditionnel présent,** le verbe subordonné se met souvent à l'**imparfait** du **subjonctif,** en français **écrit :** ON VOUDRAIT *que cette guerre* FÛT *la dernière.*

b) Après **pour que, afin que,** etc. *La vendeuse parle lentement,* POUR QUE LA CLIENTE ÉTRANGÈRE LA COMPRENNE BIEN (ou : *pour être bien comprise de l'étrangère*).

c) Après **avant que, jusqu'à ce que, attendre que :** *J'attends que* TU SORTES.

▶ *EXERCICES* ◀

I) Dans ce passage de la lecture : *« Tricots pour dames... tout de suite à gauche »,* exprimez **chaque réponse** au moyen de l'**impératif.** (Ex. Tricots pour dames? — Voyez ici!)

II) **Remplacez** les futurs par des **subjonctifs** ou des **impératifs** selon le cas (3ᵉ personne ou 2ᵉ personne) : *Pour la quincaillerie, Madame* ira *au troisième étage. — Madame* voudra *bien prendre l'ascenseur. —* Vous prendrez *la première rue à gauche, vous* traverserez *la place, puis vous* irez *tout droit jusqu'à la rivière. —* Cette *offre est inacceptable :* tu la repousseras! — *Vous* voudrez *(bien) exécuter mes ordres. — L'employé* se présentera *demain au Directeur.*

III) **Remplacez** les infinitifs par des **subjonctifs passifs** à la forme convenable. (Ex. La vendeuse fera tout pour satisfaire la cliente = pour que la cliente **soit** satisfaite.) Pour réussir *ce tour de cartes, il te faut beaucoup d'adresse.* — Pour bien contrôler *les entrées, vous placerez un inspecteur à la porte du magasin.* — Pour livrer *tous les achats dans la journée, les camions vont jusqu'à cent kilomètres à la ronde.* — Pour satisfaire *Madame, il faut déployer des mètres de tissu!*

IV) Exprimez la **supposition** à l'aide d'un **subjonctif.** (Ex. si vous acceptez, il acceptera aussi = que vous acceptiez (et) il acceptera aussi.) *Si le financier manque son coup, il est ruiné. — Si vous cédez sur ce point, vous n'aurez plus aucune liberté. — Si j'oublie mes lunettes, je suis incapable de travailler. — Quand je viens à m'absenter quelques jours, je retrouve la maison dans un désordre complet. — Si vous reprenez confiance, vous êtes sauvé.*

V) **Complétez :** *Le vendeur répond à la cliente qu'il n'*(avoir) *plus cet article; qu'elle* (attendre) *l'exposition de blanc; il croit qu'alors elle* (trouve) *un grand choix de lingerie; car la Maison fait tout pour que les clients* (être) *satisfaits.*

VI) **Même exercice** en **changeant** le temps du verbe principal : le vendeur **répondit....** Pour la concordance des temps, voir p. 294-295.

VII) **Essai :** *Monsieur accompagne Madame dans un grand magasin : quelle épreuve de patience et de résignation!*

Le vocabulaire français.

(Autour des verbes **monter, descendre**). **Expliquez :** Louis XV *monta sur le trône* à 5 ans. — Les prix ne cessent de *monter*; quand *baisseront-ils?* — La mer *monte* pendant 6 heures. Elle *descend* aussi pendant 6 heures. — Quel vaniteux! Ses succès lui *ont monté au cerveau.* — Le vin pur *monte à la tête* (Molière). — Votre veston *monte* un peu haut : le tailleur en réduira le col. — Il m'a répondu avec dédain, *montant sur ses grands chevaux.* — Ce chanteur a une voix très étendue : il *monte* très haut et *descend* très bas. — Je ne sais pas *monter à cheval,* mais je sais *monter à bicyclette.* — Voyez ce cavalier, qui *monte un cheval noir.* — Mes ouvriers sont en grève : on leur a sûrement *monté la tête* contre moi. — La sentinelle *montera la garde* pendant 2 heures seulement : il fait froid. — J'ai acheté cette tente. Aide-moi à la *monter.* — Aide-moi maintenant à la *démonter.* — Nous *descendons* tous d'Ève et d'Adam. — A quel hôtel *êtes-vous descendu? — Il a été descendu* d'un coup de pistolet (**pop.**).



3. *LE SERVICE FUNÈBRE D'UNE GRANDE ACTRICE*[1] *A LA MADELEINE*

Aujourd'hui, la même foule populaire se presse aux obsèques des grands comédiens.

... Je suis arrivé à midi. Le corbillard était déjà à la Madeleine. Il y avait une foule immense et le plus beau soleil du monde. C'était jour de marché aux fleurs sur la place. J'ai pénétré avec assez de peine jusque sur le perron; mais là, impossible d'aller plus loin; l'unique porte était encombrée, personne ne pouvait plus entrer.

J'apercevais dans l'ombre de l'église, à travers la clarté éblouissante de midi, les étoiles rougeâtres des cierges rangés autour d'un haut catafalque[2] noir. Les peintures du dôme faisaient un fond mystérieux. (...)

L'église et le portail étaient tendus de noir, avec un écusson en galons d'argent contenant la lettre M. Je me suis approché du corbillard qui était en velours noir galonné d'argent avec cette lettre M. Quelques touffes de plumes noires avaient été jetées à l'endroit où l'on met le cercueil.

Le peuple de Paris est comme le peuple d'Athènes, léger mais intelligent. Il y avait là des gens en blouse et en manches retroussées[3] qui disaient des choses vraies et vives sur le théâtre, sur l'art, sur les poètes. Ils cherchaient et nommaient dans la foule les noms célèbres.

Je suis resté sous le péristyle, abrité du soleil par une colonne. Quelques poètes m'avaient rejoint et m'entouraient. (...)

Vers une heure, le corps est sorti de l'église, et tout le monde.

Le corbillard s'est mis en mouvement, et nous avons tous suivi à pied. Derrière nous, venaient une dizaine de voitures de deuil, et quelques calèches[4] où il y avait des actrices. Il y avait bien dix mille personnes à pied. Cela faisait un flot sombre qui avait l'air de pousser devant lui le corbillard cahotant ses immenses panaches noirs.

Des deux côtés du boulevard, il y avait une autre foule qui faisait haie[5]. (...) Les balcons étaient encombrés de monde. Vers la porte Saint-Martin[6], j'ai quitté le convoi, et je m'en suis allé pensif.

VICTOR HUGO. *Choses Vues.*

1. Il s'agit de Mlle Mars, une des gloires de la Comédie-Française, à l'époque romantique. C'est elle qui créa le rôle de Doña Sol dans *Hernani*, en 1830 (v. p. 102).
2. Décor funèbre qu'on élève au-dessus d'un cercueil.
3. Gens du peuple (ouvriers, employés...).
4. Anciennes voitures à cheval, découvertes, ayant quatre roues.
5. Était rangée en deux files entre lesquelles le cortège passait. On dit aujourd'hui : faire **la** haie.
6. Elle se dresse sur les grands boulevards.

◄ *Un grand service funèbre à la Madeleine.*

4. *AUX ABORDS DE LA GARE SAINT-LAZARE*

En quittant la Cour de Rome[1], Julien Legris se laissa porter par la foule vers la rue du Havre. Aux approches du Lycée Condorcet, il manœuvra pour se réfugier dans le décrochement[2] que fait le bâtiment avec l'immeuble voisin. Ce retrait dérisoire[3] est suffisant pour qu'un homme de faible corpulence puisse stationner sur la frange du flot[4] sans être emporté par lui. Julien ouvrit une mallette et commença sa journée de travail.

« Tentez votre chance... après-demain le tirage[5].... »

Ce métier lui convenait mal. On peut croire aux promesses d'une gitane misérable et royale, voire d'un mutilé car, outre les bossus, certains disgraciés — chacun le sait — portent bonheur; mais les soixante ans de Julien Legris ne s'ornaient d'aucune infirmité spectaculaire. Rien dans son aspect n'attirait l'attention. La seule vue de ce morne marchand suffisait à écarter toute idée de chance possible ou d'imaginable aventure. Vendant mal, il vendait peu. Ce peu ne le faisait pas vivre, mais l'empêchait de mourir. (...)

« Tentez votre chance.... »

Devant Julien, comme devant une borne, défilait une humanité indifférente, hétéroclite[6], que jour après jour il avait appris à déchiffrer, à connaître et, faute de mieux, à aimer. (...)

« Donnez-moi un dixième[7], dit une voix, et Julien découvrit près de lui un homme hilare[8], robuste et bien vêtu.

« Se terminant par 4, à cause de ça, dit l'homme en montrant les quatre doigts de la main droite dont le pouce était tranché net.

« Je l'ai perdu à la Main de Massiges[9] », en lançant une grenade!

Et comme Julien tardait à comprendre, l'homme précisa :

« J'ai laissé mon pouce à la Main de Massiges.... V'saisissez[10]? C'est un comble[11], non? Mais depuis, avec le numéro 4, je gagne à tous les coups. »

Julien donna le dixième et tandis qu'il hésitait entre la compassion et la rigolade[12], le client s'en fut, mécontent que son histoire n'eût pas obtenu le succès habituel. Encore un qui ne reviendrait plus! (...)

Neuf heures... l'heure morte. Julien traversa la rue du Havre pour aller boire un café-crème. Compte tenu de son budget, cette habitude était un luxe byzantin[13], mais elle représentait l'effort tenace d'un homme pour entrer en communication avec le reste

1. Devant la gare Saint-Lazare s'étendent deux vastes cours appelées, celle de l'est, cour du Havre, celle de l'ouest, cour de Rome.
2. L'angle, l'encoignure.
3. Insignifiant, à peine visible.
4. Au bord du flot des passants.
5. Le tirage de la Loterie nationale.
6. Formée d'êtres de toute espèce.
7. Un dixième de billet, ou plus exactement, un billet valant un dixième du billet officiel.
8. Dont le visage riait.
9. Champ de bataille de Champagne en 1915, sur une colline de ce nom, dont les ravins figurent les doigts d'une main.
10. **Vous** saisissez? vous comprenez?
11. Une coïncidence extraordinaire (entre le nom du champ de bataille et la blessure).
12. **Pop.** Le rire.
13. Comme en étalait l'antique Byzance (la Constantinople du Moyen Age), célèbre par ses richesses.

du monde. Effort toujours vain! et cependant, Julien se fût contenté de peu : que le garçon du café, par exemple, lui accordât autre chose que l'intérêt abstrait du vendeur à l'acheteur. D'autres clients, moins anciens que lui, étaient salués, à leur entrée dans le bistrot, avec cette familiarité déférente qui constitue une promotion sociale et humaine :

« Et aujourd'hui, Monsieur Paul, la même chose? »

Depuis quinze ans, chaque matin, Julien achetait pour trente francs l'espoir que le regard des hommes noirs et blancs[1] s'attarderait sur lui avec sympathie. Comme il eût alors aimé s'accouder au comptoir et lancer de ces phrases banales et chaleureuses qui roulent si bien sur le zinc!

Hélas! Depuis quinze ans tous les garçons successifs de l'établissement disaient :

« Et pour Monsieur, qu'est-ce que ce sera? »

Une seule fois il avait osé répondre : « La même chose. »

Le serveur l'avait dévisagé d'un œil interrogateur et Julien avait ajouté très vite, pour prévenir la question[2] :

« Un café-crème. »

Jamais plus il n'avait pris le risque d'un semblable affront.

PAUL GUIMARD. *Rue du Havre.* Denoël.

1. Les garçons de café portent un vêtement *noir* et un tablier *blanc*.

2. *Devancer*, empêcher la question : « **quelle** même chose? »

GRAMMAIRE

LE SUBJONCTIF DANS UNE SUBORDONNÉE (*suite*)

Rappelons que le subjonctif est employé :

a) Après un verbe de **doute** : *Je doute* (*je nie, je conteste, je démens*) QU'IL AIT FAIT *fortune avec son billet de loterie.* — (Mais : *Je* **me doute** QU'IL A FAIT FORTUNE = *je crois* qu'il a fait fortune.)

b) Volontiers après un verbe **d'opinion** à la forme **négative** ou **interrogative** : *Je* **ne** *crois* **pas** QU'IL AIT FAIT *fortune.* — *Croyez-vous* QU'IL AIT FAIT *fortune?*

c) Après une expression de **sentiment** : *Le client s'en alla,* **mécontent** *que son histoire* EÛT *peu de succès.* — **Il se plaint** *que son histoire* AIT *peu de succès.* — **Il craint** *que je* **ne** RÉUSSISSE ≠ **Il craint** *que je* **ne** RÉUSSISSE **pas.**

N. B. — On dit : **J'espère** QU'IL VIENDRA. — **Je compte** QUE TU FERAS *ton devoir.* — **Je crois** QU'IL EST *malade.* — **On dirait** QU'IL VA MIEUX.

REMARQUE : Certains verbes comme **se réjouir, s'étonner, s'indigner, être heureux,** généralement suivis de : *que + subjonctif,* admettent aussi : *de ce que + indicatif : Julien s'étonne* QUE *le patron ne le* RECONNAISSE *pas*; ou : *Il s'étonne* DE CE QUE *le patron ne le reconnaît pas.*

I) **Mettez** au **temps** et au **mode** convenables les verbes à l'infinitif : *On peut douter que les enfants* (avoir) *de l'angoisse à l'idée d'un voyage. — On ne contestera pas que la gare Saint-Lazare* (devenir), *depuis longtemps déjà, une des premières gares de Paris. — Je ne crois pas que vous* (pouvoir) *prendre seul une si grave décision. — Je doute que vous* (être) *exacte, demain, pour prendre le train avec moi.*

II) **Faites précéder** les phrases suivantes de : *je ne crois pas* (ou *croyez-vous...*)? — ainsi elles **prendront leur véritable sens :** — *Les élégants vont encore sur les plages par le train. — Les banlieusards viennent à Paris à pied. — La gare Saint-Lazare ne conduit qu'en banlieue. — Les paysans font tous la traite des vaches à la main. — On peut emporter avec soi un revolver ou une mitraillette.*

III) **Imaginez** 3 phrases, commençant par le verbe **douter que**; puis, reprenez-les en les commençant par **se douter que.** Et **marquez** la différence de sens.

IV) **Mettez** les verbes entre parenthèses au **temps** et au **mode** convenables : *Les écoliers se réjouissent de ce que les vacances* (être) *proches. Ma femme est heureuse que son sac* (ne pas avoir été oublié) *dans le taxi. — Je m'étonne que tu* (être pressé) *à ce point. — Beaucoup de gens étaient furieux de ce que les guichets* (ne pas être ouverts) *plus tôt. — Il s'indigne que vous* (avoir vendu) *votre fonds de commerce sans l'avoir informé. — Julien fut fâché que le garçon* (avoir) *si peu de mémoire.*

V) **Reprenez** l'idée contenue dans les phrases suivantes et **exprimez-la** au moyen du verbe « craindre » (attention à l'emploi des **négations!**) : *Julien souhaite que le client ne soit pas fâché. — Julien souhaite que le client lui reste fidèle. — J'espère que vous gagnerez le gros lot; (mais) c'est difficile. — J'espère que la chance ne vous défavorisera pas. — Les clients croient que ce nouveau marchand ne leur portera pas chance. — Les clients croient que ce nouveau marchand fera fuir la chance. — Je souhaite que le temps se maintienne beau, mais il y a de gros nuages! — Je souhaite que le temps ne tourne pas à l'orage.*

VI) **Le paragraphe.** Sur le modèle et dans le mouvement du 1er paragraphe de la lecture montrez un camelot qui vient étaler un choix de cravates dans un couloir du métro (v. p. 30).

VII) **Analyse littéraire.** — 1. Principales parties du morceau? — 2. Expliquez et appréciez les parties soulignées. — 3. En quelques lignes dites quels sentiments (pitié, sympathie, etc.) vous inspire Julien.

VIII) **Essai.** — L'indifférence de la grande ville : a) montrez d'autres cas où les humbles, les timides peuvent y souffrir de l'insensibilité des hommes. — b) Quels avantages trouvent cependant d'autres timides à vivre dans une grande cité moderne?

5. *VITRINES DE PARIS*

Le quartier qui s'étend de la Concorde à l'Opéra est aussi celui des jolis magasins. La moindre boutique est fière de sa vitrine : élégance, bon goût, ingéniosité, triomphent dans ces devantures, larges parfois de 2 à 3 mètres seulement. C'est à Yvonne de Brémond d'Ars, dont le magasin d'antiquités[1] *est célèbre, que nous empruntons l'anecdote suivante :*

A propos d'étourderie, voici la dernière aventure survenue à un chef étalagiste[2] distingué, jadis très connu comme architecte. La mise vestimentaire toujours impeccable[3], la petite moustache grise qui sied[4] à son visage un peu sévère sont d'un homme sérieux... et c'est en effet un homme très sérieux.

Or, il me raconta qu'un soir, exténué par la composition d'une grande vitrine histo-

1. Objets d'art anciens, vendus par un **antiquaire.**
2. Employé qui organise les étalages d'un magasin.
3. Sans défaut, absolument correcte.
4. Qui **convient : seoir** est un vieux verbe, qui se conjugue comme *asseoir*, mais ne s'utilise qu'à certaines formes : **il sied, il siéra, il seyait** (les pluriels sont plus rares). Le participe **seyant** a la valeur d'un adjectif : élégant et qui va bien à une personne : une *robe seyante.*

rique [la Cour de Napoléon Ier] qu'il venait de terminer, il rentrait chez lui à Vincennes par le dernier métro. Il se sentait très las. Mais il s'étonna de la mine offusquée[1] d'un couple de bourgeois aisés qui, assis sur la banquette opposée, le regardaient avec une désapprobation évidente. Et, juste avant de descendre à la station Châtelet, la dame en question se retourna en disant à voix haute : « C'est honteux! »

Honteux! Était-ce son chandail de travail dont il était encore vêtu à cette heure tardive? Bah! Il était bien trop fatigué pour faire cas de[2] cette réflexion désobligeante.

A la station suivante, le couple austère fut remplacé par deux jeunes filles, deux petites Parisiennes en robe claire qui revenaient de quelque[3] fête, les bras chargés de lilas. A peine furent-elles assises, que[4] toutes deux, avec ensemble, éclatèrent de rire, d'un rire sonore, joyeux, comme on rit à vingt ans, et qui devint vite fou rire.... Elles étaient secouées, mais[5] déchaînées par ce fou rire inextinguible[6]!...

« Cette dernière rame[7] est occupée par des gens bien mal élevés! » pensa-t-il, et pour manifester son dédain, il retourna la tête du côté de la vitre, et cette vitre lui refléta (comme dans une brume) son visage et son cou, autour duquel s'étalaient, provocants, trois rangs d'énormes perles fines, grosses comme des noisettes!...

En un éclair, il revit le geste qu'il avait fait en travaillant : tout simplement, pour se débarrasser du collier en question (qui était destiné à un mannequin de la vitrine, celui de l'impératrice), il l'avait passé machinalement autour de son cou, en attendant... puis, dans le feu de l'action, il l'oublia... et, curieux réflexe, il n'osa pas l'enlever devant les rieuses, préférant se tapir[8] devant la portière en attendant l'arrêt (...).

Et le moment qui s'écoula jusqu'à la station Bastille parut un siècle à l'étourdi. Il sauta sur le quai et put enfin libérer son cou d'une parure qui était digne de la Reine de Saba[9]!

Et cette nuit-là, un taxi qui passait ramena jusqu'à Vincennes un homme bien humilié, furieux contre lui-même.

Y. DE BRÉMOND D'ARS. *Conférence faite à l'Université des « Annales »*.

1. Offensée par quelque chose d'inconvenant.
2. Pour attacher de l'importance à.
3. Voir page 61.
4. Tout aussitôt qu'elles furent assises, toutes deux... (v. p. 134).
5. Ici la conjonction *mais* exprime un *degré de plus* dans la qualification (= et même...). On dit souvent *mais là* : Elles étaient secouées, *mais là*, déchaînées....
6. Qui ne peut *s'éteindre*.
7. Ou *train* du métro.
8. Se cacher, en se faisant « tout petit ».
9. Reine d'Arabie, dont parle la Bible et qui était fort riche.

Le vocabulaire français

(Expressions composées avec **tenir**.) **Expliquez :** Cette dame *tient* un magasin d'antiquités. — Il y a quelques années que M. Bubu *ne tient plus le volant*. — Elle *tient parfois des propos* étonnants. — Je parie d'arriver avant toi à la gare... *Je tiens le pari!* — C'est un curieux homme; tout le monde le *tient pour* un fou. — Ne *tenez pas compte de* ses paroles : il parle sans réfléchir. — Voici une bonne bouteille de bordeaux blanc : il faut la *tenir* au frais. — Combien *tient*-elle? ... 75 centilitres. — *De* qui *tenez-vous* la nouvelle? — Je *tiens beaucoup à* votre amitié. — Son succès *tient à* son intelligence et *à* son travail. — Cette maison est vieille, mais elle *tient* encore debout. — Tous les paquets *ne tiendront pas* dans cette valise.

GRAMMAIRE

LE SUBJONCTIF DANS LES SUBORDONNÉES (*fin*)

I. — ***On emploie le subjonctif*** après beaucoup de *locutions* et de *verbes* ***impersonnels*** marquant :

a) Une **obligation,** une **possibilité,** un **sentiment** : *il faut, il suffit, il est possible, il se peut, il est bon, il convient, il est juste, il est étrange, il est dommage....*
(Mais non après : *il est vrai, il est certain, il est sûr...*).

b) **un doute** : *il est douteux que, il semble que, il n'est pas sûr que, il n'est pas certain que*, etc. :
IL SEMBLE *qu'un homme sérieux* SOIT *toujours impeccable dans sa tenue.* (Mais : *Il* **me** *semble* (= je *crois* bien) *qu'un homme sérieux* PEUT *se rendre ridicule.*)

II. — ***Le subjonctif est employé dans certaines propositions relatives :***

a) Après : **le seul** (le **premier,** le **dernier, le plus...**) **qui... que....** : *Ce magasin est* LE SEUL QUI N'AIT PAS *orné sa vitrine.* — *Cet hôtel est* LE MEILLEUR QUE JE CONNAISSE.

N. B. — Mais **l'indicatif** est souvent *possible*, surtout dans le français *parlé.*

b) Après une **principale négative ou interrogative** : IL N'EST *personne* QUI FASSE *si bien une devanture que cet étalagiste.* — Y A-T-IL *un cadeau* QUI VOUS PLAISE?

c) Pour exprimer un **désir,** un **but** à atteindre.
Comparez : J'AI TROUVÉ *un étalagiste* QUI A *de bonnes références* (fait **réel**) et : IL ME FAUT *un étalagiste* QUI AIT *de bonnes références* (fait **souhaité**).

► EXERCICES ◄

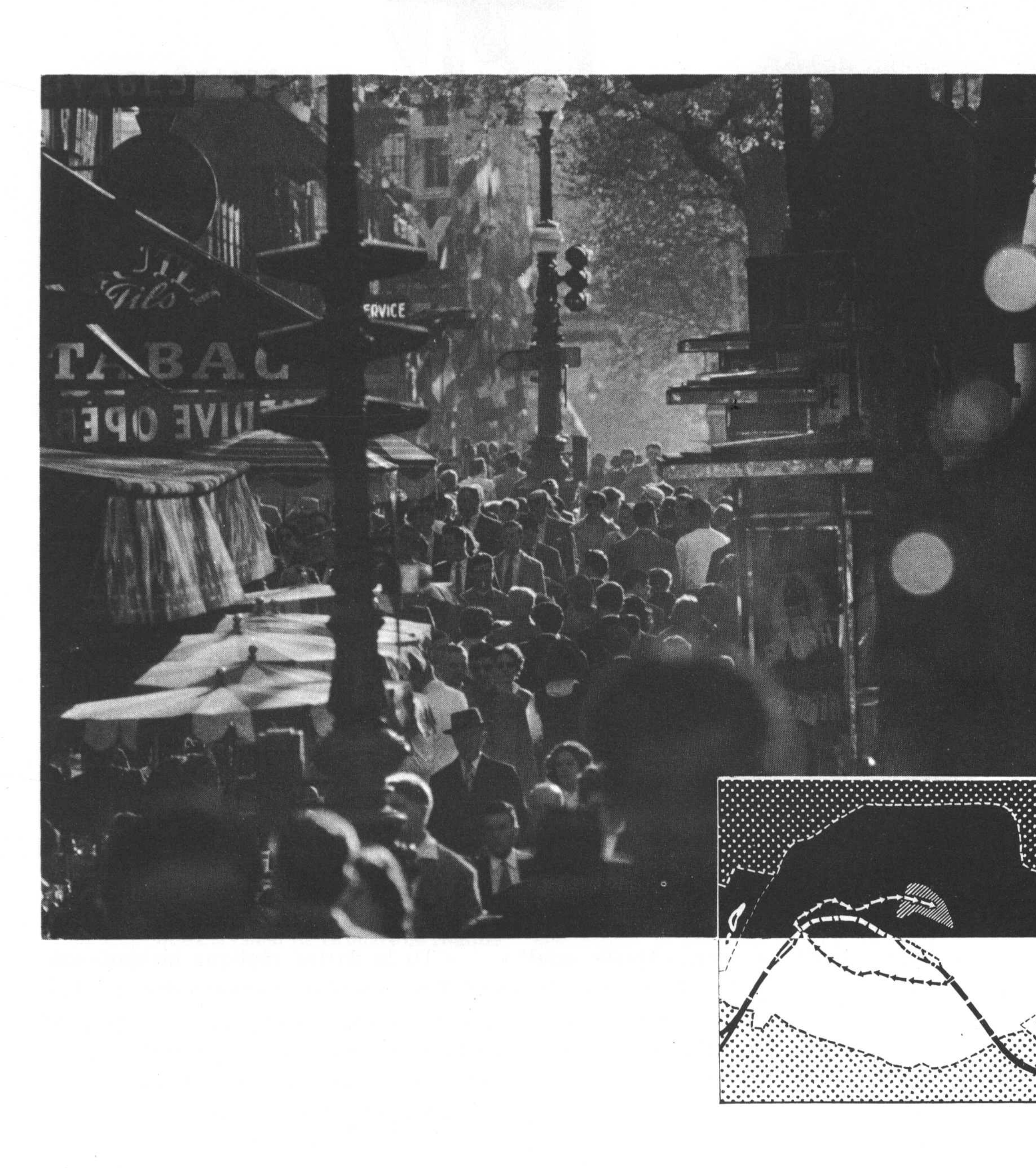
I) **Remplacez** chaque verbe à l'impératif par un **impersonnel suivi du subjonctif** tel que : il faut, il est nécessaire, il est indispensable que, il est juste, il convient que... : *Si vous aimez tellement les jolies vitrines, allez faire un tour rue Saint-Honoré. — Prends donc les choses plus gaiement. — Ne jetez pas le manche après la cognée (= ne renoncez point, par découragement). — Maître d'hôtel, apportez-moi tout de suite mon œuf sur le plat. — Prends garde à ne pas salir ton veston.*

II) **Mettez** l'infinitif au **temps** et au **mode** voulus : *Il se peut que vous* (trouver) *au Faubourg Saint-Honoré l'armoire ancienne que vous cherchez. — Il est invraisemblable que* (pouvoir) *dormir, car j'ai bu beaucoup de café. — Il me semblait que le personnel de cet hôtel* (être) *très correct. — Il semble que dans certains hôtels on* (ne pas savoir) *se mettre toujours à la place du client. — Il eût été plus convenable que l'étalagiste* (ne pas sortir) *avec le collier de perles. — Il était douteux que ce vieil avion* (faire) *encore de nombreux voyages. — Il est certain que vous* (avoir) *tort.*

III) **Justifiez** l'emploi et le temps du **subjonctif** : — *Voici le seul client de l'hôtel qui soit satisfait. — Cet étranger n'était pas le premier client qui voulût voir la Tour Eiffel de sa chambre. — Chose étrange, ce savant était l'homme le mieux habillé qui fût. — Il n'est pas d'endroit où l'on puisse se cacher mieux que dans les grandes capitales. — Connaissez-vous un événement qui soit plus étrange que celui-là? — J'ai demandé un vin qui fût chambré parfaitement. — Je désire une chambre où je puisse dormir tranquille.*

IV) **Imaginez** 5 ou 6 phrases comprenant une **relative** dont le verbe soit au **subjonctif**, avec pour antécédent : le meilleur qui ... le plus vaste que ... les premiers qui ... le dernier à qui ... le pire que ....

V) **Mettez** au présent de narration (v. grammaire, p. 112) le texte du récit (= Un soir ... il rentre ...). — Faites les **changements** de temps nécessaires.



11. Les Grands Boulevards.



1. *LES GRANDS BOULEVARDS*

On appelle « grands boulevards » les larges avenues, tracées sur l'emplacement des anciennes fortifications, depuis l'église de la Madeleine à l'ouest, jusqu'à la place de la Bastille à l'est. Longtemps ils ont été la plus élégante promenade des Parisiens. Aujourd'hui, l'activité de la ville tend à se déplacer vers l'ouest, vers l'avenue des Champs-Élysées. Mais les grands boulevards n'ont pas perdu tout intérêt : leurs larges trottoirs permettent à la foule de circuler à l'aise. Les flâneurs aiment s'arrêter devant les innombrables boutiques ou bavarder à la terrasse des grandes brasseries.

Disons un mot aussi des *théâtres du Boulevard*, spécialisés longtemps dans la représentation de pièces composées selon des « procédés » dramatiques courants, mais parfois vives et spirituelles — et de l'*esprit boulevardier*, qui fut, surtout entre 1850 et 1914, le symbole même de l'esprit parisien : léger, cocasse, riche en calembours, parfois cruels, qui jaillissaient sur les lèvres des journalistes et des artistes. Ainsi l'écrivain Catulle Mendès, ayant une épouse fort maquillée, était surnommé le « gardien du fard[1] ». — D'une femme, assez importune, et qui avait un dentier, quelqu'un disait un jour : « Quelle scie[2]! » — « Tu la flattes, répliqua un ami, une scie a des dents.... » — Mais le mot pouvait être macabre comme celui-ci, dû à Alphonse Allais : un monsieur a exigé, dans son testament, d'être incinéré après sa mort.... Il meurt, et comme l'employé du cimetière demande à la veuve quel genre de crémation elle désire pour son mari : « Four français ou four milanais? » elle répond : « Oh! monsieur, le four français — mon pauvre mari ne supportait pas la cuisine italienne! »

Anecdotes citées par Armand Lanoux (*Physiologie de Paris*, Fayard).

1. Maquillage destiné (en principe!) à rajeunir un visage.... Verbe : **se farder**. — Il y a un jeu de mots avec *phare*.

2. **Très fam.** : Quelle personne assommante! (**Argot** : elle me scie les pieds, ou me casse les pieds ; c'est *un « casse-pieds »*).

GRAMMAIRE

L'IMPÉRATIF

I. — ***Il exprime un ordre, un conseil,*** et, sous la forme négative, ***une défense.*** A la 3e personne, qu'il ne possède pas, il est remplacé par le subjonctif :

Réveillez-vous; ne dormez pas. Qu'il sorte!

II. — ***L'impératif d'ironie ou d'indignation.*** Dans la langue familière, l'impératif exprime parfois une pensée **contraire** à celle qu'il paraît exprimer : ainsi un professeur dira à son élève :

DORMEZ, NE VOUS GÊNEZ PAS, *mon garçon.* (C'est-à-dire : vous **ne** devez **pas** dormir ici.)

III. — ***L'impératif de supposition.*** L'impératif exprime une **supposition,** comme le ferait une proposition subordonnée par *si :*

SUPPRIMEZ *ces cafés aux vastes terrasses, ces innombrables magasins, que resterait-il des grands boulevards?* — CHASSEZ *le naturel, il revient au galop* (proverbe).

IV. — ***Le passé de l'impératif.*** Il se forme avec l'impératif des auxiliaires **avoir** ou **être,** accompagnés du **participe passé :**

Aie fini	Sois revenu
Ayons fini	Soyons revenus
Ayez fini	Soyez revenus.

■ On l'emploie (assez rarement) pour ordonner ou conseiller une action **qui doit être achevée** à un certain moment du futur :

AIE FINI *ta lecture dans dix minutes.* — SOYEZ RENTRÉS *à sept heures, mes enfants!*

▶ EXERCICES ◀

I) **Faites une phrase** avec l'impératif passé des verbes :

Terminer (un travail) — *régler* (une affaire) — *déjeuner* — *revenir* (à la maison).

II) **Expliquez** la valeur particulière de **chaque impératif :**

Essayez un peu de fumer dans une rame de métro : le contrôleur ne sera pas long à vous interpeller. — Soyez arrivés de bonne heure, si vous ne voulez pas manquer le début du concert. — Asseyez-vous donc à ma place, pendant que vous y êtes! Et moquez-vous de moi, par-dessus le marché! — Cela passe pour cette fois, dit le sergent de ville, mais n'y revenez pas. — A six heures moins le quart, une sonnerie retentit dans la Bibliothèque nationale. Elle semble dire aux lecteurs : « Ayez remis vos livres au bureau dans un quart d'heure! » — Demandez un verre d'eau : il vous le refusera.

III) **Transformez** les propositions commençant par **si**, de façon à y employer des **impératifs de supposition :**

Si vous regardez le sommet de la Tour Eiffel, vous le trouverez plus élevé que naguère, à cause de l'antenne de télévision. — Si tu ronfles en pleine Bibliothèque, tu seras rappelé à l'ordre par le gardien. — Si nous avons l'imprudence de fumer dans le métro, nous n'échapperons pas à une contravention. — Si vous vous asseyez à la terrasse d'un café des boulevards, vous ne vous ennuierez pas. — Si vous donnez un bon pourboire au chauffeur, vous aurez droit à un large sourire.

IV) **Le paragraphe.** — **Imaginez** *un petit discours, de 5 ou 6 lignes au plus, où un professeur s'adresserait à ses élèves au moyen d'impératifs d'ironie (verbes qu'il pourrait utiliser : bavarder, déranger la classe, ne pas faire ses devoirs, ronger ses ongles, battre ses camarades, etc.).*

V) **Essai.** — *Décrivez une grande avenue de votre pays aux différentes heures de la journée : circulation, lumière du jour, lumières de la nuit.*

2. *UN ATTENTAT SUR LES BOULEVARDS EN 1835.*

La « machine infernale ».

Morey était un vieil oiseau de nuit. La tête couverte d'une calotte noire, le cou enfoncé dans les épaules, épais, voûté, semblant remâcher de sinistres projets, il passait sa journée dans sa sombre échoppe de la rue Saint-Victor, à pousser l'alène[1] et à trouer le cuir....

Il ne lisait que le *Populaire*, les *Chaînes de l'esclavage* ou l'*Exposé des principes républicains*. Semblable en cela à plusieurs milliers de Parisiens de l'époque, il ne pensait qu'à une chose : assassiner Louis-Philippe, qui, en 1830, avait escamoté[2] à son profit la république (...).

Un jour de la fin de 1834, un homme pénétra dans l'échoppe :

« Peux-tu me loger? »

Morey accepta. L'homme — il se nommait Joseph Fieschi et était Corse — était pour lui, un pur, un ardent républicain, une victime de la tyrannie (...)

« Supposez, disait-il à Morey, une garnison assiégée qui aurait encore des armes, mais dont les défenseurs seraient peu à peu décimés. Comment résister? Moi, Joseph Fieschi, j'ai inventé le moyen : vingt-cinq fusils posés sur un châssis. Il suffirait d'un homme, d'un seul, pour mettre le feu. Alors, quelle pétarade! »

Et il sortit de sa poche un croquis montrant sa machine.

« Hein, père Morey, c'est cela qu'il vous aurait fallu pour vos barricades! »

Morey regarda puis au bout d'une minute, laissa tomber de sa petite voix douce :

« Ce serait meilleur pour Philippe! (...) Mais je n'ai pas assez d'argent pour payer une aussi belle mécanique.

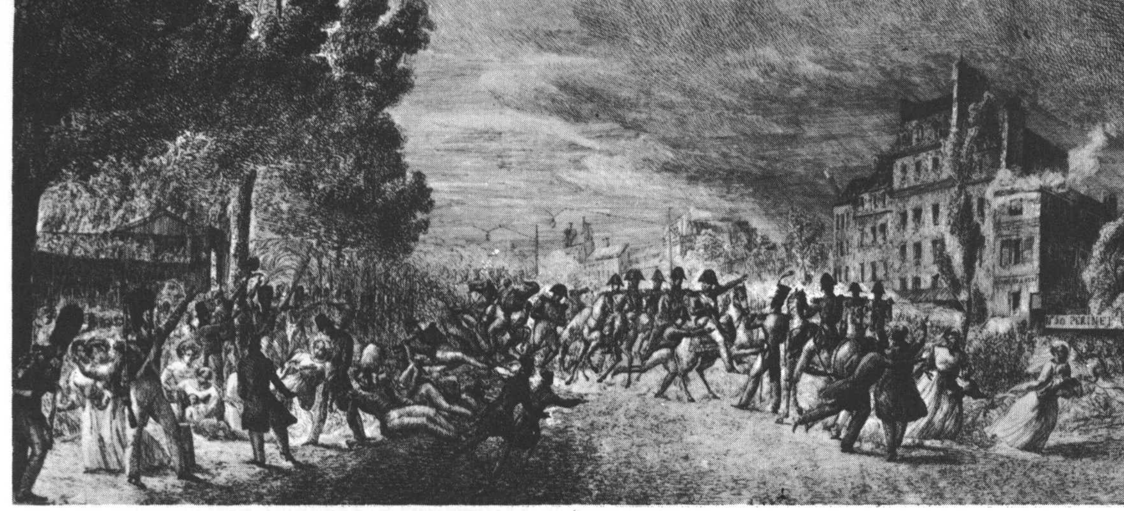
— Ni moi non plus....

— Laisse-moi ton dessin. Je connais un homme riche qui est bon patriote : s'il croit que le coup peut réussir, il fera les frais. »

Lorsqu'il porta à Pépin[3] la maquette[4], l'épicier comprit. Décidément, Fieschi était très fort. Rien de plus simple — mais il fallait y penser — que ces vingt-cinq canons de fusil, sagement rangés sur un châssis de bois dont la partie supérieure s'élevait ou s'abaissait, de telle manière que l'on pût pointer avec précision. La décharge se ferait simultanément grâce à une traînée de poudre que l'on allumerait entre la douzième et la treizième culasse. Il suffirait de placer la machine à une fenêtre et d'y mettre le feu au moment où Philippe passerait devant la maison.

« Et cela coûtera combien[5]? s'inquiéta l'épicier.

1. L'alène est une pointe d'acier avec laquelle on perce le cuir avant de le coudre. Morey était cordonnier-bourrelier : il réparait les chaussures et les harnais.
2. Avait fait disparaître adroitement.
3. L'épicier qui va « financer » l'attentat.
4. Modèle réduit construit avant l'exécution de l'ouvrage.
5. Construction du français parlé : le mot interrogatif est en fin de phrase.



L'Attentat de Fieschi (Estampe de l'époque).
On aperçoit à droite la fumée qui sort de la fenêtre où était placée la " machine infernale ".

— Tout compris, confection de la machine et loyer de la maison : 500 francs.

— Pour 500 francs! s'exclama Pépin, ce serait dommage de s'en priver. Je vous commandite[1]. »

Le trio décida d'opérer le 28 juillet suivant. Ce jour-là, anniversaire des « Trois Glorieuses[2] », le roi passerait une revue générale de la Garde Nationale, rangée de la Bastille à la Madeleine. Il suffisait de trouver sur le parcours une maison « banale, neutre, à l'abri des curieux et des indiscrets ». Ils la trouvèrent au numéro 50 du boulevard du Temple.

(...) Bientôt tout fut prêt.

Le soir du 27 juillet, Morey arrive boulevard du Temple et charge minutieusement les canons jusqu'à la gueule — dix à douze balles par fusil...

Sans doute Fieschi a-t-il promis à ses complices de se tuer « le coup fait », mais le bourrelier se méfie et, en vieux tireur, il prend soin de charger deux ou trois canons en ménageant un intervalle entre la poudre et les balles; ils éclateront et tueront à coup sûr le régicide[3]....

Les deux hommes font passer un comparse[4] à cheval sur le boulevard et pointent la machine « à hauteur de la poitrine du cavalier ».

Le 28 juillet, à dix heures et demie, le roi, suivi de ses fils, Orléans, Joinville et Nemours, des maréchaux Mortier et Maison, de Thiers, du duc de Broglie et d'une cohorte de généraux, arrive à la hauteur du numéro 50. Soudain, Louis-Philippe voit un jet de fumée sortir de la fenêtre du troisième étage. Il a le temps de dire au prince de Joinville : « Ceci me regarde. »

1. Je vous avance l'argent nécessaire.
2. Les trois journées de la révolution de 1830, qui donna le trône à Louis-Philippe.
3. Celui qui tue un roi. Ici, Fieschi.
4. Un complice, qui joue dans l'affaire un rôle secondaire.

Au même instant, la fusillade crépite comme un « feu de peloton ».

« Me voilà », crie le roi en agitant son chapeau. Une balle lui a seulement éraflé le front, mais autour de lui c'est une hécatombe. La machine infernale de Fieschi a fauché la foule : 18 morts et 22 blessés gisent sur le pavé du boulevard. Le maréchal Mortier a été tué raide d'une balle à l'oreille gauche.

O ironie! ce matin-là, les lecteurs du *Charivari*[1] avaient pu lire cette note : « Hier, le roi-citoyen est venu de Neuilly à Paris avec sa superbe famille sans être aucunement assassiné sur la route. »

Fieschi, atrocement blessé par l'éclatement prévu par Morey, fut arrêté alors qu'il essayait de s'enfuir par la rue des Fossés-du-Temple. Morey et Pépin avaient pris tant de précautions... qu'ils se firent prendre. (...)

Ils furent guillotinés tous trois le 19 février 1836.

(...) Barbès et Blanqui[2], prévenus par le bourrelier, se tenaient prêts à agir. Si l'attentat avait réussi, la deuxième république serait née treize ans plus tôt.

ANDRÉ CASTELOT. *Le Grand Siècle de Paris*. Le livre contemporain, Amiot-Dumont.

1. Journal satirique de l'époque. — 2. Hommes politiques républicains, dont les idées prépareront la révolution de 1848.

GRAMMAIRE

L'INFINITIF

Les emplois de l'infinitif (seul ou complété) sont extrêmement **variés.** En particulier, il peut avoir les mêmes fonctions **qu'un nom,** par exemple :

Sujet : « *Il est nécessaire* DE TUER *le Roi* », *dit-il.* (= tuer le Roi est nécessaire).

Complément d'objet :

sans préposition : *Je désire* RESTER.

précédé de **de** : *Le trio décida* D'OPÉRER. — *Il a promis* DE SE TUER.

précédé de **à** : *Fieschi réussit* À TUER *18 personnes.*

Avec sujet propre à l'infinitif : *Le roi voit* UN JET DE FUMÉE SORTIR *de la fenêtre.*

Complément circonstanciel; par exemple, complément de manière : *Il passait sa journée* À POUSSER L'ALÈNE ET À TROUER LE CUIR;

Le roi-citoyen est venu à Paris SANS ÊTRE ASSASSINÉ *sur la route;*

complément de supposition : À VAINCRE *sans péril, on triomphe sans gloire* (Corneille) : = *si* on est vainqueur sans péril....

Complément d'un nom : *Le moment* D'AGIR *est arrivé.* — *Philippe était un homme* À SUPPRIMER. (Valeur d'adjectif = *digne* d'être supprimé). — Ou simplement : *Philippe était* À SUPPRIMER.

Complément d'un adjectif : *Barbès et Blanqui se tenaient prêts* À AGIR.

I) « *Et cela coûtera combien?* » **A quel endroit** de la proposition se trouve le **mot interrogatif**? — Comment faudrait-il construire cette phrase en français **écrit**? **littéraire?**

II) **Expliquez** la valeur des **conditionnels** : *Il était aimé d'une fille dont il aurait pu être le père.* — *Il suffirait d'un homme, d'un seul, pour mettre le feu.* — *C'est cela qu'il vous aurait fallu pour vos barricades!* — *Ce serait meilleur pour Philippe!* — *Pour 500 francs, ce serait dommage de s'en priver!* — *Ce jour-là, le roi passerait une revue générale de la Garde Nationale.*

III) **Mettez au passé** le récit de l'attentat, qui est ici au présent de narration. (Depuis : « Le soir du 27 juillet... jusqu'à : d'une balle à l'oreille gauche ».)

IV) **Relevez** les verbes à l'indicatif contenus dans la lecture et donnez-en l'**infinitif présent** et l'**infinitif passé.**

V) *a*) Avec 4 de ces infinitifs, **formez** 4 phrases où chacun d'eux sera employé comme **sujet.** (Notamment comme sujet réel d'un verbe impersonnel, dans une phrase comme : *il est nécessaire de tuer le roi.*)

b) **Même exercice**, en faisant de l'infinitif, un complément **d'objet** (avec ou sans préposition).

c) **Même exercice**, en faisant de l'infinitif, un complément **circonstanciel.**

d) **Même exercice**, en faisant de l'infinitif, un complément de **nom** ou d'**adjectif.**

VI) **Transformez en infinitifs** précédés de prépositions les verbes en caractères droits; modifiez l'ensemble de la phrase : les termes entre parenthèses devront disparaître : — Il mange, il dort; (*voilà à quoi*) *il passe sa vie.* — Cet *insolent va entrer ici* (et ne) saluera personne. — J'opérerai *le blessé*; je (l') *ai décidé, dit le chirurgien.* — Je t'offrirai *un beau voyage; je* (*le*) *promets.* — Donnez-lui *dix mille francs,* (*cela*) *suffira.*

VII) **Cherchez** dans la langue française, 10 infinitifs, qui, **précédés de l'article**, aient la valeur de substantifs (Ex. : **le déjeuner**).

VIII) **Essai.** *Racontez une séance du procès des trois conspirateurs, Fieschi, Morey et Pépin, tel qu'on peut l'imaginer d'après la lecture.*

3. *LA BOURSE*

« Ils jouent à l'argent, expliqua Launois.

— Pour le compte des autres, ajouta Noël Francœur. Ceux qui encaissent[1] ne se gèlent pas sur les marches[2]. Pas plus qu'ils ne descendent dans les mines ou ne récoltent le caoutchouc. Et quand un nigaud[3] de mon espèce risque sa peau pour enlever Alep ou défendre Damas[4], il ne se doute pas que ça sert à enrichir ceux qui spéculent[5] sur le pétrole.... »

Il gravit quelques marches, suivi de ses compagnons. Sous le péristyle, les commis de coulissiers[6] se bousculaient en vociférant devant des tableaux noirs. A chaque valeur qu'inscrivait le préposé[7], c'était une explosion de cris : « Deux mille deux... Deux

1. Gagnent l'argent.
2. Degrés de l'escalier monumental par lequel on accède à la Bourse.
3. Sot, niais.
4. Allusion à des opérations militaires de cette époque dans le Proche-Orient.
5. Se livrent à l'achat et à la vente des valeurs en prévision d'événements politiques ou économiques.
6. Ceux qui négocient les valeurs non admises au marché officiel.
7. Celui qui est chargé d'une tâche, **préposé** à une fonction.



cent cinq... Deux cent six... » Rien que des chiffres. Tendant l'oreille, Francœur parvint pourtant à saisir quelques mots. Toujours les mêmes : « J'ai! Je prends! J'ai! » Comme une mystérieuse antienne[1].

« Mais ils ont quoi? Ils prennent quoi? finit-il par demander à Toine emmitouflé dans son cachez-nez.

— Rien... Du papier... Du vent », lui répondit la voix enchifrenée[2].

Ce jeu passionnait tellement les employés de Bourse qu'ils ne semblaient pas souffrir du froid. « La fièvre les réchauffe », pensa Noël. Quelques frileux seulement battaient la semelle à l'écart, puis retournaient vite se mêler au chœur : « J'ai! Je prends! J'ai! Je prends! » On eût dit un office[3] dans un asile de fous. Les clameurs, un instant, devinrent assourdissantes, puis, soudainement, ce fut le silence. Comme si la stupeur eût serré les gorges. Mais cela ne dura que quelques secondes. Les hurlements reprirent, encore plus nourris. La masse humaine entassée derrière les colonnes se disloqua, se répandit sur les marches, toujours vociférant. Certains bondissaient vers les grilles, courant au téléphone. L'un d'eux bouscula Toine Launois. Celui-ci reconnut son confrère de *Paris-Midi*[4].

« Qu'est-ce qui se passe?

— Le Syndicat de la coulisse fait annuler les cours du Consortium. »

Ces mots lancés, l'informateur repartit à toutes jambes. Noël serra les dents; le bon Toine poussa un gémissement. Coudur, seul, n'avait pas compris.

« Qu'est-ce qu'il gazouille, le frère[5]? demanda-t-il timidement à Launois.

— Que les titres de Robinson ne sont plus cotés.

— Ah! Et ça veut dire quoi?

— Qu'il est ruiné. »

Coudur en perdit le souffle. Puis, de fureur, il jeta son chapeau par terre et le piétina. Là-haut, le préposé, d'un coup de torchon, effaçait un chiffre sur l'ardoise : c'était fini.

ROLAND DORGELÈS, de l'Académie Goncourt. *Tout est à vendre.* Albin Michel.

1. Chant religieux où reviennent sans cesse les mêmes répliques (= **j'ai** des valeurs à vendre, à ce prix. Je **prends** des valeurs à ce prix).
2. **Fam.** : enrouée, enrhumée.
3. Un office *religieux*.
4. Nom d'un journal.
5. **Argot;** qu'est-ce qu'il *dit*, *celui-là?* On dit plus souvent : qu'est-ce qu'**il chante**?

4. *LE MUSÉE GRÉVIN*

« Comment, vous ne connaissez pas le Musée Grévin?

— Oh! vous savez, les musées, je m'y ennuie terriblement. Ces toiles alignées au mur, ces statues qui gardent pour l'éternité des attitudes étranges....

— Vous n'êtes pas un amateur d'art. Mais vous avez le courage de votre opinion! Seulement, voyez-vous, le Musée Grévin n'a aucun rapport avec le « Prado », les « Offices » ou le « Louvre ». Connaissez-vous « Madame Tussaud », le musée de Londres?

— Cette galerie de mannequins, grandeur naturelle, représentant des personnages fameux?

— C'est ça. Eh bien, le Musée Grévin en est la réplique[1] parisienne, mais une réplique originale. « Madame Tussaud » (que fonda, soit dit en passant, un ménage français, vers 1790) vous offre une collection impressionnante d'instruments de torture ou d'assassinat. Le Musée Grévin, lui, met l'accent moins sur l'horreur que sur le pittoresque[2]. Ce qui y domine, ce sont les tableaux d'histoire où les lieux sont reconstitués avec autant de fidélité que les costumes et les visages.

— Par exemple?

— Par exemple, la vie de Jeanne d'Arc, les journées les plus célèbres de la Révolution française, une réception chez Bonaparte à la Malmaison....

— Vous n'allez tout de même pas prétendre que les visages sont ici des portraits exacts?

— Presque! Car partout où un document a pu servir de modèle, le personnage a été figuré avec une vérité scrupuleuse. Parfois, même, vous avez sous les yeux des objets réels, authentiques : ainsi cette baignoire où Marat, le fameux Révolutionnaire, gît poignardé, c'est vraiment celle qui servait à ses bains.... Le tableau est saisissant : Charlotte Corday, la meurtrière, debout, hautaine et impassible près du cadavre, tandis que la foule ameutée par la servante enfonce la porte....

— Mais « Tussaud » représente beaucoup de personnages contemporains....

— Le Musée Grévin aussi : vous y verrez le Président de la République,

Au musée Grévin : assassinat de Marat par Charlotte Corday



1. L'imitation.
2. Met moins en évidence l'horreur que le pittoresque.

des ministres, les principaux hommes d'État du monde entier, les grands champions de boxe, les triomphateurs du Tour de France cycliste, que sais-je encore?

— Et ces gens-là ont posé devant les imagiers?

— Oui, souvent.... Ce n'est pas le cas, évidemment, de ce modeste citoyen (en cire!) que vous trouverez assoupi sur une banquette, un journal étalé sur les genoux.... Il a une amusante histoire. Figurez-vous qu'on avait d'abord mis dans ses mains un numéro du *Gaulois*, quotidien de l'époque. Le directeur du *Gaulois* se fâcha tout rouge : « Vous avez l'air d'insinuer, dit-il, que la lecture de mon journal est endormante! »; on remplaça le *Gaulois* par d'autres quotidiens. Et les directeurs de protester tour à tour. On eut alors une excellente idée : celle de glisser entre les mains du dormeur le *Journal officiel de la République française*. Et ce fut un éclat de rire général.... »

G. M.

GRAMMAIRE

L'INFINITIF (*suite*).

I. — ***L'infinitif d'ordre et de défense.*** Il équivaut à l'**impératif,** mais s'adresse à tout le monde au lieu de s'adresser à une personne particulière. C'est l'indicatif des *proverbes*, des *avis au public*, des *recettes de cuisine*, des *ordonnances médicales :*

S'ESSUYER *les pieds en entrant dans le Musée.* — NE PAS FUMER!

II. — ***L'infinitif d'indignation :***

Moi! CROIRE *à ces racontars!*

III. — ***L'infinitif de narration.*** Il équivaut, dans un récit, à un **indicatif passé,** et il est alors précédé de la préposition **de :**

Et les directeurs DE PROTESTER *tour à tour.* (= Les directeurs protestèrent...).

IV. — ***L'infinitif d'interrogation***, ou plutôt d'***hésitation***, de ***délibération.*** Précédé d'un mot interrogatif (**quoi? que? comment? où?**) il signifie que le sujet se demande **ce qu'il doit faire, ce qu'il peut faire :**

QUE FAIRE? QUE DIRE? QUE RÉPONDRE? COMMENT SORTIR D'ICI? OÙ ALLER? (= Que *dois-je* faire? Que *dois-je* dire? etc.).

V. — ***L'infinitif dans une proposition relative :*** il remplace un mode indiquant la **possibilité** (subjonctif ou conditionnel) :

Je n'ai personne AVEC QUI CAUSER (= avec qui je causerais, avec qui je puisse causer).

■ Dans ce cas, le relatif est **toujours précédé d'une préposition.**

I) **Relevez les infinitifs** contenus dans la lecture, et expliquez-en l'**emploi.**

II) Donnez l'**infinitif passé** de ces différents verbes.

III) **Formez** 6 phrases contenant un **conseil**, un **ordre**, une **défense** à l'infinitif, en vous inspirant d'expressions empruntées au langage courant. (Ex. : Pharmacie : *Agiter* le flacon avant de s'en servir. — Cuisine : *prendre* deux œufs bien frais, et *en battre* les blancs en neige.)

IV) **Transformez** les phrases dont les verbes sont **soulignés**, de façon à y employer infinitifs de narration ou d'interrogation : *Charlotte Corday était une monarchiste convaincue. Elle se demandait comment mettre un terme aux excès révolutionnaires de Marat. « Que ferais-je; se disait-elle, pour l'empêcher de nuire? » — Elle pensa alors à le tuer. — Mais comment y parviendrait-elle? Par quel chemin se rendrait-elle à Paris? Puis comment approcherait-elle de Marat? — Et la jeune fille hésitait devant tant de difficultés.*

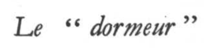
V) **Transformez en infinitifs** les expressions suivantes (l'auxiliaire disparaîtra) : *Que dois-je lui répondre? — A qui peut-on se fier? — Comment pourrions-nous l'aider? — Quand vais-je le convoquer? — Où puis-je me cacher? — Que pourrais-je faire dans cette circonstance?*

VI) Dans ces phrases, tirées du monologue d'Harpagon dans *L'Avare* de Molière (acte IV, sc. 7), remplacez les points de suspension (...) par les mots interrogatifs convenables : « *On m'a dérobé mon argent. ... peut-il être? ... est-il devenu? ... est-il? .. ferai-je pour le trouver? ... courir? ... ne pas courir?* »

VII) **Remplacez** l'expression verbale de la **relative** par un seul verbe, à l'**infinitif** : *Je n'ai pas d'amis à qui je pourrais confier mes soucis. — Connaissez-vous quelqu'un avec qui vous puissiez traiter? — Vous trouverez (quelqu'un) à qui vous devrez parler* (**supprimez** *quelqu'un*). — *Donnez-moi (quelque chose) avec quoi je puisse écrire* (**supprimez** *quelque chose* et **mettez** devant l'infinitif, *de* et non *avec*).

Le vocabulaire français

(Expressions composées avec **tête**). **Expliquez :** Les *têtes* des personnages de cire paraissent vivantes. — Mon fils *tient la tête* de sa classe; mais à la maison il n'est guère docile : *il tient souvent tête* à sa mère. — Monsieur X *est à la tête* d'une grosse affaire commerciale; souvent il a tant de travail qu'*il ne sait où donner de la tête*; cependant *il ne perd jamais la tête.* — Cesse de pleurer et de te plaindre, *j'en ai par-dessus la tête* (**fam.**). — Pourquoi cet air grognon? Pourquoi *fais-tu la tête* (**fam.**)? — Ce garçon est *une mauvaise tête* et *ses coups de tête* ne se comptent plus. — Le meunier de La Fontaine ne tint compte d'aucun avis : *il en fit à sa tête.* — Les jeunes gens s'avançaient en criant *à tue-tête*; ils avaient un peu bu et *n'avaient pas toute leur tête.* — Qui veut faire cette multiplication *de tête*, sans écrire? — Le banquet des anciens élèves de l'école a eu lieu hier; nous avons payé 1 200 francs *par tête.* — Lorsque nous nous retrouverons en *tête à tête*, je te dirai ce que je pense.




Le « dormeur » du musée Grévin.

5. *A L'IMPRIMERIE D'UN JOURNAL, LA NUIT*

Les imprimeries de journaux sont nombreuses aux abords des Grands Boulevards.

La Sanction s'imprimait rue Saint-Joseph, au premier étage des Imprimeries associées, dans la seconde moitié de la grande salle, au fond et à droite.

Gurau[1], son rouleau de papier à la main, longeait l'allée centrale entre les machines. Comme chaque fois, il était saisi par la même petite angoisse. L'odeur d'imprimerie — cette odeur de papier moite, d'encre, d'huile chauffée, de métal mou — sans lui être franchement désagréable, l'inquiétait. Les bruits : ronronnements, roulements, cliquetis, achevaient de le mettre mal à l'aise. (...)

Une imprimerie comme celle-là, vétuste[2] quant à sa structure d'ensemble, moderne seulement par le détail de l'outillage, lui donnait les mêmes incertitudes, la même sorte d'interrogation ambiguë[3] sur la condition de l'homme actuel, que certains abords de grande ville.

Il se dirigeait vers une cabine vitrée, située tout au fond de la salle, et qui d'ordinaire, à cette heure-là, était libre.

En passant près des marbres[4] réservés à *La Sanction*, il fit signe au prote[5] Balzan, que l'on appelait le plus souvent par son prénom : Nicolas.

« Donne ça à composer. Il manque quinze ou vingt lignes.

— Ou trente. Avec vous, on ne sait jamais. C'est embêtant. Vous nous faites toujours des coups comme ça.

— Si tu étais sorti de la Chambre à onze heures, après t'y être éreinté[6], tu trouverais encore joli d'avoir réussi depuis à écrire plus des trois quarts de ton article. D'ailleurs pour ma conclusion, j'ai besoin de savoir comment la séance a fini. » (...)

Balzan, avec ses joues rebondies et roses, sa grosse tignasse[7] frisée et déjà grisonnante, son ventre de propriétaire sous la blouse noire, examinait le manuscrit de Gurau. Parfois, il reniflait, en soulevant tout le haut du corps. Gurau, sans vouloir se l'avouer, était assez anxieux des signes d'intérêt que donnerait ou ne donnerait pas Balzan.

Mais Balzan se contenta d'émettre :

« Ça va déjà nous faire un peu plus d'une colonne et demie. Le compte rendu de la Chambre nous mange[8] un sacré[9] morceau de la « une » et de la « deux »[10]... Rien que votre discours.... Vous ne pourriez pas couper quelque chose dans l'article? Surtout que[11] vous avez dû répéter un peu les mêmes choses.

1. V. p. 14.
2. Vieille et détériorée par le temps.
3. Dont la solution est incertaine, l'humanité vivant au milieu d'un monde à la fois moderne et misérable.
4. Terme d'imprimeur : table, jadis de marbre, où le « metteur en pages » dispose les textes, après leur « composition » en caractères d'imprimerie.
5. Chef de l'atelier de typographie.
6. Brisé de fatigue (littéralement : comme si tu avais les **reins** brisés).
7. **Fam.** chevelure abondante et mal peignée.
8. **Fam.** Occupe, prend.
9. **Pop.** important, considérable.
10. Argot du journalisme : la première page, la deuxième page.
11. **Fam.** pour : étant donné, surtout, que.... Puisque, surtout....

— Nicolas, tu me fais suer[1]. Compose déjà comme ça. Quand je relirai le tout, je verrai si je peux gagner dix ou quinze lignes. »

1. **Pop.** tu m'ennuies.

JULES ROMAINS. *Les Hommes de Bonne Volonté.* Flammarion.

GRAMMAIRE

ACCORD DU PARTICIPE PASSÉ

Retenez quelques cas particuliers :

I. — Avec **en :** *Des pièces de théâtre, j'*EN *ai* **vu** BEAUCOUP, *j'*EN *ai* **vu** QUELQUES-UNES (le participe *ne s'accorde pas*, car *en* = *de cela*).

— **Mais :** COMBIEN EN *as-tu* **vu?** ou : COMBIEN EN *as-tu* **vues?** Accord **possible,** si le verbe est ***précédé*** de *combien.*

II. — LA QUANTITÉ *de pièces que j'ai* **vues** (ou **vue,** si l'on songe surtout à *la quantité*).

III. — *Quelles chaleurs il a* **fait!** *Quelles chaleurs il y a* **eu!** Verbes *impersonnels :* participe **invariable.**

IV. — *Cette femme, je l'ai* **entendue** CHANTER : c'est la femme, que j'ai entendue; *l'* est objet de *entendu :* donc, accord.

— *Cette romance, je l'ai* **entendu** CHANTER : on a chanté la romance; *l'* est objet de *chanter* : donc, participe invariable.

N. B. — Mais il est toléré dans le cas nº IV, de laisser *invariable* le participe (*entendu, vu*) **suivi d'un infinitif.**

V. — *J'ai vu toutes les pièces que j'ai* **pu :** *que* est l'objet de *voir* sous-entendu (les pièces que j'ai pu *voir*) et non de *pu*, simple auxiliaire, qui reste **invariable.**

— *Voici les pièces que j'ai* **eu** *à apprendre : que* est l'objet de *apprendre*, et non de *eu*, simple auxiliaire, qui reste **invariable.**

— *Cette robe, je l'ai* **fait** *acheter : l'* est l'objet de *acheter*, et non de *fait*, ici simple auxiliaire, qui reste **invariable.**

VI. — En parlant de lui-même, un **auteur** écrira dans sa préface : « NOUS nous sommes efforc**é** de... »

▶ EXERCICES ◀

I) Faites **(ou non) l'accord** des participes que vous mettez à la place des verbes entre parenthèses : *Ces journaux, je les ai* (faire) *tirer à 400 000 exemplaires. — Des imprimeurs, j'en ai* (voir) *beaucoup. — Combien j'en ai* (voir) *dans mon séjour à Paris! — Que de fautes d'impression il y a* (avoir) *dans cette seule page! — Que de bons protes j'ai* (avoir) *dans mon imprimerie! Ces protes, je les* (voir) *travailler douze heures de suite. — Les pages de ce livre, je les ai* (voir) *tirer en quelques minutes. — Je t'ai donné toutes les informations que j'ai* (pouvoir). *— Quelles pages as-tu* (avoir) *à composer? — Les ouvriers, je les ai* (entendre) *se plaindre au patron. — Combien en as-tu* (rencontrer), *de ces imprimeurs négligents? — La masse des volumes que j'ai* (lire) *est extraordinaire. — Les volumes que j'ai* (lire) *sont dans cette armoire. — Ces volumes, je les ai tous* (faire) *lire à mon frère. — Il les a* (avoir) *à lire en deux semaines. — Quelles chaussures as-tu* (faire) *faire? — Des froids, il en a* (faire) *de plus rigoureux.*

II) Essayez d'**expliquer** oralement les expressions suivantes, puis faites-les **entrer** dans de courtes phrases : *le manuscrit* (ou *la copie*). — *Composer un journal. — Composer à la main; à la linotype; à la monotype* (2 sortes de machines. Le nom de la 1re contient *ligne* et *type* = caractères — celui de la seconde : *mono-* préfixe grec signifiant *seul, isolé;* et *type*). — *relire une épreuve. — Le correcteur. — Le tirage.*

III) **Le paragraphe :** *Sur le modèle du 2e paragraphe de la lecture (Gurau... à l'aise) évoquez un surveillant timide, circulant parmi des élèves qui font, en classe, un exercice écrit.*

IV) **Essai.** *Racontez comment* **naît** *un exemplaire de journal.*

Le vocabulaire français

(Famille de **imprimer**). **Expliquez :** *L'imprimeur imprimera* cette page en italiques. — Il y a dans cette ligne une faute d'*impression*. — Un homme au regard sournois fait mauvaise *impression*. — Gutenberg a découvert l'*imprimerie* moderne. — Le potier *imprime* à l'argile un mouvement circulaire. — La police *réprime* brutalement l'insurrection. — On fait des semelles de souliers en liège *comprimé*. — Cette mauvaise nouvelle l'avait *déprimé* : il était en proie à une *dépression* nerveuse. — *Supprimez* la virgule dans la première phrase. — Voilà une *expression* correcte : elle est sans faute. — *Exercez une pression* sur la porte : elle cédera. — Il a cédé : on a sans doute *fait pression* sur lui. — Les hommes généreux se consacrent à la défense des *opprimés*.

La première page d'un grand journal quotidien du soir.



LE TOUR (5e ÉTAPE l'une des plus longues) 118 COUREURS DE NORMANDIE EN BRETAGNE

SUR L'AÉROPORT DE BRUXELLES

PAOLA et ALBERT émus et radieux se sont embrassés

Ils reçoivent aujourd'hui leurs cadeaux de mariage

(Page 5 : nos informations.)

France-soir

LE SEUL QUOTIDIEN FRANÇAIS VENDANT PLUS D'UN MILLION

Mardi 30 Juin 1959 — 25 fr.

7e ÉDITION

Majoration (2 %) probable du salaire minimum

en automne

Bataille pour maintenir les prix et conserver aux traitements leur pouvoir d'achat

Le gouvernement étudie :

Augmentations progressives des salaires

SECTEUR PRIVE

par des conventions d'entreprises

Sans fixer autoritairement les majorations de traitement, les pouvoirs publics pourraient :

- Faire bénéficier de détaxations les patrons qui consentiraient des augmentations
- Taxer au contraire les employeurs réfractaires

SECTEUR PUBLIC

- FONCTIONNAIRES : Les sommes nécessaires au relèvement progressif des traitements seraient prévues dans le budget
- ENTREPRISES NATIONALES : Des accords basés sur des primes de productivité pourraient être conclus

UN TRAIN U.S. CHARGÉ DE PROPANE EXPLOSE PRÈS D'UNE PLAGE : le gaz en feu se répand sur l'eau

25 baigneurs carbonisés • 75 brûlés gravement

Tour de New-York en bateau-mouche pour M. Kozlov

(vice-président du Conseil soviétique considéré comme le dauphin de « K »)

qui inaugure aujourd'hui l'exposition soviétique

(la première qui ait lieu aux U.S.A.)

Durant son séjour, M. Kozlov rencontrera Ike et M. Herter (secrétaire d'Etat aux A.E.)

(Page 5 : le câble de notre env. spécial perm. A. de SEGONZAC.)

Tous les records battus : un milliard 40 millions de paris au Grand Prix, remporté par Birum

- Un dixième du n° 7.969 gagnant du Sweepstake vendu à Noisy-le-Sec.

(Page 7 : nos informations)

Drame à Grenoble

METEO : Nuageux

(Page 7, la carte du temps et nos informations).

- **35 trains supplémentaires** dans les gares parisiennes pour les premiers départs en vacances.

(Page 7 : nos informations.)

Route : 20 morts

L'offensive contre Gaul pourrait être déclenchée sur les 285 km. de Rouen-Rennes

EN RUBRIQUE SPORTIVE : les dépêches de nos envoyés spéciaux

Une grand-mère s'élance dans sa maison en feu et jette son petit-fils (9 mois) par la fenêtre du premier étage

- Il est indemne
- Elle est grièvement brûlée

RADIO-LUXEMBOURG

La cinquième coupe

LES POTINS DE LA COMMÈRE

6. *FRAGILITÉ DE L'INFORMATION*

Certains chroniqueurs n'hésitèrent pas à inventer de toutes pièces[1] des informations qui firent quelquefois grand bruit. Ce fut le cas du charmant Henri Duvernois que son rédacteur en chef avait dépêché — alors qu'il faisait ses débuts de journaliste — en reportage aux Halles Centrales, où venait d'éclater — déjà — une grève de camionneurs.

Il eut beau s'efforcer de recueillir des renseignements susceptibles de retenir l'attention de ses lecteurs, il fit comme on dit vulgairement « chou blanc[2] ». Alors qu'il s'apprêtait à regagner, la tête basse, sa salle de rédaction, le hasard — ou plutôt la Providence des journalistes (nous y croyons beaucoup) — mit en face de lui un jeune camarade fraîchement promu officier qui, devant la détresse du pauvre Duvernois, fut pris de compassion :

« Écoute, finit-il par lui dire, j'ai pour toi un sujet magnifique. Au fond, les camionneurs des Halles, cela n'intéresse presque personne... Mais les musiques militaires?

— Les musiques militaires?

— Oui, cela fait courir le monde....

— Alors?

— Alors? On veut les supprimer!

— On veut les....

— Oui, je te l'affirme. Je le tiens de mon général. Annonce ça dans ton journal et tu reviendras m'en parler. Tu diras, bien entendu, que ton informateur veut garder l'anonymat.... »

En rentrant au journal, Duvernois déclara à son chef d'informations :

« Les camionneurs des Halles n'ont pas voulu parler. Mais je vous apporte du sensationnel.... »

Et le lendemain sous un titre énorme, on lut : *Suppression des musiques militaires.*

Cela fut repris par onze journaux et commenté pendant au moins huit jours. Le Ministère de la Guerre fut plongé dans l'ahurissement. Personne en haut lieu n'avait entendu parler d'un tel projet... et pour cause[3]!

LOUIS-GABRIEL ROBINET. Conférence faite aux « *Annales* ».

1. Entièrement. — 2. Il n'obtint rien. — 3. C'est-à-dire : *et pour une bonne raison : le projet était imaginaire!*



PARTICIPE ET ADJECTIF VERBAL

Parfois un participe PRÉSENT n'exprime pas exactement l'action d'un verbe, mais une *qualité* plus ou moins durable. Dans ce cas, **au lieu d'être invariable,** il s'accorde **en genre** et **en nombre** avec le nom auquel il se rapporte, et on l'appelle **adjectif verbal :**

Balzan avait une tignasse GRISONNANTE.

Il est souvent difficile de distinguer l'adjectif verbal du participe présent proprement dit. En général la forme en *-ant* est un adjectif verbal :

1) quand elle est **attribut** du sujet : *cette affaire est* GÊNANTE.

2) quand elle **n'a pas de complément d'objet, d'attribution** ou **circonstanciel** : des soucis *absorbants.*

3) quand elle est **précédée d'un adverbe** : *une tignasse* DÉJÀ GRISONNANTE.

Parfois le participe PASSÉ qui, lui, est **toujours variable,** prend aussi la **valeur d'un adjectif** pur et simple : *Balzan a une tignasse* FRISÉE.

▶ EXERCICES ◀

I) **Formez** six phrases, en employant successivement dans chacune d'elles les mots suivants (les trois premiers sont **adjectifs**, les trois autres, **participes**) : *Puissant — vaillant — savant — pouvant — valant — sachant.*

II) **Remplacez** les formes **courtes** du participe passif (par exemple : *aimé*) par les formes **longues** correspondantes (p. ex. *étant aimé*) : *Déjà inquiété par l'odeur d'imprimerie, Gurau fut franchement incommodé par le bruit des machines. — Arrivé près des « marbres » réservés à* La Sanction, *il fit signe à un prote de s'approcher. — Ereinté par la longue séance de la Chambre, il avait fait un gros effort pour écrire son article. — L'article examiné, le prote le rendit à Gurau en faisant la grimace. — L'article de Gurau, bien que retouché, dut être réduit d'une vingtaine de lignes.*

III) *a)* **Donnez le participe présent** des verbes suivants : *gêner — monter — dormir — souffrir — tomber.*

b) Puis faites avec chacun d'eux **deux séries de phrases**, où ils seront employés successivement comme **participe présent** et comme **adjectif verbal.**

IV) **Expliquez** l'emploi de l'**adjectif verbal** dans les expressions suivantes : *Une séance payante (≠ gratuite) — une rue passante (≠ solitaire) — les classes dirigeantes — les députés sortants (qui sont soumis à réélection) — une enquête concluante — des livres intéressants — de petites phrases coupantes — une personne donnante.*

V) **Distinguez** les **participes présents**, les **gérondifs** et les **adjectifs verbaux** et **justifiez-en** l'emploi.

Pressant le pas, parce qu'il était en retard, Gurau arriva à l'imprimerie, où il fut frappé par l'odeur inquiétante du papier et le bruit des machines ronronnantes. Puis, se dirigeant vers le prote Balzan, à la mine fleurie et au ventre rebondi, il lui donna son article, à peine fini, à composer. Le prote le lut d'abord en reniflant. Puis, en ouvrier expérimenté, il exprima l'avis suivant : il faudrait retrancher quelque chose. Gurau, agacé, promit d'y penser, puis, en sifflotant, il gagna la cabine vitrée.



12. Quartiers populaires de l'Est

1. *LA FOIRE DU TRÔNE*

Chaque quartier de Paris a sa fête foraine : la « Fête à Neu-Neu[1] » aligne ses baraques et ses lumières dans l'avenue de Neuilly; à Noël, les forains se retrouvent tous à Montmartre; enfin le printemps voit renaître, sur le cours de Vincennes, la « Foire du Trône », ou foire « au pain d'épice », vieille de plusieurs siècles.

Et pendant trois semaines, le cours de Vincennes va retentir du nasillement des haut-parleurs, des hurlements des sirènes, du claquement des carabines et les renvoyer à tous les échos! Malheur aux voisins qui ont le sommeil léger!

Si vous ne craignez pas trop la bousculade, venez avec moi : le spectacle en vaut la peine.

Aimez-vous les fauves? Voici justement une ménagerie. Sur l'estrade, le dompteur a fière allure : vaste chapeau, cravache, bottes à éperons.... Le nez collé au micro, il hurle son boniment[2] :

« ... Et, avec les redoutables lions de l'Atlas, avec les terribles tigres du Bengale, vous verrez la plus étonnante charmeuse de serpents. J'offre 100 000 francs, je dis bien : cent-mil-le-francs, à toute personne qui me prouvera avoir déjà vu ailleurs un travail de cette qualité.... Entrez! Mesdames et Messieurs.... Les militaires en uniforme ne paient que demi-place.... On commence à l'instant! Allons les places! Allons les billets! »

Préférez-vous les spectacles étranges? Voici l'homme-cheval des mers, l'hippocampe humain!

« On paie en sortant! Suivons, pressons! »

Si vous êtes amateur d'émotions fortes, venez faire un tour de Montagnes russes, échafaudage énorme dont la piste d'acier escalade des rampes vertigineuses. Prenez place dans ce chariot, qu'une crémaillère[3] va hisser lentement au point culminant. Arrivé là-haut, brusquement c'est la chute presque verticale, qui vous coupe le souffle. Vos voisins ont le visage crispé; les femmes font une vilaine grimace (si elles se voyaient...) Puis, remontée brutale, dans un fracas métallique, virages impressionnants pour retrouver le sol, où le chariot s'immobilise d'un seul coup.

« N'avez-vous rien de plus moderne à me montrer?— Oui : tenez, ce manège d'avions « à réaction ». Au bout de longues tiges, ils tournent à une vitesse folle. Dedans, les apprentis pilotes connaissent toutes les émotions de la navigation aérienne : « Appuyez sur le volant pour descendre... levez-le pour monter.... »

Les gens fiers de leur adresse iront, eux, vers les jeux de massacre, où il s'agit de renverser avec deux ou trois pelotes[4] un savant édifice de boîtes de conserve.... — Non. Allons plus loin; ce bruit de ferraille me casse les oreilles....

Alors le tir à l'arc? ou le tir à la carabine? ou à la mitrailleuse? Crevez d'une

1. **Pop.** Déformation de *Neuilly*, ville au nord-ouest de Paris, où a lieu une fête foraine célèbre.
2. Discours destiné à attirer les clients.
3. Tige d'acier dentelée, employée notamment pour les funiculaires.
4. Petites balles d'étoffe ou de caoutchouc.



Devant les " Montagnes russes ".

seule rafale le centre de la cible en carton et vous aurez droit aux regards admiratifs de votre fiancée.

— Quelle est cette femme assise les yeux bandés, au milieu d'un cercle de curieux?

— C'est une « voyante extra-lucide[1] ». Elle vous dira votre avenir... aidée de son compère[2], ce gros homme à forte moustache. Justement une grand-maman y va de[3] ses cent francs : elle veut des nouvelles de son petit-fils, embarqué pour une longue croisière autour du monde. Et, pendant que la voyante rédige le message inspiré, le compère fait le tour des badauds : « Madame Josépha, de quelle couleur est la cravate de ce Monsieur? — Rouge avec des pois blancs! — Bien! Dites-nous en quelle année est née Mademoiselle. — En 1935. — Plus fort, que tout le monde entende! — En **1935**! — Quel est le nombre le plus favorable à Monsieur, pour la loterie nationale? — Le nombre 13. »

Si votre promenade vous a mis en appétit, nous irons « Chez Hélène » manger quelque gaufres parfumées à la vanille, ou un cornet de frites saupoudrées de sel fin.

... Et surtout ne quittez pas la foire sans acheter le petit cochon de pain d'épice[4] où vous ferez écrire votre prénom en lettres de sucre! G. M.

1. Prophétesse de foire, qui prétend **voir** dans l'avenir ou dans le passé.
2. Camelot ou bonimenteur qui est secrètement d'accord avec quelqu'un pour tromper le public.
3. **Fam.** y risque.
4. Le petit cochon est un « porte bonheur ».

PRONOMS PERSONNELS COMPLÉMENTS
(v. tome II pages 70 à 80).

A) Phrase à **un seul** pronom personnel **complément d'objet.**

I. — ***Affirmation.***

Je **te** vois (objet direct) Je **t'**ai vu
Je **lui** parle (objet indirect) Je **lui** ai parlé

N. B. Mais on dit : *Je pense* **à lui,** *je songe* **à lui.**
(Même construction avec les verbes pronominaux : *je me fie* **à lui.**)

II. — ***Négation.***

Je *ne* **te** vois *pas.* Je *ne* **t'**ai *pas* vu.
Je *ne* **lui** parle *pas.* Je *ne* **lui** ai *pas* parlé.

III. — ***En et y.*** En principe, *en* (= *de cela*) et *y* (= *à cela*), représentent **des choses.** Mais on emploie de plus en plus **en** pour les **personnes,** au lieu de : *de lui, d'eux* :

Mon frère? Je parle *de lui* ou : j'*en* parle.

Y est d'un usage plus strict. Toutefois, il **peut** s'employer dans le français parlé, pour **les personnes,** avec *penser, songer, se fier* normalement suivis de **à lui :**
Mon frère? Je pense *à lui,* ou : j'*y* pense.

B) Phrase à **deux** pronoms **compléments d'objet.**

I. — ***Affirmation.***

1° *Deux* pronoms de *la* 3e *personne.* Le 1er est objet **direct,** le 2e objet **indirect :**
Je **le lui** présente, je **le lui** ai présenté — (mais : il **se le** donne.)

2° *Un seul* pronom de *la* 3e *personne.*
2 cas : *a*) Je vous (indir.) **le** (dir.) présente.
b) Je vous (dir.) présente **à lui, à eux** (indir.).

3° *Aucun* pronom de *la* 3e *personne :* Le 1er est objet **direct**; le 2e, objet **indirect** :
On **vous** (dir.) présente **à moi** (indir.).

II. — ***Négation.***

Je **ne** *le lui* présente **pas.** Je **ne** le lui ai **pas** présenté.
Je **ne** *vous* présente **pas** *à lui.* Je **ne** *vous* ai **pas** présentés *à lui.*

Les deux éléments de la négation **ne... pas** se disposent, par rapport au sujet et au verbe, **comme dans la phrase à un seul pronom complément.**

I) **Remplacez**, dans les phrases suivantes, le nom complément par **le pronom personnel** correspondant : *Il y a vingt ans, on voyait encore* (ce monument). — *J'aime* (les fauves). — *Je me suis tourné vers* (le dompteur). — *Je vais demander* (à Mme Josépha) *de me prédire l'avenir.* — *Penses-tu* (à la foire) ? — *Penses-tu* (à ton frère) ? — *Nos grands-pères ont connu* (d'autres plaisirs). — *J'ai renversé d'un seul coup* (l'édifice de boîtes de conserve). — *Vous parlerez* (au concierge). — *Vous donnez bien des soucis* (à votre mère). — *Tu as écrit* (à ton grand-père) *pour sa fête?* — *Prenez ce livre : il sert* (à mon frère) *pour ses études.* — *Nous songeons* (à nos amis). — *Ces méchancetés ont beaucoup nui* (à votre camarade).

II) **Refaites** l'exercice précédent, mais en mettant les verbes à la forme **négative.**

III) **Imaginez** trois phrases où le pronom **en** sera utilisé comme **adverbe de lieu**, trois autres où il sera **pronom personnel.**

(Ex. : Comme il regardait la cage du lion, le petit garçon s'aperçut qu'il **en** sortait un rat (adverbe = *de là*). — Les jeux de nos grands-pères, je n'**en** parle pas (pronom = *des jeux*).

IV) **Dites** les différentes **fonctions** de **en** dans les phrases suivantes : *Des baraques, j'en ai vu des dizaines à la foire. — Ce spectacle était affreux : j'en tremble encore. — La foire? j'en viens et je m'y suis bien amusé. — Le petit Jean ne va pas sur les montagnes russes : il en a peur.*

V) **Remplacez** les tirets par le **pronom personnel indirect** qui convient : *Même quand il — parle, vous voyez bien que l'égoïste pense uniquement à —. Si tu es mon ami, écris — souvent. Ce sera le signe que tu penses à —. Si vous ne prenez pas soin de vos intérêts, qui donc — songera? Tu me dis que je ne pense jamais à ma mère; mais si, j' — pense!*

VI) **Remplacez**, dans les phrases suivantes, les deux noms compléments par les **deux pronoms personnels** correspondants : *La fillette montra sa poupée à sa mère. — Nous avons confié notre argent à ce banquier. — J'offrirai à mon employé une augmentation de salaire. — Le Roi ordonna au Gouverneur la libération de Voltaire. — Je vous présenterai mes amis. — Je vous ai présenté mes employés. — J'ai montré les fauves à mes enfants. — Je montrerai le manège d'avions à votre fils.*

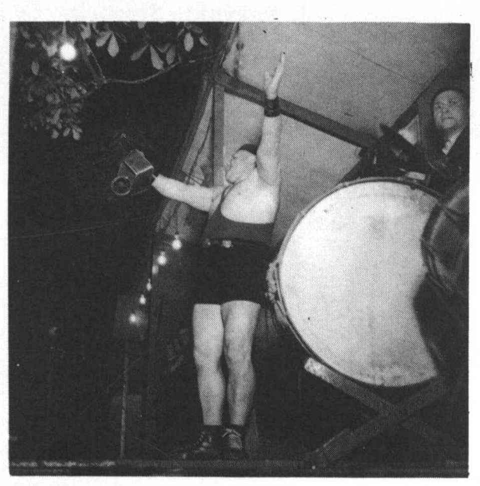
VII) **Même exercice**, mais en mettant les phrases ainsi transformées à la **forme négative.**

VIII) **Refaites** les phrases suivantes, en remplaçant le pronom souligné par un **nom complément** que vous imaginerez : *Je vous les avais souvent décrits. — Tu me l'as racontée plus d'une fois. — Nous les avons entendus la nuit dernière. — Vous les avez vus, quand ils se sont précipités vers le manège d'avions.*

IX) **Mettez** les phrases de l'ex. VIII à la **forme négative.**

X) **Remplacez** les tirets par les pronoms compléments qui conviennent : *Dès que les enfants furent arrivés devant les montagnes russes, leur oncle — donna quelques conseils de prudence. Puis : « N'ayez crainte », — dit-il. « Fiez — à — ». Après quoi, il — dit de monter dans le chariot. Les enfants ne demandaient qu'à — obéir, mais le chariot démarra dans un tel fracas que le plus petit — eut peur et se mit à pleurer, tandis que ses frères — moquaient de —. Quand ils redescendirent, l'oncle acheta quelques cochons en pain d'épice pour ses neveux et — — distribua avec un bon sourire.*

XI) **Essai.** *Décrivez une foire de votre pays.*



2. *TOURNESOL*

Tous les jours de la semaine
En hiver en automne
Dans le ciel de Paris
Les cheminées d'usine ne fument que du gris[1]

Mais le printemps s'amène[2] une fleur sur l'oreille
Au bras une jolie fille
Tournesol Tournesol
C'est le nom de la fleur
Le surnom de la fille
Elle n'a pas de grand nom pas de nom de famille
Et danse au coin des rues
A Belleville à Séville

Tournesol Tournesol Tournesol
Valse des coins de rues
Et les beaux jours sont venus
La belle vie avec eux
Le génie de la Bastille fume une gitane bleue[3]
Dans le ciel amoureux
Dans le ciel de Séville dans le ciel de Belleville
Et même de n'importe où

Tournesol Tournesol
C'est le nom de la fleur
Le surnom de la fille

J. Prévert. *Spectacles* Le Point du jour. N. R. F..

1. **Fam.** On appelle **gris** le gros tabac vendu dans des enveloppes de papier gris. Allusion à l'épaisse fumée grise qui sort de la cheminée comme d'une grosse pipe.
2. **Pop** = vient.
3. Variété de cigarettes assez fines. — La colonne *de Juillet*, place de la Bastille (on la voit sur l'illustration de la page 187, dans le fond), commémore les *Trois glorieuses* (v. p. 175) et est surmontée du *Génie de la Liberté*.



3. *SUR LES BORDS DU CANAL SAINT-MARTIN*

Le printemps était venu. Un dimanche, après avoir nettoyé sa boutique à grande eau, Lecouvreur, sentant les chaleurs proches, décide de « sortir la terrasse » : quatre tables rondes et huit chaises de jardin, qu'on aligne sur le trottoir, sous un grand store où on lit en lettres rouges : HOTEL-VINS-LIQUEURS.

Lecouvreur aime musarder[1] dans le quartier, la cigarette au coin des lèvres.... Toujours la même promenade, tranquille, apaisante. Il longe l'hôpital Saint-Louis, puis il regagne le quai de Jemmapes.

Des pêcheurs sont installés sur le bord du canal, au bon endroit. (...) Lecouvreur s'arrête. Il fait beau.... Partout les marronniers fleurissent, de grands arbres qui semblent plantés là pour saluer les péniches. Des bateliers se démènent[2].... Un peu plus haut, des montagnes de sable ou de pierre, des tas de charbon, des sacs de ciment, encombrent le quai. Des voitures traversent le pont tournant.

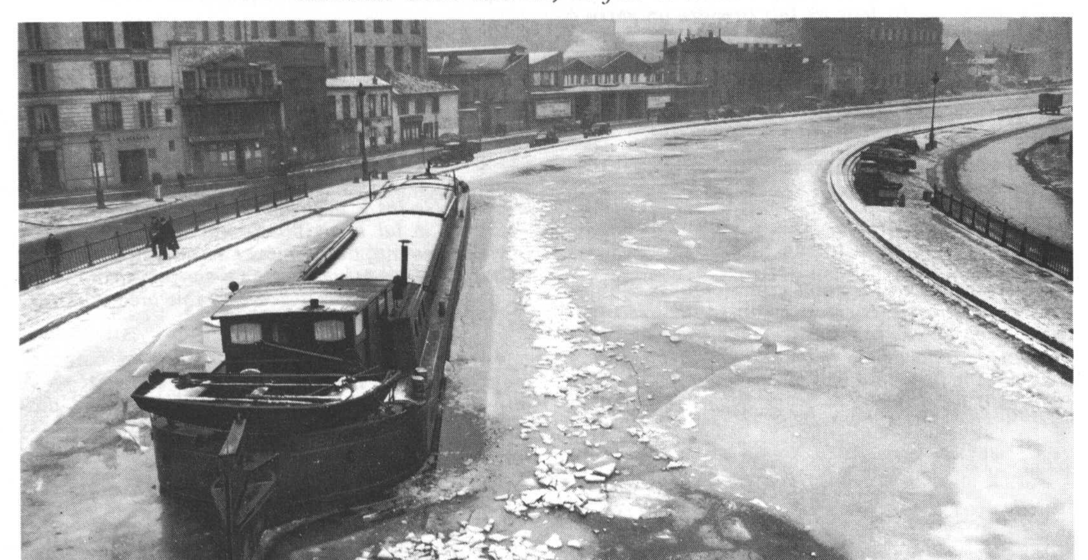
Ce décor d'usines, de garages, de fines passerelles, de tombereaux qu'on charge, toute cette activité du canal amuse Lecouvreur....

Par les beaux jours, les locataires de l'hôtel du Nord, leur dîner expédié[3], descendent prendre le frais à la terrasse. Les huit chaises sont vite occupées.... Il fait bon[4] prendre un verre[5] sur le trottoir après une longue journée de chaleur et de travail, quand le soleil s'est couché derrière les vieilles maisons du quai de Valmy et que, peu à peu, le roulement des voitures a fait place au bruit frais des écluses. Les réverbères s'allument... de vieilles femmes promènent leur chien.... L'air fraîchit, un coup de vent qui vient des boulevards extérieurs apporte le murmure de la ville.... Et en face, dans le square, des vagabonds s'étendent sur les bancs pour y passer la nuit.

EUGÈNE DABIT. *Hôtel du Nord*, Denoël.

1. Flâner.
2. S'agitent pour exécuter rapidement leur travail.
3. Pris très rapidement.
4. Il est *agréable* de ....
5. **Fam.** Boire un peu de vin avec des amis.

Le canal Saint-Martin, un jour d'hiver.



PRONOMS PERSONNELS
(*suite*).

I. — ***Phrase interrogative :***

avec ***un seul pronom*** **complément :**

Me vois-tu? — *M'* as-tu vu?
Lui parle-t-il? — *Lui* a-t-il parlé?

Même disposition par rapport au verbe que dans la phrase affirmative (v. p. 190).

avec ***deux pronoms compléments :***

Le lui présentes-tu? — *Le lui* as-tu présenté?
Vous présente-t-on *à lui?* — *Vous* a-t-on présentés *à lui?*

Même disposition que dans la phrase affirmative.

II. — ***Interrogation et négation combinées :***

Ne le lui présentes-tu pas? — *Ne le lui* a-t-on pas présenté?
Ne te présente-t-on pas *à lui?* — *Ne vous* a-t-on pas présentés à *lui?*

Le sujet étant inversé, **ne...** se trouve **en tête du groupe,** avant le premier pronom complément; **pas** *suit* immédiatement le **sujet** inversé. — Même disposition des pronoms compléments que dans la phrase négative sans interrogation.

▪ **Remarque générale** : on peut toujours, dans le **français parlé,** employer la locution **est-ce que,** qui permet d'éviter l'inversion : *est-ce que* tu me vois? *Quand est-ce que* tu le lui as présenté?

▶ EXERCICES ◀

I) **Mettez** les phrases suivantes à la forme **négative :** *Il m'a lu votre lettre. — Je vous avais salué. — Tu leur as fait prendre un verre à la terrasse d'un café. — Cette fraîcheur, le vent nous l'avait apportée, l'autre soir. — Cette question-là, il lui en a parlé. — Cette chose importante, vous m'y avez fait penser au dernier moment.*

II) **Même** exercice, mais en employant la forme **interrogative.**

III) **Même** exercice, mais **en combinant** la forme négative et la forme interrogative.

IV) **Remplacez** les noms compléments d'objet par les **pronoms** correspondants : *Il avait nettoyé sa boutique à grande eau. — Il faisait toujours sa promenade à la même heure. — On avait planté des arbres le long des quais. — Ils ont parlé de leurs affaires à leurs amis. — Nous avions fait asseoir nos camarades à la terrasse. — Les vagabonds ont passé la nuit dans le square.*

V) **Mettez** les phrases ainsi transformées : *a*) A la forme **négative.** *b*) A la forme **interrogative.** *c*) A la forme négative et à la forme interrogative **combinées.**

VI) **Transformez** en phrases **affirmatives** ces phrases à deux compléments : *Je ne leur en avais pas parlé. — Les y avez-vous déjà rencontrés? — Ne les y avons-nous pas souvent invités? — Tu ne le lui avais pas promis formellement, à la vieille femme, de promener son chien. — Ne les en aurais-tu pas prévenus, de ce danger, si tu l'avais su à temps? — Vous les a-t-on fait bien admirer, les vieilles maisons de Paris?*

VII) **Mettez** au **pluriel** les pronoms compléments **lui et à lui** : « *Je le lui ai déjà dit. — A lui? — A lui-même* ». — *Il ne lui plaît pas de des-*

cendre prendre le frais à la terrasse. Le médecin, pourtant, le lui a conseillé vivement. Tant pis pour lui. Après tout, c'est à lui de décider. — Quand il but la bière que le garçon lui avait apportée, elle lui sembla excellente. Mais quand le garçon ramassa l'argent des clients et que ce fut à lui de payer, elle lui parut beaucoup moins bonne.

VIII) **Essai.** *Évoquez la paix du soir, à la ville, ou à la campagne.*

4. *BOXE POPULAIRE*

Au coup de gong, le benjamin[1] de la « Sauvegarde[2] » voulut d'emblée[3] se montrer digne de l'accueil du public et se rua sur le champion[4]. Un « contre » bien placé le stoppa. « Il part trop tôt! » gémit M. Babinet; Coudur avait lâché un juron; Mireille chiffonna son mouchoir; Toine s'affaissa un peu plus. Mais le benjamin savait encaisser. Ayant reniflé, il s'enfouit la figure dans ses gants et, écoutant les leçons de son manager, se mit à danser autour de Casella. Il feinta[5], esquiva la riposte par un bond de côté et, trouvant cette fois l'ouverture[6], porta un violent crochet[7] au foie.

« Coup bas! vociféra le père du champion, se dressant derrière le ring.

— Pas vrai! » protesta Coudur, qui cependant n'avait rien vu.

L'arbitre fut de cet avis, et le combat se poursuivit dans un vacarme de vivats et de sifflets. Les adversaires, rendus prudents, s'observaient : le cadet, la garde ramassée[8], prêt à bondir, le champion feintant pour prendre la distance.

« Vas-y, Minime[9]! » braillèrent des supporters[10] impatients.

Peut-être entendit-il : il y alla.... De nouveau, le basané[11], bien en ligne, porta son long direct[12], puis doubla du gauche[13], et le petit chancela. Sur les gradins, les hurlements reprirent. Les Méridionaux[14], moins nombreux, mais bouillants, se cassaient la voix à stimuler leur favori; pourtant, il ne poursuivit pas. Visiblement, il se méfiait du petit bouledogue, et voulait le laisser se fatiguer. A la fin de la reprise, il menait nettement aux points[15].

(...) M. Babinet croyait se battre aussi. Il souffrait de ne pas être au moins arbitre, en pantalon noir et chemise de soie blanche. (...) Pour se soulager, il mimait le combat, portant à vide de petits crochets sournois, et faisant d'affreuses grimaces aux concurrents d'en face. Ce deuxième round le mit à dure épreuve. Le petit entêté, sourd aux

1. Le plus jeune fils — ici, le jeune boxeur.
2. Nom d'une société sportive.
3. Du premier coup.
4. Un Toulonnais nommé Casella.
5. Fit semblant de frapper pour tromper l'adversaire (v. feinter, faire une feinte).
6. Réussissant à passer à travers la défense de son adversaire.
7. Coup porté de côté avec le bras replié.
8. Les poings bien rassemblés devant lui pour se défendre de toute attaque.
9. Surnom du « benjamin » (= tout petit).
10. Mot anglais : les partisans d'un des boxeurs.
11. L'homme au teint foncé, Casella.
12. Coup de poing porté de loin et avec le bras tout droit.
13. Donna aussitôt un deuxième coup avec le poing gauche.
14. *Supporters* de Casella.
15. Un combat de boxe peut se gagner, en particulier, par mise hors de combat d'un des boxeurs évanoui sous l'effet d'un coup de poing (= *knock-out*) ou parce que l'un des boxeurs a été mieux noté que l'autre par les juges (il gagne alors **aux points**).

recommandations, repartait à la bagarre[1] et le Toulonnais[2], qui le dominait d'une tête, le contrait[3] à chaque attaque. (...)

Le vétéran esquivait, bloquait[4], recevait dans les gants, répliquait d'un « une, deux », et refermait sa garde. A la fin de la reprise, comme Minime allait le déborder, il se dégagea d'un crochet à la tête, et l'on vit le sang jaillir. (...)

Le neuvième, puis le dixième round n'arrangèrent rien. Dans un silence tragique, le champion aux quinze k. o., le visage intact et les cheveux bien collés, continuait flegmatiquement à marquer des points. (...)

Encore cinq rounds : le petit ne tiendrait jamais.... Les Parisiens, anxieux, se taisaient; c'était maintenant aux Marseillais de vociférer.

« Finis-le! » hurla l'un.

M. Babinet en sursauta d'indignation et Mireille tourna vers le cannibale des yeux étincelants. Mais le gosse avait le cœur aussi bien trempé que les poings. Le visage écrasé, grimaçant de douleur, il résistait quand même. A la treizième reprise, il parut se ressaisir. Il reprit ses sauts de côté, fit le dos rond, esquiva une droite, frappa à son tour. Puis, comme épuisé par ce suprême effort, il baissa sa garde, laissant une seconde son menton découvert. Le Toulonnais, le jugeant à bout, lança l'estocade[5]. Il tombait dans le piège.... Minime, d'un balancement, évita le direct et, le coude sur la hanche, en pivotant, porta un crochet au creux de l'estomac, si rude qu'on l'entendit du fond du stade. Casella se plia en deux, comme cassé. A ce miracle, tout le public s'était dressé. Pris de folie, les gens hurlaient : « Vas-y, Minime! Vas-y, Casella! » Le père du champion, abasourdi, montra une tête hagarde au ras du ring. D'un geste désespéré, il fit signe à son fils de mettre un genou au sol le temps de se reprendre, mais le Toulonnais ne semblait rien voir et reculait en fauchant l'air de ses longs bras. Minime, fonçant sur lui pour l'achever, le moko[6] le prit par le cou, pesant de tout son poids.

« Break! Break[7]! » ordonna l'arbitre.

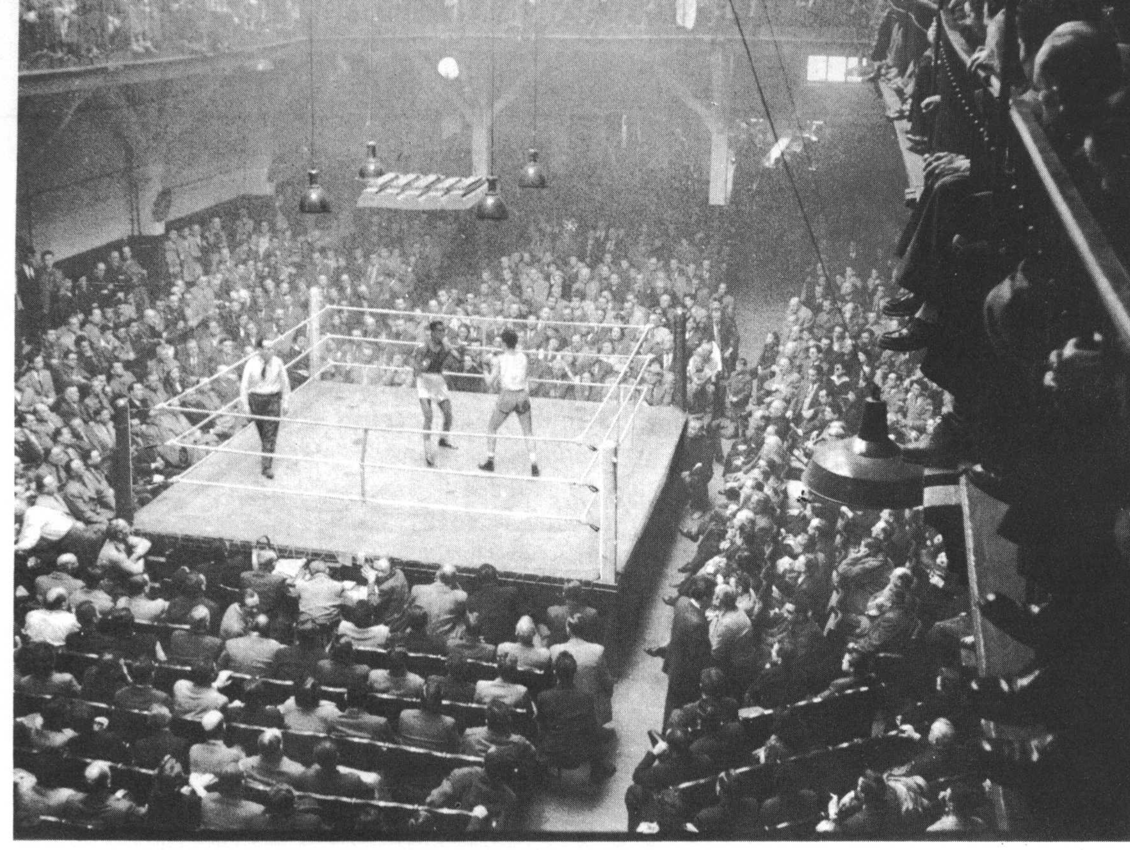
Non sans peine, il les sépara, mais aussitôt le champion chancelant recommença à s'accrocher. Collé à son adversaire, il le paralysait d'un bras et frappait de l'autre.

« Hou! Hou! protestait la foule. Disqualifié[8]!...

— Maintenant, mets tout le paquet[9]! ordonna Coudur au petit gars quand il vint se rasseoir. Dans trois minutes tu seras champion! »

Gonflé à bloc[10], ne sentant plus ses blessures, un œil à demi fermé, Minime fonça. Casella, qui avait retrouvé son souffle, se dérobait devant lui, passait à droite, fuyait à gauche, décochait un direct, puis de nouveau s'accrochait. Plus que deux minutes....

1. Reprenait le combat.
2. Casella.
3. Arrêtait d'un coup de poing les attaques de l'adversaire.
4. Refermait brusquement ses poings sur le poing de son adversaire.
5. Terme de tauromachie désignant généralement le coup *d'épée*, qui met à mort le taureau.
6. Le basané. Surnom péjoratif des gens du Midi de la France.
7. Mot anglais : ordre crié par l'arbitre pour obliger les boxeurs à se séparer.
8. Par ce cri la foule demande que le boxeur soit éliminé du combat.
9. **Argot.** Jette toutes tes forces dans le combat.
10. **Très fam.** Plein de courage et sûr de lui.



Plus qu'une.... La petite machine à frapper multipliait ses coups. Au foie, au cœur. Comme dans un sac de sable qui mollissait. Puis, soudain, il cogna plus haut. Au menton.

« Ah! »

Ce cri jaillit de mille poitrines. Le Toulonnais, déraciné par l'uppercut[1], venait de s'effondrer. Les bras en croix, il ne bougeait plus.

« Une... deux... trois », commença à compter l'arbitre.

Le vaincu grattait le tapis du talon.

« Quatre... cinq... six.... »

Il ne parvenait pas à se soulever. Ses supporters hurlaient :

« Debout! Relève-toi! Ca-sel-la! Ca-sel-la! »

Il fit un effort, se dressa sur le coude.

« Sept... huit.... »

Mais non.... Il ne pouvait plus.... Il retomba.

« Neuf... dix... *Out!* »

ROLAND DORGELÈS, de l'Académie Goncourt. *Tout est à vendre.*
Albin Michel.

1. Mot anglais : coup porté de bas en haut sous le menton.

PRONOMS PERSONNELS (*suite*).

Phrase à l'impératif.

I. — ***Un seul pronom complément :***

affirmation	***négation***
Regarde-*moi*.	**Ne** *me* regarde **pas.**
Parle-*lui*.	**Ne** *lui* parle **pas.**

N. B. — Le pronom complément d'un **impératif négatif** se place selon les règles générales (v. p. 190, négation).

II. — ***Deux pronoms compléments :***

deux pronoms de la 3e personne :

Donne-*le-lui*.	**Ne** *le lui* donne **pas.**

Un seul pronom de la 3e personne :

Donne-*le-moi*.	**Ne** *me le* donne **pas.**
Présente-*moi à lui, à eux*.	**Ne** *me* présente pas *à lui, à eux*.

Aucun pronom de la 3e personne :

Présentez-*vous à moi*.	**Ne** *vous* présentez **pas** *à moi*.

N. B. — Quand l'impératif est *négatif*, les pronoms compléments et la négation **ne... pas,** se placent selon **les règles générales** (v. p. 190, négation).

▶ EXERCICES ◀

I) **Mettez** à la forme **négative** les phrases suivantes : — *Jette-toi sur le champion. — Frappez-le à l'estomac. — Ecoute-la. — Protège-toi derrière tes gants. — Maintiens-le à distance. — Mets-toi à danser autour de lui.*

II) **Mettez** à la forme **négative** le verbe **principal** : — *Les corps à corps, épargnez-les-lui. — Si les spectateurs te sifflent, occupe-toi d'eux. — Fiez-vous à lui. — Précipite-toi sur lui dès le coup de gong. — Réconcilions-nous avec eux. — Accroche-toi à moi. — Si quelqu'un vous donne un coup, rendez-le-lui. — Séparez-vous de nous.*

III) **Remplacez** les pronoms personnels au **singulier** par les pronoms correspondants au **pluriel :** — *Il se rua sur lui, et lui porta des coups violents au visage. — Il protesta mais l'arbitre ne l'écouta pas. — Il ne voulait pas attaquer. Mais les Méridionaux l'y encouragèrent bruyamment. Lui, il aurait préféré attendre encore. — Pour lui faire peur, elle lui faisait d'affreuses grimaces. — Le manager, furieux contre lui, lui demanda s'il n'était pas devenu fou. — Il commença les tours de valse qu'on lui avait enseignés.*

IV) **Remplacez les tirets** par les **pronoms personnels** convenables : *Le Toulonnais maintenait son adversaire à distance, — frappant sans relâche de sa droite, de façon à — marteler son œil ensanglanté et à — aveugler. M. Babinet, voyant le père du champion se moquer de —, — lança des insultes et regretta de ne pouvoir — frapper à coups de poing. Les Marseillais encourageaient bruyamment leur favori. Mireille se tourna vers — et — lança un coup d'œil étincelant. « Je n'ai pas peur de — », semblait-elle — crier. Mais ils ne — regardaient pas, et paraissaient même — ignorer. Le Toulonnais, tombant dans le piège que — tendait son adversaire, se précipita sur —. Mais celui-ci, — évitant, — frappa si brutalement l'estomac qu'il n'eut plus beaucoup de peine à triompher de —.*

V) **Essai.** *Êtes-vous pour ou contre les combats de boxe? Justifiez votre opinion en une page.*

5. *LE « BISTROT*[1] *» DE LA PLACE DES FÊTES*



Deux nouveaux clients sont venus, et proposent au patron une partie de zanzibar[2]. Edmond reste un peu en arrière. « Occupez-vous de ces messieurs. Je ne suis pas pressé », dit-il. Ces messieurs expédient[3] deux tournées[4] promptement. Chaque fois le patron, après avoir trinqué soulève son verre comme si, mourant de soif, il allait le boire d'un trait. Mais il réussit à n'en avaler qu'une gorgée de moineau, et pendant que les autres pérorent, il le glisse sous un petit abri, ménagé à cet effet dans l'épaisseur du comptoir. Le patron, qui est de Chaudesaigues[5], déteste ce que les Parisiens appellent la boisson. Il considère les buveurs, ses clients, (...) comme une espèce d'hommes en tous points méprisables, dont les coutumes sont répugnantes, l'idéal de vie, absurde, mais dont il faut subir le contact par devoir d'état[6], puisqu'on est venu exprès au milieu d'eux pour faire fortune. Dans vingt ans, dans quinze peut-être, on quittera cette racaille[7], pour aller retrouver sur le foiral[8] de Chaudesaigues des hommes dignes de ce nom, qui auront su, eux aussi, mettre de l'argent de côté, au lieu de le répandre sur le zinc des bistrots, et avec qui l'on boira, le dimanche, sans se presser, dans le cabaret qui fait le coin de la place, une bouteille de petit vin d'Auvergne.

Les camionneurs s'en vont. Puis les joueurs de zanzibar. Edmond se rapproche. Le patron lui tend la main : — Ça va, monsieur heuheuheum?...

C'est de ce grognement modulé qu'il a coutume de faire suivre « monsieur » — en y ajoutant au besoin un raclement de gorge — lorsqu'il s'adresse à un habitant du quartier qu'il ne connaît que de visage. Edmond lui achète de temps en temps un paquet de cigarettes, mais ne « consomme » presque jamais. L'homme de Chaudesaigues ne l'en estime pas moins, bien au contraire. Il faut qu'il y ait des « consommateurs », pour que les Auvergnats de Paris puissent assurer leurs vieux jours. Mais de temps en temps on est heureux de serrer la main à quelqu'un qui n'est pas un « consommateur », qui est une créature raisonnable.

JULES ROMAINS. *Les Hommes de bonne volonté*, t. IV. Flammarion.

1. **Pop.** Petit café de quartier.
2. Jeu de hasard qui se joue avec deux dés. **Pop.** : faire un **zanzi.**
3. Boivent en hâte.
4. **Pop.** Ensemble des consommations offertes par **un** des consommateurs : *payer, offrir, une tournée.*
5. En Auvergne. — On fera la part de l'ironie dans tout ce qui suit.
6. Par devoir professionnel.
7. Rebut de la société, personnes méprisables (suffixe péjoratif **-aille.** Cf. ferraille, canaille, etc.).
8. Champ de foire.

PRONOMS PERSONNELS (*fin*).

A) *Avec l'infinitif.*

I. Je veux *le* dire. — Je **ne** veux **pas** *le* dire.
Tu vas *me le* dire. — Je **ne** vais **pas** *vous* présenter à *lui*.

En général, les pronoms compléments, en rapport avec un infinitif, se placent **immédiatement avant lui** (v. p. 190).

La négation **ne... pas** encadre généralement le verbe qui amène l'infinitif.

II. Je *le fais* partir. — Je **ne** *le fais* **pas** partir.
Je *l'entends* parler. — Je **ne** *l'entends* **pas** parler.

Quand l'infinitif est amené par l'un des verbes : *laisser, faire, envoyer,* ou par des verbes exprimant une opération des sens : *voir, entendre,* etc., le pronom complément se place, non pas avant l'infinitif, mais **avant le verbe** qui amène cet infinitif.

La négation **ne... pas** encadre le groupe : complément + verbe à mode personnel.

III. Le désir de *faire* un voyage... — Le désir de **ne pas** *faire* un voyage...
Pour *faire* un voyage... — Pour **ne pas** *le faire*...
Travailler est nécessaire. — **Ne pas** *travailler* est impossible.

Quand la négation **ne... pas** porte sur l'**infinitif même,** et non sur le reste de la phrase, les deux éléments, dans la langue d'aujourd'hui, **ne se séparent pas,** et ils **précèdent** tous deux l'**infinitif.**

B) *Avec le participe présent* (ou le ***gérondif***).

I. **L'ordre** des pronoms est **celui de la p. 190** : en *le lui* disant; en *me le* disant, en *vous* présentant à *lui*....

II. **Les négations** se placent aussi suivant **le tableau de la page 190** (donc, règle DIFFÉRENTE de celle de l'infinitif) :
en **ne** *le* faisant **pas....**

▶ EXERCICES ◀

I) **Remplacez** les noms compléments **soulignés** par les pronoms **personnels** correspondants : *Occupez-vous de ces messieurs. — Occupez-vous de ce travail. — Le boxeur encaissera le coup. — Le patron pense au pays natal. — Le jeune garçon se tirera peut-être de ce mauvais pas. — J'ai bu un petit vin blanc excellent.*

II) **Mettez** les phrases ainsi transformées à la forme **négative.**

III) **Remplacez** les noms qui précèdent ou suivent les **infinitifs** par les **pronoms personnels** convenables : *Le champion laissa le benjamin attaquer. — Le consommateur se fit servir le vin blanc. — Le Toulonnais entendait compter les secondes. — J'ai voulu conduire mes enfants à la Foire du Trône. — Le patron hésita à servir l'ivrogne — Mes enfants ont vu dompter les lions.*

IV) **Mettez** les phrases ainsi transformées à la forme **négative.**

V) **Mettez** à la forme **négative** les infinitifs soulignés : *Se taire est parfois difficile. — Protester était légitime en pareil cas. — Pour se battre, il faut un certain courage. — La volonté de triompher tout de suite est souvent le secret de la victoire. — Partir est la meilleure solution.*

VI) **Transformez** les avis ou conseils suivants, de façon à **remplacer** l'impératif négatif par l'**infinitif négatif :**

(Ex. : *Ne fumez pas : ne pas fumer. — Il ne faut pas faire de bruit : ne pas faire de bruit.*)

— Ne pars pas trop tôt; ce serait inutile — Ne perdez pas votre sang-froid. — Ne faites pas l'étonné. — Ne baissez pas votre garde : ce serait dangereux. — Ne paralyse pas l'adversaire avec le bras. — Ne frappe point bas; c'est défendu.

VII) **Mettez** le gérondif à la forme **négative :** *En agissant ainsi, tu échoueras. — En le lui disant, tu t'attireras sa colère. — En vous présentant à lui maintenant, vous gagnerez du temps. — En la reconnaissant tu l'as gênée.*

VIII) **Essai.** *Décrivez les réactions du public, lors d'un spectacle sportif, auquel vous avez assisté (match de tennis, de foot ball, de boxe ou de catch).*

Le vocabulaire français

(Famille de **servir**). **Expliquez :** Le patron *sert* l'apéritif. — Dans les vieilles maisons le cordon du concierge *sert* à ouvrir la porte d'entrée la nuit. — Pendant la maladie de Madame Dupont, c'est la dame du rez-de-chaussée *qui a servi de* concierge. — Vous pouvez jeter ce vieux balai, il ne *sert* plus. — Y a-t-il longtemps que Marie vous *sert?* — Oh, il y a dix ans qu'*elle est à notre service.* — Vous *rend-elle service?* — C'est une *servante* modèle, et les *serviteurs* parfaits sont de plus en plus rares. — *Resservez* donc du potage à Madame. — Maintenant vous pouvez *desservir*, nous avons fini notre repas. — Par votre maladresse vous avez *desservi* votre ami. — Au restaurant, ce sont des *serveurs* ou des *serveuses* qui font le *service.* — Nous avons des voisins gentils et *serviables*, ils nous rendent toutes sortes de *services.*

REMARQUES SUR L'EMPLOI DES NÉGATIONS

I. — La négation fondamentale est **ne... pas.**

II. — **Pas** DOIT disparaître, si **ne** est accompagné de : *personne, rien, aucun, jamais, nulle part, nullement,* placés AVANT OU APRÈS le verbe :

Personne **ne** vient. — Je **ne** vois *rien.* — Il **ne** rit *jamais.* — *Jamais* il **ne** rit. — Je **ne** l'ai vu *nulle part.* — *Nulle part* je **ne** l'ai vu. — Ce **n'**est *nullement* votre affaire.

III. — **Ne** s'emploie généralement **seul** dans les expressions suivantes :

Je **ne saurais** vous le dire (excuse polie). — **N'importe** (= il n'importe pas). — Il **ne** dit mot (= pas un **mot**). — Je **ne** sais **que** faire (= *quoi* faire, v. Gramm. p. 180).
Je **n'ose** vous donner un conseil. — Qui **ne** connaît cette histoire? (= après *qui* interrogatif). — Elle ne m'écrit jamais, **si ce n'est** (= sauf) pour demander de l'argent! — **Depuis que** je **ne** t'ai vu, il s'en est passé, des choses! (= *depuis la dernière fois* que je t'ai vu). — **Il y a** longtemps **que** je **ne** t'ai vu (= je **ne** t'ai **pas** vu *depuis longtemps*).

IV. — **Ni.** On dit : *Je* **ne** *bois pas de vin,* **ni** *de bière. Je ne bois* **ni** *vin,* **ni** *bière.*

Mais, avec plusieurs verbes : *Je* **ne** *le vois* **ni** **ne** *l'entends.*

V. — **Non plus** (« plus » prononcé *bref*) a le sens de : *aussi, négatif :*

Je le vois AUSSI ≠ Je **ne** le vois pas **non plus.**
Tu viens? Moi AUSSI ≠ *Tu ne viens pas? Moi* **non plus.**

VI. — **Ne... que** (= *seulement*) encadre toujours le verbe :

Il boit SEULEMENT DU VIN. — *Il* **ne** *boit* **que** *du vin.*

VII. — **Ne... plus** (« plus » prononcé *long* : plû) exprime une *cessation :*

Il **ne** *viendra* **plus.**

6. *QUAND LE PEUPLE FAIT GRÈVE...*

Les embarras de M. Dupont et de Madame, privés hier d'électricité, furent innombrables. Quand son réveil a sonné, comme d'ordinaire, vers 6 heures du matin, M. Dupont a naturellement cherché l'interrupteur de sa lampe de chevet[1]. Pas de lumière. Encore des plombs[2] sautés, se dit-il, oubliant la grève, pourtant annoncée la veille. Craquant des allumettes, il fut voir son compteur. La mémoire lui revenant, mais non la lucidité, il voulut faire sa tasse de café. Il n'eut d'autre ressource que de chercher, relégué[3] au fond d'un placard, l'antique instrument qu'on tourne à la main. Cependant, il tentait de faire chauffer de l'eau : le gaz ne lui accordait qu'une flamme avare; il était résolu déjà à boire, en place de café, une tiède eau noirâtre, quand il pensa à se raser : comment se raser, avec ce beau rasoir qui, lui aussi, se nourrit d'électricité? Il fallut de nouveau bouleverser le placard aux vieilleries, afin de récupérer le vieux blaireau, la lame ébréchée qui, finalement, ne purent remplir leur office — parce que l'on avait jeté le tube de crème nécessaire à leur efficacité. Maugréant[4], et en retard, M. Dupont dévala son escalier.

« Par ici! lui intima la voix de sa concierge. Vous passerez pour sortir par la fenêtre de ma loge, comme tout le monde. L'ouverture automatique de la porte ne fonctionne pas! »

M. Dupont se rua vers le métro. La grille en était fermée.

« Suis-je bête! » grogna-t-il.

Les autobus étaient pris d'assaut, on se battait autour des taxis, les automobilistes, ne sachant où donner de la tête[5], donnaient du klaxon pour apaiser leurs nerfs. M. Dupont, de Paris, put tout de même se rendre compte qu'il avait de la chance, car, dans d'invraisemblables équipages, commençaient de débarquer à Paris les banlieusards des lignes électrifiées, inutilisables depuis l'aube. M. Dupont s'en fut à pied à son bureau qu'il trouva plongé dans une semi-obscurité propice à la rêverie. Alors, il imagina les malheurs de tous les autres Dupont et, se croyant au terme de ses peines, se prit à sourire :

« Ce vieux Z, qui avait justement pris rendez-vous au garage pour faire ressouder son pot d'échappement[6] arraché, l'aurait belle[7]. (...) Les X, si fiers de leur chauffage électrique, devaient, frileux comme ils le sont, grelotter. Quant à B, ce fainéant qui passe sa vie dans les bars, à jouer à l'appareil à sous et à tourmenter le tourne-disque, il n'aurait même pas la ressource d'aller au cinéma. Car les salles de projection étaient fermées. »

1. Lampe qui permet de lire au lit et que l'on place près de sa tête. (Chevet même radical que **chef** : chef signifie originairement *tête*).
2. Les fils de plomb, les *fusibles*, qui fondent (« sautent ») si le courant électrique est trop fort.
3. Dédaigneusement écarté.
4. Protestant et grondant (même radical que **malgré** = mauvais gré : M. Dupont agit de *mauvais gré*).
5. **Fam.** : ne sachant que faire, par où passer.
6. Sous la voiture, le *tuyau d'échappement*, laisse échapper les gaz brûlés; le *pot d'échappement* rend cette opération silencieuse.
7. Aurait une belle situation (ironique).

Un coup de téléphone interrompit les imaginations de M. Dupont. Mme Dupont lui téléphonait. Chose inusitée, donc grave.

« Il faudrait que tu essaies de déjeuner au restaurant, disait une voix éplorée. Tu sais que le frigidaire est arrêté. Tout a tourné[1], là-dedans. Le gaz ne revient pas. Les boulangeries, dont le four était électrique, n'ont pas de pain. Et je te connais, tu es difficile. Je vais profiter de ton absence pour aller chez la teinturière pour un coup de fer à ton pantalon neuf, et j'irai acheter le chandail bleu dont tu as tellement besoin ! »



Grève de transports : le galant militaire.

M. Dupont fut donc au restaurant, qui était pris d'assaut et n'offrait pour tout potage[2] que du jambon et des biscottes, servis dans une louche pénombre[3]. Il apprit là, par les conversations générales, que les cotes de la Bourse, ne pouvant être établies par les machines, étaient retardées ; même manège[4] aux courses ; que les journaux étaient menacés de ne pas paraître ; que l'horloge parlante était artificiellement soutenue par des batteries ; que les dentistes s'arrachaient les cheveux devant leur roulette inerte ; que, chez les rôtisseurs, les poulets, désespérément crus sur les broches immobiles, narguaient l'appétit des passants ; que des usines restaient inactives ; que, sur le carreau des Halles, des monceaux d'arrivages étaient restés, faute de lumière pour les mettre en place. (...)

Vers 5 heures, dans le bureau de M. Dupont, il faisait si noir qu'il renonça à tra-

1. Les aliments sont gâtés. Se dit surtout du *lait*.
2. **Fam.** Pour toute nourriture. Pris souvent dans le sens général de : *pour toute ressource*.
3. Une *demi-obscurité*, où l'on voit mal, inquiétante.
4. Même cas.

vailler. Ainsi put-il surprendre Mme Dupont, retour[1] de ses courses, qui, ayant déniché une boîte de bougies, en avait allumé une, ce qui donnait à l'appartement un faux air de Noël. Cependant, Mme Dupont n'avait pas son air ordinaire.

Ses cheveux pendaient sur ses joues, sa bouche avait une drôle de forme : elle venait de se remaquiller au jugé[2].

« Je voulais te faire une surprise, dit-elle d'une voix navrée. Avec des tas de petites casseroles d'eau, je me suis lavé les cheveux. Puis j'ai été chez Georges[3], pour une permanente. J'avais oublié, l'appareil ne marchait pas.

« C'est comme pour ton costume; il n'y avait pas de « coup de fer » aujourd'hui. A propos, c'était le jour de la blanchisseuse. Si tu veux demain une nouvelle chemise, elle ne sera pas repassée ».

D'un ton gentil :

« Mais je t'ai acheté ton beau chandail bleu! »

Tard, la lumière revint; le chandail était vert, une couleur que M. Dupont déteste!

GEORGES SINCLAIR. *Combat.*

1. Abréviation courante pour : *de* retour.
2. Au hasard, sans y voir clair (on dit aussi : *au petit bonheur*).
3. Les coiffeurs sont désignés par un *prénom*.

Le vocabulaire français

(Autour au mot **lumière**). **Expliquez :** Voulez-vous *allumer* l'électricité? — La salle de l'Opéra est éclairée par un *lustre* immense. — Je n'avais pour m'éclairer qu'un misérable *lumignon*, une vieille *chandelle* de suif. — Les plus beaux monuments de Paris sont *illuminés* la nuit. — Il était fort embarrassé. Soudain une idée *lumineuse* lui vint à l'esprit. — Voltaire vivait au siècle des « *lumières* ». — Une *lueur* d'intelligence éclaira enfin son regard. — Il a bu, il n'a pas l'esprit bien *lucide.* — La *lucidité* est une des plus belles qualités de l'esprit. — Cette affaire est obscure : nous allons l'*élucider.* — Ce manuscrit ancien est orné d'*enluminures* délicates. — Ma voiture ne voulut point démarrer : panne d'*allumage*; ma batterie (= mes accumulateurs) était à plat! — Le plantureux repas *avait allumé* les visages.





L' « Académie » de la Grande-Chaumière.

13. Montparnasse.

1. *MONTPARNASSE*

Le quartier Montparnasse est à cheval sur le 6e et le 14e arrondissement.

(...) Il est traversé de l'ouest à l'est par le boulevard Montparnasse, qui constitue son épine dorsale, et qui en est l'expression la plus vivante. (...)

Le Montparnasse que nous avons connu avant la guerre de 1914 prenait déjà son caractère et tout semblait indiquer que l'avenir allait lui appartenir. Bien des artistes de Montmartre avaient passé les ponts. La Rotonde n'était encore qu'un bar populaire, mais déjà renommé pour ses « appareils à sous », rangés autour du comptoir. (...) On y voyait parfois Lénine et Trotsky prendre leur café-crème, tandis que Modigliani, qui avait quitté la Butte, accueillait avec des cris de joie Utrillo quand celui-ci venait lui faire visite. Il s'ensuivait des soirées tumultueuses, chacun des deux peintres présentait l'autre comme celui qui savait le mieux boire; cela se terminait, après maints incidents, aux postes de police. (...)

Montparnasse était un mot qu'on baragouinait[1] dans toutes les langues, autant que le Moulin-Rouge ou les Folies-Bergère. Des tribus se réunissaient autour d'une table.... Cache-nez, chandails, vieilles pelisses, chapeaux de cow-boys et chemises de couleur largement échancrées au col, visages fardés, bras nus, cheveux rasés sur la nuque, bas de soie ou gros bas de laine sportifs. Il y avait de tout, bouffons ventrus[2] à lunettes, maigres échalas[3], types de professeurs besogneux[4] ou de chimistes révolutionnaires; personnages singuliers et dont la réunion devint une assemblée prodigieuse.

Tout cela grouillait, papotait[5], jacassait dans le bruit des soucoupes et des cuillers, le choc des verres sur la table, les appels aux garçons, le brouhaha ronronnant de mille conversations. On parlait peinture et brocante[6]. On se battait quelquefois.

(...) Pour être moins spectaculaire[7], la vie de Montparnasse n'en continue pas moins et les artistes y ont leur place. Les académies[8] sont toujours très fréquentées par des élèves étrangers et français. Le cours de croquis, tous les jours en fin d'après-midi, attire un monde très divers où les professionnels se rencontrent avec les amateurs. Tous les lundis matin, se tient, rue de la Grande-Chaumière, le marché aux modèles[9] qui ne manque pas de pittoresque.

André Warnod. *Paris tel qu'on l'aime.* Odé.

1. Prononçait de façon défectueuse et presque inintelligible.
2. Personnages burlesques au ventre proéminent.
3. **Fam.** : personnes grandes et maigres.
4. Qui sont dans le **besoin** et sont réduits à accepter les humbles **besognes** de leur métier.
5. **Fam.** : bavardait sur des sujets insignifiants.
6. Vente ou achat d'objets anciens ou usagés sans grande valeur. Le **brocanteur** fait commerce de ces objets.
7. *Quoiqu'*elle offre un **spectacle** moins étonnant....
8. Écoles et ateliers de peinture, de dessin.
9. Ceux ou celles qui gagnent leur vie en posant pour les artistes.

2. CATACOMBES

Ce sont d'anciennes carrières, aujourd'hui recouvertes par le quartier Montparnasse et le Quartier latin. Au XVIIIe siècle on y transporta les ossements des cimetières parisiens.

« Nous devons maintenant, dit Gunnar[1], voir Catacombes. »

Si les Catacombes étaient à Florence, M. Daninos les aurait sans doute déjà visitées trois fois. Mais, habitant Paris depuis quarante ans, il ne les connaissait pas encore. (Il se rappelait seulement qu'un jour — il avait sept ans — son père lui dit : « Si tu es sage, je t'emmènerai dimanche, aux Catacombes. » Il ne dut pas être sage, car il n'y avait jamais mis les pieds.)

Mes hôtes essayèrent bien de détourner Gunnar de son projet.

« Si nous allions plutôt prendre un verre sur la place du Tertre[2]? »

Mais non. Les étrangers ont quelquefois des idées fixes. Gunnar voulait ses Catacombes. Allez donc faire perdre le nord à un Suédois[3]!

« C'est facile, lui dit son hôte, je vais vous y conduire. »

Avouer ne pas connaître les Catacombes, pour un Parisien, c'est vexant. Mais ne pas savoir même où aller les chercher, c'est épouvantable. Sous prétexte d'acheter des cigarettes, mon collaborateur et ami s'éloigna un instant, disparut, avisa un agent. « Dites-moi, pour aller aux Catacombes? » L'agent réfléchit, hésita, sortit son mémento[4]. Ils se seraient serré la main. Entre Français[5].

PIERRE DANINOS. *Carnets du Major Thompson.* Hachette.

1. Gunnar Svensson, Suédois, et M. Daninos, Parisien, sont des amis du « major Thompson », l'Anglais *qui raconte l'histoire.* — Gunnar demande à M. Daninos de lui faire visiter les Catacombes, qui passaient autrefois pour avoir servi de cimetière aux premiers chrétiens.
2. A Montmartre.
3. Jeu de mots : perdre le nord, c'est être désorienté, embarrassé.
4. Il s'agit ici d'un petit guide de Paris, dont sont munis les agents.
5. Parce que l'agent et M. Daninos se reconnaissent bien pour des compatriotes, étant aussi mal informés, l'un que l'autre, des Catacombes!

■

LES PROPOSITIONS SUBORDONNÉES SUJETS

I. — ***Conjonctives par « que » :***

1° *Après* des locutions et verbes impersonnels exprimant :
— une **certitude**, une **probabilité**, une **vraisemblance** (**indicatif** en général, ou **conditionnel**, si le sens l'exige).
Il est certain QU'IL VIENDRA. *Il est certain* QU'IL VIENDRAIT, *si tu l'invitais.*
(Pour : il *semble* que, il *me semble* que, voir p. 170).
— un **doute**, une **possibilité**, un **sentiment** (**subjonctif** en général : v. p. 170) :
Il est possible QUE LES CATACOMBES AIENT SERVI DE CIMETIÈRE AUX CHRÉTIENS.
(Mais : *il est* PROBABLE *que les Catacombes parisiennes* FURENT *d'abord des carrières.*)

2° *En tête de* phrase, **avec addition** fréquente de **ce** ou **cela :**
QUE BEAUCOUP DE PARISIENS N'AIENT JAMAIS VU LES CATACOMBES, (c') *est certain.*
Dans ce cas, quel que soit le sens du verbe principal, la subordonnée sujet est, en général, **au subjonctif.**

II. — ***Infinitives :***

AVOUER NE PAS CONNAÎTRE LES CATACOMBES, *c'est vexant. Mieux vaut* NE PAS L'AVOUER*.

* On peut discuter sur la dénomination de *propositions* appliquée ainsi aux infinitifs. — Ce n'est guère là qu'une question de *forme.*

III. — ***Relatives en tête de phrases commençant par :***

— **Qui** sans antécédent (v. Gramm. p. 50) :
QUI VIVRA *verra.*
— **Quiconque**, relatif indéfini (= tout homme qui) :
QUICONQUE VISITE LES CATACOMBES *en garde un souvenir durable.*

N. B. — Il y a aussi des subordonnées-attributs :
Ex. : *Mon bonheur est* DE VOUS AIDER. — *Mon opinion est qu'*IL VIENDRA.
Mais elles sont très proches par le sens des subordonnées-sujets en inversion. (= Vous aider est mon bonheur.)

▶ EXERCICES ◀

I) **Soulignez** les propositions **subordonnées sujets** contenues dans les phrases suivantes, et dites à **quelle catégorie** appartient chacune d'elles : *Il se peut que, dimanche prochain, nous allions visiter le château de Versailles. — Que Gunnar ait envie de voir les Catacombes, c'est certain. — Qui veut faire perdre le Nord à un Suédois perd son temps. — Aller se promener aux Catacombes par un beau dimanche de printemps, c'est gâcher sa journée. Il est alors plus profitable de faire un tour au Bois de Boulogne. — Il est probable que l'agent ne sait pas où se trouvent les Catacombes. — Quiconque n'est jamais allé à Florence ne peut imaginer les trésors de cette ville d'art. — Savoir se servir d'un plan est indispensable, si l'on ne veut pas s'égarer dans Paris.*

II) **Formez** six phrases, comportant chacune une proposition **subordonnée sujet** introduite par les locutions suivantes : *Il est douteux que; il est nécessaire que; il est possible que; il est étonnant que; il est vrai que; il est probable que.*

III) **Transformez** les phrases ainsi obtenues, en plaçant **en tête de phrase** la proposition sujet introduite par **que** et en faisant **précéder** la locution employée des pronoms **ce** ou **cela.**
(Ex. : Il est vrai que nous ne connaissons pas toujours très bien notre propre ville. — *Que nous ne connaissions pas toujours très bien notre propre ville, cela est vrai.*)

IV) **Expliquez** la construction des **dictons** que voici : *Qui veut voyager loin ménage sa*

monture (Racine). — *Quiconque a beaucoup lu peut avoir beaucoup retenu* (La Fontaine). — *Qui terre a, guerre a.* — *Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux* (Voltaire). — *Qui creuse la fosse y tombera.* — *Qui n'est que juste est dur; qui n'est que sage, est triste* (Voltaire).

V) **Mettre aux temps** et aux **modes** *de la phrase conditionnelle* les verbes entre parenthèses (on emploiera uniquement l'**imparfait de l'indicatif** et le **conditionnel présent**) : — *Il est certain que, si M. Daninos* (être) *Suédois, il* (connaître) *depuis longtemps les Catacombes.* — *Quiconque irait trop souvent au théâtre* (finir) *par s'en dégoûter.* — *Il est probable que, si le petit Paul* (se tenir) *sage, son père l'*(emmener) *au cinéma.* — *Qui pourrait surprendre l'agent en faute s'en* (réjouir) *fort.* — *Il est sûr que, si je* (visiter) *Montparnasse, je m'en* (revenir) *pas déçu.*

VI) **Même exercice,** mais en employant le **plus-que-parfait** de l'indicatif et le **conditionnel passé.**

VII) **Essai.** *Vous avez probablement vu, soit dans votre pays, soit à l'étranger, des expositions de peinture.*

Décrivez les attitudes des visiteurs.

HISTOIRES DE PEINTRES

Le quartier Montparnasse fut, de la fin du XIXe siècle jusque vers 1930, le point de contact des peintres du monde entier. — Aussi avons-nous réuni dans ce chapitre quelques anecdotes concernant les peintres d'alors, que leur domicile fût ou non, à Montparnasse.

3. L'atelier de Degas[1]

... On y voyait les objets les plus disparates[2]. A côté d'une baignoire, un lit-cage[3], et, dans un coin, une commode dépourvue de tiroirs. Je me rappelle aussi un de ces hauts pupitres faits pour supporter les antiphonaires[4] et sur lequel le peintre dessinait debout. Çà et là, sur des chevalets, des toiles inachevées. Un objet une fois entré dans l'atelier, non seulement il n'en sortait plus, mais il ne changeait jamais de place.

« J'aime l'ordre », aimait à dire Degas au milieu de ce capharnaüm[5].

1. Cet atelier était alors situé dans un quartier de la rive droite.
2. Sans harmonie, sans rapport les uns avec les autres. On dit aussi : **hétéroclites.**
3. Lit de fer qui, replié forme une sorte de **cage.**
4. Grands livres d'églises, pour le chant des offices.
5. **Fam.** Entassement d'objets de toute sorte (nom d'une ancienne ville de Palestine).



Danseuses, par Degas.

Je lui avais apporté, un jour, un tableau, qu'il m'avait demandé à voir[1]. Comme je défaisais le paquet, un petit fragment de papier, pas plus gros qu'un confetti[2], voltigea et alla se fixer dans une rainure du parquet. Degas se précipita :

« Faites attention, Vollard, à ne pas mettre du désordre dans l'atelier. »

Quand nos relations furent devenues plus fréquentes, je me risquai à inviter Degas à dîner :

« Volontiers, Vollard : seulement, écoutez-moi bien. Il y aura pour moi un plat sans beurre. Pas de fleurs sur la table. Très peu de lumière.... Vous enfermez votre chat, je sais, et personne n'amènera de chien. Et s'il y a des femmes, priez-les de ne pas se mettre d'odeurs.... Des parfums! quand il y a des choses qui sentent si bon! le pain grillé par exemple.... Et on se mettra à table à sept heures et demie précises.

— Vous savez, Monsieur Degas, que si l'on en vient à dîner de plus en plus tard, c'est que les dames cherchent toutes à arriver la dernière pour ne pas manquer leur entrée. »

Et je hasardai quelques considérations sur les exigences de la mode.

Degas me prit le bras :

« Je vous en prie, Vollard, ne dites pas de mal de la mode. Vous êtes-vous jamais demandé ce qui arriverait s'il n'y avait pas la mode? A quoi les femmes passeraient-elles leur temps? De quoi parleraient-elles? Ce que[3] la vie deviendrait impossible pour les hommes! C'est-à-dire que si les femmes voulaient s'affranchir des règles de la mode, il faudrait que le gouvernement y mît bon ordre. »

La vie de Degas était réglée comme une horloge. C'était l'atelier le matin, l'atelier l'après-midi. Quand ça venait bien[4], il fredonnait généralement un air ancien; on entendait sur le palier des bouts de chanson :

Sans chien et sans houlette
J'aimerais mieux garder cent moutons dans un pré
Qu'une fillette
Dont le cœur a parlé....

AMBROISE VOLLARD. *Souvenirs d'un Marchand de Tableaux.* Albin Michel.

1. **Ne confondez pas :** demander **à** voir = prier de *faire voir* — demander **de** voir = prier *de voir*.
2. Les confetti ou confettis sont de tout petits morceaux de papier colorié, que, durant le Carnaval l'on se jette au visage, par poignées.
3. *Ce que* = combien! (v. p. 50).
4. Quand il était content de l'inspiration et du résultat.

GRAMMAIRE

LES PROPOSITIONS SUBORDONNÉES COMPLÉMENTS D'OBJET

Interrogatives (interrogation indirecte), après *si, pourquoi, quand, comment, etc.*

1° **A l'indicatif** (ou au **conditionnel**, si le sens l'exige) :

Un lit-cage? — Dites-moi CE QUE C'EST *et* COMMENT ON S'EN SERT.
Je me demande DE QUOI PARLERAIENT LES FEMMES, *s'il n'y avait pas les chapeaux.*

Mais : *Degas demandait* À QUELLE HEURE ON SE METTRAIT À TABLE. (= « A quelle heure se mettra-t-on à table? ») Ici il s'agit du conditionnel-*temps* ou **futur du passé.**

N.B. — *Il leur demande :* « ME *donnez*-VOUS MON *chapeau*? » devient : *Il leur demande* S'ILS LUI *donnent* SON *chapeau.*

2° **A l'infinitif,** précédé d'un mot interrogatif : *qui, que, comment*, etc. :

Je me demande QUE FAIRE, (ou : QUOI FAIRE,) QUI INVITER, COMMENT PLACER MES INVITÉS.

N. B. — Une proposition interrogative à l'infinitif n'est pas toujours subordonnée; elle peut être indépendante : — « *Que faire?* » (voir p. 180).

▶ EXERCICES ◀

I) *a*) **Analysez** le mot **quoi** dans les 2 phrases du texte où il est employé.

b) **Mettez** les propositions qui le contiennent dans une **interrogative indirecte.**

II) **Relevez** tous les passages du texte où se trouve le mot **que**; puis **indiquez** son rôle, sa signification dans chacun de ces emplois.

III) **Distinguez**, dans les phrases suivantes, si le conditionnel est employé comme véritable **mode** ou comme **futur du passé :** — *Le peintre demandait si personne n'amènerait de chien. — Il se demandait ce qui arriverait, si les femmes voulaient s'affranchir des règles de la mode. — Il s'inquiétait de savoir si les femmes se mettraient des parfums. — J'ignorais s'il y aurait pour le peintre des plats sans beurre. — Je me demande de quoi parleraient les femmes, si elles ne s'occupaient pas de la mode, et ce que deviendrait la vie des hommes, en pareil cas.*

IV) **Formez** trois phrases où vous emploierez **si** comme **adverbe d'interrogation**, et trois autres où vous l'emploierez comme **conjonction de condition.**

V) **Transformez** en interrogatives **indirectes** les interrogations suivantes (vous mettrez le verbe de la principale **au passé.** Ex. : Que mangera-t-on? — *Degas demandait ce que l'on mangerait.*) — *Degas aimait-il l'ordre?* (Je ne savais pas...) — *Est-ce un beau tableau que vous m'avez apporté?* (Il ignorait...) — *Y aura-t-il pour moi un plat sans beurre? — Aurez-vous enfermé votre chat? — Où iront-ils dîner? — Les femmes arriveront-elles en retard?*

VI) **Formez** une interrogative **indirecte** à l'**infinitif** avec chacun des mots suivants : **qui? que? quoi? quel? où? quand? comment?** (Ex. : Je ne sais *avec qui travailler* — je ne sais *comment faire.*)

VII) **Essai.** *Montesquieu a écrit une page célèbre, où il se moque des « caprices de la mode ». A votre tour, faites la satire d'une mode qui vous ait semblé particulièrement ridicule.*

Le vocabulaire français

(Autour des mots **histoire, anecdote**). **Expliquez :** Cette *anecdote* est amusante. — Le journal a publié un *écho* sur le mariage de cette vedette de cinéma. — Tallemant des Réaux a écrit de nombreuses *historiettes* sur la cour de Louis XIII. — Je vais vous raconter une bonne *histoire* sur votre ami André. — Quel *conte* me faites-vous là? Je n'en crois pas un mot. — Les *chroniques* de Villehardouin et de Joinville sont utiles à la connaissance du Moyen Age. — Plutarque a écrit les *Vies des Hommes illustres.* — Aimez-vous les *relations* de voyages? — Avez-vous lu les *Mémoires* de Saint-Simon? Ils sont le plus précieux *document* sur l'époque de Louis XIV. — La *biographie* de Victor Hugo par André Maurois se lit comme un vrai roman.

4. Un portrait par Matisse.

P. L. (*Paul Léautaud,* homme de lettres) — On me téléphone un soir que M. Matisse veut faire mon portrait. Je ne le connaissais pas.



Le portrait de Paul Léautaud, par Matisse.
" Un cercle, comme ça! Hop, c'est tout! " Êtes-vous de cet avis?

R. M. (*Robert Mallet,* autre homme de lettres). — Vous ne le connaissiez pas?

P. L. — Enfin, je connaissais sa réputation, mais je ne l'avais jamais vu. Je réponds : « Je ne connais pas M. Matisse. Ça me gêne beaucoup. » On me dit : « Si vous refusez, vous faites une impolitesse à M. Matisse. » Enfin, bon. Alors je suis allé plusieurs fois chez M. Matisse qui — je dois lui rendre cette justice — a été avec moi comme s'il me connaissait depuis quarante ans. La sympathie même, la cordialité, la gaieté. Rouveyre était à côté de lui. Il a bien fait une quinzaine de croquis. Il les montrait à Rouveyre qui disait : « Quelle spiritualité! C'est merveilleux! » Bon. Enfin, un jeudi, j'arrive. M. Matisse était couché comme d'habitude et je me mets sur une chaise en pensant : « C'est encore un jour de pose. » On bavarde, et tout à coup Rouveyre me dit : « Léautaud, regardez donc là-bas. » Je me lève et je vais regarder. Et je vois en effet, au mur, une grande feuille de papier avec une lune, une pleine lune! Je pense : « Sapristi! Qu'est-ce que je vais pouvoir lui dire? »

R. M. — Et au milieu de cette lune, il y avait quelque chose?

P. L. — Mais non, rien! Un cercle comme ça! Hop, et c'est tout! Alors je reviens et je lui dis : « Oui, oui, c'est étonnant... étonnant. » Voilà.

R. M. — Vous disiez à Matisse que vous trouviez son dessin « étonnant ». En somme, vous étiez sincère, parce que ça vous étonnait plutôt?

P. L. — Complètement. Mais alors, le soir, M. Matisse téléphone à Mlle Dormoy et lui dit : « Chère amie, dites donc, M. Léautaud n'a pas dit grand-chose quand il a vu le portrait. » Alors, elle qui fait des compliments comme on fait des confitures : « Mon cher grand ami, il est si timide! Mais il a été dans l'émerveillement. »

PAUL LÉAUTAUD. *Entretiens avec Robert Mallet.* Gallimard.

GRAMMAIRE

LES PROPOSITIONS SUBORDONNÉES COMPLÉMENTS D'OBJET (*suite*).

Conjonctives par « que » :

1° **A l'indicatif,** après des verbes principaux « d'opinion », tels que **dire, penser, croire :**

On me téléphone QUE M. MATISSE VEUT FAIRE MON PORTRAIT.

Ou **au conditionnel :** *Il leur téléphone* QU'IL VIENDRAIT, *s'il pouvait.* — *Il leur* TÉLÉPHONA QU'IL VIENDRAIT *sûrement* (= futur ou passé).

2° **Au subjonctif,** après des verbes principaux de **volonté,** de **doute,** de **sentiment** ou, souvent, après des verbes à la forme **négative** ou **interrogative** (v. gramm. p. 163 et 167).

Je veux QUE M. MATISSE FASSE SON PORTRAIT (verbe de volonté).
Il ne pensait pas QUE SON MODÈLE EÛT BESOIN DE REPOS (verbe négatif).
Crois-tu QUE CETTE PLEINE LUNE SOIT MON PORTRAIT? (verbe interrogatif).

Si la proposition objet **précède** la principale, le verbe de la première est généralement **au subjonctif :** « QU'IL SOIT HONNÊTE, *je le crois* ».

N. B. Pour la concordance des temps, voir p. 294-295.

▶ EXERCICES ◀

I) **Distinguez** et **expliquez** le **mode** employé dans les subordonnées d'objet suivantes : — *On m'affirme qu'il ne faut pas refuser la proposition de M. Matisse. — Je crois que si je l'invitais, il en serait très flatté. — Léautaud s'étonne que Matisse veuille faire son portrait. — Léautaud déclarait à Matisse que son dessin était étonnant. — Léautaud ne pensait pas que ce dessin pût être une mauvaise plaisanterie. Mais il doutait que ce fût son portrait. — Je pense que Matisse a fait au moins une quinzaine de croquis. — Le peintre exigeait que son modèle lui fût absolument soumis. — Léautaud, ne connaissant pas Matisse, lui fit répondre qu'il serait gêné de poser devant lui. Mais le peintre assura qu'il serait peiné que Léautaud n'acceptât point sa proposition. Il est certain que c'eût été impoli de la refuser.*

II) Mettez au **temps** et au **mode** convenables les verbes entre parenthèses : — *L'artiste exigeait que son modèle* (poser) *comme une pomme. — Un soir, on téléphona à Léautaud que Matisse* (vouloir) *faire son portrait. Léautaud répondit qu'il ne* (connaître) *pas le peintre. — Le peintre fut étonné que son modèle n'*(admirer) *pas davantage son dessin. — Léautaud déclare à Matisse qu'il* (trouver) *son dessin étonnant. Rouveyre assure qu'il* (être) *merveilleux. — Tu ne souhaites pas que l'artiste* (faire) *ton portrait. Mais tu crains que ton refus ne lui* (être désagréable). — *Matisse a peur que Léautaud n'*(être) *pas très satisfait de son portrait. — Il est probable que, si j'avais dit exactement ce que je pensais du tableau, je* (se brouiller) *avec l'artiste.*

III) **Formez** trois phrases, où le verbe de la principale et celui de la subordonnée d'objet soient à l'**indicatif présent.**

IV) **Transformez** les phrases ainsi obtenues, en mettant le verbe de la proposition principale à l'**imparfait de l'indicatif** (v. grammaire, p. 294-295).

V) **Formez** quatre phrases où le verbe de la principale soit à l'**indicatif présent** et celui de la subordonnée d'objet au **présent du subjonctif.**

VI) **Transformez** les phrases ainsi obtenues, en mettant le verbe de la proposition principale au **passé simple** (v. grammaire, p. 294-295).

VII) **Essai.** *Vous vous faites faire des photos d'identité.*

VIII) **Essai.** *Discutez cette réflexion de Pascal :* « Quelle vanité que la peinture, qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire point les originaux! » (*Pensées.*)

5. *VLAMINCK, VU PAR FRANCIS CARCO*

(Attention! ce texte contient beaucoup d'expressions **populaires** *ou* **d'argot.***)*

« Si ta femme était venue te dire en 1914 : « P'tite tête[1], il faut que je parte au « badaboum[2]! » qu'aurais-tu répondu? Tu lui aurais ordonné : « Marie, fais-moi le plaisir « de t'enfermer dans la cuisine et de n'en pas sortir avant que je te le permette. »

« De cette façon, déclarait Vlaminck en affectant le plus grand flegme, on aurait évité la guerre. Seulement, comme c'est nous, les hommes, qui rejoignions nos régiments, toutes les femmes nous ont boni[3] : « Allez! fais vite. V'là ta musette! J'y ai mis « des mouchoirs, deux chemises, trois paires de chaussettes, une bouteille de gnole, du « chocolat et un crayon à encre pour que tu puisses m'écrire. »

Vlaminck n'a peur de rien : il voit les choses tragiques dans leur triviale grandeur, sous un angle où personne n'a osé les découvrir. Je l'ai connu dans l'atelier qu'il occupait, rue du Départ, à Montparnasse. Travailleur en usine, il avait conservé, des quelques mois passés parmi des ouvriers, une allure bien faite pour « souffler » le bourgeois[4]. Or cette allure correspondait au gros tempérament du peintre dont l'air jovial et le petit chapeau pouvaient parfois prêter à une vague ressemblance avec Dranem[5]. Dans la rue, des passants se retournaient sur son passage. « Tiens, c'est Dranem! disaient-ils. T'as vu Dranem? »

Vlaminck ne bronchait pas.

« Tout plutôt que le genre esthète[6]! affirmait-il épanoui. Vous ne voyez pas qu'on m'appellerait « Cher maître? » Y aurait de l'abus[7]! »

Chandail de sport à col roulé, chaussures à double semelle, œil bleu d'un gars du Nord, cheveu blond et teint coloré, l'artiste est taillé en athlète. Où qu'il aille[8], il ne saurait passer inaperçu. C'est un costaud[9]. Le rêve de sa jeunesse n'a été, jusqu'à ce qu'il l'eût réalisé, que de posséder un « pétard[10] » dans une poche et cent billets de mille dans l'autre.

« Avec ça, proclamait-il, je suis le roi du monde. »

Riche propriétaire terrien, sa façon de vivre est réellement aujourd'hui, sinon celle d'un roi, du moins celle d'un nouveau marquis de Carabas[11]. Il faut le voir « gazer[12] » au volant de sa grosse voiture. Son garagiste lui-même est obligé de « tirer sa casquette ».

1. **Argot,** terme d'affection. *P'tite* : contraction familière pour *petite*. Voir plus loin : *v'là* (voilà), *t'as vu* (tu as vu).
2. **Argot :** la guerre.
3. **Argot :** nous ont déclaré. Même radical que le **boniment** d'un forain (v. p. 188).
4. **Argot :** étonner les gens attachés aux bonnes manières (= leur *couper le souffle*, la respiration).
5. Acteur comique de l'époque.
6. Le genre *affecté*, le genre « artiste ».
7. **Argot :** Ce serait inadmissible.
8. **Quel que soit** le lieu où il va. — Expression indéfinie d'opposition.
9. **Argot :** homme grand et très vigoureux.
10. **Argot :** un pistolet ou un revolver.
11. Personnage du *Chat Botté*, conte de Perrault. — Symbolise un riche propriétaire.
12. **Argot :** Rouler à toute vitesse, « à pleins gaz ».



Paysage d'automne, en Ile-de-France, par Vlaminck.

« Y a pas[1] à discuter, ronchonne-t-il. C'est un as[2]. Je ne pige rien à sa barbouille mais, question sport, il se pose là[3] ! »

Ayant vu le jour dans le quartier des Halles, en face du square des Innocents, Vlaminck fut élevé dans la banlieue de Paris. « Ma jeunesse s'est passée sur l'eau et sur les berges de la Seine parmi les débardeurs, les mariniers, m'écrivit-il à l'occasion d'une petite étude que je lui consacrai. Mon père, musicien, était né en Flandre mais de souche hollandaise.

« Pour faire de la peinture, déclarait l'excellent homme, faut être riche ! »

Son rêve était de voir plus tard son fils chef de la fanfare de Chatou, et il ajoutait, le plus sérieusement du monde :

« De cette façon, tu demeurerais dans la Mairie. Tu serais logé. Tu ne paierais pas de loyer. »

F. Carco. *L'Ami des Peintres.* Gallimard.

1. **Fam.** : Il n'y a pas...
2. Il est unique, comme *l'as* est généralement la figure la plus forte aux jeux de cartes.
3. **Argot** : Je ne *comprends* rien à sa *peinture* (de « barbouiller »), mais *en ce qui concerne le* sport, il *est très fort.*

LES PROPOSITIONS SUBORDONNÉES COMPLÉMENTS D'OBJET (*fin*).

I. — ***Infinitives avec sujet propre*** (voir gramm. page 176) :

1° Après des verbes de **sensation** : *j'entends, je vois, je sens*, etc. :

Nous regardons LA LUNE JOUER SUR LA MER. — *Nous regardons* JOUER LA LUNE. — *Nous* LA *regardons* JOUER SUR LA MER.

Quand le sujet est un **nom**, il se place **avant ou après** l'infinitif. Quand le sujet est un **pronom**, il se place **avant** le verbe principal, que l'infinitif suit, en général, immédiatement.

2° Après le verbe **laisser**, même construction :

Il laisse SES ENFANTS JOUER *tranquillement.* — *Il laisse* JOUER SES ENFANTS. — *Il* LES *laisse* JOUER.

Mais quand le verbe principal est **faire**, le **nom** sujet de la proposition infinitive se place **toujours après l'infinitif** : Je fais *venir* L'EMPLOYÉ.

(On peut aussi considérer l'expression *je fais venir* comme *un seul verbe*, dont « employé » est *l'objet*.)

II. — ***Infinitives sans sujet*** après des verbes d'opinion tels que **dire, croire**, etc. quand le sujet des deux verbes est **le même** :

J'espère POSSÉDER, *un jour, un Vlaminck.*
(= *j'espère que* **je posséderai**, *plus tard, un Vlaminck.*)

III. — Rappelons qu'une **relative** peut être aussi complément d'objet :

Je récompenserai QUICONQUE AURA BIEN TRAVAILLÉ.

▶ EXERCICES ◀

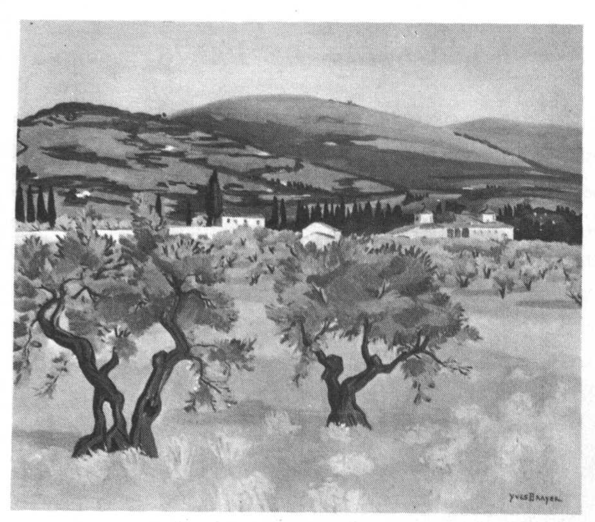
I) **Justifiez** la **place du sujet** dans les subordonnées infinitives suivantes : — *Nous voyons le train arriver en gare. — Le père de Vlaminck laissa tout de même son fils faire de la peinture. — Un passant trop pressé m'a fait tomber boulevard du Montparnasse — Nous regardons passer les artistes. Nous les regardons passer. — Avant de partir, le bateau fait hurler sa sirène. — La servante laisse tomber la bouteille de vin.*

II) **Remplacez**, par les **pronoms** personnels correspondants, les noms employés comme **sujets** dans les subordonnées infinitives suivantes (Ex. : Nous regardons passer les *artistes — nous les regardons passer.*) : — *Je sens monter mes larmes en écoutant l'accordéon. — Il laissa le coiffeur lui couper la moustache. — Le client fit venir la servante. — Nous écoutions le vent siffler à nos oreilles. — Laissez votre ami payer l'addition.*

III) **Transformez** en **infinitives sans sujet** les subordonnées **conjonctives par « que »** : — *Je crois que j'entends ton père qui revient. — Je lui ai déclaré que je connaissais fort bien la Bretagne. Il m'a dit qu'il n'en croyait rien. J'ai dû lui jurer que j'y étais né, et que j'y retournais tous les ans. — J'espère que je quitterai un jour le quartier de l'Opéra pour aller habiter boulevard du Montparnasse. Je pense que j'y vivrai plus à mon aise. — Je reconnais que je n'ai jamais aimé l'eau-de-vie de cidre et que je lui ai toujours préféré le cognac. — Je jure que je ne vous ai pas dénoncé à la police.*

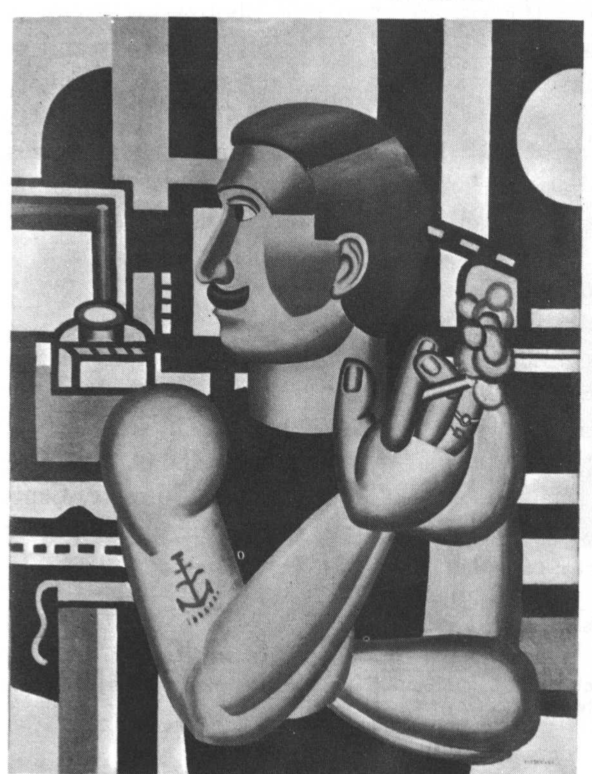
IV) **Transformez** en subordonnées **conjonctives par « que »** les infinitifs suivants : — *Ce matelot espère embarquer bientôt. — Il avoue ne pas se plaire dans un quartier neuf et aimer mieux son vieux Montparnasse. — Le coiffeur assure pouvoir prédire le temps d'après l'état des cheveux de ses clients. — Je pense avoir bientôt assez d'argent pour acheter un poste de télévision. — Il croit être arrivé dans sa Bretagne natale, dès qu'il entend cette vieille romance.*

V) **Transformez** les phrases ainsi obtenues en mettant le verbe de la principale (« espère », « assure », etc.) à **l'imparfait de l'indicatif.** *(v. grammaire, pages 294-295).*



Yves BRAYER : *Paysage.*

Fernand LÉGER : *Le mécanicien.*

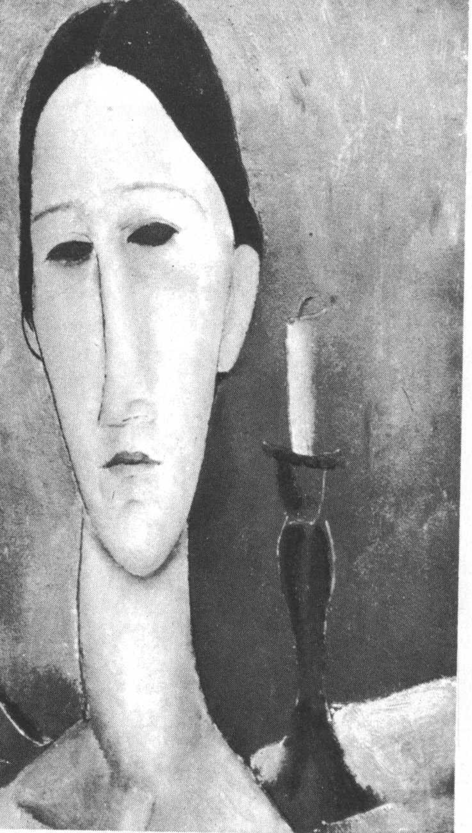




Georges BRAQUE : *Femme se peignan*

PICASSO : *Nature morte à la guitare*




Modigliani : Portrait de femme.

6. L'ÉCOLE DE PARIS

On désigne sous ce nom un ensemble de peintres contemporains, qui, à la suite de Picasso, cherchent une interprétation du monde moderne par le renouvellement de la forme et de la couleur. Cette école compte, avec des Français (Braque et Buffet, par exemple), *un* **très grand nombre d'étrangers** *des* Espagnols : *Picasso, Juan Gris; des* Russes : *Soutine, Chagall; des* Italiens : *Modigliani; des* Allemands : *Max Ernst, Hans Reichel, etc.*

Montparnasse *fut longtemps le centre de leur activité, leur quartier général, en quelque sorte; et, grâce à eux, Paris, depuis 1900 environ, joue le rôle de Rome aux 17e et 18e siècles.*

Modigliani et ses amis.

... C'était un type que Zborowski! Polonais d'origine, il préparait l'École du Louvre quand la guerre[1], brutalement, le refoula sur Montparnasse, où, malgré sa propre disette, il s'ingéniait à soulager celle des artistes qu'il admirait (...). Ses démêlés avec Soutine fourniraient la matière d'une chronique[2]. Le premier consista dans le portrait, grandeur nature[3], de cet artiste que Modi[4], faute de toile, avait peint à même la porte de la pièce où il travaillait.

— Bien. La porte est perdue! se contenta d'affirmer Zbo.

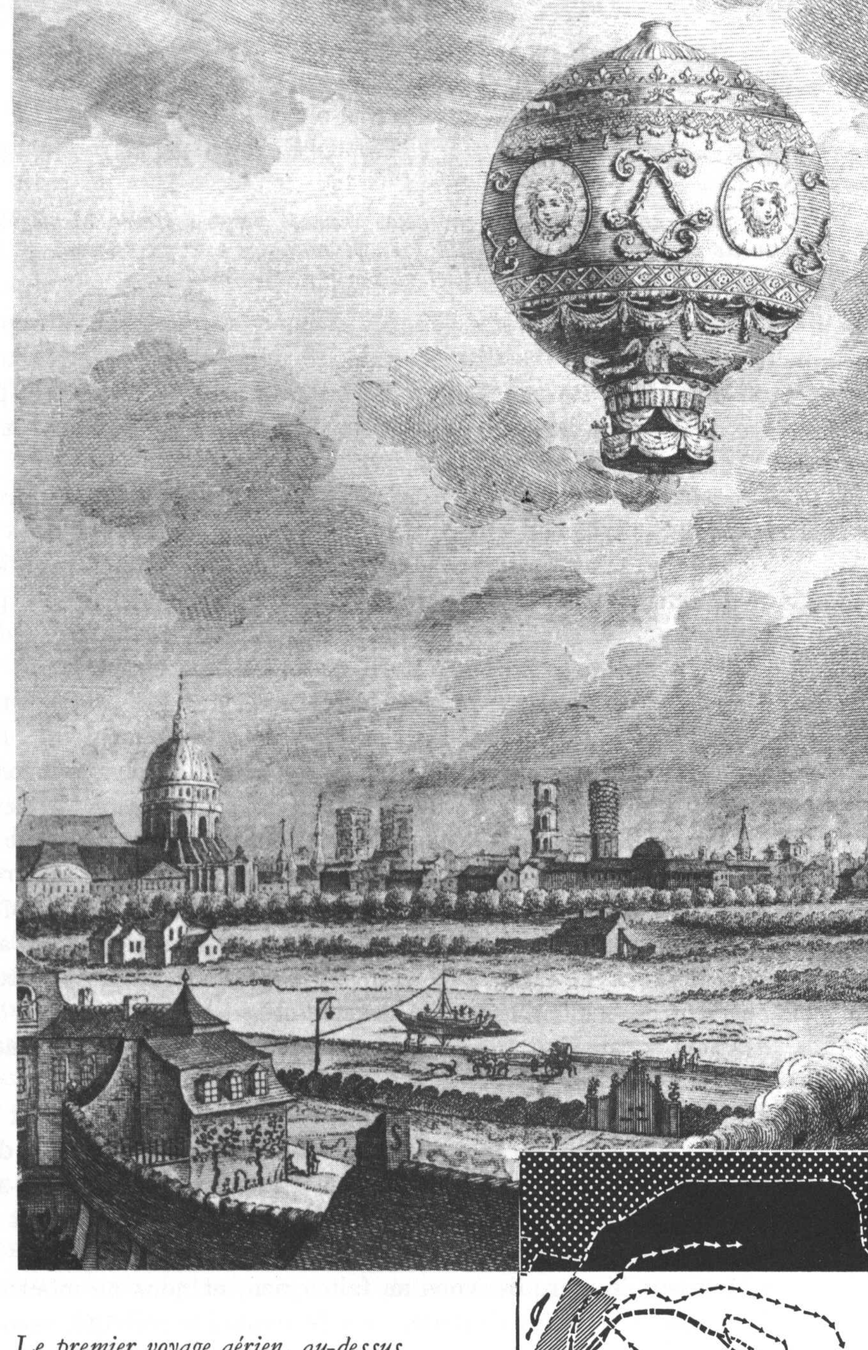
— Tu la vendras son poids d'or, protesta Modigliani.

— Oui, mais, en attendant, fit logiquement observer Mme Zborowska, nous serons obligés d'avoir tout le temps ce portrait sous les yeux!

Soutine, qui s'était éclipsé, de peur qu'on ne lui reprochât doublement sa présence, ne reparut pas de plusieurs semaines rue Bara et, dans cet intervalle, Zbo et sa femme avaient pris leur parti d'une pareille fantaisie. Le succès de Modi fit le reste. Cent, cent vingt, cent trente mille[5].... La porte fut adjugée à un Américain qui dut emporter le chambranle[6] pour avoir cette œuvre au complet.

F. CARCO. *L'ami des peintres*. Gallimard.

1. La première guerre mondiale (1914-1918).
2. De tout un livre où les faits seraient racontés dans l'ordre *chronologique* (= dans l'ordre des dates).
3. Ou : grandeur *naturelle*.
4. Modigliani.
5. Cent mille, cent vingt mille, cent trente mille *anciens francs*.
6. Les bordures fixes de la porte.



Le premier voyage aérien, au-dessus d'Auteuil.

14. Auteuil.

1. *LE PREMIER VOYAGE AÉRIEN* (1783).

Il eut lieu, en montgolfière, aérostat inventé par les frères Montgolfier. La force ascensionnelle était due à l'air chaud d'un foyer placé sous la sphère. — Le départ eut lieu du jardin de la Muette, dans l'actuel quartier d'Auteuil-Passy.

Bientôt le ballon est prêt pour les premiers essais. Il est en papier huilé, mesure 20 mètres de hauteur, 16 de diamètre et peut contenir 20 000 mètres cubes d'air chauffé par un réchaud alimenté par de la paille et suspendu à l'enveloppe par des chaînes. De part et d'autre de la partie extérieure de l'orifice, on place deux paniers d'osier, en forme de demi-lune, destinés aux navigateurs. (...)

Cependant le roi refuse l'autorisation de procéder à une ascension en ballon libre. Tout au plus permet-il[1] que l'on embarque dans la machine deux condamnés à mort.

« Quoi! s'exclama Pilâtre de Rozier[2], deux criminels auraient les premiers la gloire de quitter la terre et de survoler Paris? Non, cela ne sera point! »

Le marquis d'Arlandes[2] fait agir ses relations, la duchesse de Polignac et Philippe de Chartres s'en mêlent, Marie-Antoinette va supplier son mari et Louis XVI cède — il cédera toute sa vie! L'expérience est décidée pour le 21 novembre et le roi offre même son château pour la première ascension. Dès midi les Parisiens ont envahi le parc et vont contempler l'aérostat placé sur une pelouse qui sera un jour traversée par notre rue d'Andigné[3]. Puisque l'on est à la campagne, les élégantes portent des coiffures champêtres : à deux mètres du sol, sur la tête de ces dames, on voit des prairies traversées de ruisseaux argentins, des collines couronnées de moulins, des mares où s'ébrouent des canards guettés par un chasseur.... Mais toutes les dames pâlissent de jalousie lorsqu'elles aperçoivent une Parisienne qui arbore[4] une coiffure « montgolfière ». Le fameux Léonard[5] a juché au sommet de faux cheveux un ballon bleu et or, tout semblable à celui du sieur Montgolfier....

Les préparatifs sont lents : l'enveloppe s'est décousue; et, tandis qu'on la répare, le public s'est égayé[6] dans le parc et visite le domaine.

Cependant Pilâtre et son compagnon ont allumé leur brasier et y jettent des bottes de paille à profusion. Le marquis est tout étonné de voir si peu de monde autour de lui. Il tient aux applaudissements qui vont saluer le départ et agite son mouchoir. Bientôt, il peut voir la foule accourir et l'acclamer. Mais il n'est pas là pour cela et son compagnon le rappelle à l'ordre.

« Monsieur le marquis, vous ne faites rien, et nous ne montons guère. »

Monsieur d'Arlandes s'excuse. — « Je remuai le réchaud, racontera-t-il[7] lui-même

1. Il y a inversion après : *tout au plus, peut-être, aussi* (= c'est pourquoi), *à peine*.
2. Un des deux aéronautes.
3. Dans l'actuel quartier d'Auteuil.
4. Porte avec ostentation.
5. Coiffeur réputé à cette époque.
6. S'est dispersé. On écrit aussi : **s'est égaillé.** Prononcez *éga*-yé. Ne confondez pas avec **égayé** (rendu *gai*) : qui se prononce *égué*-yé.
7. Voir page 118.

dans le *Journal de Paris* du 29 novembre, je saisis avec une fourche une botte de paille qui, sans doute trop serrée, prenait[1] difficilement; je la levai, la secouai au milieu de la flamme. L'instant d'après, je me sentis enlevé par-dessous les aisselles et je dis à mon cher compagnon :

« Pour cette fois, nous montons. »

Il est 1 heure 54 de l'après-midi. (...)

Le globe progresse en effet vers le sud-ouest. En-dessous des voyageurs, le petit village de Passy — il n'a pas 1 500 habitants — étage ses maisons et ses moulins à flanc de coteau. L'ombre du ballon se profile sur les sillons d'une plantation de vigne bordant la rue Vineuse et dont Louis XIII aimait boire le vin lorsqu'il revenait du bois de Boulogne les soirs de chasse au loup. (...)

Un drame se joue à bord. Le marquis d'Arlandes vient de s'apercevoir que sa nacelle est toute piquetée de trous ronds. La toile a pris feu!

« Il faut descendre! » dit le marquis à Pilâtre.

« En même temps, raconte-t-il dans le *Journal de Paris*, je pris mon éponge; j'éteignis aisément le peu de feu qui minait quelques-uns des trous que je pus atteindre; mais je répétai à mon compagnon :

« Il faut descendre. »

« Il regarda sous lui et me dit :

« Nous sommes sur Paris.

« N'importe, lui dis-je.

« Mais, voyons, n'y a-t-il aucun danger pour vous? Êtes-vous bien tenu? »

« J'examinai de mon côté, et j'aperçus qu'il n'y avait rien à craindre. Je frappai de mon éponge les cordes principales qui étaient à ma portée; toutes résistèrent, il n'y eut que deux ficelles qui partirent. Je dis alors :

« Nous pouvons traverser Paris. »

« Pendant cette opération, nous nous étions sensiblement approchés des toits. Nous faisons du feu, et nous nous relevons avec la plus grande facilité. Il me semblait que nous nous dirigions vers les tours de Saint-Sulpice. En nous relevant, un courant d'air nous fit quitter cette direction pour nous porter vers le sud. Je vis, sur ma gauche, un espèce de bois que je crus être le Luxembourg. (...) » — *(L'atterrissage a lieu.)*

Les tanneurs, les potiers et les fermiers du Petit-Gentilly se hâtent de gravir par les sentiers les pentes de la Butte-aux-Cailles et, dans leur enthousiasme, se précipitent sur la redingote de Pilâtre de Rozier et se la partagent. Sans l'arrivée du duc de Chartres, survenu quelques instants après l'atterrissage, les deux aéronautes eussent été mis nus comme la main.

Le marquis d'Arlandes se hâte de trouver un cheval et galope vers la Muette où va être établi un procès-verbal[2] de la journée héroïque. On l'accueille « avec des

1. Prenait *feu*.

2. Un compte rendu officiel.

pleurs de joie et d'ivresse » — verser des torrents de larmes est alors à la mode. Cependant un grincheux[1] hausse les épaules et se retourne vers un vieillard aux longs cheveux blancs et à l'habillement étrange :

« A quoi, Monsieur, peuvent servir les ballons? »

Le vieillard (il a plus de soixante-dix-sept ans) est venu là en voisin; il demeure en effet à Passy, au 62 de notre actuelle rue Raynouard. Il regarde le grincheux, et répond en souriant philosophiquement :

« Monsieur, à quoi peut servir l'enfant qui vient de naître? »

Le vieillard s'appelait Benjamin Franklin.

ANDRÉ CASTELOT. *Le Grand Siècle de Paris*. Le Livre contemporain, Amiot-Dumont.

1. Individu au caractère désagréable, qui trouve toujours à redire.

GRAMMAIRE

L'EXPRESSION DES RAPPORTS DE TEMPS

I. — *Proposition subordonnée conjonctive à l'indicatif.*

Quand l'action de la principale est **postérieure** (*après que, dès que, aussitôt que, depuis que, quand, lorsque*) ou **simultanée** (*pendant que, tandis que, tant que, quand, lorsque*) à l'action de la subordonnée : **mode indicatif :**

APRÈS QU'IL EUT RANIMÉ LE FEU, *l'aéronaute sentit le ballon monter plus vite.* — QUAND ILS ONT ALLUMÉ LEUR BRASIER, *ils y jettent des bottes de paille.* — TANDIS QU'ON RÉPARERA L'ENVELOPPE, *le public visitera le domaine.*

Pour la **concordance des temps,** voir page 296.

N. B. — Après **depuis que** on n'emploie jamais le futur :
Depuis qu'il dort, il va mieux. — *Depuis qu'il a dormi,* il va mieux. — *Depuis qu'il dormait,* il allait mieux. — *Depuis qu'il avait dormi,* il allait mieux.

■ Emploi de : **... et que** pour introduire une deuxième subordonnée de même valeur que la première :
Louis XIII aimait boire ce vin quand il revenait de la chasse et QU' (= *et quand*) *il se sentait fatigué.*

***

Emploi (littéraire) de : **à peine... que** et de **ne.. pas plus tôt .. que,** encadrant le premier verbe :

A peine { avait-il / eut-il } ranimé le feu *qu'*il se sentit enlevé.

Il *n'* { avait / eut } *pas plus tôt* ranimé le feu *qu'*il se sentit enlevé.

GRAMMAIRE

L'EXPRESSION DES RAPPORTS DE TEMPS *(suite)*

II. — Le ***participe*** aussi peut exprimer que l'action de la principale est postérieure ou simultanée :

Action principale postérieure :

a) UNE FOIS ACHETÉE, *la maison fut revendue.* — À PEINE ACHETÉE, *la maison fut revendue.*
b) Avec une *subordonnée complète* (ayant son **sujet** particulier) : LES INVITÉS PARTIS (ou : ÉTANT partis), *on remit tout en ordre.* — SON FILS AYANT DORMI QUELQUES HEURES, *la mère fut rassurée* (l'auxiliaire *avoir* doit toujours, lui, être exprimé).

Action principale simultanée : le participe précédé de *en* prend le nom de gérondif

EN MANGEANT SON POTAGE, *il racontait des histoires.* TOUT EN MANGEANT SON POTAGE, *il racontait des histoires.*

N. B. — Le *sujet* du gérondif doit être **le même** que celui du v. principal.

▶ EXERCICES ◀

I) **Répétez** le début du récit (jusqu'à ... *deux condamnés à mort*) en **commençant ainsi** : *« Bientôt le ballon fut prêt... »* et faites les **changements** de temps nécessaires.

II) **Relevez** dans le texte : *a*) les **adverbes de temps**; *b*) les **noms compléments circonstanciels de temps** introduits par une **préposition**; *c*) les noms compléments circonstanciels de temps **sans** préposition.

III) **Mettez** aux **temps** convenables les verbes **entre parenthèses** : 1. *Pendant qu'on* (préparer) *l'aérostat, les Parisiens envahissent le Parc.* — 2. *Pendant qu'on* (préparer) *l'aérostat, les Parisiens envahirent le Parc.* — 3. *Tandis qu'on* (réparer) *l'enveloppe, le public visite le domaine.* — 4. *Tandis qu'on* (réparer) *l'enveloppe, le public a visité le domaine.* — 5. *Tandis qu'on* (réparer) *l'enveloppe, le public visitera le domaine.* — 6. *Tant que nous* (jeter) *des bottes de paille dans le brasier, le ballon montait.* — 7. *Tant que nous* (jeter) *des bottes de paille dans le brasier, le ballon montera.* — 8. *Alors que nous* (monter), *le marquis s'aperçoit que la toile* (prendre) *feu.* — 9. *Alors que nous* (monter) *le marquis s'aperçoit que la toile* (prendre) *feu.* — 10. *Quand je* (être) *enfant, j'ai assisté un jour au départ d'un ballon.*

IV) **Mettez** aux **temps** convenables les verbes **entre parenthèses.** (L'action de la principale est **postérieure** à celle de la subordonnée) : 1. *Après que le roi* (autoriser) *l'expérience, on commencera les préparatifs.* — 2. *Après que le roi* (autoriser) *l'expérience, on commence les préparatifs.* — 3. *Après que le roi* (autoriser) *l'expérience, on commença les préparatifs.* — 4. *Quand la toile* (prendre) *feu, le marquis cria qu'il* (falloir) *descendre.* — 5. *Dès que les aéronautes* (mettre) *pied à terre, la foule se précipite.* — 6. *Dès que les aéronautes* (mettre) *pied à terre, la foule se précipitera.* — 7. *Dès que les aéronautes* (mettre) *pied à terre, la foule se précipita.* — 8. *Sitôt que les tanneurs, les potiers, les fermiers* (atteindre) *Pilâtre de Rozier, ils se partagèrent sa redingote.*

V) **Répétez** les phrases de l'exercice IV, en remplaçant chaque conjonction par : *A peine... que....*

VI) **Répétez** les phrases de l'exercice IV, en remplaçant chaque conjonction par : ... *ne ... pas plus tôt... que....*

VII) Employez **un participe passé :** *Quand l'expérience eut été autorisée, on commença les préparatifs.* — *Quand les invités seront arrivés, on servira.* — (avec : à peine, une fois) : *Aussitôt que la porte eut été fermée, elle se rouvrit.* — *Dès qu'il se fut endormi, il fit un rêve affreux.*

VIII) Employez, si possible, un **gérondif :** *Pendant qu'il lit, il se fait raser.* — *Alors que nous montions l'escalier, nous pensions à l'accueil qui allait nous être fait.*

IX) **Essai.** *Avez-vous reçu le baptême de l'air? — Était-ce dans un avion de transport? ou dans un avion d'aéro-club? ou dans un hélicoptère? — Quelles furent vos impressions?*



An Salon de la Radio et de la Télévision.

2. EXPOSITIONS

Le Salon de la Radio.

Aucune ville n'organise autant d'expositions que Paris. Nous ne parlons pas seulement des beaux ensembles de peinture qui ont pour cadre le Musée d'Art moderne et le Petit Palais, près des Champs-Élysées, ou le musée de l'Orangerie, dans le jardin des Tuileries, mais aussi des innombrables manifestations industrielles qui, naguère, se tenaient toutes au Parc des Expositions, près de la Porte de Versailles : Foire de Paris, Salon des Arts ménagers, Salon de l'Agriculture, que sais-je? les échantillons de tout ce que produit la France étaient, plusieurs fois par an, rassemblés et exposés dans ce vaste Parc.

Situé au Sud-Ouest de Paris il se trouve un peu loin des quartiers les plus actifs. Aussi a-t-on construit, au-delà de l'Arc de Triomphe, un immense édifice d'une architecture audacieuse, qui abrite maintenant d'importantes expositions.

Visitons, voulez-vous, le Salon de la Radio et de la Télévision ouvert en ce moment. Si les Arts ménagers (machines à laver, réfrigérateurs, aspirateurs, etc.) attirent surtout les dames — et le Salon de l'Auto surtout les messieurs, le Salon de la Radio et de la Télévision, lui, intéresse tout le monde.

« Que désirez-vous voir, monsieur? — Les appareils de T. S. F. — Alors, venez au stand de la radio. Voici les appareils les plus récents : postes à 4, 6 ou 10 lampes, munis de 2 ou 4 haut-parleurs, ou les « transistors » portatifs : avec eux, monsieur, vous aurez une reproduction fidèle de toutes les tonalités, graves ou aiguës.

— Mais pourront-ils me donner toutes les stations?

— Comment donc! Sur ces appareils toutes sont audibles, même les plus éloignées, car les ondes courtes permettent de les capter[1] avec précision. Nos postes sont hautement « sélectifs » : les émissions ne s'y confondent jamais, même quand elles sont très voisines par la longueur d'ondes. — Je voudrais voir un appareil combiné radio-électrophone. — Voici notre dernier modèle, vous pouvez y passer les disques microsillon (33, 45, 16 tours) aussi bien que les disques anciens à 78 tours. »

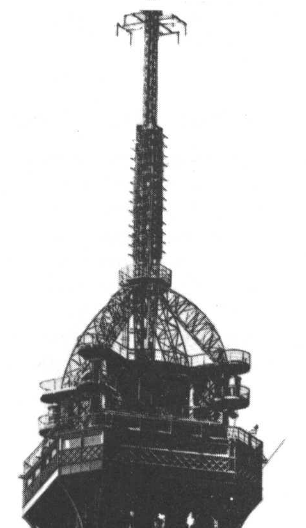
Allons maintenant au stand de la télévision. Le « petit écran », comme on dit, conquiert de plus en plus la faveur du public. Les facilités de paiement y sont pour quelque chose, bien sûr, puisqu'on peut acheter son poste « à tempérament », en le payant par mensualités.

Mais la qualité des programmes explique aussi cette vogue. N'est-ce pas un plaisir d'assister, chez soi, aux spectacles de la Comédie-Française, aux chefs-d'œuvre de Corneille, Racine ou Molière; à ceux des dramaturges contemporains : Montherlant, Anouilh, Camus; ou des étrangers : Shakespeare, Lope de Vega? Voilà vraiment le « spectacle dans un fauteuil » pour reprendre le mot de Musset.... Parfois aussi, l'on donne une opérette du répertoire : *La Veuve Joyeuse* ou *Le Petit Duc*. — Aimez-vous les sciences, vous serez invité à visiter, toujours de votre fauteuil, un observatoire, une grande usine; et si vous avez le cœur solide, à suivre une opération chirurgicale, transmise « en direct[2] »....

G. M.

1. Prendre, recevoir une émission radiophonique.
2. Images et sons transmis aux spectateurs et auditeurs à l'**instant même** où la scène a lieu. (Contraire : *en différé*.)

L'antenne de télévision de la Tour Eiffel. Elle exhausse légèrement la Tour.





3. *SPEAKERINES*[1] *DE LA TÉLÉVISION*

» J'aimerais bien aussi rencontrer les vedettes, les speakerines.... — Tiens! tiens!... Savez-vous que les speakerines sont des personnes très occupées? Leur métier n'est ni facile, ni frivole; il est même parfois très ennuyeux. En tout cas, il demande une grande assurance, de la mémoire, le contrôle de soi-même, et un réel talent d'improvisation; car, contrairement à ce que croit le public, ce sont les speakerines qui font elles-mêmes le texte de leurs annonces.... Et puis, il ne faut pas être distraite. Je me souviendrai toujours de Jacqueline Joubert nous annonçant le « festival de Caunes » alors qu'elle nous conviait en réalité au festival de Cannes[2]. Sa distraction avait une excuse : elle venait d'épouser Georges de Caunes quelques jours auparavant!

« Durant leurs heures de service, nos speakerines ne doivent pas quitter le studio, afin de pouvoir intervenir immédiatement sur l'antenne et sur l'écran, en cas d'incident technique. — Alors, que font-elles entre leurs annonces? — Eh bien, elles font du tricot ou elles regardent les émissions. — Les téléspectateurs doivent leur écrire énormément? — Pensez donc! Une speakerine qui ne recevrait point de courrier, ça n'existe pas.... Cinquante à cent lettres par semaine pour chacune d'elles : demandes de photos dédicacées[3], lettres d'amour, poèmes, propositions de mariage, critiques des émissions, et questions de toutes sortes : « Quelles sont les conditions requises pour entrer à la télévision?... Voudriez-vous être la marraine de mon enfant?... Pourriez-vous me donner l'adresse d'un cours de danse?... d'une école de coiffure?... d'un metteur en scène? » Et, quant à leur vie privée, leurs peines de cœur, leurs démêlés conjugaux, les téléspectateurs ne cachent rien à leur speakerine préférée.... »

D'après CATHERINE GUÉRARD, *Article paru dans « Elle »*.

1. Féminin français, formé sur l'anglais : *speaker* (prononcé spîkeur) et couramment employé aussi.
2. Concours solennel de films, auquel sont conviées les personnalités des arts, des lettres, de la politique. On connaît aussi le festival de Venise (pluriel : les *festivals*).
3. Portant **une dédicace,** un mot aimable avec la **signature** de la vedette, de l'auteur d'un livre, etc.

Le vocabulaire français

(Verbe **recevoir**). **Expliquez :** La speakerine *reçoit* quantité de lettres. — La ville de Paris *a reçu un don* de cent millions pour la construction d'un hospice où *seront reçus* les vieillards nécessiteux. — L'ouvrier *reçoit son salaire* chaque samedi. — Pierre *a reçu une* mauvaise *nouvelle* : sa mère était très malade. — Il est parti chez ses parents et il est arrivé juste à temps pour *recevoir le dernier soupir* de sa mère. Il en *a reçu un terrible choc.* — Ce sont des gens qu'on n'aimerait pas *recevoir chez soi.* — Ce texte peut *recevoir plusieurs interprétations.* — Notre port peut *recevoir les plus gros navires.* — Le nouvel Académicien *sera reçu* jeudi *à l'Académie.* — Inutile d'insister, *Madame ne reçoit pas!* — Les ennemis ont donné l'assaut : ils *ont été reçus à coups de fusil.* — Je lui demandais de rembourser sa dette : *j'ai été mal reçu!*

GRAMMAIRE

L'EXPRESSION DES RAPPORTS DE TEMPS (*suite*).

Quand l'action de la principale est antérieure à l'action de la subordonnée :

I. — ***Le Subjonctif*** *: avant que, en attendant que, jusqu'à ce que :*

AVANT QU'IL NE LEUR FÛT POSSIBLE *d'entrer à la Foire de Paris, ils durent faire une longue queue.*

REMARQUE : *avant que* est souvent accompagné de *ne,* sans changement de sens.

JUSQU'À CE QUE LES NOUVEAUX ÉDIFICES SOIENT ACHEVÉS, *le parc de la Porte de Versailles sera encore bien utile.*

***

Emploi de ... **et que,** pour introduire une deuxième subordonnée de même valeur que la première (verbe au **subjonctif**) :

Je vous prête mon poste de radio, en attendant que vous ayez un électrophone ET QUE (= et en attendant que) VOUS ACHETIEZ *des microsillons.*

II. — ***L'Indicatif :***

Avant le moment **où**, *jusqu'au moment* **où**, *en attendant le moment* **où** se substituent à : *avant que, jusqu'à ce que, en attendant que,* pour insister sur la réalité de l'action subordonnée. Le verbe subordonné est alors à l'**indicatif.**

Je vous prête ma radio, EN ATTENDANT LE MOMENT OÙ VOUS AUREZ UN ÉLECTROPHONE.

N. B. — Pour la **concordance des temps,** v. p. 296.

▶ EXERCICES ◀

I) **Mettez** aux **temps** convenables les verbes **entre parenthèses,** en observant la concordance des temps (v. p. 296) : 1. *En attendant qu'on* (construire) *les nouveaux édifices, on utilise encore le parc des Expositions.* — 2. *Avant qu'on* (édifier) *le Parc de la Porte de Versailles, il y avait moins d'expositions qu'aujourd'hui.* (On pourra mettre le subjonctif à **deux** temps différents, suivant qu'on s'exprimera en français **écrit littéraire** ou français **parlé.**) — 3. *La radio a été pendant quelques années l'invention la plus populaire, jusqu'à ce que la télévision* (être inventé). (**Deux** temps différents pour le subjonctif.) — 4. *Nous continuerons à écouter la radio en attendant que nous* (pouvoir) *acheter un poste de télévision.* — 5. *Je n'aime pas acheter à tempérament; c'est pourquoi, jusqu'à ce que je* (pouvoir) *me payer le « petit écran », je me contenterai de la radio.* — 6. *Ne touche pas seul à ce poste, avant que tu ne* (savoir) *parfaitement le manier* — 7. *Les visiteurs resteront à l'Exposition jusqu'à ce qu'il* (faire) *nuit.* — 8. *Elles ont quitté l'Exposition sans attendre qu'il* (faire) (deux temps différents pour le subjonctif) *nuit.* — 9. *En attendant que tu* (être) *prête à sortir, j'écouterai la radio.* — 10. *Nous avons écouté la radio jusqu'à ce que maman* (être) *prête à sortir avec nous* (deux temps différents pour le subjonctif).

II) **Répétez** les phrases de l'exercice I, en utilisant les locutions : **avant le moment où, jusqu'au moment où, en attendant le moment où, sans attendre le moment où.** — Attention! ces locutions exigent l'indicatif.

III) **Faites** cinq phrases à deux subordonnées avec : 1. **avant que ... et que ...**; 2. **jusqu'à ce que ... et que ...**; 3. **en attendant que ... et que ...**; 4. **sans attendre que ... et que ...** (+ subjonctif); 5. **jusqu'au moment où ... et où** (+ indicatif).

Essai. — *Une jeune femme, assez dépensière, visite le Salon des Arts Ménagers avec son mari. Impressions de Madame... et de Monsieur à la sortie....*


Aux Courses. Devant les tribunes, par Degas.

4. *LE GRAND PRIX DE PARIS*

Nous sommes au Bois de Boulogne, sur l'hippodrome de Longchamp où va se courir la principale épreuve hippique de l'année : le Grand Prix de Paris. Elle rassemble les plus fameuses écuries; c'est une journée mondaine, la journée « chic[1] » de la Saison.

La foule est élégante. Dames aux délicieux (?) chapeaux; messieurs à haut-de-forme gris et jaquette, jumelles en sautoir[2] : tous s'empressent vers les tribunes, d'où ils assisteront aux courses, ou vers le « pesage » où se pratique une opération très importante. Avant de courir, en effet, chaque jockey doit faire constater son poids. Sur une énorme balance, les voici qui viennent s'asseoir tour à tour : toque et casaque de soie multicolores, culotte blanche, bottes à revers. On les pèse avec, sur leurs genoux, la selle, les étriers, la housse du cheval. Tous doivent « faire 58 kilos ». Trop lourds, ils sont éliminés; trop légers, on les alourdit au moyen de lamelles de plomb. Avec leurs visages imberbes[3], leurs corps menus, ils ont l'air d'enfants. Mais ne nous y trompons pas : ce sont des garçons vigoureux sous leur frêle apparence.

Une fois pesés, les jockeys montent sur leurs « pur sang » (on appelle ainsi les chevaux de course, dont la race est sélectionnée) et s'alignent à l'entrée de la piste. Un coup de cloche : c'est le départ.

L'épreuve se court sur 3 000 mètres; il s'agit de ménager sa monture sur les 2 500 premiers mètres, sans perdre sa place, puis, dans les 500 derniers mètres, de donner un effort intense, qui décidera du succès. Aussi la qualité principale du jockey est-elle le sang-froid; il permet d'éviter les maladresses qui disqualifieraient, et d'obtenir du cheval l'élan nécessaire, au bon moment.

Les « turfistes[4] » suivent avec angoisse le cheval sur lequel ils ont misé. Pour eux, rien n'existe plus que cette casaque, petite tache verte ou rouge qui file là-bas, derrière les arbres, se confond avec d'autres taches, jaunes ou brunes, s'en sépare un instant, se confond encore dans le peloton. Le Grand Prix n'est pas une course d'obstacles, avec haies, fossé, rivière, comme le Grand National de Liverpool; c'est une course « de plat », sur un terrain uni.

1. **Fam.** : élégante. L'adjectif est invariable au féminin. Mais on peut écrire : des gens *chics*.
2. Suspendues au cou.
3. *Sans* barbe. Le préfixe **in** a ici une valeur négative. Ex. : incroyable, inélégant, inintelligent.
4. Les habitués du « turf » du champ de courses.

Des cris, des hurlements, des trépignements accompagnent les jockeys dans les derniers mètres : soulevés sur les étriers, la tête dans la crinière du cheval, cravachant leur monture à tour de bras, ils franchissent le poteau. Et un tonnerre d'acclamations salue le vainqueur.

Mais nous voyons aussi des mines qui s'allongent, des airs consternés, des regards furieux : pauvres gens qui viennent de « ramasser une culotte[1] » et qui, pourtant, avaient un « tuyau increvable[2] »!

G. M.

1. **Argot** des courses : subir une grosse perte d'argent.

2. **Argot** des courses : un renseignement absolument sûr.

GRAMMAIRE

L'EXPRESSION DES RAPPORTS DE TEMPS (*fin*).

I. — ***Par une* préposition *suivie de l'infinitif.***

Le membre de phrase : *préposition* + *infinitif* joue le même rôle qu'une subordonnée *conjonctive* :

Après *Avant de* *En attendant de* *Sans attendre de* *Avant le moment de* *Jusqu'au moment de*	+ infinitif =	après que (+ *indic*). avant que... (*subj.*). en attendant que... (*subj.*) sans attendre que... (*subj.*) avant le moment où... (*indic.*). jusqu'au moment où... (*indic.*).

AVANT DE COURIR, *le jockey est soigneusement pesé.*

L'action exprimée par l'infinitif doit avoir **le même sujet** que le verbe **principal.**

II. — ***Par une* préposition *suivie d'un nom d'action.***

Parfois, à l'infinitif se substitue un nom d'action, de sens correspondant :

APRÈS LA PESÉE, *les jockeys montent sur leurs pur sang.*
AVANT LA COURSE, *le jockey doit être soigneusement pesé.*

III. — ***Enfin un adverbe*** est souvent employé pour exprimer le temps :

Demain va se courir le Grand Prix de Paris.

► *EXERCICES* ◄

I) Que signifient les **noms composés :** *un pur sang; un pied-à-terre; un tête-à-tête; le va-et-vient?* Expliquez pourquoi, au pluriel, l'**article seul** varie.

II) **Conjuguez soigneusement par écrit** le verbe de la **subordonnée :** *Après que je fus sorti, il se mit à pleuvoir. Avant que je fusse sorti, il se mit à pleuvoir. — Après que je suis sorti, il se met à pleuvoir. Avant que je sois sorti, il se met à pleuvoir. — Après que j'ai regagné la maison, il se met à pleuvoir. Avant que j'aie regagné la maison, il se met à pleuvoir.* — (Attention! **après que** exige un temps de **l'indicatif; avant que** exige un temps du **subjonctif.**)

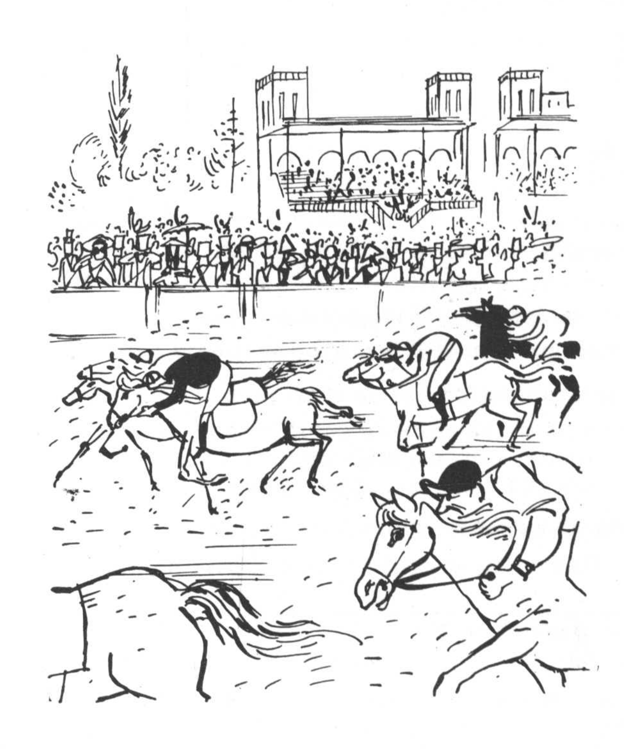
III) **Remplacez** dans les phrases suivantes les

conjonctions par des **prépositions suivies de l'infinitif** : *Avant que les courses de chevaux ne fussent importées en France, elles étaient déjà très populaires en Angleterre. — En attendant qu'ils puissent assister aux courses, les messieurs vont et viennent dans le pesage. — Avant qu'on ne commence les courses, on pèse soigneusement les jockeys. — Après qu'ils ont été pesés, les jockeys s'alignent sur leurs pur sang à l'entrée de la piste. — Jusqu'au moment où ils s'élanceront, ils restent là, immobiles et silencieux. — Après qu'ils auront couru, chevaux et jockeys retourneront au pesage, — Ne prenez pas le départ sans attendre que vous y soyez invités par la cloche ou le coup de pistolet. — Après qu'il eut fait cette course magnifique, le jockey fut embrassé par la propriétaire du cheval.*

IV) **Citez**, en les faisant précéder d'**un article**, les noms d'**action** correspondant aux verbes suivants : *finir, arriver, venir, entrer, sortir, descendre, éliminer, répondre, tomber.*

V) **Remplacez** les propositions subordonnées **conjonctives** ou les **prépositions suivies d'infinitif** par des prépositions suivies de **noms d'action:** *Après que la course est finie, on acclame le vainqueur. — Jusqu'à ce que le premier arrive au poteau, les turfistes ont le cœur serré par l'angoisse. — Avant que l'hiver ne vienne, les hirondelles partent pour les pays chauds. — Avant que la troupe n'entrât en scène, il y eut un grand silence dans le public. — Après être descendus, les aéronautes furent acclamés par la foule. — En attendant que nous sortions de classe, le professeur nous lit une page de Balzac. — Après avoir été éliminés, les jockeys trop lourds quittent le pesage. — Après qu'il a eu répondu, l'étudiant s'est assis. — 9. Après être tombé, le jockey fut transporté à l'infirmerie.*

VI) **Essai.** *Aimez-vous les courses de chevaux? — Préférez-vous d'autres compétitions sportives?*



5. *A PROPOS DU « PRIX GONCOURT »*

Edmond († 1896) *et Jules* († 1870) *de Goncourt, romanciers du XIXe siècle, vécurent dans le quartier d'Auteuil. Chaque dimanche, leur maison (ou plus précisément l'étage supérieur, le « grenier », comme disait Edmond) était le lieu de rendez-vous de ce que Paris comptait d'écrivains et d'artistes.*

*Edmond, resté seul, fonda l'*Académie Goncourt *(10 membres), chargée de décerner chaque année un prix, le* Prix Goncourt, *à un « jeune » romancier. Le Prix Goncourt est un événement « bien parisien ».*

Devant le monceau de romans nouveaux qui remplit presque tout entière une petite chambre d'amis, au premier étage de ma maison, le visiteur, à qui j'avais trouvé amusant de le montrer, ouvrait des yeux pleins de stupeur.

« Ainsi, dit-il, vous avez été obligé de lire tout ça[1]! »

Je lui répondis que je n'étais pas encore au bout de ma tâche.

« Eh bien, je vous plains! Mais vous l'avez voulu. »

J'en convins.

« Enfin, reprit-il, qu'est-ce que ça signifie, tous ces romans que personne n'achètera jamais? Il est impossible qu'un phénomène de ce genre n'ait absolument aucun sens. Cela vous paraît naturel à vous?

— Depuis cinquante ans, j'ai eu le temps de m'y habituer un peu....

— C'était donc déjà la même chose quand vous avez débuté?

— A peu près. Je crois pourtant que, pour nos prédécesseurs de l'Académie Goncourt, la besogne était moins rude. »

Il n'en revenait décidément pas[2].

« Ainsi, malgré la politique internationale à laquelle nous participons tous, au moins par la pensée et avec nos nerfs, malgré toutes les distractions qui nous tirent hors de chez nous, malgré le cinéma et les sports qui n'existaient pratiquement pas au début du siècle, malgré la radio et la télévision, malgré l'automobile qui occupe les dimanches de beaucoup d'entre nous, malgré les journaux qui n'ont jamais eu tant de pages, malgré l'extraordinaire multiplication des hebdomadaires d'opinion et des magazines à images, malgré l'effacement de la littérature devant tant de manifestations nouvelles de la vie moderne, il se trouve de plus en plus de Français pour s'amuser à noircir des trois cents, des quatre cents pages[3]....

— Quelquefois six cents et davantage, rectifiai-je.

— ... que personne ne lira, murmura-t-il dans une sorte d'accablement. Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire? »

Sans relever ce que son pessimisme avait d'exagéré, je lui fis remarquer que la pro-

1. Pour pouvoir choisir le futur lauréat du *Prix Goncourt*.
2. « Je n'en reviens pas ». **Fam.** J'en demeure stupéfait.
3. Tournure plus vigoureuse que : *trois cents, quatre cents pages*.



“ Les Dix ” décernant leur prix, au restaurant Drouant, sous le portrait d’E. de Goncourt.

On reconnaît notamment, assis de gauche à droite : J. Giono, R. Dorgelès, A. Billy; debout : le 2e à gauche, A. Salacrou; le 3e, G. Baüer.

portion des romancières croissait d’année en année et que cela était sans doute dû au développement de l’instruction secondaire et supérieure chez les jeunes filles. L’augmentation du nombre total des romans venait en grande partie de là. Mais la multiplication des romancières ne lui paraissait pas moins absurde que celle des romanciers et il répétait : « Qu’est-ce que ça peut bien vouloir dire? » (...)

Nous redescendîmes dans la bibliothèque. Mon visiteur était silencieux, mais son regard parcourait les rayons dont les murs sont garnis et je voyais bien que son étonnement persistait. Il me demanda enfin ce qu’étaient tous ces livres dont j’avais plaisir à m’entourer. Je lui répondis qu’il y avait d’un côté les classiques et les romantiques, de l’autre les modernes reconnaissables à leurs brochures défraîchies. Parmi les modernes beaucoup portaient des signatures d’amis.

Il hochait la tête d’un air rêveur, comme devant la révélation d’un univers qu’il n’avait pas soupçonné jusqu’alors.

« Que de peines, que d’efforts tous ces pauvres gens se sont donnés! gémissait-il. Et pour quoi, mon Dieu, pour quoi?

— Pour vivre, fis-je. Pour vivre d'accord avec eux-mêmes. Pour essayer d'être heureux. Que faites-vous d'autre, vous autres, industriels, à qui vos affaires donnent tant de tracas?

— C'est vrai, reconnut-il. Mais moi aussi je me demande parfois à quoi riment mes nuits sans sommeil.... C'est égal, avouez que la littérature est un drôle de métier.

— Hé oui! Mais il faut avouer aussi que l'homme est un drôle d'animal. »

ANDRÉ BILLY, de l'Académie Goncourt. *Le Figaro.*

6. *CHEZ VICTOR HUGO, AVENUE D'EYLAU (vers 1884)*

Dans le grand salon où se penche le beau portrait de Bonnat[1] au geste paternel, où le buste par David[2] préside immensément; dans le petit salon, orné de ces tapisseries rayées et multicolores qui semblaient tendues pour Doña Sol[3], dans le jardin joint à la véranda par un perron de deux marches, m'apparaissent Leconte de Lisle[4], le souriant Banville[4], Flaubert[5] et Goncourt[5] conversant ensemble, Mallarmé[4], Léon Cladel[5], ombres dans un Eden évanoui; puis François Coppée[4], Catulle Mendès[4], Clovis Hugues[4], la toute petite Mme Michelet offrant des roses un soir de fête, puis des ambassadeurs, des diplomates, l'empereur du Brésil, des peintres, des sculpteurs, et tant d'hommes politiques que je n'en sais plus les noms!

Voici l'impression immédiate que je traçai de l'une de ces soirées où nous nous étions rendus, Alphonse Daudet et moi, un soir de neige, où pendant le trajet, notre cheval tomba trois fois en traversant l'esplanade des Invalides :

« Je vois Victor Hugo au grand bout de sa table où le Maître vieilli, un peu isolé, un peu sourd, trône avec des silences de dieu, les absences d'un génie au bord de l'immortalité. Les cheveux tout blancs, la tête colorée, et cet œil de vieux lion qui se développe de côté avec des férocités de puissance; il écoute mon mari et Catulle Mendès entre qui la discussion est très animée à propos de la jeunesse et de la célébrité des hommes connus, et de leur séduction auprès des femmes. Alphonse prétend que dans un salon rempli de talents de toutes sortes, de tout âge, un tout jeune homme, l'auteur inconnu, le poète ignoré, aura pour lui les regards féminins s'il est beau. — Catulle Mendès lui répond qu'il restera d'abord inaperçu, et que toutes les femmes iront à la notoriété[6] : ceci me paraît plus vrai. Les femmes heureusement n'ont point que les yeux de leur visage, mais ceux de l'esprit et du cœur. Pour les intellectuelles, la beauté d'un artiste, d'un grand poète ne compte pas; c'est le regard du penseur, la physionomie tourmentée de l'homme qui vit de ses sensations. Elles vont au talent, au chagrin qui passe, elles ne songent guère à la beauté physique. — Maintenant[7], on pourrait

1. Victor Hugo, vieillard, peint par Bonnat.
2. Buste de Victor Hugo par David d'Angers.
3. Voir p. 102.
4. Poète du XIXᵉ siècle.
5. Romancier du XIXᵉ siècle.
6. S'intéresseront à l'homme qui jouit de la notoriété, à l'homme très connu.
7. **Fam.** Il est vrai qu'on pourrait...

répondre que c'est par une sympathie ambitieuse qu'elles recherchent les auteurs célèbres. (...)

« Et je ris de cette prétention des deux causeurs charmants, de nous[1] classer, de nous analyser. Mais dire la femme, c'est comme si on disait l'oiseau ; il y a tant d'espèces et de genres, les ramages et les plumages sont tellement différents !

« Pendant le débat on est passé au salon ; Victor Hugo songe au coin du feu, et, célèbre, universel, demi-dieu, regrette peut-être sa jeunesse.... »

MADAME ALPHONSE DAUDET. *Souvenirs autour d'un groupe littéraire* (Revue Bleue, 7 novembre 1908), Fasquelle édit.

1. Nous = les *femmes*.

Quelques expressions difficiles pour les étrangers :

1. — Je viendrai **dans** trois jours (= le 3e jour à partir de **maintenant,** à partir de ce moment-**ci**).
2. — Je viendrai d'**ici** trois jours (= **avant** 3 jours, plutôt que le 3e jour).
3. — Mais, si le verbe est **au passé :** Il vint **trois jours après, trois jours plus tard** (= le 3e jour à partir **d'alors,** de ce moment-là).

Il vient **pour trois jours** (= *il restera* ici trois jours).

1. Il est ici **depuis** trois jours. (En ce sens, JAMAIS « pour »)! (= **Il y a trois jours** qu'il est ici).
2. Je l'ai vu **il y a trois** jours.
3. **Il y a** trois jours que **je ne** l'ai vu. (= Je *ne* l'ai *pas* vu *depuis* trois jours).

(En principe, *depuis* n'accompagne jamais un verbe au futur).

4. Je suis venu **en trois jours** (ou : J'*ai mis* trois jours *pour* venir).

1. — Il travaille **du** matin **au** soir (mieux que : *depuis... jusqu'au...* qui est plus « lourd »).
2. — **Au cours du** spectacle, il y eut une panne de lumière (= à *un* moment du spectacle).
3. — Il travaille **toute la journée** (durée *totale*).
4. — Avec un **verbe négatif :** Je **n'ai pas** fermé l'œil, **de** toute la nuit (= à *aucun* moment de la nuit).



15. Les Champs-Élysées.



1. *GRANDS HÔTELS INTERNATIONAUX*

Ils sont nombreux dans le quartier des Champs-Élysées.

Certains hôtels de luxe ont la spécialité d'attirer les grands originaux, du moins ceux qui ont assez d'argent vrai pour avoir des idées fausses, depuis celui-ci qui ne voyage qu'avec une boussole de façon à pouvoir toujours dormir la tête orientée vers le Nord, jusqu'à celui-là qui, lorsqu'il vient à Paris, tient absolument à voir la Tour Eiffel de sa fenêtre. Un jour, un maître d'hôtel suggéra à ce maniaque de se faire construire une Tour Eiffel portative et extensible, qu'il pourrait à volonté transporter de continent à continent et installer dans les chambres, les bars ou les jardins....

Si encore, me confiait un barman, nous n'avions affaire qu'aux maniaques doux, qu'aux fantaisistes solitaires qui se contentent de fétiches ou de jouets! Mais il y a les clients à scandale, et même pis. Je ne puis vous citer le nom de l'établissement où cela s'est passé, mais essayez de vous représenter les conséquences de la chose : un jour, un dîneur mécontent, croyant à un attentat, a abattu en pleine salle un malheureux maître d'hôtel. Il était mort, monsieur, mort, mort, mort! Homicide par imprudence, si l'on veut, d'accord, mais tout de même, mettez-vous à la place du client! »

Admirables nuances du métier! C'est le client que l'on plaignait et non le défunt ni la famille d'iceluy[1]. Un client qui devait être fort embarrassé, et qui sans doute changerait d'hôtel. Voici comment les choses s'étaient passées : on servait des œufs de pluvier[2] farcis à un client bien pris dans un smoking parfait; mais voici qu'un œuf de pluvier tombe maladroitement entre ce smoking parfait et la pure chemise du monsieur. Le maître d'hôtel perd son sang-froid, bleuit, pâlit et, croyant bien faire, cherche vivement à retirer l'œuf de ses doigts tremblants, ce qui crépit[3] le plastron du client d'une longue peinture de Braque[4]. Devenu fou furieux, le dîneur, parant l'attaque, se lève, tire son browning et abat le maître d'hôtel!

« Hein! dit le barman. C'est du roman policier, ça! Mais, pour ma part, j'aime mieux ceux qui prennent la chose gaiement. »

LÉON-PAUL FARGUE. *Le Piéton de Paris*. Gallimard.

1. Forme ancienne de : « celui-ci », employée par plaisanterie.
2. Oiseau qui vit au bord des marais et dont la chair et les œufs sont recherchés des gourmets.
3. Enduit.
4. Peintre français contemporain.

Le vocabulaire français

(Autour du mot **hôtel**). **Expliquez :** Madame de Sévigné fréquentait l'*Hôtel* de la marquise de Rambouillet, nouvellement construit, près du Louvre. — L'*Hôtel de Ville* de Paris fut incendié en 1871. — On trouve des occasions avantageuses à l'*Hôtel des Ventes*. — Le blessé a été transporté à l'*Hôtel-Dieu*, dans le service du docteur Leblanc. — Je n'aime pas passer mes vacances à l'*hôtel*. — Plutôt que les *hôtelleries* somptueuses qui, par snobisme, s'orthographient parfois *hostelleries*, je recherche les bonnes *auberges* campagnardes; quant aux *palaces*, ils sont trop chers pour moi. — Les étudiants logent souvent dans des *pensions de famille*. Mais s'ils peuvent profiter des *restaurants universitaires*, ils cherchent plutôt un *garni* (ou *meublé*). Pendant leurs vacances, ils fréquentent les *auberges de la jeunesse*.

2. *AU CINÉMA*

(Les Champs-Élysées sont aussi le quartier des grands Cinémas.)

« Que fait-on ce soir, mon chéri?

— J'aimerais autant rester à la maison. Non que je sois fatigué, mais j'ai un terrible retard dans mon courrier.

— C'est dommage; on donne au « Flaubert » un film anglais : *Amour, délices et orgues* dont Françoise m'a dit grand bien....

— Oh! tu sais, le goût de Françoise et le mien.... Encore un film d' « atmosphère[1] » sans doute. Moi j'aime mieux les films policiers.

— Pourtant ça te ferait du bien d'échapper quelque temps aux affaires. Si tu restes à la maison, tu vas encore ruminer[2] tes soucis.

— Allons, Catherine, je vois que tu es prête à te dévouer à ton pauvre mari.... Et à quelle heure est la séance?

— Attends, chéri, je vais téléphoner.... Allô! le « Flaubert »?... Quand ont lieu, s'il vous plaît, les séances?... A neuf heures et onze heures?... Et le grand film? à neuf heures vingt, et onze heures vingt?... Merci, Madame.

— Neuf heures! c'est le moment de l'affluence : il faudra encore faire la queue, attendre debout....

— Mais non, mon chéri; aujourd'hui c'est un jour creux et une fin de mois : les gens ont la bourse vide. Le temps de remettre un peu de rouge, et nous partons.... »

***

(Devant le cinéma, avenue des Champs-Élysées : enseignes lumineuses au néon; portraits de vedettes grand format sur d'immenses affiches, au-dessus de l'étroite façade.)

« Tu vois, il n'y a presque personne. Qu'est-ce qu'on prend? Orchestre ou balcon? C'est le même prix partout.... Deux balcons?

1. Film dans lequel on s'attache surtout à dépeindre les circonstances **morales, le milieu** dans lequel se déroule l'action.

2. Tu vas encore passer et repasser tes soucis dans ton esprit, comme les vaches **ruminent** leur herbe.



— Ah bien! on va avoir chaud!
— Non, la salle est climatisée[1]. »

***

(Dans la salle. L'ouvreuse : « Assez loin, Madame? Ici vous avez deux places.... Merci, Monsieur. »)

« — Tu vois, nous arrivons au bon moment. C'est l'entracte. D'ailleurs j'aime bien ces films publicitaires, qui sont si ingénieux.... Oh! chéri, offre-moi donc un chocolat glacé : je me sens l'estomac un peu vide.

— Parbleu, avec ce repas manqué!... »

***

(La séance commence : on donne d'abord les « actualités » puis un « court métrage » : un film de vulgarisation sur les requins. Enfin c'est le grand film.)

« Tu aimes ça, Catherine? cette vieille histoire d'amour?
— Mais oui; c'est pris sur le vif; un vrai « film d'atmosphère! »...
— Tu ne m'avais pas dit que ça se donnait en version originale.... Il faut que je me batte avec les sous-titres — après une journée de bureau! Tu n'aurais pas pu choisir un film doublé[2]? Mais voilà, il faut toujours suivre tes fantaisies et tu as en moi le plus complaisant des maris....
(Voix derrière : « Silence! Allez vous expliquer dehors! »)
— Tiens, laisse-moi dormir; et réveille-moi quand ce sera fini. »

G. M.

1. Maintenue à une température constante et agréable, quelle que soit la température extérieure.
2. Film dans lequel les voix des acteurs sont remplacées par celles de récitants qui parlent dans une autre langue (exemple : film anglais doublé en français). Contraire : film en **version originale**.

L'EXPRESSION DE LA CAUSE

I. — ***Par une conjonction :*** *parce que, puisque* et quelquefois *si*, etc. — mode **indicatif** en général. (Rappelons que *puisque* — et souvent *comme*, ou *si* — se rapportent à une cause *déjà connue*) :

PUISQUE TU AS TELLEMENT FAIM, *prends donc ce chocolat.*
Prends ce chocolat, SI TU AS TELLEMENT FAIM.

N. B. *Comme* vient toujours **en tête** de la phrase : COMME *je suis libre, je vous accompagne.*

II. — ***Par une proposition indépendante,*** parfois précédée, dans l'écriture, de *deux points* (:).

Offre-moi un chocolat glacé : JE ME SENS L'ESTOMAC UN PEU VIDE.

▪ Dans ce cas, l'idée de la cause est simplement suggérée par la **juxtaposition** des deux propositions, au lieu d'être introduite par une conjonction de coordination telle que : *car, en effet :*

Offre-moi donc un chocolat, CAR JE ME SENS L'ESTOMAC UN PEU VIDE.

III. — ***... et que*** introduit une deuxième proposition subordonnée conjonctive de cause, sans qu'on ait à répéter la première conjonction de subordination :

COMME IL FAUT TOUJOURS SUIVRE TES FANTAISIES ET QUE (= et comme) *je suis complaisant, je vais t'obéir.*

▪ Le mode employé après *et que* est **le même** que dans la **première subordonnée** conjonctive de cause, c'est-à-dire, en général, l'indicatif.

IV. — ***Ce n'est pas que ; non que (+ subjonctif)*** expriment une cause **irréelle:**

J'aimerais autant rester à la maison. CE N'EST PAS QUE JE SOIS FATIGUÉ; *mais j'ai du retard dans mon courrier.*
J'aimerais autant rester à la maison, NON QUE JE SOIS FATIGUÉ, *mais j'ai* DU RETARD DANS MON COURRIER (tours **littéraires**).

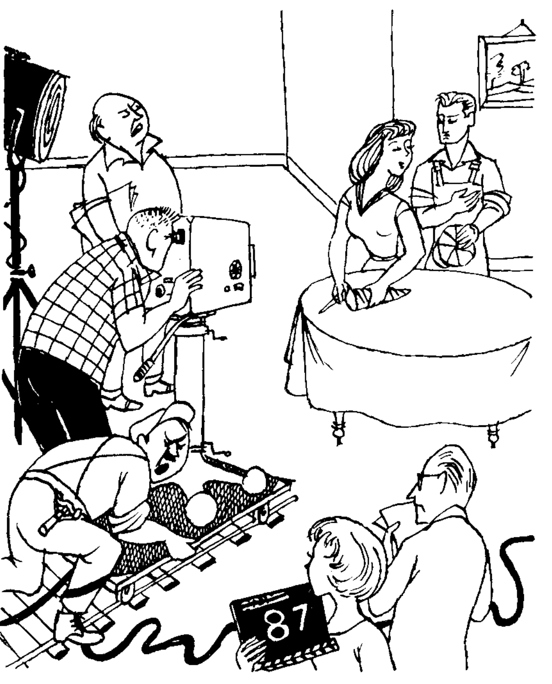
▶ EXERCICES ◀

I) Voici, tirées de la lecture, quelques expressions du **langage parlé.** Quels sont leurs équivalents en **français écrit?** — *Que fait-***on** *ce soir?* — **Ça** *te ferait du bien.* — *Les gens* **ont la bourse vide.** — **Le temps de** *remettre un peu de rouge,* **et** *nous partons.* — *Parbleu,* **avec** *ce repas manqué....* — *Tu ne m'avais pas dit que* **ça se donnait** *en version originale.*

II) **Complétez** les phrases suivantes : — *Comme je suis un peu fatigué et que..., j'aimerais autant rester à la maison.* — *Je consens à voir ce film, puisqu'il plaît à Françoise et que....* — *Nous ne devrions pas rester à la maison, parce que tu vas encore ruminer tes soucis et que....* — *Il m'est désagréable d'aller au cinéma à neuf heures, parce que c'est le moment de l'affluence et que....* — *J'aime ce film parce qu'il est original et que....*

III) **Mettez** les verbes entre parenthèses à **la forme** convenable et **complétez** à votre guise les phrases suivantes : *Nous admirons l'Arc de Triomphe, non qu'il* (avoir) *des proportions parfaites, mais....* — *Je vais rarement aux Champs-Elysées; ce n'est pas que ce quartier me* (déplaire), *mais....* — *Je t'accompagnerai au cinéma, non que cela me* (faire) *un grand plaisir, mais....* — *Je n'irai pas voir ce film; ce n'est pas qu'il* (ne pas pouvoir) *m'intéresser, mais....*

IV) **Essai.** *Après avoir lu « Au cinéma », récit où le mari se montre assez maussade, racontez la même histoire, avec un mari très prévenant.*



3. *ON TOURNE*[1]

... Nous sommes prêts à tourner. Un dernier ordre du réalisateur, qui s'adresse cette fois aux acteurs :

« Allez! »

Devant la camera, la jeune fille s'est mise simplement à couper le pain qu'elle tenait en main depuis un moment. Dans le fond, à droite, le jeune homme tripote[2] sa casquette. Mais, dans le fond, à gauche, la porte s'est ouverte avec fracas. Entre dans la pièce le Père, comédien ventru et grisonnant, maquillé très haut en couleurs[3].

« *Le dîner n'est pas prêt?* » tonitrue le Père sur un ton qui fera comprendre immédiatement aux spectateurs que ce père-là ne doit pas être commode.

Le chariot de la camera s'avance lentement, poussé par un machiniste dont on n'entend ni les pas ni la respiration.

La jeune fille a levé la tête et la camera est tout près d'elle quand elle demande d'une voix suave :

« *Quelle heure est-il?* »

Les yeux se tournent vers le buffet où se trouve le réveil. La camera panoramique (c'est-à-dire : pivote) pour suivre son regard et se tourner ainsi vers le jeune homme en bleu de travail[4] qui tripote toujours sa casquette.

« Coupez!... » annonce alors d'une voix morne le cameraman[5] l'œil encore à son appareil. Il explique :

« M. Hériat (c'est le nom du comédien qui joue le père) s'est trop avancé et je l'ai perdu dans le panoramique[6]. (...)

— On recommence », annonce le réalisateur d'une voix résignée. Un jeune homme en blouson s'avance aussitôt, lestement, tenant à la main un pain non entamé. Il le donne à la jeune fille, ramasse les morceaux qu'elle a coupés et balaie soigneusement les miettes sur la nappe : c'est l'accessoiriste[7]. Il a préparé une vingtaine de pains pour cette prise de vues. (...)

1. On tourne *un film* (prise de vues).
2. Touche sans cesse, et machinalement.
3. Avec des couleurs violentes.
4. Vêtement de travail, en toile bleue.
5. Technicien qui manœuvre l'appareil de prises de vues.
6. Opération dans laquelle la camera tourne sur elle-même.
7. Technicien qui s'occupe de fournir le matériel, les **accessoires**, utilisés dans le film.

M. Hériat a disparu de nouveau derrière la porte que le second assistant réalisateur est allé refermer.

« Le son[1] écoute?

— Moteur!

— Ça tourne!

— *Miranda*, 87, prise 6[2].

— Allez! »

La porte s'ouvre avec autant d'autorité et le père, entrant dans la pièce, lance avec le même naturel et le même ton exaspéré :

« *Le dîner n'est pas prêt?* »

L'assistant réalisateur, d'un coup d'œil, constate avec satisfaction que M. Hériat s'est arrêté exactement dans ses marques[3].

« *Quelle heure est-il?* » demande Miranda du même ton étonné, tandis que la camera s'approche d'elle.

Un épouvantable bruit de ferraille éclate alors dans le silence de cette scène familiale.

« Coupez! » laisse tomber le réalisateur.

Le machiniste qui pousse le travelling[4] vient de se prendre le pied dans le câble d'un des projecteurs placé au sol. Il a évité dix-sept fois ce câble et voilà que, la dix-huitième, il s'est pris le pied dedans; une parole énergique lui échappe, qui prouve sa contrariété.

« Recommençons! » répète le réalisateur d'une voix neutre.

J.-P. CHARTIER et F. DESPLANQUES. *Derrière l'Écran*. Spes.

1. **L'ingénieur** du son, dans sa cabine.
2. Film *Miranda*, 87e scène du découpage, tournée pour la 6e fois.
3. Les marques à la craie faites sur le plancher par l'assistant.
4. Opération dans laquelle la camera, montée sur roues, se déplace lentement. Ici, l'appareil lui-même.

Le vocabulaire français

(Le verbe **aller**). **Expliquez** : Tout *va mal*; où *allons-nous*, grand Dieu? — Tiens! Bonjour! Comment *allez-vous?* — **Fam.** : Comment *ça va?* — **Fam.** Alors, et cette nouvelle situation? *Ça va?* — Vous voudriez que je l'aide? *Allons donc!* C'est un paresseux. Qu'il se débrouille tout seul! — Voyons votre dessin.... Oui, ça peut *aller*. — « Ah! *ça ira, ça ira, ça ira*... les aristocrates, on les pendra » (chant révolutionnaire, 1792). — « *Va*, cours, vole, et nous venge! » (= venge-nous) (*Le Cid*). — *Allons*, pardonne-lui. — C'est un bon garçon, *va!* — Je *vais* vous répondre. — Marie, *allez* ouvrir! — Tu *t'en vas*, ou tu restes? — « *Allons*, enfants de la Patrie! Le jour de gloire est arrivé » (La « Marseillaise »). — Ses forces *vont* déclinant. Il ne passera pas la nuit, hélas! — La tortue *va son chemin*, tout doucement. — Comment? il a osé vous refuser? Il *va fort*. — Je n'*irai pas par quatre chemins* et je vous dirai les choses brutalement. — Dans cette affaire, soyez prudent : *il y va de votre fortune*. — Ton habit est bien usé. Il *n'ira* pas jusqu'au printemps. — Doucement! Le terrain *va en pente*.

À Paris, les lieux de plaisir ne manquent certes pas : music-halls, boîtes de nuit, attractions de toutes sortes.... Mais on se ferait une idée très fausse de cette ville à ne la voir que sous l'aspect du « gai Paris » — expression qui finit par irriter quelquefois les Français. Les deux monuments que voici symbolisent assez bien tout ce que Paris offre de sérieux et de noble : Ci-dessus, le nouveau Palais des Expositions (100 000 mètres carrés de surface; le plus audacieux, peut-être, des édifices de ce genre. — voir p. 224). — Ci-dessous, le Palais de l'U. N. E. S. C. O. l'organisation culturelle mondiale. Il fut construit par des architectes français avec le concours d'artistes de tous les pays.

4. *VOITURE D'OCCASION*

Les Champs-Elysées sont aussi le quartier des expositions d'autos. Et non loin de là, avenue de la Grande-Armée, se tient le marché de la voiture d'occasion.

Que je garde[1] une voiture six mois, quinze jours ou deux ans, la mine du premier acheteur possible auquel je la propose est toujours aussi franchement dégoûtée. A première vue d'abord, rien qu'en la voyant, sans même la toucher, ma voiture semble lui inspirer une immense répulsion. Mais quand il la touche... ah!... quand il commence à la toucher, son expression devient pénible. Il souffre, c'est évident. Il souffre, cet homme, pour toute l'humanité motorisée.

Cela commence, en général, par une forte pesée sur les amortisseurs avant.

« Autant dire, dit-il, qu'ils sont morts! » (...)

L'expert s'explique ensuite avec la direction[2]. La vérification du parallélisme se termine toujours sur cette insidieuse question :

« Vous n'avez pas eu un gros choc?

— ....

— Enfin je veux dire... quoi... un sale[3] accident?... »

Je réponds : « Non ». Mais ce *non* est difficile à dire sans qu'il paraisse vouloir dire *si*. Car de deux choses l'une : si je réponds « non » très vite, c'est-à-dire spontanément, on n'y croit pas. Et si, au contraire, je fais semblant de fouiller ma mémoire pour paraître plus vrai — cela sonne faux : j'ai l'air de vouloir masquer la réalité. (...)

Cependant l'expert poursuit son examen.

Les pneus....

Doucement, sur eux, mes petits pneus, il passe et repasse la paume de la main, un peu comme le tailleur qui veut éprouver un tissu. Et annonce, lugubre :

« 80 pour 100[4]! Pas fameux hein! Ceux de l'avant, ça va encore. Mais à l'arrière! Vous roulez presque sur les toiles.... Et là... vous avez eu un accroc.... Non, pas ici, là.... Oui.... Enfin il faudra un nouveau train[5], quoi.... Parce que, telle que, votre voiture, elle est à genoux[6]! » (...)

A cet auto-bachot[7], je me sens donc inéluctablement recalé[8]. Mon livret ne plaide pas en ma faveur : mauvaise conduite, pneus défectueux, intérieur négligé. C'est avec une anxiété croissante que j'attends l'examen du moteur. A vrai dire, je pensais qu'il viendrait plus tôt. Je me sentais très fort parce que j'avais un bon moteur. Après tout, dans une voiture, le moteur, c'est le principal, non?

Eh bien! non. Il semble bien que pour le professionnel de la voiture d'occasion

1. **Soit que** je garde six mois, ou quinze jours.
2. Le mécanisme de direction.
3. **Fam.** : très mauvais.
4. 80 % d'usure.
5. Un train de pneus, c'est le jeu complet des 4 pneus.
6. **Argot** : très fatiguée, inutilisable. — *Telle que* : abréviation **familière** pour : *telle qu'elle est*.
7. Le bachot (**fam.** pour baccalauréat) est un examen scolaire; « l'auto-bachot » est l'examen subi par l'auto et son propriétaire.
8. Inévitablement refusé.

le moteur soit la cinquième roue d'un carrosse[1]. L'essentiel, c'est l'accessoire. Le moteur? C'est bien simple :

« On achète des voitures, monsieur, sans même les faire tourner! Parce qu'un moteur, vous comprenez, vous lui faites dire ce que vous voulez.... Mais enfin, puisque vous avez l'air d'y tenir, à votre moteur, voyons-le donc, tenez.... D'abord combien a-t-il[2], votre moteur?

— Voyez, monsieur, le compteur est exact....

— Oh! le compteur!... S'il fallait croire les compteurs! Et qu'est-ce qu'il dit votre compteur. Voyons... 23 887.... Oui, disons 50.... Mais si, monsieur, mais si... vous comprenez bien; je ne suis pas tombé de la dernière pompe[3].... Vous avez une voiture : c'est pour rouler.... Vous avez un métier qui vous fait bouger... mais si. Mais si... monsieur, vous bougez beaucoup.... Vous pensez! avec les voyages, les conférences... on sait ce que c'est, allez! Disons, quoi, 60 à 80 kilomètres par jour... quelquefois 100, même plus... les vacances... les dimanches.... Vous m'avez bien dit que vous aviez été en Espagne l'été dernier. (...) Vous avez la voiture depuis un an.... C'est bien ça... 50 000... et je suis plutôt en dessous de la vérité....

— Mais mon compteur.... Je n'ai tout de même pas truqué mon compteur[4]!

— Je ne dis pas ça, bien sûr.... Mais vous savez, un compteur.... D'abord, rien ne me dit que, pendant une réparation, on ne l'a pas changé, votre compteur.... Et puis il faut tenir compte des pannes de compteur.... Un compteur, ça s'arrête subitement de tourner, quelquefois pendant 500... 1 000... 2 000 kilomètres.... Vous, vous ne vous en apercevez même pas... vous roulez.... Mais le moteur, lui, il s'en souvient! Croyez-moi, monsieur, 50 000, ce n'est pas excessif.... »

Je suis cloué[5]....

Je fais une rapide soustraction : 50 000 moins 23 887, restent environ 26 000 kilomètres.... Jamais de la vie je n'aurai parcouru 26 000 kilomètres aussi vite que me les a fait avaler cet expert. (...)

Quoi qu'il en soit, à partir de cet instant, j'ai perdu l'initiative des opérations (qui, du reste, ne m'a jamais appartenu, sinon initialement). Je joue battu[6]. Et c'est un homme défait que le professionnel invite à faire tourner un peu son moteur. Je mets en marche sans conviction.

« Appuyez sur l'accélérateur.... Là.... »

Le technicien écoute.... De temps en temps, un indéfinissable sourire s'inscrit au coin de ses lèvres. C'est étrange. J'ai souvent, moi aussi, écouté la musique de mon moteur. Au ralenti. Ou emballé[7]. Eh bien! jamais elle ne m'a paru plus étrange, moins mélodieuse, aussi mal rythmée qu'aujourd'hui.

« Il y a un bruit curieux », dit le monsieur...

1. La chose la moins utile.
2. De kilomètres.
3. **Argot.** Né d'hier, naïf. Expression plaisante créée par Daninos avec la pompe à essence.
4. Changé, falsifié le chiffre du compteur.
5. Réduit au silence par la stupéfaction.
6. D'avance je suis sûr de perdre à ce jeu.
7. Tournant à toute vitesse.

Il n'a pas tort.

« Vous mangez[1] beaucoup d'huile?

— Moyennement.... Un demi-litre aux 1 000....

— Pourtant, vous fumez beaucoup.... Regardez.... »

C'est vrai. Je ne m'en étais jamais aperçu. Cet homme est-il sorcier? D'un coup d'accélérateur il obscurcit le garage!

Dans ces ténèbres, une seule chose devient claire! le prix de ma voiture s'effondre chaque minute. J'ai l'impression de vivre une panique à Wall Street[2]. Je vois un « boy » marqueur effacer sans cesse le chiffre précédent sur le tableau noir de la cote. 550 000... 500 000... 475... 450... 430... Dans quoi vais-je aller chercher[3] maintenant? Dans les 400, c'est évident. P. DANINOS. *Comment vivre avec ou sans Sonia*. Plon.

1. **Fam.** : vous consommez.
2. La Bourse de New York.
3. **Fam.** : ça va chercher dans les mille francs pour : cela peut coûter mille francs.

GRAMMAIRE

L'EXPRESSION DE LA CAUSE (*suite*).

I. — ***Par un participe présent ou passé,*** accompagnant un nom ou un pronom sujet. (En général le *participe* est **en tête** de la phrase) :

ROULANT BEAUCOUP, *vous avez fait au moins 50 000 kilomètres.* (= parce que vous roulez)

N. B. — Le **gérondif** joue le même rôle : *on perd tout* EN VOULANT TROP GAGNER. En principe, le **sujet** du participe ou du gérondif doit être **le même** que celui du verbe principal.

II. — Par un participe formant une **proposition complète,** ayant son **sujet propre :**

LA PLUIE AYANT CESSÉ, *vous pouvez sortir.*

III. — ***Par un adjectif*** accompagnant un nom ou un pronom sujet :

FIER DE MA VOITURE, JE *la montre à tous mes amis* (= parce que je suis fier...).

IV. — ***Par une subordonnée relative*** séparée de son antécédent par une virgule :

PAUL, QUI EST FIER DE SA VOITURE, *la montre à tous ses amis* (= parce qu'il est...).

La subordonnée relative **équivaut** ici pour le sens à une subordonnée **conjonctive** de cause : *parce que, comme....*

V. — Enfin rappelons que la cause peut être exprimée par un ***nom ou un infinitif précédés d'une préposition*** (avec un nom : *à cause de, par suite de, pour* — avec un infinitif : *pour, de*) :

Tu seras blâmé POUR LE TEMPS *que tu consacres à ta voiture.*
Tu seras blâmé POUR DONNER *trop de soins à ta voiture.*
D'AVOIR TROP MANGÉ, *il est malade.*

I) Cherchez un **gérondif** dans le début de la lecture précédente. Est-il construit de façon **absolument correcte**, ou appartient-il au **français parlé**?

Remplacez par un **gérondif la 2e proposition** dans : « *Vous ne vous en apercevez pas, vous roulez.* »

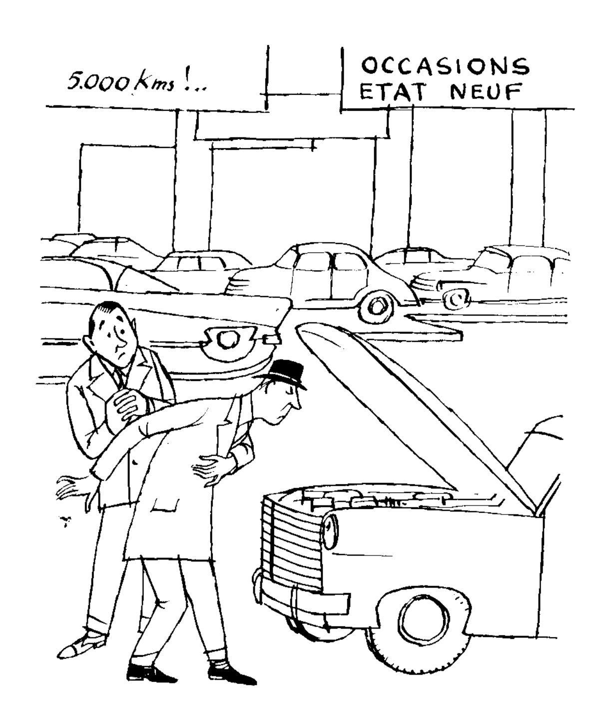
II) **Relevez** dans la lecture des **conjonctions** (de coordination ou de subordination) exprimant la **cause** et faites-les entrer dans d'autres phrases de votre invention.

III) **Remplacez** dans les **subordonnées** de cause de la lecture la conjonction de **subordination** par une conjonction de **coordination** de manière à obtenir une proposition indépendante.

IV) Dans les phrases suivantes, **remplacez** les subordonnées **conjonctives** de cause par des **participes**, présents ou passés : *L'acheteur, parce qu'il se méfiait du chiffre marqué au compteur, discutait âprement. — Comme le bruit du moteur l'étonnait, le client hésitait à se décider. — Puisque vous désirez une voiture économique, achetez donc une « deux chevaux ». — Comme je vois vos pneus très usés, je réclame une sérieuse diminution de votre prix. — Comme j'avais pris rendez-vous avec lui, j'ai été étonné de son absence.*

V) **Reprenez** les mêmes phrases en exprimant la cause par une **subordonnée relative.** (N. B. — Il faudra parfois mettre : *toi qui...*, *moi qui...*, etc.).

VI) **Essai.** *Un client pressé et peu méfiant achète une voiture d'occasion ayant vraiment tous les défauts signalés dans la lecture. Conséquences....*



“ Combien a-t-il, votre moteur? ”

5. *LE PALAIS DE L'ÉLYSÉE*

C'est là que réside le Président de la République. C'est là que sont prises les grandes décisions gouvernementales.

« Chaque semaine, en effet, a lieu le Conseil des Ministres; il se tient dans le vaste Salon des Ambassadeurs, ainsi appelé parce que les diplomates accrédités[1] y remettent leurs « lettres de créance[2] » au Président de la République.

C'est le chef de l'État qui préside le Conseil des Ministres, ayant à sa droite le premier ministre, à sa gauche le ministre de la Justice. Devant eux, une singulière petite pendule, munie d'un cadran sur ses deux faces opposées, de sorte que l'heure peut être lue par tous les assistants et que les débats ne risquent pas de s'éterniser. Napoléon Ier était agacé de voir ses ministres tirer sans cesse leurs montres, énormes en ce temps-là.... Alors il fit fabriquer pour eux cette pendule.

« Ces jours-ci, nous dit le guide, le Président est à Paris, comme l'indique le pavillon qui claque au vent sur le faîte du Palais. Quand il quitte Paris pour voyager, ou pour gagner sa résidence d'été, on amène[3] le pavillon.

— Quelle est cette sonnerie de clairons que nous entendons?

— C'est la relève de la garde. Elle a lieu chaque jour à 9 heures. »

Ah! voilà le Président qui sort, pour aller inaugurer une exposition. Sa voiture porte sur le capot une cocarde tricolore ovale (celle des voitures ministérielles est ronde), et un fanion à la portière de droite. Encadrée de motocyclistes, la voiture s'engage dans la rue Saint-Honoré. — Un coup de sifflet : la circulation s'arrête dans la rue. Nouveau coup de sifflet : la circulation reprend. Le Président est passé.

« Admirez ces magnifiques jardins : « Bonne terre! » nous dit le chef jardinier. Partout des tulipes, des pensées, des bégonias. Et aussi des giroflées et des roses, fleurs préférées du Président. »

De quoi va se composer son déjeuner? — Interrogeons le chef cuisinier :

« Menu très simple, nous répond-il, poulet grillé, pommes sautées, salade, pâtisserie.

— Servez-vous souvent de grands repas?

— Je crois bien : nous donnons jusqu'à des dîners de 300 couverts, pour lesquels nous avons des services de porcelaine variés : notamment un « Sèvres[4] », bleu et or, de 1 500 pièces; un autre, de 300 pièces, appelé « Fleurs » à cause du décor; un autre, appelé « Oiseaux »; un autre, « Paysages ». Chaque pièce, bien entendu, a son dessin particulier. Voici l'une de nos plus belles nappes : c'est un voile léger brodé d'épis de blé en fils d'or. »

1. Dont la mission auprès d'un Etat (ici la France) est officiellement reconnue.

2. Actes officiels qui authentifient la mission d'un diplomate auprès d'un Etat étranger (**créance** — **crédit** — **accrédité** = mots de la même famille)

3. Terme de marine : on fait descendre.

4. Un service de la célèbre Manufacture de Sèvres, au S.-O. de Paris.

Le chef des huissiers entre, chaîne d'argent au cou. « Vous devez, lui dis-je, avoir bien du travail; car tout, ici, est ponctuellement[1] réglé, n'est-ce pas?

— Oui : il y a 130 pendules que je surveille, de façon qu'elles soient toutes d'accord, et que le service du personnel soit parfaitement synchronisé[2]. Mes fonctions ne sont pas une sinécure[3]. »

G. M. (*D'après un reportage télévisé.*)

1. Exactement, avec précision (de *punctum*, mot latin = **le point**).
2. Exactement réglé pour que certaines opérations aient lieu *en même temps*.
3. Des fonctions qui ne donnent *aucun souci*. (Expression toute latine : *sine cura* = sans souci).

GRAMMAIRE

L'EXPRESSION DE LA CONSÉQUENCE

I. — ***La conséquence*** s'exprime généralement par : **si... que, tant... que, tel que, tellement... que, à tel point que, de manière que, de façon que, de sorte que.**

II. — ***Conséquence réelle, conséquence désirée :***

La pendule a deux cadrans, DE SORTE QUE *l'heure* **peut** *être lue par tous les assistants.*
J'ai trois cents pendules à régler, DE SORTE QU'ELLES **soient** *toutes bien d'accord.*

■ Après les locutions *de sorte que, de telle sorte que, de façon que, de telle façon que, de manière que, de telle manière que,* l'**indicatif** exprime une conséquence qui se produit **réellement;** le **subjonctif** exprime une conséquence **désirée** par le sujet, une sorte de **but** à atteindre.

III. — **... et que** introduit une deuxième proposition subordonnée conjonctive de conséquence, **au même mode que la première,** sans que l'on ait à répéter entièrement la première *locution* de subordination :

La pendule a un double cadran, DE SORTE *que l'heure peut être lue par tout le monde* ET QUE *les débats ne peuvent pas s'éterniser* (indicatif).
Je règle les pendules DE FAÇON QU'ELLES SOIENT *toutes bien d'accord* ET QUE *le service soit parfaitement synchronisé* (subjonctif).

IV. — ***Assez pour, trop pour :***

Nous entrons ASSEZ DISCRÈTEMENT POUR *ne pas éveiller l'attention policier de garde.*
Nous entrons TROP DISCRÈTEMENT POUR ÉVEILLER *son attention* (Les deux phrases ont le même sens : nous *n'*éveillons *pas*...).

N. B. — *Assez pour, trop pour* + **infinitif** ne peuvent s'employer que **si le sujet** du deuxième verbe **est le même** que celui du premier. Dans le cas contraire, on emploie *assez pour* QUE, *trop pour* QUE + *subjonctif :*

Nous entrons ASSEZ DISCRÈTEMENT POUR QUE *son attention ne* SOIT *pas éveillée.*
Nous entrons TROP DISCRÈTEMENT POUR QUE *son attention* SOIT *éveillée.*

▶ EXERCICES ◀

I) Dans les phrases suivantes, en utilisant **c'est... que, c'est... qui, ce sont... qui** selon la circonstance, **mettez en vue** les mots entre parenthèses : (Chaque semaine) *a lieu le conseil des ministres.* — *La petite pendule à deux cadrans fut imaginée* (par Napoléon Ier). — *Le Président va manger* (du poulet grillé et des pommes sautées) *ce midi.* — (Le chef des huissiers) *entre, chaîne d'argent au cou.* — (Des motocyclistes) *encadrent la voiture du Président*

II) **Conjuguez** à toutes les personnes : *C'est moi qui ai visité l'Elysée ce matin. — C'est l'Elysée que j'ai visité ce matin. — C'est ce matin que j'ai visité l'Elysée.*

a) **Introduisez** dans des phrases que vous imaginerez les expressions de **conséquence :** si... que, tant... que, tel que, tellement... que, de telle sorte que, de façon que (+ indicatif).

b) **Reprenez** les **deux dernières** phrases en mettant les verbes subordonnés au **subjonctif.**

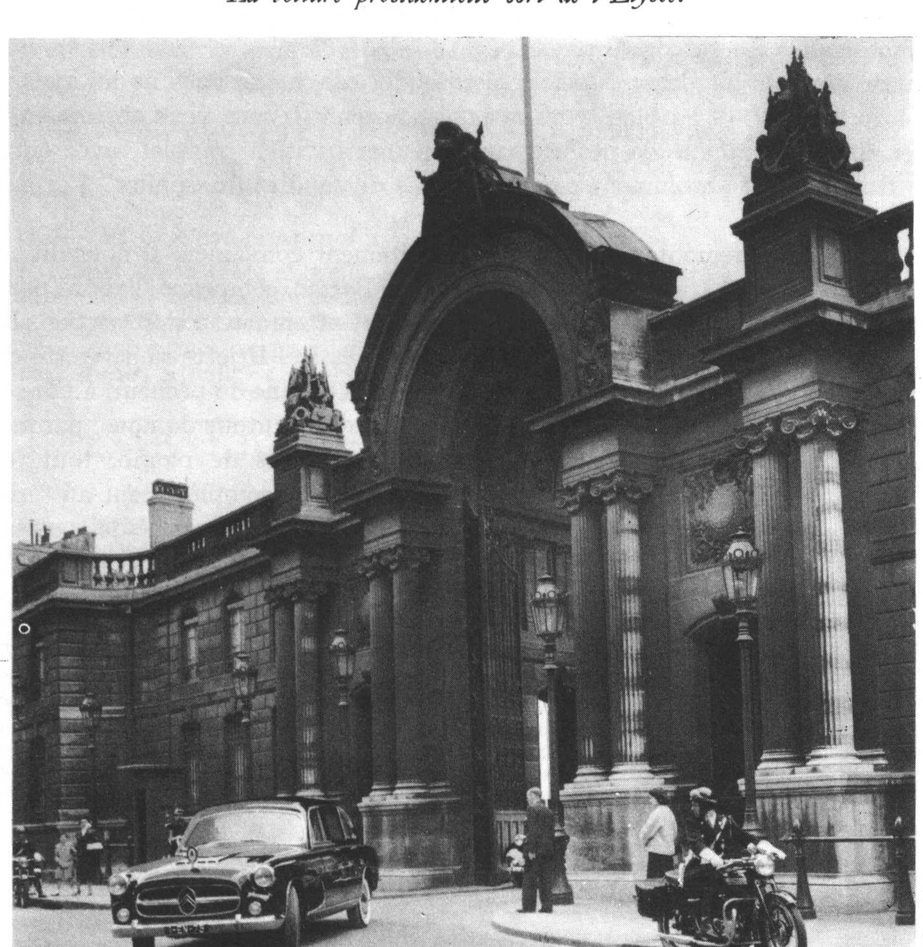
c) Enfin, dans les deux phrases ainsi obtenues, **remplacez** de *telle sorte que* et *de façon que* par **afin que.**

III) **Ajoutez** à chacune des phrases de l'exercice II *a*) une **deuxième** subordonnée de conséquence amenée par **...et que**.

IV) *a*) **Modifiez** la forme des phrases suivantes, sans en changer le sens, mais de façon à **remplacer** *assez pour, trop pour* par : **assez pour que, trop pour que :** *L'Elysée est assez grand pour occuper un nombreux personnel. — Peut-être avez-vous trop de pendules pour pouvoir les remettre à l'heure tous les jours? — Le Président a trop d'occupations pour donner des audiences quotidiennes. — La vaisselle est assez précieuse pour être surveillée de très près.*

b) Remplacez dans la première phrase *assez... pour* par : **si... que**; et dans la deuxième *trop... pour* par : **tant... que... ne... pas.**

La voiture présidentielle sort de l'Élysée.



6. *BALZAC ET LE SPHINX*[1]

(La scène se passe vers 1840 dans une auberge aux environs du bois de Boulogne).

Le grand air, le vent matinal, la vue frétillante[2] de la rivière, peut-être aussi le vieux préjugé qu'on doit avoir faim parce qu'on s'est levé de bonne heure, tout avait aiguisé l'appétit de Balzac. Ce jour-là, il avait la faim de Grand-Gousier[3]. Après avoir englouti, presque vivantes, deux belles côtelettes de mouton et une montagne dorée d'éperlans[4], il me parla ainsi : « Avant d'attaquer le sujet de conversation qui nous rassemble ici, je voudrais me meubler l'estomac de quelques autres mets supplémentaires. » (...) Pour complaire à Balzac affamé, je cognai, avec mon robuste verre le bois de la table rustique, et le fils de l'aubergiste monta quatre à quatre[5] par l'escalier de sapin placé entre la cuisine et nous. Ici, questions de Balzac, et réponses faites à Balzac par le garçon : « Avez-vous du gigot? — On vient, monsieur, de servir la dernière tranche à un Anglais, il n'y a pas un quart d'heure. — Du poulet? — Les poulets sont bien durs, monsieur, dans cette saison. — Avez-vous du sphinx? demandai-je à mon tour avec impatience au fils de notre hôte. — Du sphinx? Je cours voir à la cuisine, me répondit-il. — Vous en monterez pour nous, entendez-vous? — Oui, monsieur. » Le garçon disparut.

Balzac alors de me dire : « Ai-je mal entendu, est-ce que vous ne lui avez pas demandé du sphinx? — Parbleu, vous avez bien entendu! Vous vous obstinez à vouloir trouver, dans une cabane de pêcheur, un déjeuner parisien complet, avec entremets, pièces froides, c'est absolument comme si vous demandiez du sphinx. J'ai demandé du sphinx. »

Le garçon était remonté. D'un visage parfaitement convaincu, il nous dit : « Monsieur, il n'y en a plus! » Je vois encore le visage de Balzac, comprimé d'abord par l'étonnement de cette réponse, se détendre tout à coup et atteindre aux proportions lunaires d'un épanouissement produit par une irrésistible hilarité. Il jette sa serviette en l'air; puis, s'accoudant sur la table, il rit à faire trembler la cabane du pêcheur, à faire envoler les pigeons picorant sur les bords de la croisée. Tout rit autour de nous, parquet, plafond, bancs, banquettes, assiettes, couteaux, fourchettes de plomb, tout, excepté le fils de l'aubergiste chez qui nous sommes. Il s'est pris complètement au sérieux, et sa réponse est sincère. Son maître lui avait évidemment recommandé de toujours dire, quel que fût[6] le mets désiré : « Il n'y en a plus », et jamais : « Il n'y en a pas. » Nous lui avions demandé du sphinx; il n'y en avait plus!

LÉON GOZLAN. *Balzac en pantoufles.* Horizons de France.

1. Etre fabuleux, à tête de femme, corps de lion, ailes d'aigle, souvent représenté dans les sculptures de l'ancienne Egypte.
2. La rivière semble frétiller, sous l'air vif, comme le poisson frétille (s'agite) dans l'eau.
3. Géant des romans de Rabelais, dont le nom veut dire : grand gosier, grand appétit.
4. Petite friture de rivière.
5. Très vite : littéralement : 4 marches à la fois.
6. Voir p. 68.

GRAMMAIRE

L'EXPRESSION DE LA CONSÉQUENCE (*fin*).

I. — ***Au point de, de manière à, de façon à,*** ou simplement : **à** :

Il rit DE MANIÈRE À FAIRE TREMBLER *la cabane du pêcheur.*
Il rit À FAIRE ENVOLER *les pigeons.*

Ces locutions ne s'emploient que **si** le **sujet** du deuxième verbe est **le même** que celui du premier. — Les locutions conjonctives correspondantes : *de* (*telle*) *manière que, de façon que, au point que,* suivies de l'*indicatif* ou du *subjonctif* s'emploient sans qu'on tienne compte de la différence des sujets :

Il rit DE TELLE MANIÈRE QU'IL FAIT TREMBLER *la cabane du pêcheur.*
Il rit DE TELLE MANIÈRE QUE LA CABANE DU PÊCHEUR SE MET À TREMBLER.

N. B. — On trouve souvent un **nom** en rapport avec l'infinitif de conséquence : *Il a un visage affreux,* **un visage** À FAIRE PEUR. (Ici, l'infinitif équivaut à un adjectif qualificatif.)

II. — ***Une subordonnée relative au subjonctif*** évoquant l'idée de : *tel que, de telle sorte que* (voir p. 170) :

a) après un verbe principal comme : **rechercher, désirer, exiger :**

Je veux du sphinx QUI SOIT (tel qu'il soit) *frais.*

b) Après une principale de sens **négatif** ou **interrogatif :**

Il N'*y a rien* QUI *me plaise mieux qu'une friture de goujons.*
Y A-T-IL *quelque chose* QUI *vous* PLAISE MIEUX?

III. — ***Et = c'est pourquoi :***

Je frappai sur la table *et* le fils de l'aubergiste monta quatre à quatre.
Balzac s'était levé de bonne heure *et* son appétit était aiguisé.

La conjonction *et*, qui ajoute un fait à un autre, présente souvent le second fait comme *la conséquence* du premier et équivaut alors à : **c'est pourquoi, en conséquence, donc, ainsi.**

▶ EXERCICES ◀

I) **Trouvez** dans le texte deux phrases commençant respectivement par : **Avant de..., Après avoir....** Transcrivez-les **en remplaçant** « avant de » et « après » par : **avant que** — et : **après que.**

II) Reprenez : « Balzac alors de me dire », en **remplaçant** l'infinitif par un **mode personnel.** — Comment appelle-t-on cet **infinitif**?

III) **Exprimez l'idée** *de* : **tel que...** par des subordonnées **relatives** au subjonctif : *Pour tenir tête à Balzac il fallait un homme doué d'un robuste appétit. — Nous voulions un aubergiste capable de nous faire un bon rôti de sphinx. — Cherchez-moi un livre intéressant; ainsi je pourrai le lire sans ennui. — Il faut à la récolte un chaud soleil, propre à la faire mûrir. — On demande une dactylo ayant vécu en Grande-Bretagne et sachant bien l'anglais. — On demandait une dactylo ayant vécu en Grande-Bretagne et sachant bien l'anglais.*

IV) **Remplacez** les **infinitifs de conséquence** par des subordonnées **conjonctives** de sens équivalent : *Balzac criait à faire trembler les vitres. — Il a mangé au point d'attraper*

une indigestion. — Son visage se détendit tout à coup, de manière à prendre un aspect lunaire. — Le fils de l'aubergiste répond, sans le vouloir, de façon à se rendre ridicule. — Il y a parfois des gens laids à faire peur. — Je riais au point d'en perdre le souffle.

V) **Remplacez** les subordonnées **conjonctives** de conséquence par des **infinitifs** de sens équivalent : *Il a été malade au point qu'il a failli mourir. — Le fils de l'aubergiste obéissait consciencieusement aux recommandations de son père, au point qu'il en paraissait sot. — Nous avons fouillé la rivière, de telle façon que nous avons pêché une belle friture de goujons. — Je monte quatre à quatre l'escalier, de manière que je fais résonner toute la maison.*

VI) **Imaginez** trois phrases contenant **et** avec le sens de : **c'est pourquoi, en conséquence....**

VII) **Expliquez** en quelques lignes, courtes et claires, la **plaisanterie** à propos du sphinx.

VIII) **Essai.** *Vous supposerez que l'aubergiste, aussi facétieux que l'ami de Balzac, apporte (par exemple) des côtelettes de veau et explique sérieusement comment il fait venir ce sphinx de la vallée du Nil....*

Le vocabulaire français

(Différents sens du mot « **bien** »). **Expliquez :** Vous avez *bien* entendu, dis-je à Balzac. — Le mieux est l'ennemi *du bien* (proverbe). — Il m'a parlé de vous *en bien.* — Il faut user *des biens* de ce monde, non en abuser. — Votre remède *m'a fait du bien.* — Il a échoué? C'est *bien fait* : il n'avait qu'à mieux travailler. — *Bien des gens* se croient capables de faire le médecin. — Je l'ai reconnu à sa démarche : c'est *bien lui.* — Cet auteur *écrit bien.* Mais ses œuvres sont souvent *bien longues.* — Je vous le présenterai, c'est *un garçon très bien.*



" Monsieur, il n'y a plus de sphinx. "

16. Montmartre


Du haut de Montmartre...

1. *LE JOUR SE LÈVE...*

Le jour se lève
sur Paris.
Un jour tout neuf
de la vie de la grand-ville commence.
Un jour heureux
ou un jour triste,
un jour tout simplement
pour cinq millions d'hommes
qui dorment encore sous un million de toits.
Tout en haut de Montmartre
le dos au Sacré-Cœur
tu les aperçois
tous ces toits
de Paris.
Des hommes, des femmes, des enfants :
dans une chambre d'hôtel
un pauvre bougre[1] repose tranquille.
Une jeune femme rentre chez elle
seule.
Un enfant rit dans son sommeil
en pensant à la fête de demain.
Les rues, les avenues,
les places et les boulevards
sont vides et silencieux.
Qu'il est grand et touchant
l'éveil de la grand-ville!
Tout en haut de la butte
la ville est à tes pieds
et tu te sens petit,
petit et heureux
comme un amoureux
de Paris.
Voilà le soleil :
Bonjour Paris.

JAN BRUSSE. *Voici Paris.*
Flammarion, World Copyright Contact, Amsterdam.

1. **Pop.** Pris ici en bonne part : un pauvre miséreux. On dit aussi, familièrement : un pauvre type un pauvre diable.

2. *MARCHANDS DES QUATRE SAISONS*

La messe dite, le dimanche, nombre de fidèles, qui sont aussi ceux du pâtissier, vont acheter des gâteaux. Mais ils ne s'en tiennent pas là. Juste en face de l'église s'ouvre l'une de ces rues parisiennes — il y en a ainsi une dizaine — qui, deux fois par jour, deviennent des marchés fort animés. Il est à peu près vain alors, et certainement provocant, de vouloir y passer en voiture. Les automobilistes abdiquent leur puissance au seuil de ces rues : ils y deviennent prudents au possible et semblent vouloir se faire pardonner de ne pas être à pied, un sac à la main — comme tout le monde. Comme moi-même, les jours où j'en ai assez de lire, d'écrire, (...) et où j'éprouve un besoin magnifique de me retrouver dans la rue, parmi des commères et d'avancer à petits pas entre des étalages, des paniers, les charrettes de Crainquebille[1], sous l'enivrante odeur des nourritures terrestres.

Le dimanche matin, l'assistance de la messe rejoint celle du faubourg, qui est entrée par l'autre bout de la rue, et l'on y est tout comme chez soi. Les chalands[2] se mêlent, se confondent, unis par les mêmes désirs et les mêmes attractions : car rien n'est aussi vivant, aussi attrayant, qu'un marché des rues. (...) C'est vraiment Paris, sa couleur, ses traits et ses types[3]. Le commerçant « installé[4] » y fait vis-à-vis avec le marchand ambulant qui n'attend sa clientèle que de ses prix et de son bagout[5]. Pour le bagout et l'entrain, il n'y a rien à dire, l'esprit parisien n'est pas à court[6]. J'ai déjà rapporté le mot de celui qui, pour vendre ses haricots verts, clamait avec un bel accent (c'était sous un précédent septennat[7]) : « Madame Auriol n'en mangera pas de meilleurs, ce matin, peut-être pas d'aussi bons.... » Dimanche dernier, il s'agissait de courgettes[8], rebondies, il faut le dire, et d'un joli teint : « Elles sont aussi bien roulées[9] que Brigitte[10], mes courgettes... », disait ce tentateur. Comment résister à une telle invitation et ne pas manger des courgettes aussi bien « roulées » que mademoiselle Bardot? Ce propos, soigneusement lié à l'actualité et au cinéma, produisait son effet : les courgettes avaient du succès.

GÉRARD BAUËR. *Le Figaro.*

1. Marchand des quatre saisons qui est le personnage principal d'un conte d'Anatole France.
2. Les acheteurs, les clients.
3. Ici au sens de : personnages *caractéristiques*.
4. Qui a une boutique.
5. De son éloquence de camelot.
6. Ne manque pas de moyens.
7. Durée de sept ans pour laquelle sont élus les Présidents de la République Française.
8. Petites courges allongées.
9. **Argot :** sont aussi bien faites, ont des formes aussi agréables....
10. Prénom d'une vedette de cinéma, réputée pour son agréable physique.

Le marché, rue Lepic.



L'EXPRESSION DU BUT

I. — ***« Pour » exprime souvent la destination, le but :***

1° Suivi d'un **nom** :

J'habite près d'un COIFFEUR POUR DAMES (destination).

2° Suivi d'un **infinitif présent** :

Je travaille POUR GAGNER *ma vie.*

▪ On n'emploie la préposition suivie de l'**infinitif** que **si** le **sujet** du deuxième verbe est le **même** que celui du premier. — Dans le cas contraire on emploie la conjonction *pour que* :

Je travaille durement POUR QUE LES MIENS AIENT une vie confortable.

De même on emploie :

l'infinitif avec :		le subjonctif avec :
Pour ne pas	même sujet aux 2 verbes	*Pour que... ne... pas*
Afin de		*Afin que*
Afin de ne pas		*Afin que... ne... pas*
De peur de		*De peur que... ne*
De peur de ne pas		*De peur que... ne... pas*
De crainte de		*De crainte que... ne*
De crainte de ne pas		*De crainte que... ne... pas.*

II. — ***Infinitif sans « pour » :***

Ma femme SORT ACHETER *des haricots.*
L'enfant COURT FAIRE *la commission de sa mère.*

Après des verbes indiquant un **mouvement**, tels que **aller, venir, monter, descendre, courir,** l'infinitif de but est souvent employé *seul.*

III. — ***Notez l'expression :*** il part ***pour revenir*** aussitôt (= il part *et* revient aussitôt).

▶ EXERCICES ◀

I) **Remplacez** les infinitifs précédés de prépositions par des subordonnées **conjonctives** au subjonctif : la phrase n'aura pas la même légèreté, mais le sens n'en sera pas modifié. — *Pour ne pas être dérangés par les bruits de la rue, fermons nos volets. — Afin d'arriver plus vite au Sacré-Cœur, nous prendrons l'autobus. — Les ménagères se surveillent les unes les autres chez le fruitier, de peur de perdre leur tour. — Les gosses, revenant de l'école, se dépêchent, de crainte d'être grondés par leur mère. — De peur d'être mal servies, les ménagères gardent les yeux fixés sur la balance. — Les élégantes rivalisent de coquetterie, de crainte de ne pas être assez remarquées.*

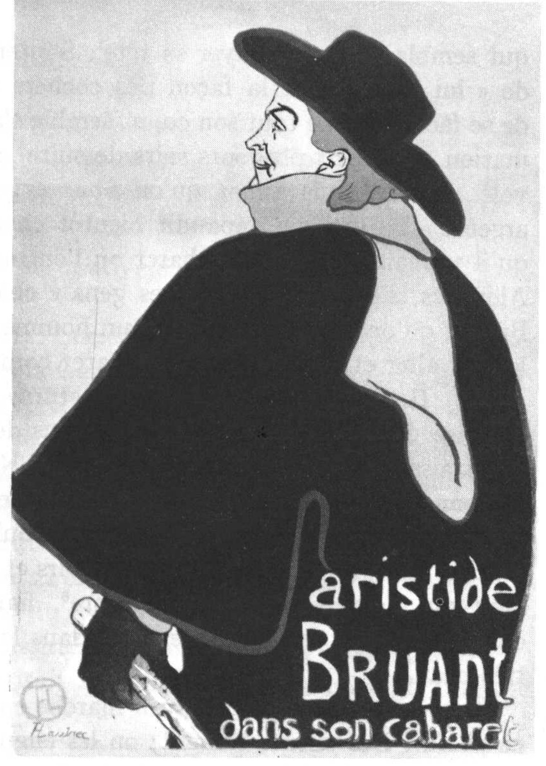
II) **Remplacez**, quand la chose sera possible, les subordonnées **conjonctives** au subjonctif par des **infinitifs** précédés de prépositions : *Pour qu'on ne me dérange pas, je ferme ma porte à double tour. — De peur que quelqu'un ne te dérange, décroche le téléphone. — Afin que vous voyiez le vieux Montmartre, je vous conduirai place du Tertre. — J'emporte un imperméable,*

de crainte que le mauvais temps ne me surprenne en route. — De crainte que nous soyons mal placés au spectacle, partons de bonne heure.

III) *a*) **Faites** cinq phrases avec chacun des verbes : *monter, descendre, envoyer, venir, courir* que vous ferez suivre d'un infinitif de but **précédé de « pour »**.
b) Répétez ces phrases **en supprimant « pour »**.

IV) **Mettez** le verbe principal à **l'imparfait** et appliquez à la subordonnée la **règle stricte** de la concordance des temps (français littéraire) : *L'agent fait les cent pas, pour que rien n'échappe à sa surveillance. — Les automobilistes traversent le marché avec prudence, pour que les ménagères ne soient pas troublées dans leurs achats. — Le marchand de cravates s'installe toujours au même endroit pour que chacun sache où le rencontrer.*

VI) **Essai.** *Un marché en plein air dans votre pays.*



Affiche de Toulouse-Lautrec.

3. *UN « CHANSONNIER » DE NAGUÈRE : ARISTIDE BRUANT*

Aristide Bruant fut « un moment de Paris », ce qui n'est pas donné à tous. Essentiellement « peuple », Bruant débuta par la chanson populaire, dans un petit café-concert de Nogent-sur-Marne, puis entra au « Chat Noir ». Tous chantaient la fameuse chanson de Bruant :

Je cherche fortune
Autour du Chat Noir,
Au clair de la lune,
A Montmartre, le soir.

Et par un beau soir de printemps, ce refrain, sur un vieil air languedocien, était du plus bel effet.

Pourtant, ayant trouvé un mécène[1] qui lui prêta mille francs pour « partir[2] », Bruant s'installa au nº 84 du boulevard Rochechouart, dans l'ancien bureau des Postes et Télégraphes, qui devint le « Mirliton ».

Au « Mirliton », la clientèle ne fut pas d'abord très nombreuse. Un soir, comme Bruant chantait une de ses nouvelles chansons, il remarqua un petit monsieur souriant

1. Homme riche qui encourage les artistes en les aidant de son argent.

2. Commencer sa carrière. On dit aussi, familièrement : *pour démarrer.*

qui semblait bien se payer sa tête[1]. S'interrompant, il le prit à partie[2] et commença de « lui causer[3] » à la façon des cochers de fiacre[4]. Et voilà un client, qui au lieu de se fâcher, rit de tout son cœur, semble s'amuser énormément, renouvelle sa consommation et revient plusieurs soirs de suite, amenant des amis. Aristide avait trouvé sa voie : « Oh! vous aimez qu'on vous engueule[5]. On va vous en donner pour votre argent. » Le bruit se répandit bientôt chez les artistes, à la Bourse, dans le monde, qu'il y avait à Paris un cabaret où l'on malmenait[6] la clientèle en termes peu choisis. Alors les clients affluaient. Les gens « chic » venaient voir et entendre cet Aristide Bruant qu'on leur avait dit être un homme extraordinaire et ils pouvaient chaque soir le voir aller et venir dans son cabaret comme un tigre dans sa cage.

(...) Il portait son légendaire costume : le veston de velours noir laissant voir la chemise de flanelle rouge, les pantalons de même étoffe que le veston et dont le bas disparaissait dans des bottes de pompier. Naturellement, dans son cabaret il ne couvre pas son chef[7] du grand feutre noir à larges bords, il n'entoure pas son cou du cache-nez rouge avec quoi son ami le peintre Toulouse-Lautrec l'a représenté sur une célèbre affiche. Mais, tête nue, ses cheveux noirs et lisses rejetés en arrière découvrent un front haut qui domine un masque glabre[8], figure d'empereur romain (...), profil de médaille, avec une certaine amertume dans le sourire. Tel quel, il n'y a pas à dire, il est très beau.

Il chante en marchant, ou il marche en chantant. Les clients reprennent le refrain en chœur. Des clients entrent; on les engueule : ils sont contents. Des clients sortent; on les engueule : ils sont contents. Les mêmes clients étaient la veille chez Salis[9], qui les appelait « Messeigneurs, mes Gentilshommes, Vos Altesses Electorales » et ils étaient contents. Le soir ils sont chez Bruant qui leur donne des noms de poissons ou d'échassiers, ou de ruminants, selon le sexe, et ils sont contents.

MAURICE DONNAY (qui fut chansonnier au « Chat Noir »... et membre de l'Académie française), *L'Esprit montmartrois*. Éditions Carlier.

1. **Fam.** Se moquer de lui.
2. S'attaqua à lui personnellement (**partie** a souvent le sens juridique d' « *adversaire* dans un procès »).
3. Tour **incorrect** mais **populaire**. On doit dire : causer *avec* quelqu'un.
4. Nous dirions aujourd'hui : à la façon des chauffeurs de taxi, qui « n'ont pas la langue dans leur poche ».
5. **Vulgaire :** Qu'on vous injurie.
6. Traitait mal (en paroles).
7. Sa tête (sens vieilli).
8. Rasé de près.
9. Autre chansonnier d'alors.



4. *UN « CHANSONNIER » D'AUJOURD'HUI*

Depuis 25 ans, Jean Rigaux ne cesse de se moquer. Tous les soirs à la Lune-Rousse[1], il se met à parler de tout, de la politique, de ce qui se passe, des gens en place et de la « conférence au sommet[2] », il parle pendant 35 minutes exactement, puis s'en va en laissant les gens fous de rire.

Et dire qu'il venait de passer son bac de math'élém'[3], qu'il allait entrer à Polytechnique[4]....

C'était son père qui avait voulu. Son père, Lucien Rigaux, était chanteur à l'Opéra. La mère, Jeanne Petit, était pensionnaire à la Gaîté-Lyrique. Ils répétaient à leur fils :

« Ne fais pas comme nous. Entre à Polytechnique. »

Encore aujourd'hui, à 49 ans, lorsque Jean Rigaux demande à sa mère, qui vit à Mériel dans une des propriétés de son fils, pourquoi ils ne voulaient pas que ce fils soit[5] artiste, elle répond en haussant les épaules :

« Parce que ça ne fait pas sérieux, pardi ! »

Pour qu'il devienne ingénieur, ses parents l'ont fait entrer au lycée. (...)

« Mon pauvre ami, lui dit le proviseur du lycée de Poitiers, je ne donne pas cher du sort que vous réserve la vie, vous ne réussirez sans doute jamais un examen. »

Pendant qu'il parlait, Jean Rigaux retirait sa cravate, déboutonnait sa chemise, rentrait son col à l'intérieur.

« Que faites-vous? demanda le proviseur.

— Du train dont vous y allez, répondit Jean Rigaux, je finirai sur la guillotine. Je prépare le boulot[6]. » (...)

Oui, mais le jour du premier examen, il avait la scarlatine. Le jour du second, il était à Deauville : la troupe du Moulin-Rouge y donnait un gala.

« Je te chasse, cria Lucien Rigaux.

— Mais papa, supplia Jean, qu'est-ce que je vais devenir, si tu ne veux plus de moi? »

Alors le célèbre chanteur d'Opéra eut un mot admirable; il murmura accablé :

« Maintenant que tu m'as déshonoré, tu n'as plus qu'à faire l'artiste. »

Son père, plus tard, a été bien épaté[7] : Jean Rigaux a fait l'artiste et il est devenu un des plus sérieux augures politiques de la 1re moitié du XXe siècle en France. Chez lui, cela n'arrête pas : les ministres, les députés téléphonent :

« Mon cher ami... que pense-t-on autour de vous de telle ou telle question? »

Autour de vous, cela aurait pu vouloir dire *parmi vos amis polytechniciens* mais cela veut dire : « Que pense votre public, celui qui vous écoute tous les soirs à la Lune-

1. Cabaret montmartrois.
2. Conférence internationale entre *chefs* de gouvernement.
3. Examen de mathématiques dites « élémentaires », mais d'un niveau élevé (2e partie du Baccalauréat).
4. Grande Ecole de mathématiques supérieures, non loin du Panthéon (Quartier latin).
5. Français **parlé, au lieu de fût.**
6. **Argot** : le travail (du bourreau!).
7. Étonné (voir p. 144 : Le dictionnaire de l'Académie française).

Rousse? Comment réagit-il quand vous lui parlez de la réforme de la Constitution ou de l'augmentation de l'indemnité parlementaire? »

« Je suis le baromètre[1] des Français », explique Jean Rigaux, ravi. (...)

Après onze ans passés au Théâtre de Dix-Heures, puis quatorze ans à la Lune-Rousse, Jean Rigaux occupe aujourd'hui boulevard Gouvion-Saint-Cyr l'ancien appartement de Lucienne Boyer[2], un très bel appartement. Avec une très belle collection de tableaux. Le tableau qu'il préfère, c'est une nature morte de Claude Lepape qui représente tout ce qu'il aime : un verre de bière bien dorée (il a soif), une montre (il est exact), le portrait de Claude Debussy (il aime la musique), un cigare (de la marque qu'il aime), des foulards de soie multicolore et des chemises bariolées (il en porte chez lui), une casquette de yachting (il fait des croisières), un petit nœud papillon (il en porte sur scène), une tasse de thé et une madeleine (il lit Proust)[3].

Il a une curieuse façon de préparer ses numéros[4] : il parle. Il parle tout le temps : dans la rue, dans les boutiques, avec les passants, avec ses amis, avec sa femme.... Car il a fini par épouser Carmen Boni, l'ancienne vedette du muet[5]. (...)

Il ne peut pas s'empêcher de faire le pitre[6] dix heures par jour. Pour lui, l'expression « entrer en scène » est absolument fausse. Il n'a pas besoin d'y entrer. Lorsque le soir, la speakerine l'annonce aux spectateurs de la Lune-Rousse, il quitte un groupe d'amis au milieu duquel il est en train de faire un numéro pour aller faire un autre numéro devant un autre groupe d'amis.

D'après *France-Dimanche*.

1. L'instrument qui mesure la pression atmosphérique et permet de prévoir *le temps qu'il fera.*
2. Chanteuse contemporaine.
3. Allusion à un célèbre passage de l'œuvre de Proust. (Voir tome IV, page 364.)
4. Les parties du programme où il est en scène.
5. Du *cinéma* muet.
6. De faire le clown, de dire des « blagues. »

Le vocabulaire français

(Autour de **numéro**). **Expliquez :** Cet acteur comique *a fait un bon numéro*, que l'on a beaucoup applaudi. — Quel est le *numéro* de votre passeport? — Ah! c'est un joyeux garçon. *Quel numéro!* — « Demandez les *numéros* gagnants de la loterie nationale! » — Elle est bien mal mariée, la pauvre. *Elle a tiré un mauvais numéro.* — Donnez-moi donc votre *numéro* de téléphone. — Le candidat *énuméra* les divers sens des verbes pronominaux. — « 4[e] » est un adjectif *numéral* ordinal. — Dans une pièce, les figurants ne sont là que pour *faire nombre.* — Les étoiles sont *innombrables* : on ne peut les *dénombrer.* — Les ennemis avaient un armement supérieur, mais ils étaient *numériquement* plus faibles; ils n'avaient pas *l'avantage numérique.*



5. *FARCE D'ARTISTE PEINTRE*

Comme Montparnasse, Montmartre est un séjour cher aux peintres.

Qui ne se souvient à Montmartre de l'aventure de l'âne du bon Frédé[1]? Dorgelès, par gageure, s'était juré de le rendre célèbre et... il fit un jour le pari d'exposer aux Indépendants[2] une toile plus originale et plus nettement révolutionnaire qu'aucune autre. Le pari accepté, Dorgelès se creusa la tête[3], puis, flanqué du petit père Dédé (*André* Warnod), il arriva chez Frédéric, traînant un huissier[4] à sa suite.... Le brave homme effaré — car Dorgelès, pour lui imposer, avait orné sa boutonnière d'une énorme rosette de l'Instruction Publique — ne comprenait goutte à la plaisanterie. Mais on amena l'âne. On lui attacha un pinceau à la queue et on lui donna à manger.

« Surtout, n'y fais pas mal[5] à mon Lolo, disait Frédé. Hein! c'est une bonne bête.... Il n'a aucune malice....

— Laisse..., répliquait Dorgelès.... Tu vas voir! »

Le pinceau chargé de couleur, le petit père Dédé approcha de Lolo une grande toile et à mesure que le brave animal manifestait son contentement et remuait la queue, le pinceau commençait son travail.

« Attendu, rédigeait pendant ce temps l'huissier fort étonné d'être mêlé à cette affaire, qu'ayant fixé un pinceau à l'extrémité caudale[6] du dit baudet, MM. Dorgelès et Warnod en présence de M. Frédéric, propriétaire, etc. »

« C'est épatant », observait celui-ci.

Or, le pinceau allait son train et, petit à petit, un barbouillage sans nom recouvrant la surface qu'il fallait présenter à l'admiration des snobs, le « tableau » prenait forme. A vrai dire, ce n'était point une œuvre longuement méditée, mais à force de vider des tubes[7], on pouvait saisir par instants des effets fort curieux, des valeurs singulières, des rapports et toute espèce d'intentions.

« Hein, crois-tu! s'exclamait Dorgelès. Ton bon Lolo a de la chance. On paiera cher sa première croûte[8]!

— Et on la boira[9], sois-en sûr, affirmait Warnod à Frédé qui se grattait la tête.

— Messieurs, interrompit l'huissier que ce constat zoologique et pictural ahurissait, quelle dénomination assigner à cette œuvre?

— Ma foi..., dit Dorgelès.

— Inscrivez « Nature morte », proposa Frédéric.

— Non... non..., se récria Roland. Huissier, écrivez.... »

1. Frédéric, le patron du « Lapin agile », célèbre cabaret de la « Butte ».
2. Au Salon des peintres « Indépendants ».
3. **Fam.** Chercha longtemps dans sa tête, dans son imagination.
4. Homme de loi, chargé de faire des constatations (des « constats ») ayant valeur juridique.
5. **Pop.** Ne *lui* fais pas mal.
6. L'extrémité de la queue (en latin, *cauda*).
7. Des tubes de *couleur*.
8. **Argot** : toile peinte, généralement sans valeur.
9. On boira *pour fêter* ce succès.

Il dicta :

« Titre : *Et le soleil se coucha sur l'Adriatique* », puis signa en grosses lettres : *Joachim Raphaël Boronali*[1].

Le succès de cette toile aux Indépendants passa ce qu'on eût espéré... les envois les plus remarquables furent négligés au profit du bon Lolo et Dorgelès gagna aisément son pari. FRANCIS CARCO. *De Montmartre au Quartier latin.* Albin Michel.

1. C'est-à-dire *Aliboron*, nom courant de l'âne : maître Aliboron.

GRAMMAIRE

L'EXPRESSION DU BUT (*fin*).

I. — ***... et (que)*** introduit une **deuxième** proposition subordonnée conjonctive de but, sans qu'on ait à répéter entièrement la première conjonction de subordination :

On donne à manger à l'âne POUR QU'IL AGITE LA QUEUE *et* (QU'IL) FASSE *de la peinture*.

■ Le mode employé ici est toujours le *subjonctif.*

II. — ***Que :***

Parlez plus fort, *que tout le monde entende!* (= afin que, pour que tout le monde entende!)

■ Après un impératif, un commandement, la conjonction **que**, employée **seule,** a, surtout dans le français parlé, le sens de *pour que, afin que.*

III. — ***Une proposition relative au subjonctif*** peut exprimer le but :

Je veux voir un film *qui me divertisse.*

■ **But et conséquence** se confondent ici (v. p. 251, II).

▶ EXERCICES ◀

I) **Imaginez cinq phrases** contenant chacune deux propositions subordonnées conjonctives de but, réunies par... **et que.**

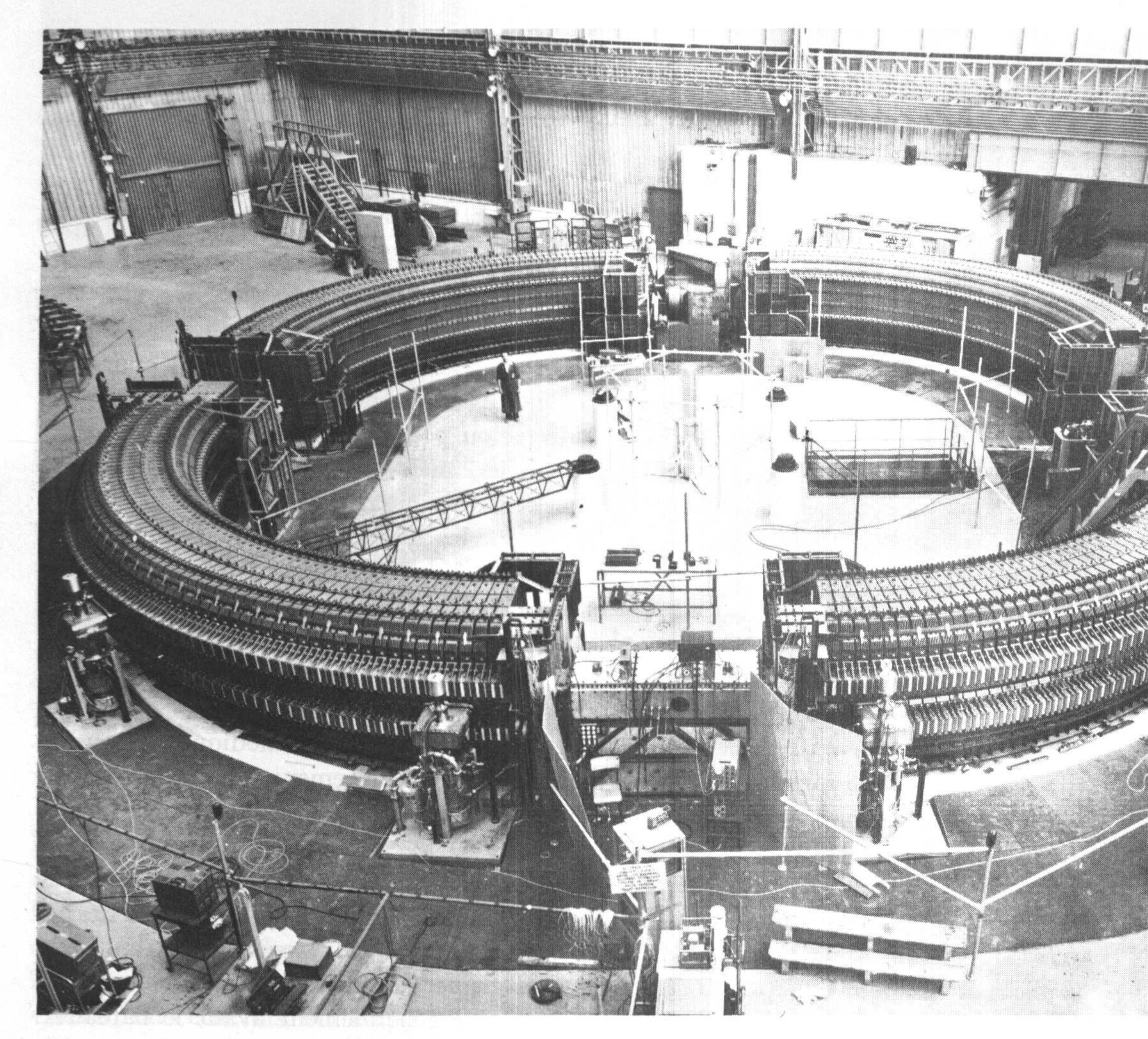
II) **Exprimez le but** par **que :** *Viens ici, pour que je donne ton médicament. — Va-t'en bien vite, pour qu'il ne te voie pas. — Restez encore, pour que je vous présente mon mari. — Approchez, pour que je vous dise quelque chose à l'oreille.*

III) **Imaginez** cinq phrases contenant chacune une proposition subordonnée conjonctive de but amenée par **que** (= afin que, pour que).

IV) **Exprimez** le but par des propositions **relatives :** *Je cherche un médecin pour qu'il me guérisse et non pour qu'il me fasse des discours. — Faites lire votre roman à un connaisseur, pour qu'il vous dise franchement son avis. — A cette fenêtre, il faudrait un rideau, pour qu'il adoucisse la lumière du soleil.*

V) **Reprenez**, sous une autre forme, en utilisant : **pour, pour que, pour que... ne... pas, de peur de, de peur que... ne, etc. :** *Prenons nos imperméables, il pourrait pleuvoir. — Les athlètes gonflent leurs biceps; ils veulent être admirés et applaudis. — La Préfecture de police distribue les emplacements aux forains; ainsi, il n'y aura pas de désordre. — Sur l'estrade le dompteur hurle son boniment, il craint qu'on ne l'entende pas. — Mon ami avait peur de paraître importun : aussi restait-il silencieux.*

VI) **Essai.** *Vous supposerez que la toile signée « Boronali » a été achetée par un amateur. Plus tard on lui raconte la mystification dont il a été victime.*



Il y a dans la banlieue de Paris d'importants laboratoires pour l'énergie atomique. Voici le synchrotron « Saturne » de Saclay (Seine-et-Oise).

17. Banlieue.

1. *AÉROPORTS DE LA BANLIEUE PARISIENNE*

Muni de son passeport, papiers en règle, le voyageur commence par gagner la « gare aérienne » des Invalides, voisine du célèbre Dôme[1]. Là il fait enregistrer ses bagages. (20 kilos en classe touriste, 30 kilos en 1re classe.) Puis il descend dans la salle d'attente et n'a plus qu'à rester assis devant un bon café jusqu'à l'annonce de son « vol ». Mais si patient qu'on soit, le temps semble long. Sur le panneau lumineux et dans le haut-parleur, les avis se succèdent sans interruption : « Air France, vol 109 vers Nice, 11 h 45... P. A. A., vol 618 vers New York, 11 h 50.... Lignes aériennes italiennes, vol 402 vers Athènes, 12 h 15.... » Enfin : « Vol 344 vers Montréal, 12 h 30.... » — C'est pour vous Monsieur? Alors, gagnez la cour où vous attend le car; un dernier adieu, un geste de la main à vos amis, et en route pour Le Bourget ou pour Orly!

Ces deux aéroports sont situés en banlieue, mais le trajet ne dépasse guère vingt minutes. Et bientôt apparaissent les longs bâtiments, les interminables pistes d'envol, les gros avions à hélice ou à réaction, les minuscules hélicoptères.

Passez à la douane, puis au bureau de police : « Vos passeports? autorisation d'emporter des devises[2]? » Un coup de tampon sur les papiers. « Merci, Monsieur! au suivant! »

Et vous voilà, avec votre petit sac à main, appareil photo pendu au cou, dans une autre salle d'attente.... Si vous profitiez de ces quelques minutes pour contracter une assurance? Remplissez la formule que voici; pour une somme modique, elle garantira à votre famille, pendant les deux mois de votre déplacement, une indemnité de plusieurs millions en cas de mort par naufrage, explosion en vol, écrasement à l'atterrissage....

Ne prenez pas cet air épouvanté! Et songez aux milliers d'avions qui prennent chaque jour le départ.... Vous aurez peut-être quelques émotions, il est vrai : un moteur, par exemple, donnera des signes de fatigue, puis s'arrêtera, au-dessus de l'Atlantique; le pilote en sera quitte pour faire demi-tour, et gagner la base la plus proche.... Mais il faut être juste : quoi qu'on en dise, l'avion arrive généralement avant le bateau!... Vous avez signé votre assurance? Bien. « Madame » sera sensible à cette attention conjugale.

« Vol 344 vers Montréal, par Glasgow! » Venez, Monsieur. Éteignez votre cigarette. On ne fume pas sur les pistes de l'aérodrome.

Voici l'appareil qui va vous emporter à Glasgow : un beau quadrimoteur à réaction, étincelant au soleil. Installez-vous bien à votre place, après avoir déposé votre petit sac dans le filet à bagages.

Les réacteurs commencent à siffler doucement et l'appareil se met en route sans se presser, vire à un carrefour, puis s'arrête devant la piste d'envol, jalonnée de balises[3]

1. La coupole des Invalides.
2. Monnaies étrangères.
3. Bordée de distance en distance de *signaux* lumineux qui indiquent les limites de la piste.



L'aéroport d'Orly.

lumineuses. Là, il semble se recueillir. Puis, quand la tour de contrôle[1] a signalé « voie libre », les moteurs sont lancés à toute puissance. Obéissez à l'ordre donné par le haut-parleur : « Attachez vos ceintures, défense de fumer. » Si l'avion pique du nez après le décollage, les ceintures vous permettront de ne pas vous briser le crâne contre le plafond.... Mais laissons là les mauvaises plaisanteries. Soyez tout au plaisir de la vitesse; car cette fois, votre appareil est parti; dans le sifflement puissant de ses quatre réacteurs, il roule à pleins gaz[2]. Vous voyez les balises fuir derrière vous, au-dessous de vous : vous montez : 200 m, 500 m; tout à l'heure vous allez crever le plafond de nuages et, par le hublot, vous admirerez le spectacle féerique d'une immense étendue vaporeuse, éblouissante sous le soleil.

Le haut-parleur retentit : c'est la voix de l'hôtesse de l'air : « Mesdames et Messieurs, l'équipage, sous la direction du commandant Martin, vous souhaite un bon voyage. Nous volons à 6 000 mètres d'altitude, nous atterrirons à Glasgow dans deux heures. En attendant, voici le déjeuner : Bon appétit ! »

G. M.

1. Haute cabine vitrée où s'effectuent la surveillance et la direction du trafic sur l'aérodrome.

2. **Fam.** De toute la puissance de ses moteurs. Autre expression familière : *mettre tous les gaz.*

GRAMMAIRE

L'EXPRESSION DE L'OPPOSITION (ou CONCESSION)

Subordonnées d'opposition :

I. — ***Par conjonctions : bien que, quoique*** (+ **subjonctif**) :

QUOIQUE LES AÉROPORTS DE PARIS SOIENT SITUÉS EN BANLIEUE, *le trajet est assez court.*

II. — ***Par le pronom neutre : quoi que*** (+ **subjonctif**) v. gramm. p. 68) :

QUOI QU'ON EN DISE, *l'avion arrive cependant avant le bateau.* (= On pourra faire toutes les critiques qu'on voudra; l'avion est plus rapide que le bateau.)

N. B. — Rappelons que *quoi que* s'écrit en deux mots et se distingue de la conjonction *quoique* en ce qu'il est *complément d'objet* du verbe au subjonctif.

III. — ***Par les pronoms composés : qui que (tu sois) ou quel qu'(il soit) :***

QUI QUE VOUS SOYEZ, *entrez!* — *Je les accepte,* QUELS QU'ILS SOIENT.

IV. — ***Par la conjonction : si*** (+ **indicatif**) :

SI *l'aéroport est situé en banlieue, le trajet* POURTANT *n'est pas long.*

V. — ***Par si... que*** ou ***pour... que*** (+ **subjonctif**) :

SI PATIENT QU'ON SOIT (ou : SI PATIENT SOIT-ON) POUR PATIENT QU'ON SOIT, *le temps semble long.*

N. B. — L'adverbe *si* (= *aussi*)... doit être distingué de la *conjonction si.* — Dans l'expression d'opposition *si... que,* toujours suivie du subjonctif, *si* accompagne *toujours un adjectif* ou *un adverbe.*

Ne confondez pas avec *si... que + subjonctif* (= **opposition**) l'expression *si ... que + indicatif* (**conséquence,** v. p. 248) :

L'AVION EST SI SÛR (= tellement sûr) *qu'il y a rarement des accidents.*

▶ EXERCICES ◀

I) **Remplacez bien que, quoique** + subjonctif par **si** + indicatif : *Quoique le trafic du Bourget soit important, il est encore dépassé par celui d'Orly. — Bien que j'aie soigneusement préparé mes papiers, j'ai pourtant oublié quelque chose. — Quoique le temps fût clair, l'altitude où nous volions ne nous a pas permis cependant de bien voir Paris. — Bien que l'avion entre parfois dans des « trous d'air », nous n'en souffrons guère. — Bien que l'avion eût rencontré des orages, il n'eut pourtant pas de retard.*

II) **Remplacez si** + indicatif par **quoique, bien que** + subjonctif : *Si la gare des Invalides suffit pour le moment, elle ne suffira pas toujours. — Si l'assurance ne coûte qu'une somme modique, elle est néanmoins très efficace. — Si j'étais impatient de partir, je ne le montrais pas. — S'il est désagréable d'attacher sa ceinture et de ne pas fumer, il convient cependant d'obéir à la règle. — Si le sifflement puissant des réacteurs nous a étonnés d'abord, nous nous y sommes vite habitués.*

III) **Utilisez** l'expression d'opposition **si... que** + subjonctif : Le trajet est long, *il paraît court pourtant.* — Les haut-parleurs étaient bruyants, [*mais*] *j'ai fini par m'y habituer.* — Le bateau va vite, *l'avion va plus vite encore.* — On peut être prudent, *on ne prend jamais trop de précautions.* — Les nuages sont épais; *nous*

passerons cependant. — Le voyage a été pénible; *néanmoins nous avons déjà oublié nos misères.* — Les réacteurs sifflent affreusement; *à la longue on ne les entend plus.* — Le spectacle paraît féerique; *cependant je ne l'admire pas, j'ai le mal de l'air.*

IV) **Utilisez** l'expression d'opposition **quoi + que** + subjonctif : J'ai beau faire, *mon moteur ne part pas.* — Tu auras beau demander, *je ne te donnerai rien.* — Il a beau écrire, *on ne lui répond pas.* — Il avait beau écrire, *on ne lui répondait pas.* — Tu as beau raconter n'importe quoi, *on ne te croit pas.* — Vous avez eu beau raconter n'importe quoi, *on ne vous a pas cru.*

V) **Faites** deux phrases à propos de l'aviation : l'une avec... **si... que + indicatif** (conséquence), l'autre avec **si... que + subjonctif** (opposition).

VI) **Essai.** *Quels avantages, quels inconvénients trouvez-vous à voyager en avion?*

2. *LE ZOO DE VINCENNES*

Ce zoo n'a pas une étendue immense, mais ses rochers de ciment, garantis par des fossés, permettent aux fauves et aux singes des gambades[1] et des poses qui donnent presque l'illusion de leur liberté. (...)

En entrant on est accueilli par les marchands de cacahuètes que les enfants lanceront aux singes sans guère troubler leurs jeux. Par contre, l'éléphant ne se lasse pas de présenter sa trompe humide ni d'enfourner sans trêve des petits pains entiers dans ce coffre-fort rebondi posé sur d'énormes piles[2], où la peau se fronce comme les plis d'un pantalon trop large. On reste devant lui en se disant : « Il s'arrêtera bien d'avaler. » Mais on se lasse avant lui et jamais on ne voit l'éléphant refuser ce qu'on lui tend, si c'est mangeable. Il engloutirait même un chapeau.

Une attraction qui en vaut la peine, c'est l'ascension du grand rocher, qui a soixante-dix mètres de haut, et d'où l'on domine, non seulement le Bois de Vincennes mais la capitale entière. Notre-Dame semble accroupie comme un sphinx, et le lointain Arc de l'Étoile est posé comme une bague sur la ligne bleue de l'horizon.

En bas, les grands fauves grondent en montrant leurs crocs dans de vastes cages, ou bien ils somnolent sur les plateaux de faux rochers en tournant le dos aux humains qui sont si laids pour eux[3]. La lionne cherche parfois à agacer l'indolent lion à la belle crinière qui rêve du lac Nyassa. Elle fait la chatte, se roule sur le dos, cherche à embrasser son seigneur. Les panthères tournent sans cesse, souples et silencieuses. L'odeur forte imprègne les vêtements, irrite presque les yeux. Les rugissements effraient les jeunes employées qui se serrent, un peu fascinées, les unes contre les autres.

Les ours qui pataugent dans une fosse à demi remplie d'eau, ont un aspect plus bonasse[4]. Leur gros ventre et leurs petites oreilles rondes les font ressembler à de modestes artisans[5] qui repassent les couteaux ou réparent les porcelaines. Ils se tiennent verticalement comme des hommes, tandis que sur leurs arbres sans feuilles les

1. Sauts et cabrioles (même radical que **jambe**).
2. Les jambes de l'éléphant sont comparées aux piliers sur lesquels reposent les ponts.
3. A leurs yeux, selon eux.
4. Sans méchanceté, plein de bonhomie.
5. Comme on en rencontre encore dans Paris.

gibbons[1] aux longs bras velus font les acrobates et, fiers de leurs succès, ne semblent pas éprouver la moindre fatigue à renouveler leurs exploits devant les badauds émerveillés.

Parfois des races diverses partagent les mêmes espaces : cerfs ou lamas[2] avec des oiseaux à aigrettes[3]. Comme les girafes sont fières de leur taille! Ne connaissez-vous pas des dames prétentieuses qui semblent porter avec autant de morgue un crâne aussi peu rempli? Les enfants préfèrent toujours les singes qui gambadent si drôlement. Je parie que certains envient leur liberté... ce n'est pas comme à la maison....

Une haie d'aras[4] et de cacatoès[5] enchaînés à leur perchoir grattent leurs plumages de couleurs éclatantes d'un bec menaçant qui saurait vous couper les doigts.

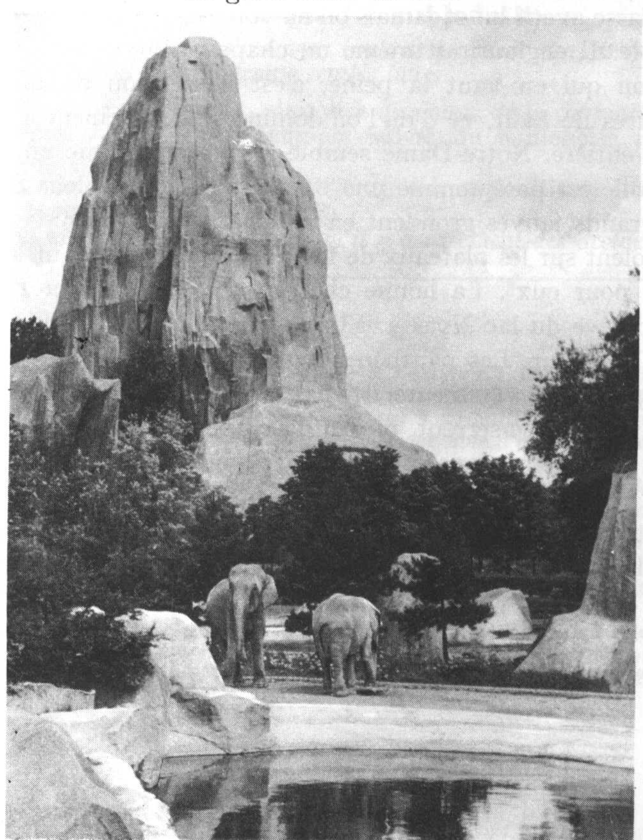
Tout près, les morses[6] moustachus à la peau luisante et aux yeux minuscules donnent toujours l'impression de jouer dans leur bassin à une partie de water-polo....

Cette reconstitution du Paradis Terrestre offre bien des sujets de méditation. De quel côté sont les bêtes véritablement sauvages?

D'après HÉRON DE VILLEFOSSE. *La France en passant par Paris.* Union du Livre et des Arts.

1. Grands singes aux longs bras, originaires de Malaisie.
2. Ruminants à longs poils, originaires du Pérou.
3. Oiseaux qui ont sur la tête un petit bouquet de plumes.
4. Perroquets d'Amérique du Sud, aux couleurs vives.
5. Gros perroquets de l'Inde et de la Malaisie.
6. Sortes de phoques dont la gueule est munie de défenses.

Le grand rocher du Zoo.



L'EXPRESSION DE L'OPPOSITION (*suite*).

I. — Par : ***même si (+ indicatif), quand même (+ conditionnel) :***

MÊME SI VOUS LUI PRÉSENTEZ UN CHAPEAU, *l'éléphant l'engloutira.* — MÊME SI VOUS LUI PRÉSENTIEZ UN CHAPEAU, *il l'engloutirait.* — QUAND MÊME VOUS LUI PRÉSENTERIEZ UN CHAPEAU, *il l'engloutirait.*

▪ Attention! **même si** entraîne, tantôt le *conditionnel* **dans la principale**, tantôt l'*indicatif*, tout comme la proposition de condition ou de supposition par **si.** (v. page 277).

II. — Par : ***Pour + infinitif :***

Ah! POUR ÊTRE DÉVOT, *je n'en suis pas moins homme!* (Molière) = Quoique je sois dévot....

III. — ***Par un participe apposé à un nom*** (ou à un pronom) **sujet :**

SAUTANT ET BONDISSANT SANS ARRÊT, *les singes n'éprouvent* CEPENDANT *pas la moindre fatigue.*

IV. — ***Par un adjectif apposé à un nom*** (ou à un pronom) **sujet :**

GROS ET GRAS (= bien qu'il soit gros et gras), *ce garçon a* POURTANT *toujours faim.*

V. — ***Par une subordonnée relative*** généralement séparée de son antécédent par une virgule :

Ce zoo, QUI N'A PAS UNE ÉTENDUE IMMENSE, *donne* POURTANT *l'impression que les fauves sont en liberté.*

▶ EXERCICES ◀

I) Exprimez l'**opposition** par un **participe ou un adjectif** apposé au sujet : *Bien qu'il soit situé en banlieue, l'aéroport est vite atteint par l'autocar. — Quoique je sois patient de nature, je trouve le temps long. — Les ours ont l'aspect bonasse; pourtant ils sont dangereux. — Les singes reçoivent sans cesse des cacahuètes; mais ils n'arrêtent pas pour cela leurs jeux. — André a été comblé par moi de gentillesses; et il me refuse ce service!*

II) **Reprenez** chaque phrase de l'exercice I en exprimant l'opposition **par une subordonnée relative.** (N. B. — Il faut chaque fois un antécédent au pronom relatif : ex. : je suis vigoureux; pourtant j'ai été fatigué par cet effort : *Moi qui suis vigoureux, j'ai été fatigué par cet effort.*

III) **Exprimez** l'opposition par **même si** ou **quand même :** *Un homme vigoureux serait fatigué par cet effort. — Les singes pourraient recevoir sans cesse des cacahuètes; ils n'arrêteraient pas pour cela leurs jeux. — Vous lui offririez un voyage gratuit, il refuserait de quitter sa province. — Offrez-lui un voyage gratuit, il refusera de quitter sa province. — Quel avare! même mourant de faim, il hésiterait à dîner au restaurant.*

IV) **Essai.** *Aimez-vous les bêtes sauvages? Quelles réflexions vous inspire leur captivité?*

3. *MEETING A SAINT-DENIS*

La salle du « Bal des Familles » était un grand hall rectangulaire à charpente métallique. Une large estrade en occupait le fond. La première partie de la salle était garnie de deux ou trois centaines de chaises. Puis venaient des bancs. Dans le dernier tiers, l'auditoire était debout. Sur les deux côtés, derrière de minces poteaux de fonte, le plancher était surélevé. Il devait en temps ordinaire porter des tables entourées de chaises. Mais pour la circonstance les tables avaient été poussées contre le mur extérieur, et les chaises rangées face à l'estrade.

La salle n'était pas pleine. L'assistance ne dépassait guère un millier de personnes. Elle contenait, comme il était naturel à Saint-Denis, beaucoup d'ouvriers, mais aussi une proportion inusitée de petits bourgeois, employés ou boutiquiers. Les femmes étaient assez nombreuses.

L'orateur venait de commencer son discours. C'était un monsieur de taille moyenne, un peu voûté, à lunettes. Sans affecter[1] une tenue débraillée[2], il avait évité dans sa mise toute note d'élégance. Il semblait un peu gêné d'avoir à parler debout. Il gardait souvent les mains croisées derrière le dos. Il bougeotait[3] sur place. Parfois, il décrochait soudain le bras droit, dans un geste qui paraissait artificiel. Sa voix était claire, avec un timbre un peu sec. Il parlait le plus souvent d'un ton modéré, comme il eût fait devant une assemblée d'ingénieurs. Puis il se rappelait qu'il avait devant lui un auditoire populaire; alors, il gonflait la voix; il donnait du pathétique, à la fin d'une tirade[4]; son bras frappait dans le vide plusieurs fois de suite. Mais les accents comme les gestes semblaient précipitamment surajoutés.

Derrière lui, il y avait une grande table, et trois messieurs assis qui sans doute constituaient le bureau[5].

JULES ROMAINS. *Les Hommes de Bonne Volonté. Naissance de la Bande.* Flammarion.

1. Sans adopter exprès, artificiellement.
2. Extrêmement négligée.
3. **Fam.** Il remuait sans cesse. — **Fam. Avoir la bougeotte** : se déplacer sans cesse.
4. Longue phrase oratoire prononcée d'un seul élan.
5. Le président, le vice-président et les secrétaires d'une assemblée publique; ils sont élus au début de la séance.

Le vocabulaire français

(Autour du mot **donner**). **Expliquez :** L'orateur *donnait de la voix.* — Il *donnait du pathétique*, de temps à autre, pour émouvoir ses auditeurs. — Ma voiture s'est arrêtée pile (**fam.** = d'un seul coup); et *j'ai donné de la tête* dans le pare-brise. — *Donnez* donc un peu plus d'efforts, *donnez-vous un peu plus de peine!* — L'auteur du crime *a été donné* à la police par son complice (**argot**). — Je ne vous répondrai que si vous me promettez la discrétion : *donnant, donnant.* — Mes enfants me *donnent bien du souci.* — *Donnez-moi le temps de* répondre. — Son imprudente promenade lui *a donné un gros rhume.* — Il a *donné* à son camarade *un coup* si violent, que l'autre est à l'hôpital. — Ah! c'était une fausse nouvelle? Tant mieux, mais vous m'avez *donné chaud!...* — Appuyez sur l'accélérateur. *Donnez les gaz!* — Les sentinelles *donnèrent l'alarme.* — *Donnez-moi un conseil.* — Il *donna libre cours* à sa colère : de la rue, on l'entendait hurler. — Il ne faut pas *donner* de mauvais *exemples* aux enfants. — Ma foi, je lui *ai donné tort* car je le croyais coupable. — Pour vivre, bien des proscrits ont dû *donner des leçons* de langues ou de mathématiques. — Ta mauvaise conduite *a donné lieu* à bien des reproches.

4. *TRAINS DE BANLIEUE*

Un train de banlieue c'est un salon où l'on cause, un dortoir ambulant, un cercle de jeu, un banc pour amoureux : on s'y marie, on s'y instruit, on y vieillit, on y rêve.

Durant une heure, un univers se forme, prend un visage, une odeur, des manies. (...)

Ceux de Juvisy[1] ne font pas partie de notre communauté de « grands banlieusards »; ils descendent quelques minutes après le départ; on les ignore. Ils ont beau être polis, sourire ou faire semblant de lire comme si le voyage allait durer des heures, personne n'est dupe[2]. On attend avec impatience qu'ils cèdent leur place afin de se retrouver entre gens du même village, entre joueurs de la même belote, entre tricoteuses de la même maille, entre techniciens du même mot croisé, entre lecteurs du même journal.

L'hiver, le train est silencieux; on part de sa maison à la nuit[3]; on y revient à la nuit[4]. Durant des mois, le banlieusard[5] du train de cinq heures trente du matin ne verra pas le jour se lever ni se coucher. Son logis sera sans fin allumé. On fonce[6] dans le noir jusqu'à la gare; on pose son vélo dans le couloir du café pour le reprendre au retour. Ce ne sont que casquettes de montagne, bottes, dos voûtés, cigarettes difficilement fumées à cause du froid. Puis le printemps revient; alors chacun se découvre, déroule ses cache-cols; on a encore un torse frileux, des mains gourdes[7].

Le seul souci est le jardin. Les musettes et les serviettes sont pleines de sachets « Vilmorin[8] ». Un jour c'est un tuyau d'arrosage qui, comme un serpent endormi, prend tous les filets[9]; un autre jour, c'est un arbuste qui voyage dans sa litière de paille ou des rosiers ou des grattoirs[10] rutilants. Ça sent l'herbe par les vitres abaissées, la fumée de bois; le coucou chante et la primevère ouvre son œil rond sous les feuilles mortes. On se regarde et le sourire passe sur toutes les lèvres. La Seine ne débordera plus; la terre s'amollit, laisse passer l'herbe fidèle. On a enfin du temps pour vivre. (...)

Le train de banlieue ramène au bercail[11] son troupeau exténué mais aussi plein d'espoir. Ici, chacun vit à[12] la saison, espère au jour le jour, telle cette dame qui, comptable, rêve du numéro qu'elle doit choisir pour gagner à la Loterie nationale; elle a déjà amassé un petit pécule[13]....

La politique n'entre pas dans les trains de banlieue; je n'ai jamais vu de bagarre à son sujet. Nous sommes tous du même avis contre la guerre, contre le malheur, contre

1. Station de « petite banlieue », au sud de Paris.
2. Trompé par ce manège.
3. Quand il fait encore nuit.
4. Quand il fait déjà nuit.
5. **Fam.** : l'habitant de la banlieue.
6. **Fam.** : Se précipite.
7. Gonflées, engourdies par le froid.
8. Grande entreprise d'horticulture, de vente de graines, etc.
9. Occupe tous les filets *du compartiment*, les filets *à bagages*.
10. Instruments qui servent à nettoyer les allées d'un jardin.
11. Au sens propre : la bergerie, en parlant d'un troupeau. Ici : la demeure.
12. *Selon* la saison.
13. Somme peu importante, économisée sou par sou.

l'injustice. Nous sommes têtus dans notre croyance au bonheur. Nous formons un groupe-témoin de la France dans ce no man's land[1] de Paris.

JEAN CAYROL. Extrait de la Presse : *Demain.*

1. (Expression anglaise devenue française à la faveur de la guerre) au sens propre : terre qui n'appartient à personne : les banlieusards se sentent perdus à Paris, comme dans un désert.

GRAMMAIRE

L'EXPRESSION DE L'OPPOSITION (*fin*).

I. — ***Par deux propositions indépendantes :***

1° L'opposition est souvent soulignée dans la deuxième par : *mais, pourtant, cependant, néanmoins, toutefois :*

Le Zoo n'est pas immense, MAIS LES FAUVES ONT L'ILLUSION D'ÊTRE EN LIBERTÉ. — Elle est polie, NÉANMOINS PERSONNE N'EST DUPE.

2° La première commence souvent par l'expression **avoir beau** (*Pourtant* n'est pas exprimé) :

ELLE A BEAU ÊTRE POLIE, *personne n'est dupe.*
(Quoiqu'elle s'efforce d'être polie, personne n'est dupe).
On dit aussi : **Elle peut** *être polie, personne n'est dupe.*

II. — ***Par les prépositions : malgré*** + un nom; ***en dépit de*** + un nom :

MALGRÉ SA POLITESSE, *personne n'est dupe.* — EN DÉPIT DES FATIGUES, *le banlieusard aime bien sa banlieue.*

N. B. — *En dépit de* est plus *littéraire* que *malgré.*

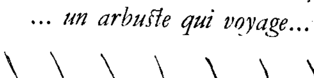
▶ EXERCICES ◀

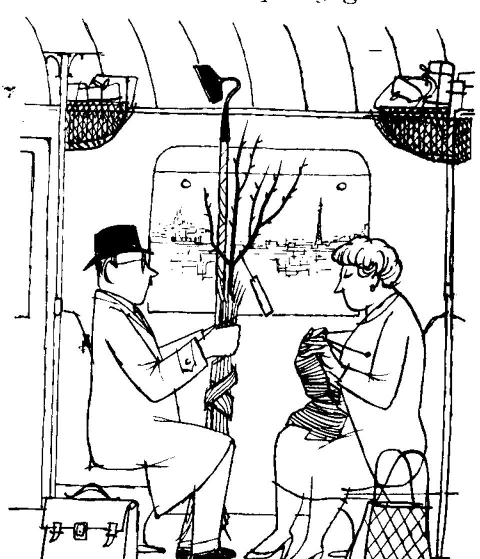
I) **Remplacez si** par **quoique** ou **bien que** sans changer le sens général dans : *S'il a l'air de parler du train de banlieue avec malice, pourtant il lui rend hommage. — S'il avait l'air de parler du train de banlieue avec malice, pourtant il lui rendait hommage. — Si j'ai eu l'air de parler du train de banlieue avec malice, pourtant je lui rends hommage.*

II) **Exprimez** l'opposition par **avoir beau :** *Si complaisant que je sois envers toi, tu cherches à me nuire. — J'étais très complaisant envers lui; pourtant il cherchait à me nuire. — Le troupeau est bien fatigué; pourtant il rentre avec joie au bercail. — Les banlieusards font de pénibles trajets; malgré tout, ils son heureux. — Malgré tous vos efforts, vous ne parviendrez pas à me convaincre.*

III) **Reprenez** les phrases suivantes en exprimant l'opposition par **malgré** ou **en dépit de**, suivis d'un **nom :** *Si fatigué qu'il soit, le troupeau revient au bercail plein d'espoir. — Bien que le trajet soit long, on ne s'ennuie jamais. — Les wagons ont beau être nombreux, chacun retrouve aisément le sien. — Si épaisse que soit l'obscurité, on fonce jusqu'à la gare. — Quoique le printemps revînt, on avait encore un torse frileux, des mains gourdes. — Certains banlieusards ont une vie fatigante, et pourtant ils sont heureux. — Vous avez été brutal, mais je ne vous en veux pas. — Il fait très chaud; cependant allons faire un tour.*

IV) **Essai.** *Les transports de banlieue dans votre pays (trains ou autobus).*


... un arbuste qui voyage...



5. *AUBERVILLIERS*[1]

I

Chanson des Enfants.



Gentils enfants d'Aubervilliers
Vous plongez la tête la première
Dans les eaux grasses[2] de la misère
Où flottent les vieux morceaux de liège
Avec les pauvres vieux chats crevés
Mais votre jeunesse vous protège
Et vous êtes les privilégiés
D'un monde hostile et sans pitié
Le triste monde d'Aubervilliers
Où sans cesse vos pères et vos mères
Ont toujours travaillé
Pour échapper à la misère
A la misère d'Aubervilliers
A la misère du monde entier
Gentils enfants d'Aubervilliers
Gentils enfants de prolétaires
Gentils enfants de la misère
Gentils enfants du monde entier
Gentils enfants d'Aubervilliers
C'est les vacances et c'est l'été[3]
Mais pour vous le bord de la mer
La Côte d'Azur et le grand air
C'est la poussière d'Aubervilliers
Et vous jetez sur le pavé
Les pauvres dés[4] de la misère
Et de l'enfance désœuvrée
Et qui pourrait vous en blâmer
Gentils enfants d'Aubervilliers
Gentils enfants des prolétaires
Gentils enfants de la misère
Gentils enfants d'Aubervilliers.

J. Prévert. *Spectacles.*
Le point du jour, N. R. F.

1. Ville située dans la banlieue nord.
2. Eaux qui ont été utilisées pour le ménage.
3. A cette époque, les autres gens sont à la campagne ou à la mer.
4. Petits cubes dont les faces sont numérotées de 1 à 6 — *Jouer aux dés* = se livrer au hasard.

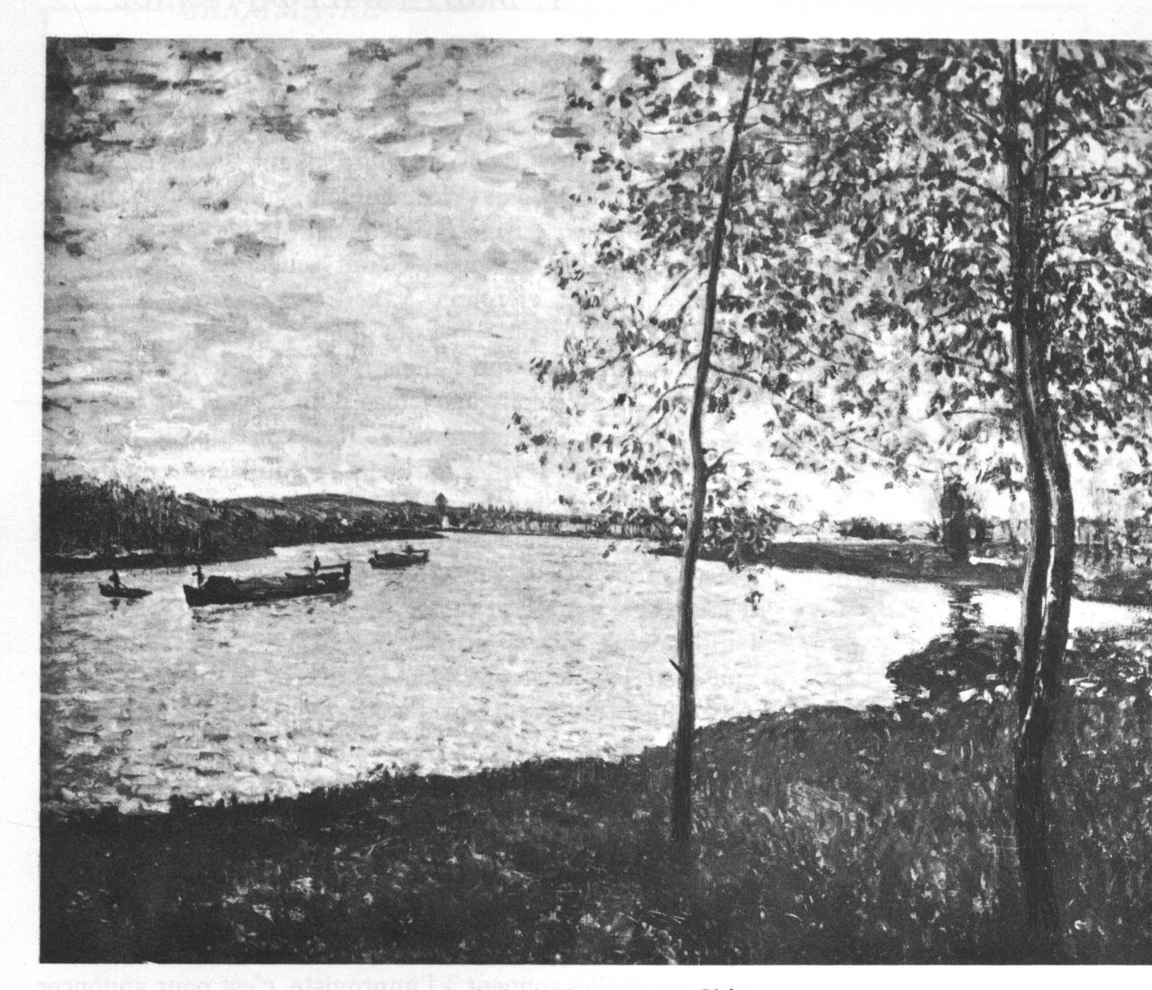
II

Chanson de l'Eau.

Furtive comme un petit rat
Un petit rat d'Aubervilliers
Comme la misère qui court les rues
Les petites rues d'Aubervilliers
L'eau courante court sur le pavé
Sur le pavé d'Aubervilliers
    Elle se dépêche
    Elle est pressée
On dirait qu'elle veut échapper
Échapper à Aubervilliers
Pour s'en aller dans la campagne
Dans les prés et dans les forêts
Et raconter à ses compagnes
Les rivières les bois et les prés
Les simples rêves des ouvriers
Les ouvriers d'Aubervilliers.

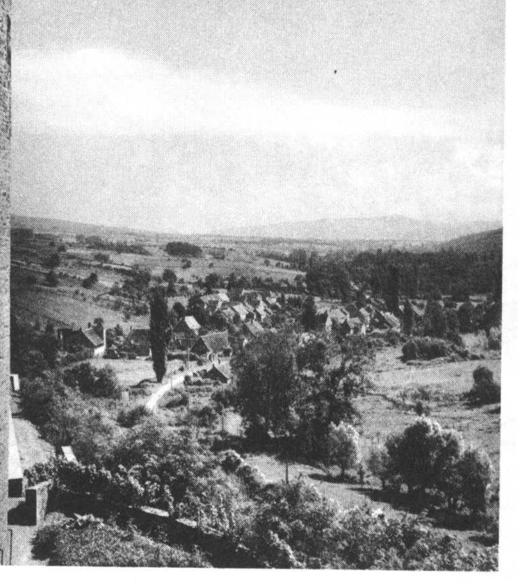
J. Prévert. *Spectacles.*
Le point du jour, N. R. F.





Paysage d'Ile-de-France, par Sisley.

18. Ile-de-France.



1. *BRUITS D'ILE-DE-FRANCE*

Longtemps, en arrivant le soir de la ville, dans l'extraordinaire silence, après le tintamarre parisien, regardant de la terrasse la prairie, je me croyais devenu sourd, ayant cessé d'entendre, tout à coup. Puis, au loin, un oiseau chantait, et son cri me faisait plaisir, je n'avais pas perdu le sens de l'ouïe; c'était seulement que tout se taisait alentour. (...)

Du plus loin du temps, j'écoute ces bruits villageois qui jamais n'ont cessé de me plaire ni de m'émouvoir : le pas d'un cheval sur la route, le roulement d'un tombereau, la pluie d'averse sur les feuilles, ou dans la gouttière[1] ce torrent; par beau temps le matin, la faux que le faucheur affûte[2] ou le rasement du fer tranchant l'herbe, ou le râteau du jardinier dans les cailloux de la terrasse; l'aboi[3] d'un chien, le cri d'un coq; la forge autrefois — car le maréchal-ferrant comme le bourrelier se fait rare, tout autant que le cavalier, martelant de son trot le sol dur. L'été, il y a la batteuse, et la pulsation du moteur, le clairon dans ses exercices du samedi; et l'hiver ces bruits d'assassin que font les bûcherons dans les arbres, la cognée à toute volée dans les troncs, et l'écroulement du géant jusqu'à ébranler dans son tréfonds le coin de terre où il s'abat....

En tout temps, l'avion maintenant familier nous dit l'heure, comme autrefois le petit train. Quel bonheur, il fera beau demain : j'entends dans la nuit pure et resplendissante le roulement des trains de Valmondois, et c'est que le vent est à l'est. Un remorqueur, aussi, sur l'Oise ou sur la Marne, fait longuement retentir sa lointaine plainte enrouée. Et du plus haut des bois, ce trille[4] éperdu, ces cris, ces roulades[5], c'est le rossignol, et la nuit est toute remplie de son délicieux vacarme. Les cloches aussi entrent en jeu, à leur heure, ou si elles sonnent à l'improviste, c'est pour annoncer une fête, un mariage, un baptême, une mort ou la guerre. Deux fois, dans mon petit village, je leur aurai entendu[6] sonner le tocsin[7]. Et deux fois, elles ont sonné pour les miens, mon père et ma mère. Dans mille ans, je reconnaîtrais l'accent qu'elles avaient ces jours-là.

ÉMILE HENRIOT. *Ile-de-France*. Hachette.

1. Canal métallique placé au bord du toit et qui reçoit les eaux de pluie.
2. Aiguise.
3. *Aboiement* est plus courant. Mais *aboi* a une force plus expressive dans sa brièveté.
4. Répétition rapide et prolongée de deux notes successives.
5. Notes montantes et descendantes chantées rapidement.
6. Remarquer ce futur antérieur : voir grammaire, page 119, 3.
7. Sonnerie de cloches qui donne l'alarme en cas de guerre, d'incendie, etc.

GRAMMAIRE

L'EXPRESSION DE LA CONDITION, DE LA SUPPOSITION

I. a) Par ***si* + *indicatif* :** (le verbe principal est, soit à l'indicatif, soit au conditionnel) :

SI TU PRÊTES *l'oreille, tu entendras les bruits du village.*
SI TU PRÊTAIS *l'oreille, tu entendrais les bruits du village.* (Hypothèse **plus incertaine.** Voir tome II, pages 94, 191.)

b) Par : ***à condition que, pourvu que, à moins que... ne ... — à supposer que, en admettant que*** + *subjonctif* :

À CONDITION QUE VOUS EN AYEZ *le temps, vous visiterez l'Ile-de-France.* — À MOINS QU'IL NE PLEUVE, *je visite un coin de l'Ile-de-France* (= *Sauf* s'il pleut...)

c) Par : ***au cas où, dans le cas où, pour le cas où*** + *conditionnel :*

AU CAS OÙ TU IRAIS *dans la forêt de Fontainebleau, tu ne regretterais pas cette promenade.*

N. B. — 1) *Après* une subordonnée des types a) et b), on introduit une *seconde* proposition de condition par : ***et que* + *subjonctif* :** *si tu es libre* ET QUE TU LE VEUILLES BIEN, *nous visiterons....*

2) Après une subordonnée du type c) on introduit une seconde proposition de supposition par : **et où + conditionnel** : *au cas où tu serais libre* ET OÙ TU SORTIRAIS...

3) ***A condition de, à moins de*** sont suivis de l'*infinitif*. La principale et la subordonnée ont alors **le même sujet :**

A CONDITION D'EN AVOIR *le temps,* VOUS visiterez l'Ile-de-France.

▶ EXERCICES ◀

I) **Remplacez « si »** par : **pourvu que, à condition que :** *S'il s'était levé un peu plus tôt, il n'aurait pas manqué l'avion. — Nous irons en promenade, mais seulement s'il ne pleut pas. — Il accepte de venir vous voir, si vous l'invitez. — On vous laissera monter dans l'avion si vos papiers sont en règle. — Je m'arrêterai à New York, si j'ai un peu de temps. — Cet enfant, si on l'avait un peu aidé, aurait fort bien travaillé.*

II) **Remplacez : excepté si..., sauf si..., que si...** par **: à moins que... ne.** — ou **à moins de**, selon les phrases : *Je prendrai des vacances, sauf si j'ai du travail. — Nous sortions tous les jours, excepté si le temps était maussade. — La visite du château est interdite, sauf si l'on a obtenu une autorisation spéciale. — On ne pouvait visiter le château que si l'on avait obtenu une autorisation spéciale. — Nous ne pourrions faire l'excursion dans la journée, que si nous partions de très bonne heure. — Je n'aime pas aller à l'étranger, sauf si je sais la langue des pays que je visite.*

GRAMMAIRE

L'EXPRESSION DE LA CONDITION, DE LA SUPPOSITION (*fin*).

II. — *Par un gérondif ou un participe :*

EN PRÊTANT L'OREILLE, j'**entendrai** *les bruits du village.* (Si je prête...). — EN PRÊTANT L'OREILLE, j'**entendrais** *les bruits du village* (Si je prêtais...).

EN PRÊTANT L'OREILLE, j'**aurais entendu** *les bruits du village.* (Si j'avais prêté...).

LA COGNÉE, S'ABATTANT SUR CES TRONCS, (= si la cognée s'abattait sur ces troncs, elle) **ébranlerait** *mon coin de terre.*

Le verbe au gérondif doit avoir le **même sujet** que le verbe principal. Évitez de dire :

EN PRÊTANT L'OREILLE *tous* LES BRUITS *monteraient vers moi.*
Dites : EN PRÊTANT L'OREILLE, **j'***entendrais tous les bruits monter vers moi.*

III. — *Par un adjectif* apposé à un nom ou pronom :

LE ROSSIGNOL, MUET (= s'il était muet), *ne* **serait** *plus le rossignol.*

IV. — *Par une proposition subordonnée relative* au conditionnel :

Un rossignol QUI NE CHANTERAIT PAS LA NUIT (= s'il ne chantait pas la nuit) *ne serait pas un rossignol.*

N.B. — Il peut arriver que la condition soit incluse dans un mot ou une expression quelconque : DANS MILLE ANS, *je reconnaîtrais l'accent des cloches* (= même si je vivais encore dans mille ans, je reconnaîtrais...).

▶ EXERCICES ◀

I) **Remplacez**, quand ce sera possible, les subordonnées conditionnelles par des **gérondifs :** *Si j'entends chanter un oiseau, j'aurai du plaisir. — Si un oiseau chantait, son cri me ferait plaisir. — Si j'écoute ces bruits villageois, je me sens ému. — Vous auriez entendu tous ces bruits, à condition de prêter l'oreille. — Si nous avions marché moins vite, nous aurions mieux vu le paysage. — Si la pluie tombait abondamment, elle remplirait la gouttière.*

II) **Remplacez** les subordonnées conditionnelles par des **participes ou des adjectifs :** *Si on avait effrayé le rossignol, il aurait cessé de chanter. — S'il était moins mélodieux, le chant du rossignol aurait moins d'admirateurs. — S'il était privé de ces bruits familiers, mon village ne serait plus le même. — Les cloches, si elles sonnent à l'improviste, annoncent une fête, un mariage, un baptême, une mort ou la guerre. — Si j'avais été bien portant, je serais déjà venu vous rendre visite. — Si ma terrasse était plus grande, elle me plairait moins.*

III) **Remplacez** les subordonnées **conjonctives** de condition par les propositions **relatives** : *Si quelqu'un était revenu au village après trente ans, il ne l'aurait pas reconnu. — Si le faucheur n'affûtait pas sa faux de temps à autre, il ne pourrait rien faire de bon. — Un jardinier, s'il n'avait pas de râteau pour aplanir les allées, serait bien embarrassé. — Les maréchaux-ferrants et les bourreliers, s'ils ne s'étaient pas adaptés à la vie moderne, auraient depuis longtemps perdu leur gagne-pain. — Un Parisien, s'il venait vivre à la campagne, aurait bien des surprises.*

IV) **Essai.** *Les charmes de la petite patrie (village natal, ville natale).*

2. *A VERSAILLES, AU XVIIe SIÈCLE*

Le Madrigal.

Lettre au marquis de Pomponne.

Lundi 1er *Décembre* 1664.

... Il faut que je vous conte une petite historiette qui est très vraie, et qui vous divertira. Le roi se mêle[1] depuis peu de faire des vers. MM. de Saint-Aignan et Dangeau lui apprennent comment il faut s'y prendre. Il fit l'autre jour un petit madrigal[2] que lui-même ne trouva pas trop joli. Un matin il dit au maréchal de Gramont : « M. le maréchal, lisez, je vous prie, ce petit madrigal, et voyez si vous en avez jamais vu un si impertinent[3] : parce qu'on sait que depuis peu j'aime les vers, on m'en apporte de toutes les façons. » Le maréchal, après avoir lu, dit au roi : « Sire, Votre Majesté juge divinement bien de toutes choses; il est vrai que voilà le plus sot et le plus ridicule madrigal que j'aie jamais lu. » Le roi se mit à rire et lui dit : « N'est-il pas vrai que celui qui l'a fait est bien fat[4]? — Sire, il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom. — Oh bien! dit le roi, je suis ravi que vous m'en ayez parlé si bonnement[5]; c'est moi qui l'ai fait. — Ah! Sire, quelle trahison! que Votre Majesté me le rende; je l'ai lu brusquement. — Non, M. le maréchal; les premiers sentiments sont toujours les plus naturels. » Le roi a fort ri de cette folie, et tout le monde trouve que voilà la plus cruelle petite chose que l'on puisse faire à un vieux courtisan. Pour moi, qui aime toujours à faire des réflexions, je voudrais que le roi en fît là-dessus et qu'il jugeât par là combien il est loin de connaître jamais la vérité.

MME DE SÉVIGNÉ. *Lettres.*

3. *L'INGÉNU A VERSAILLES*

Jeune homme naïf et sincère, qui s'est battu vaillamment contre les Anglais en Bretagne, l'Ingénu vient à Versailles demander sa récompense.

L'Ingénu débarque en pot-de-chambre[6] dans la cour des cuisines. Il demande aux porteurs de chaises[7] à quelle heure on peut voir le roi. Les porteurs lui rient au nez, tout comme avait fait l'amiral anglais[8]. Il les traita de même, il les battit; ils voulurent le lui rendre, et la scène allait devenir sanglante s'il n'eût passé un garde

1. S'occupe de, s'intéresse à une chose qui n'est pas spécialement de sa compétence.
2. Petit poème galant.
3. Maladroit. Aujourd'hui le mot signifie : impoli, insolent.
4. Présomptueux et sot.
5. Franchement.
6. Désignait plaisamment, au XVIIIe siècle, une sorte de voiture peu confortable.
7. Domestiques chargés des « chaises à porteurs » dans lesquelles les gens riches circulaient au XVIIIe siècle.
8. L'amiral anglais, contre lequel il s'est battu. L'Ingénu était allé lui demander s'il était vrai qu'il venait ravager la Bretagne sans déclaration de guerre.

du corps, gentilhomme breton, qui écarta la canaille[1]. « Monsieur, lui dit le voyageur, vous me paraissez un brave homme; je suis le neveu de M. le prieur de Notre-Dame de la Montagne, j'ai tué des Anglais, je viens parler au roi, je vous prie de me mener dans sa chambre. » Le garde, ravi de trouver un brave de sa province, qui ne paraissait pas au fait[2] des usages de la cour, lui apprit qu'on ne parlait pas ainsi au roi et qu'il fallait être présenté par Mgr[3] de Louvois.

« Eh bien! menez-moi donc chez ce Mgr de Louvois, qui sans doute me conduira chez Sa Majesté. — Il est encore plus difficile, répliqua le garde, de parler à Mgr de Louvois qu'à Sa Majesté; mais je vais vous conduire chez M. Alexandre, le premier commis de la guerre[4]; c'est comme si vous parliez au ministre. » Ils vont donc chez ce M. Alexandre, premier commis, et ils ne purent être introduits. (...)

« Eh bien! dit le garde, il n'y a rien de perdu; allons chez le premier commis de M. Alexandre; c'est comme si vous parliez à M. Alexandre lui-même. » L'autre, tout étonné, le suit; ils restent ensemble une demi-heure dans une petite antichambre. « Qu'est-ce donc tout ceci, dit l'Ingénu; est-ce que tout le monde est invisible dans ce pays-ci? Il est bien plus aisé de se battre en Basse-Bretagne contre des Anglais que de rencontrer à Versailles les gens à qui on a à faire. » Il se désennuya en racontant ses amours à son compatriote....

Enfin le patron[5] parut. « Monsieur, lui dit l'Ingénu, si j'avais attendu pour repousser les Anglais aussi longtemps que vous m'avez fait attendre mon audience[6], ils ravageraient cruellement la Basse-Bretagne tout à leur aise. » Ces paroles frappèrent le commis. Il dit enfin au Breton : « Que demandez-vous? — Récompense, dit l'autre; voici mes titres. » Il lui étala tous ses certificats. Le commis lut, et lui dit que probablement on lui accorderait la permission d'acheter une lieutenance[7]. « Moi! que je donne de l'argent pour avoir repoussé les Anglais? que je paie le droit de me faire tuer pour vous, pendant que vous donnez ici vos audiences tranquillement? Je crois que vous voulez rire. Je veux une compagnie de cavalerie pour rien; je veux que le roi fasse sortir Mlle de Saint-Yves du couvent et qu'il me la donne par mariage; je veux parler au roi en faveur de cinquante mille familles que je prétends lui rendre : en un mot je veux être utile, qu'on m'emploie et qu'on m'avance[8].

— Comment vous nommez-vous, Monsieur, qui parlez si haut[9]? — Oh! Oh! reprit l'Ingénu, vous n'avez donc pas lu mes certificats? C'est donc ainsi qu'on en use[10]? Je m'appelle Hercule de Kerkabon; je suis baptisé, je loge au Cadran Bleu, et je me plaindrai de vous au roi. »

VOLTAIRE. *L'Ingénu.* — 1767.

1. **Péjoratif :** les gens grossiers.
2. Au courant.
3. *Monseigneur.*
4. Le premier secrétaire du ministre de la Guerre.
5. Le premier commis de **M. Alexandre.**
6. Rendez-vous accordé par un haut personnage.
7. Un grade de lieutenant.
8. Me donne de l'**avancement**, un grade plus élevé.
9. D'une manière si arrogante. On dit aussi : « Vous le **prenez de bien haut**, monsieur. »
10. On agit.

GRAMMAIRE

L'EXPRESSION DE LA COMPARAISON

Par une subordonnée de comparaison.

I. — ***Par : comme :***

Les porteurs lui rient au nez, COMME AVAIT FAIT L'AMIRAL ANGLAIS.

- Le verbe est très souvent **omis :**

J'agirai COMME TOI (= comme *tu as agi*, ou comme *tu agis*, ou comme *tu agiras*).

II. — ***Par : comme si :***

C'EST COMME SI *vous parliez au ministre.*

- **Si** ajoute à la comparaison l'idée d'une *supposition.*

► *EXERCICES* ◄

I) **Relevez** toutes les expressions de comparaison contenues dans la lecture.

II) *a*) Connaissez-vous **un verbe** signifiant : être comme, être pareil à...? *b*) **Imaginez** trois phrases contenant ce verbe, suivi d'un complément indirect.

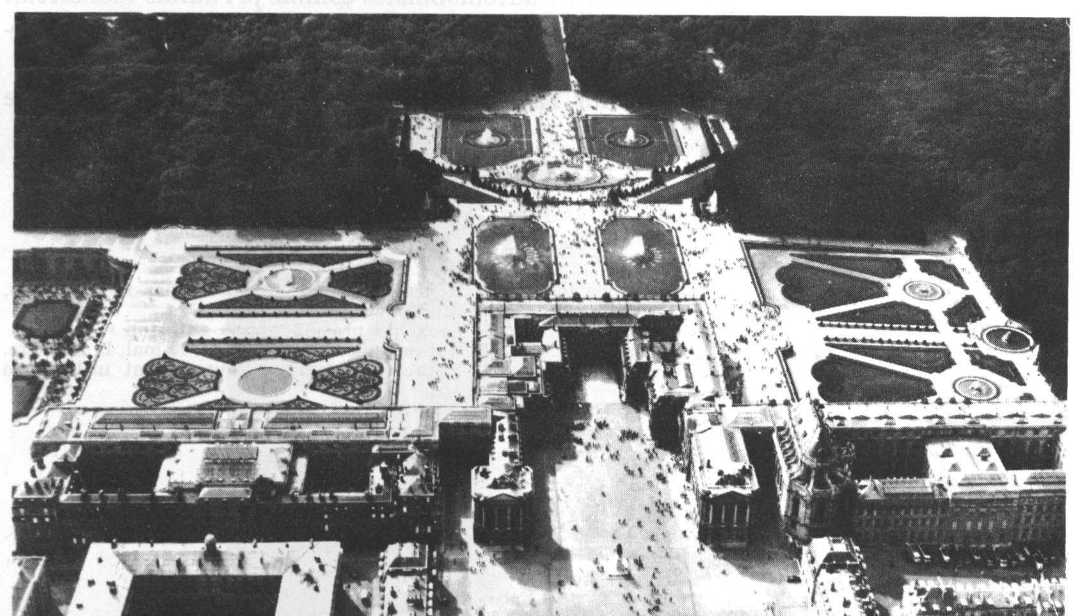
III) **Complétez** à votre guise : *Tu manges comme si.... — Vous courez comme si.... — Nous sommes essoufflés comme si.... — Je suis fatigué comme si.... — Tout le monde me parle sévèrement comme si.... — Les collines des environs sont fleuries comme si.... — Les oiseaux chantaient comme si.... — De loin, j'admirais Montmartre comme si....*

IV) **Reprenez** les phrases que vous avez faites à l'exercice III; mais **introduisez** (après comme) un verbe au **conditionnel.** Ex. : Doucement! tu cries comme si j'étais sourd = *tu cries comme tu crierais* si j'étais sourd).

V) Qu'est ce qui fait, à votre avis, **l'intérêt** du récit « le madrigal »? Essayez de définir à ce propos le **talent** de madame de Sévigné.

VI) **Analyse littéraire.** *a*) **Plan** du récit 3. *b*) **En quoi** le personnage mérite-t-il le nom d'Ingénu?

Versailles : les jardins du château.





4. *LES JONQUILLES*[1]

Des automobilistes traversant hier soir la forêt de Chantilly, dépassèrent un couple qui, planté[2] en bordure de la route, leur adressait le signe traditionnel de l'autostop[3].

Le conducteur freina, fit marche arrière.

Une jeune fille s'approcha :

« Accepteriez-vous de nous ramener à Paris?

— Bien sûr. Montez vite! »

Chaque été voit renaître les considérations désabusées[4] sur les autostoppeurs[5]. Ceux qui remercient leurs hôtes en les dépouillant, avec plus ou moins de bobo[6] sont heureusement l'exception. Beaucoup, en revanche, manifestent une étrange désinvolture, tel celui-là qui récemment, au moment de l'adieu, déclarait d'un ton aigre à l'un de mes amis :

« D'ordinaire, on m'invite à dîner. »

. . . .

Mais la jeune fille tendit en souriant, un gros bouquet de jonquilles.

« Excusez-moi, je voulais seulement vous offrir ces fleurs. J'ai souvent pratiqué l'autostop et je n'ai jamais pu remercier les automobilistes comme je l'aurais souhaité.... Non, nous ne pouvons pas monter. Nous avons nos vélomoteurs. Au revoir! Excusez-nous de vous avoir retardés pour si peu de chose. »

Je m'excuse à mon tour de retenir l'attention du lecteur sur un menu geste de week-end[7].

Mais cette brassée de jonquilles me paraît réparer bien des choses....

GEORGES RAVON. *Le Figaro.*

1. Fleurs jaunes qui ressemblent à des clochettes retournées et ont une bordure de pétales, jaunes aussi.
2. Debout et immobile, comme **une plante.**
3. Signal fait pour arrêter un automobiliste et lui demander une place dans sa voiture.
4. Réflexions amères inspirées par la déception, la désillusion.
5. Ceux qui pratiquent l' « autostop ».
6. Mot **enfantin** et **familier** : le mal, la blessure.
7. Expression anglaise couramment utilisée en français.

GRAMMAIRE

L'EXPRESSION DE LA COMPARAISON (*suite*).

Tel, telle.

Cet adjectif a *parfois le même sens* que le mot de comparaison **comme :**

Certains manifestent une étrange désinvolture, TELLE MADAME X (= comme Madame X).

N. B. — *Tel* s'accorde ici avec le **nom qui suit** (Madame X), dont il est l'attribut : Madame X est telle (que certains, pareille à certains).

— Mais on peut dire aussi, sans changer le sens : *Certains,* TELS QUE MADAME X, *manifestent une étrange désinvolture.*

Dans ce cas, au lieu de *tel,* on emploie **tel que** (v. p. 71) accordé **avec le nom,** ou **pronom, qui précède.**

▶ EXERCICES ◀

I) **Remplacez** « comme » par **tel que,** en **accordant** « tel » avec un nom qui **précède :** *La jeune fille était plantée sur le bord de la route comme un piquet. — Certains autostoppeurs, comme la jeune fille de l'autre jour, sont bien sympathiques. — Bien des coins de la grande banlieue, comme la forêt de Chantilly, attirent les automobilistes à la belle saison. — Au bord des routes de la région parisienne, le dimanche, on vous tend des jonquilles comme des bouquets d'anniversaire. — Le soir, les autos, comme une procession de fourmis, regagnent laborieusement Paris. — Cette brassée de jonquilles, comme le premier soleil, m'a mis la joie au cœur.*

II) Dans les phrases de l'exercice I **remplacez comme** par **tel** (**sans que**), en accordant tel avec le **nom qui suit.**

III) **Imaginez cinq phrases** où vous ferez entrer **tel que, de comparaison.**

IV) **Imaginez cinq phrases** où vous ferez entrer **tel que** de **conséquence** (v. page 248).

V) **Imaginez** cinq phrases contenant **comme** suivi d'un **conditionnel** présent ou passé, sur le modèle de : *Je n'ai jamais pu remercier les automobilistes comme je l'aurais souhaité.*

VI) **Essai.** *Avantages et inconvénients de l'autostop (pour la personne ainsi transportée, et pour le transporteur).*





5. *JEUX A POISSY*

A Poissy, les voiles commencent à faire leur apparition sur l'eau. La Seine se prête[1] à toutes les fêtes. Le dimanche, les amateurs de joute à la lance[2] sont nombreux. Aux roulements d'un tambour ou aux accents énergiques d'un clairon qui sonne la charge, les deux champions se précipitent l'un contre l'autre, la lance en avant. Le choc est rude; parfois l'homme soutient le coup[3]. On recommence, et l'un des deux jouteurs oscille, perd l'équilibre et dégringole[4] dans l'eau.

Il y a quelques années, un peu avant la guerre, les fêtes nautiques sur la Seine offraient un caractère jovial et bon enfant qui les rendait attrayantes et naturellement moins banales que toutes les autres fêtes de banlieue.

Le sport humoristique y tenait une grande place. L'un des plus en faveur auprès des amateurs et du public était celui-ci : on graissait soigneusement la queue d'un fort cochon que l'on jetait à l'eau. La jeunesse du pays, d'un élan unanime, en tenue de jeu, c'est-à-dire avec le caleçon de coton rayé ou semé d'attributs comiques, se jetait à l'eau pour essayer d'attraper l'animal. Pour que la prise soit[5] bonne, le cochon devait être remorqué par la queue. Ce n'était pas un petit exploit, c'est-à-dire un exploit facile. Le cochon a la réputation d'être bon nageur. Pour plusieurs raisons, toutes plus essentielles les unes que les autres, l'animal tenait à justifier sa réputation. Il nageait comme un triton[6] et beuglait[7] éperdument dès qu'un nageur plus rapide et plus adroit lui touchait le bout de la queue. Cette poursuite durait longtemps. Comme tous les spectacles où une bête est particulièrement embêtée[8] par l'homme, celui-ci divertissait les gens. La course au cochon se courait avec le même succès dans toutes les villes et villages au bord de la Seine, jusqu'à l'estuaire. Ce sport semble avoir perdu de sa vogue. Les cochons sont trop chers, et les jeunes paysans vont au dancing.

PIERRE MAC ORLAN. *Visages de Paris : la Seine*. Hachette.

1. Convient bien.
2. Jeu dans lequel deux hommes se tiennent chacun à l'arrière d'un léger bateau et essaient de se précipiter réciproquement dans l'eau, au moyen d'une longue perche de bois.
3. Supporte l'attaque, le choc.
4. **Fam.** Il tombe.
5. Emploi du français *parlé*.
6. Divinité marine, dans la mythologie grecque. Le triton est aussi un petit animal aquatique.
7. Poussait des cris puissants (se dit généralement d'un bœuf).
8. Verbe **familier** (= gêner, ennuyer) qui fait ici jeu de mots : comment?

GRAMMAIRE

L'EXPRESSION DE LA COMPARAISON (*suite*).

I. — ***Par « que »***, précédé de : ***plus, moins, autant, aussi, de même, ainsi :***

Il est PLUS GRAND QUE *n'était son père.* — *Il nageait* AINSI QUE NAGE UN TRITON. — Ou, **sans verbe** : *Il nageait* AINSI QU'UN TRITON.

▪ Au lieu de *plus mauvais que, plus petit que,* on dira : **pire que, moindre que,** si ces adjectifs ont un sens *moral : Il n'est* PIRE *misère* QU'*un souvenir heureux dans les jours de douleur* (Dante cité par Musset).
Ma douleur n'est pas MOINDRE QUE *la vôtre.*

N. B. — Les superlatifs correspondants sont : *le pire* et *le moindre.*
A côté de *pire, le pire,* on trouve *pis, le pis,* dans deux expressions de valeur *neutre : Tout va* DE MAL EN PIS. — LE PIS *fut qu'à la maladie s'ajouta le chômage.*

Attention! On dit : *supérieur* **à,** *inférieur* **à,** *antérieur* **à,** *postérieur* **à.**

II. — ***Le même que ≠ autre que;*** ces locutions sont faites à partir des adjectifs indéfinis **même** et **autre.** Elles se rapportent à des noms ou à des pronoms et sont suivies de subordonnées (de ressemblance ou de différence) très souvent sans verbe :

La course se courait ici AVEC LE MÊME SUCCÈS QUE PARTOUT.
Les plaisirs des jeunes paysans sont AUTRES QUE NAGUÈRE.

III. — ***Ne*** s'ajoute après *plus... que, moins... que, autre... que :*

Ces fêtes sont MOINS BANALES QUE VOUS NE PENSEZ.
Ces fêtes sont PLUS INTÉRESSANTES QUE VOUS NE PENSEZ.

▪ Ce **ne** *s'omet* parfois dans le **langage parlé.**

▶ EXERCICES ◀

I) **Complétez** les comparatifs par : **que...** dans la phrase : « Il beuglait éperdument dès qu'un nageur plus rapide et plus adroit... lui touchait le bout de la queue. »

II) **Employez** selon la convenance : **aussi, autant, si, tant** (tome II, p. 194, Remarques) : *Les deux champions qui se précipitent la lance en avant ont ... de force et ils sont ... courageux l'un que l'autre. — Le choc n'a pas été ... rude; il n'a pas fait ... de fracas que je l'aurais cru. — Le cochon est-il ... bon nageur qu'on le dit? — La course au cochon n'a pas ... de succès, elle n'est pas ... appréciée qu'autrefois, dans les villes et villages au bord de la Seine. — Il roule ... de voitures l'hiver que l'été, le dimanche, sur les routes de la région parisienne.*

III) **Remplacez** : le même que par : **(un) autre que,** les mêmes que par : **autres que, d'autres... que.**
Les Brésiliens ont la même langue que les Espagnols. — J'ai les mêmes soucis que toi. — J'ai la même patrie que toi. — Ma patrie est la même que la tienne. — Mes soucis sont les mêmes que les tiens. — Les jeunes paysans ont-ils les mêmes plaisirs qu'autrefois? — Les hommes ont en définitive le même sort les uns que les autres. — Les nouvelles générations connaîtront-elles les mêmes peines que celles de leurs aînés?

IV) **Imaginez** cinq phrases contenant : **plus... que ne, moins... que ne, autre... que ne, ainsi que, tel que.**

V) **Essai.** *Jeux populaires dans votre pays.*

6. *UN VILLAGE OÙ SOUFFLE L'ESPRIT*[1]



L'église d'Auvers. Dessin de L. Bourges.

A une trentaine de kilomètres de Paris, il est un village dont les maisons s'étagent entre un plateau et la rivière, sous un ciel lumineux, transparent, même lorsqu'il est parcouru de nuages. Une charmante église gothique domine le village de son clocher; dans les ruelles bordées de blanches maisons, les artistes trouvent le silence et la fraîcheur propices au recueillement.

Auvers-sur-Oise, tel est le nom du village. Chaque année, ce coin de l'Ile-de-France reçoit des milliers de visiteurs, car c'est la patrie de l' « impressionnisme ».

Vers 1850 en effet le peintre Daubigny s'y installa et son atelier fut bientôt le lieu de rendez-vous des jeunes artistes : Renoir, Claude Monet, Cézanne, Sisley — sans oublier leur aîné Corot, le peintre des matins argentés, Corot qui, l'un des premiers, avait « planté son chevalet en pleine campagne » devant les horizons de l'Ile-de-France.

Aujourd'hui encore l'atelier de Daubigny, devenu un petit musée, contient nombre d'études des bords de la Seine, ou des paysages normands. Sisley, Renoir et Daubigny lui-même aimaient à descendre le fleuve, en bateau à voiles, vers Le Havre et Honfleur.

Adversaires de l'école « anecdotique » et « historique », les impressionnistes, vous le savez, ne voulaient que noter les aspects de la lumière.... Or, peu de provinces pouvaient séduire les peintres de la nouvelle école autant que l'Ile-de-France, et notamment la vallée de l'Oise. Cette eau changeante[2], cette lumière vaporeuse convenaient à des artistes sincères et subtils, qui, par réaction contre

1. Où les artistes, les écrivains trouvent leur plus haute **inspiration**.

2. Dont l'aspect et les reflets ne sont jamais les mêmes.

les poncifs[1] de l'académisme[2], allaient découvrir des vérités inconnues : la couleur de l'ombre, celle de la neige même.... Vous connaissez l'anecdote sans doute? — Par un jour d'hiver, un paysan regardait Sisley travailler devant son chevalet : « Tiens, dit-il, vous mettez du rose, pour représenter la neige? Je croyais qu'elle était blanche. — Clignez des yeux, répondit le peintre; vous verrez qu'elle est rose ».

Un émouvant souvenir reste attaché à Auvers : celui du grand et infortuné Van Gogh : c'est là qu'il vint, en mai 1890, s'installer dans un café-restaurant qui porte son nom. C'est là que, deux mois plus tard, il se tirait un coup de pistolet au cœur. Et, plus on s'empressait autour de lui, plus il refusait les soins : « Guérir? disait-il. Inutile... la tristesse durera toujours. »

Partiellement inspiré d'un article de P. LAVERNY (Revue du Touring-Club).

1. Les banalités conventionnelles des *Académies*.
2. Un art figé dans l'observation de règles conventionnelles et qui y perd le souci d'être vrai, vivant et original.

GRAMMAIRE

L'EXPRESSION DE LA COMPARAISON (*fin*).

Quantités proportionnelles.

I. — ***D'autant plus... que... plus. — D'autant moins... que... moins :***

*Van Gogh refusait d'*AUTANT PLUS *les soins* QU'ON S'EMPRESSAIT PLUS *autour de lui.*
On est D'AUTANT PLUS MODESTE *qu'on est* PLUS SAVANT.

▪ Ces locutions permettent d'énoncer, par une principale et une subordonnée, que deux quantités **augmentent ou diminuent parallèlement** l'une à l'autre.

II. — ***Plus... plus; moins... moins :***

PLUS *on s'empressait autour de Van Gogh,* PLUS *il refusait les soins.* — MOINS *les impressionnistes se montraient respectueux de la tradition,* MOINS *ils avaient d'amis.*

On exprime ainsi la même idée qu'en I), mais de façon **plus vigoureuse. On renverse** les deux propositions, qui sont alors précédées respectivement de *plus... plus, moins... moins.*

III. — ***Autant... autant :***

AUTANT *j'aime Claude Monet et Cézanne,* AUTANT *je hais les poncifs de l'académisme.*

C'est une façon **vigoureuse** d'exprimer la *même idée* que dans :
Je hais les poncifs de l'académisme AUTANT QUE *j'aime Claude Monet et Cézanne.*

I) **Faites** sur les données suivantes, avec **On** pour sujet, cinq phrases où vous ferez entrer l'expression comparative : **d'autant plus... que plus** : *s'essouffler, courir vite — apprendre, étudier — se couvrir, avoir froid — s'intéresser à la peinture, visiter de nombreuses expositions — aimer Balzac, le lire souvent.*

(Ex. : Effrayer les enfants, crier fort : *On effraie d'autant plus les enfants qu'on crie plus fort.*)

II) **Reprenez** vos phrases de l'exercice I en remplaçant **d'autant plus... que plus**, par **plus... plus.** Il faut **renverser** les propositions.

Ex. : *Plus on crie fort, plus on effraie les enfants.*

III) **Faites** sur les données de l'exercice I, avec **On** pour sujet, cinq phrases où vous ferez entrer l'expression : **d'autant moins... que moins.**

Ex. : Effrayer les enfants, crier fort : *On effraie d'autant moins les enfants qu'on crie moins fort.*

IV) **Reprenez** vos phrases de l'exercice III, en remplaçant **moins... que moins**, par **moins... moins.** Il faut **renverser** les propositions.

Ex. : *Moins on crie fort, moins on effraie les enfants.*

V) **Reprenez** les phrases **suivantes** en remplaçant **autant... autant**, par **autant que.** Il faut **renverser** les propositions : *Autant il mange, autant il boit. — Autant tu as d'amis, autant tu as d'ennemis. — Autant il a fait chaud hier, autant il pleut aujourd'hui. — Autant on me donne de livres, autant j'en lis. — Autant j'aime l'été, autant je hais l'hiver.*

VI) **Reprenez** les phrases **suivantes** en remplaçant **autant que** par **autant... autant.** Il faut **renverser** les propositions : *Il y a autant de maires qu'il y a de communes en France. — Je ferai autant de travail que tu m'en donneras. — Nous avons compté autant d'usines que nous avons aperçu de fumées dans le ciel. — Il y a dans la banlieue autant de jardins qu'il y a de maisons. — Tu dépenses autant d'argent que tu en gagnes.*

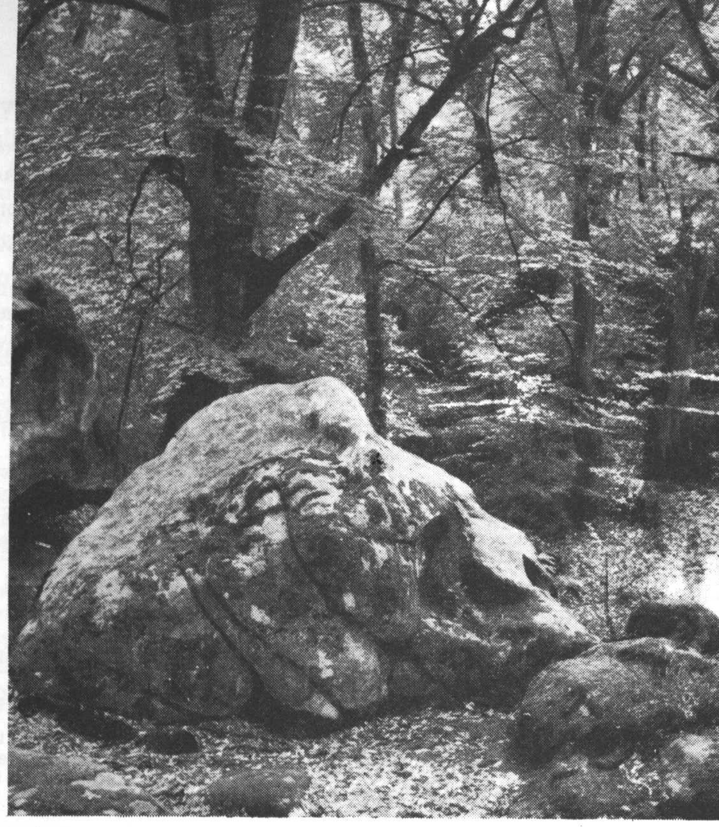
VII) **Utilisez** les expressions **comparatives** entre parenthèses : (autant... autant; autant que) : *La petite ville fut autrefois bruyante et animée; elle est aujourd'hui silencieuse et tranquille.* — (plus... plus; d'autant plus... que plus). *Le tintamarre parisien m'a été pénible; les bruits villageois me plaisent et m'émeuvent.* — (moins... moins, d'autant moins... que moins). *Certains autostoppeurs sont peu polis et peu aimables; les automobilistes sont peu disposés à les prendre dans leur voiture.*

VIII) **Essai.** *Si vous connaissez la peinture française du XIX*e et du *XX*e *siècles, montrez quelles nouveautés elle a apportées.* — (Voir notre tome IV « *La France et ses écrivains* », pages 462-512.)

Le vocabulaire français

(Verbe **mettre**). **Expliquez :** Pourquoi *mettez-vous du rose* pour représenter la neige? — Cette dame *met du rose* et ses robes s'accordent ainsi assez mal à son âge. — Elle *a mis un peu de rouge*, pour paraître moins pâle. — *Quelles chaussures mettrez-vous* demain? — *Mettez votre chapeau*, je vous prie, cher monsieur. — *Mettons-nous* là. Nous y serons bien pour causer. — Tant pis pour lui; je *mettrai le paquet* (**argot**) et il sera obligé de céder. — *Quel temps tu as mis* pour faire ce court trajet! — Quel âge il a, demandez-vous? Voyons ... il a... *mettons 35 ans.* — *Mettons* qu'il se soit trompé : il a tout de même tort. — Elle *n'a mis aucun empressement* à accepter. — *Mettez-vous à votre aise*; ôtez votre pardessus. — Il est furieux. Et je le comprends : dame! *Mettez-vous à sa place.* — *Vous m'avez mis dans l'embarras* en agissant si imprudemment. — Au jeu d'échecs, je *l'ai mis* « *mat* » en six coups. — Ce jeune général *fut mis à la tête* des troupes révolutionnaires. — Il *s'est mis dans la tête* de se remarier, à 80 ans. — Je vais *mettre ce pneu* à la poste. — Quand vous serez arrivé à Rome, *mettez-moi un mot* pour me rassurer sur votre voyage. — Cet employé était peu honnête; *on l'a mis dehors.* — *Il s'est mis à jouer* aux courses, et il se ruinera. — *J'ai mis dix mille francs* sur ce cheval. J'ai tout perdu.

7. *LA FORÊT DE FONTAINEBLEAU : BARBIZON*



Le petit village de Barbizon est célèbre par le séjour qu'y firent, entre 1850 et 1870, des peintres de grand talent, notamment Corot et J.-F. Millet.

C'est l'hiver qu'il convient d'habiter Barbizon afin d'en savourer le charme rustique et forestier. Des odeurs de feuilles mortes, de champignons, de bois qu'on brûle imprègnent si délicieusement l'air, qu'on éprouve à les respirer[1] une griserie voluptueuse dont on conserve la nostalgie. Un grand silence, que l'aigre trompette de la boulangère du fond de sa carriole et la cloche du « tortillard[2] » troublent, seules, à heure fixe, s'étend sur le village. Des chiens aboient. Un mince brouillard flotte par les allées où des silhouettes d'arbres et la découpure des vieux toits font penser à Corot. Je me souviens des promenades qu'avec André Billy nous accomplissions dans la forêt. Sentier Bleu, route de la Solitude, chemin de la Belle-Marie, allée aux Vaches, roches d'Apremont, les Boulinières, caverne des Brigands, tous ces lieux sont, pour moi, peuplés de présences. On croyait voir le vent à la façon dont il passait[3] en écartant les branches.

Parfois une biche déboulait[4] d'une pente, tournait court[5] et disparaissait en trois bonds. Des corbeaux tournoyaient au-dessus d'un étang, d'une clairière et quand parfois la neige tombait et recouvrait le pays, on avait l'illusion de vivre un de ces contes étranges qu'au temps de notre enfance on nous avait lus sous la lampe comme une histoire où les bêtes et les choses parlaient. Le cri des chats-huants nous en donnait la preuve, tant il éveillait d'échos dans la morne profondeur des bois.

Ainsi, de quelque endroit que l'on arrive[6] à Barbizon, la villa des Artistes et la

1. En les respirant, **quand** on les respire.
2. **Fam.** Petit train de province, qui s'avance comme en *se tortillant*, à cause des cahots.
3. On croyait voir le vent, *parce qu'il écartait les branches* **à la façon d'un être vivant.**
4. Descendait à l'improviste, comme *roule* une boule.
5. Adjectif adverbial : brusquement.
6. Tournure marquant l'opposition et où *quelque* est adjectif : *quel que soit* l'endroit d'où l'on arrive.

vieille auberge Ganne signalent que les habitants du village conservent la mémoire de ceux qui l'ont rendu célèbre. Cela ne manque pas d'agrément. D'anciennes granges, transformées en ateliers, n'ont rien perdu de leur caractère. Dans la maison de Millet, le lit, le chevalet du peintre, son humble table de bois, son fauteuil, plusieurs sièges, un modèle de bateau entretiennent l'illusion de la vie. On vous montre le banc de pierre sur lequel, chaque soir, l'artiste s'asseyait et fumait sa bouffarde[1]. Le gardien, que j'avais connu à Montmartre du temps qu'il portait les cheveux longs et une cravate lavallière[2], vendait des cartes postales aux touristes et des reproductions, prétendues artistiques, des *Glaneuses* et de *L'Angélus*[3]. (...)

« A propos de cette dernière toile que l'on admire au Louvre, savez-vous, m'a confié récemment un expert, qu'elle n'est pas ou n'est plus de Millet ?

— Comment ? Encore un faux ?

— Je l'ai vue quand elle est revenue d'Amérique. Elle avait tant souffert qu'on hésitait à lui trouver un intérêt quelconque. La peinture en était écaillée, craquelée. Les fonds[4] avaient noirci. On a dû la donner à un restaurateur[5] qui l'a repeinte presque entièrement.

— Quel scandale si on l'écrivait !

— Aussi n'en faites rien, dit-il malicieusement. Trop de bourgeois ne vous le pardonneraient pas. »

F. CARCO. *L'ami des peintres.* Gallimard.

1. **Fam.** Pipe grossière.
2. Cravate nouée lâchement, de façon à faire un grand papillon.
3. Célèbres toiles de Millet.
4. Les lointains du paysage.
5. Personne travaillant à la restauration des tableaux.

GRAMMAIRE

L'EXPRESSION DE LA MANIÈRE

I. — ***Par « comme » :***

Agis COMME MOI.
« *Ce travail est mal fait. — Excusez-moi ; je l'ai fait* COMME J'AI PU ».

II. — ***Par « sans que »*** + *subjonctif* (ou, si le sujet des deux verbes est *le même*, par ***« sans »*** + infinitif) :

Il entra doucement, SANS QU'ON L'ENTENDÎT.
Il entra SANS ÊTRE ENTENDU.

III. — ***Par un gérondif*** (si le sujet des deux verbes est *le même*) :

Les peintres travaillent souvent EN CHANTANT.

IV. — Par un ***adverbe de manière;*** un ***adjectif*** précédé de : *d'une façon, d'une manière, d'un air;* ou un **nom** précédé de : *à la manière de, comme, avec, sans, conformément à.*

N'en faites rien, dit-il MALICIEUSEMENT (D'UN AIR malicieux, avec MALICE).
Vous chantez COMME UN ROSSIGNOL.

N. B. : On voit quel étroit rapport il y a parfois entre l'expression de la **manière** et celle de la **comparaison.**

▶ EXERCICES ◀

I) Exprimez la manière par **comme, suivi d'un verbe** à un temps convenable : *Il peint ... son père* (lui apprendre). — *J'agirai ... vous* (m'expliquer). — *Réponds clairement, ... tu* (savoir le faire) *d'habitude.* — *Il n'est pas habillé aujourd'hui ... vous* (le voir) *hier.*

II) Exprimez la manière par **sans que + subjonctif présent** ou par **sans + infinitif présent,** selon le sujet du verbe : *Il m'a répondu cela ...* (et il ne riait pas). — *Il t'a répondu cela ....* (et tu n'as pas protesté). — *Vous n'avez qu'à vous en aller ...* (et personne ne s'en apercevra). — *J'ai fait 800 kilomètres en auto...* (et je n'ai pas lâché le volant). — *Sortez...* (et ne répliquez pas). — *Il a agi ainsi ...* (et ne l'a pas voulu). — *Sa situation a empiré* (et il ne l'a pas voulu). (Dans certaines de ces phrases, il y a rapport étroit entre l'idée de **manière** et celle d'**opposition**).

III) Exprimez la manière par **le gérondif**, mais **seulement si** cette tournure est **correcte :** *Il accourt* (et il rit). — *Il accourt* (et je ris). — *Elle raconta ses malheurs* (et elle pleurait). — *Elle raconta ses malheurs* (et tout le monde pleurait). — *Les enfants s'enfuirent* (et ils hurlaient de terreur).

IV) Exprimez la **manière** au mieux : soit par un **adverbe** tiré de l'adjectif, soit par un **nom** précédé d'une préposition ou d'une locution appropriée : *Allez ...* (lent). — *Ici, il faut agir ...* (prudent). — *Recevez-le ...* (gentil) [attention à l'**orthographe**, si vous mettez un adverbe!]. — *Tu l'as traité ...* (un chien). — *C'est un garçon muet ...* (un poisson). — *Un bon citoyen agira toujours ...* (la loi) *de son pays.* — *Il s'est tiré ...* (adresse) *de ce mauvais pas.* — *Pardonnez-lui, car il a fait cela ...* (méchanceté). — *Pendant qu'il te racontait cette plaisante histoire, tu riais ...* (un bossu) [= dicton familier]. — *Moins fort! Tu cries ...* (un sourd) [= dicton familier].

V) **Expliquez** en détail l'expression : ... *« à la façon dont il passait »* (fin du 1er paragraphe du texte). Construisez d'**autres phrases** sur ce modèle.

VI) **Commentaire littéraire.** — Expliquez et appréciez les passages soulignés du texte.

VII). **Essai :** *A propos du passage :* « on avait l'illusion... », **évoquez** *un de ces « contes étranges », qui ont pu charmer votre jeunesse.*



Corot : La barque du pêcheur.

TABLEAUX DE GRAMMAIRE

RÉSUMÉ DES PRINCIPALES VALEURS DES TEMPS DE **L'INDICATIF**

I. — *Le futur simple :*

1. Un fait à venir : *Demain* VOUS COMMENCEREZ *cette émission.*
2. L'habitude dans l'avenir : *Tous les jours pendant un mois, il* ME REMPLACERA.
3. *a*) Un conseil; *b*) un ordre : *a*) VOUS PRENDREZ *la 1re rue à droite et* VOUS TOURNEREZ *dans la 2e à gauche.*
   b) *Monsieur,* VOUS SEREZ *demain à votre bureau à 8 heures, je le veux.*
4. L'atténuation polie d'un ordre : *Mademoiselle la speakerine,* JE VOUS PRIERAI *de décourager les téléspectateurs trop galants.*

II. — *Le futur antérieur :*

1. Un fait futur, antérieur à un autre également futur : *Quand* NOUS AURONS ASSEZ RÉPÉTÉ *la pièce, nous la jouerons.*
2. Une supposition explicative : *La speakerine est en retard :* ELLE AURA ENCORE MANQUÉ *son train!*

III. — *Le présent :*

1. Un fait actuel : *La télévision* JOUE *un grand rôle dans la vie moderne.*
2. Un fait vrai en tout temps : *Le soleil* BRILLE *pour tout le monde.*
3. L'habitude dans le présent : *Tous les jours,* JE PROMÈNE *mon chien.*
4. Un fait futur : *L'émission* COMMENCE *demain.*
5. Un fait futur, après « si » : SI JE LE VEUX, *un jour, je réussirai.*
6. Un fait passé : *Vous cherchez votre ami?* IL SORT *d'ici* (= fait récent). *Le 14 juillet 1789 la Bastille* EST PRISE *par les Parisiens* (= fait ancien : présent de narration).
7. *a*) Un conseil; *b*) un ordre : *a*) *Pour aller Place de la Bastille vous* PRENEZ *le métro.*
   b) *Je vous règle votre mois et* VOUS NE REVENEZ PLUS; *compris?*

IV. — *L'imparfait :*

1. La durée dans le passé : *Depuis une heure, la speakerine* TRICOTAIT.
2. L'habitude dans le passé : *Chaque jour, entre deux émissions, la speakerine* TRICOTAIT.
3. La description dans le passé : *Le père Grandet* AVAIT *une taille de 5 pieds : il* ÉTAIT *trapu, carré.*
4. La simultanéité dans le passé : *Je me suis adressé à un employé que* JE CONNAISSAIS.

5. Un fait conditionnel, dans le passé : *un pas de plus,* JE TOMBAIS.
6. Une affirmation polie ou timide : JE VOULAIS *vous dire que j'accepte votre proposition.*
7. Après « si », une condition, dans le présent : *Si* TU ÉTAIS *généreux, tu me pardonnerais.*

V. ***Le passé composé :***

1. Un fait passé : *Je t'apporte un poste de télévision que* J'AI ACHETÉ *à Paris.*
2. Un fait passé antérieur à un autre fait passé (français parlé) : *Jacqueline a repris les émissions télévisées qu'elle* A CRÉÉES *il y a trois ans.*
3. Un fait futur qui sera achevé dans un instant : *Un peu de patience, et* J'AI FINI.
4. Un futur antérieur, après « si » : *demain, si* J'AI FINI *mon dessin, je vous le montrerai.*

VI. — ***Le passé surcomposé*** (surtout français parlé) :

1. Remplace le passé composé après *quand, après que...,* si le verbe principal est lui-même au passé composé : *Quand* IL A EU DONNÉ *son émission,* le réalisateur en *a préparé* une autre.
2. Exprime la situation qui résultait dans le passé d'une action très rapide : *En un moment,* IL A EU ÉCRIT *sa lettre.*

VII. — ***Le plus-que-parfait :***

1. Un fait passé, antérieur à un autre, également passé :
   Jacqueline { *a repris* / *reprit* (français écrit) } *les émissions* QU'ELLE AVAIT DÉJÀ CRÉÉES.
2. L'habitude dans le passé, avec un sens d'antériorité : *Chaque jour, quand* IL AVAIT GAGNÉ *quelque argent, il le dépensait aussitôt.*
3. Un fait conditionnel, dans le passé : *Vous avez photographié cet oiseau au bon moment : un peu plus,* IL AVAIT DISPARU.
4. Après « si », une condition, dans le passé : *Si l'oiseau* AVAIT DISPARU, *vous n'auriez pu le photographier.*

VIII. — ***Le passé simple :***

1. Un fait complètement passé (français écrit) : *Richelieu* RECONSTRUISIT *la Sorbonne.*
2. Un fait récent (langue des journaux) : *Cet incendie hier,* FUT *violent.*

IX. — ***Le passé antérieur :***

1. Un fait passé qui s'est produit avant un fait exprimé au passé simple : *Quand Richelieu* EUT RECONSTRUIT *la Sorbonne, il y* RÉSERVA *une place pour son tombeau.*
2. La situation qui résultait, dans le passé, d'une action très rapide (français écrit) : *En un moment, le chien* EUT DÉVORÉ *le pâté.*

REMARQUES D'ENSEMBLE SUR LA CONCORDANCE DES TEMPS

I. — Subordonnées d'objet à l'indicatif.

verbe de la *Principale* :	verbe de la *Subordonnée* :
au **présent** ou au **futur** :	**divers temps** sont possibles selon le sens.
aux temps du **passé** :	à l'**imparfait**, au lieu du présent. au **plus-que-parfait**, au lieu du passé composé. au **futur du passé** au lieu du futur. au **futur antérieur du passé** au lieu du futur antérieur.

Remarque. Après une principale à un temps *du passé* on trouve *parfois* dans la subordonnée, en contradiction avec la concordance, le *présent*, le *passé simple*, le *passé composé*, le *futur*, le *futur antérieur*. C'est que le fait exprimé est alors considéré **comme en dehors du temps,** ou bien envisagé **par rapport au moment présent :**

Le savant Galilée affirma le premier que la terre TOURNE (au lieu de : tournait).
N'avez-vous pas compris que les découvertes atomiques ONT CHANGÉ *la face du monde?* (Au lieu de : avaient changé).

II. — Subordonnées diverses au subjonctif.

verbe de la *Principale* :	verbe de la *Subordonnée* :
au **présent** ou au **futur** :	au **présent** du subjonctif au **passé** du subjonctif (si l'action de la subordonnée est *antérieure* à celle de la principale).
aux temps du **passé** :	à l'**imparfait** du subjonctif, au lieu du présent du subj. au **plus-que-parfait** du subj. au lieu du passé du subj.

Remarque. 1° Après une principale à un temps du *passé* on trouve *parfois* dans la subordonnée le *présent* du subjonctif. C'est que le fait exprimé est alors considéré **comme en dehors du temps,** ou bien envisagé **par rapport au moment présent :**

La nature a voulu que l'homme AIT *l'usage de la parole* (= une fois pour toutes).
Il y avait trop de tableaux pour QUE JE ME LES RAPPELLE TOUS *en ce moment.*

N. B. — Ces remarques valent pour la **langue écrite.** Mais dans la **langue parlée** on n'emploie plus l'imparfait et le plus-que-parfait du subjonctif, qu'on remplace par le **présent** et le **passé** du même mode. D'ailleurs ces formes (sauf peut-être pour *avoir*, *être* et pour la 3e personne du singulier des autres verbes) tendent à disparaître même **de la langue écrite :**

On **écrira** : *Je craignais qu'il ne* FÎT *froid.*
Il arriva avant qu'on L'EÛT APPELÉ.

Mais **on dira** (et parfois on écrira, surtout dans les dialogues) :
Je craignais qu'il ne FASSE FROID.
Il est arrivé avant qu'on L'AIT APPELÉ.

PRINCIPAUX ASPECTS DE LA CONCORDANCE DES TEMPS DANS LES SUBORDONNÉES D'OBJET

A l'indicatif	***Au subjonctif***
A) verbe principal au PRÉSENT ou au FUTUR	
Je **sais** qu'il *réussit* (maintenant)	Je **souhaite** qu'il *réussisse* (maintenant)
Je **sais** qu'il *réussira* (demain)	Je **souhaite** qu'il *réussisse* (demain)
Je **sais** qu'il *a réussi* (hier)	Je **souhaite** qu'il *ait réussi* (hier)
Je **saurai** qu'il *réussit* (à ce moment-là)	Je **souhaiterai** qu'il *réussisse* (à ce moment-là)
Je **saurai** qu'il *réussira* (le lendemain)	Je **souhaiterai** qu'il *réussisse* (le lendemain)
Je **saurai** qu'il *a réussi* (la veille)	Je **souhaiterai** qu'il *ait réussi* (la veille)

N. B. — Ces constructions valent pour le français **écrit** et pour le français **parlé.**

B) verbe principal au PASSÉ

J'ai su Je **sus** Je **savais** **J'avais su**	qu'il *réussissait* (à ce moment-là)	**J'ai souhaité** Je **souhaitai** Je **souhaitais** **J'avais souhaité**	qu'il *réussît* (à ce moment-là)
J'ai su Je **sus** Je **savais** **J'avais su**	qu'il *réussirait* (le lendemain) : FUTUR du passé	**J'ai souhaité** Je **souhaitai** Je **souhaitais** **J'avais souhaité**	qu'il *réussît* (le lendemain)
J'ai su Je **sus** Je **savais** **J'avais su**	qu'il *avait réussi* (la veille)	J'ai **souhaité** Je **souhaitai** Je **souhaitais** **J'avais souhaité**	qu'il *eût réussi* (la veille)

N. B. — Toutes ces constructions valent pour le français **écrit.**

Pour le français **parlé** : *a*) avec le verbe *savoir*, **mêmes** constructions (*mais* **supprimer** l'emploi de Je **sus,** passé simple);
b) avec le verbe *souhaiter*, construire **comme en** A, 2[e] colonne (*mais* **supprimer** l'emploi de Je **souhaitai,** passé simple).

C) verbe principal au CONDITIONNEL

Je **saurais...**	(français **parlé** et **écrit** comme en A, 1[re] col.)	Je **souhaiterais**	(français **écrit** c. en B, 2[e] col. français **parlé** c. en A, 2[e] col.)
J'aurais su....	(français **parlé** et **écrit** comme en B, 1[re] col.)	**J'aurais souhaité**	(français **écrit** c. en B, 2[e] col. français **parlé** c. en A, 2[e] col.)

Pour les subordonnées au **subjonctif** dépendant de : *avant que, jusqu'à ce que,* voir page 296 — dépendant de : *pour que, de sorte que, quoique, non que* (= non parce que), *soit que, à condition que, pourvu que,* voir page 294, ***II.***

CONCORDANCE DES TEMPS (*fin*).

PROPOSITIONS TEMPORELLES

A)

PENDANT QUE, QUAND, LORSQUE, ALORS QUE
(+ ***indicatif***)

1. Elle **lit** pendant qu'il *travaille*
2. Elle **lira** pendant qu'il *travaillera*
3. Elle **lisait** pendant qu'il *travaillait*

4. Elle **lut** pendant qu'il *travaillait*
(Elle **lut** pendant qu'il *travailla* : *travaillait* est DESCRIPTIF, *travailla* est NARRATIF)
5. Elle **a lu** pendant qu'il *travaillait*
(Elle **a lu** pendant qu'il *a travaillé :* pour mieux opposer les 2 actions)
6. Elle **avait lu** pendant qu'il *travaillait*

B)

AVANT QUE, JUSQU'À CE QUE, EN ATTENDANT QUE
(+ ***subjonctif***)

1. Elle **lit** jusqu'à ce qu'il *revienne*
2. Elle **lira** jusqu'à ce qu'il *revienne*
3. Elle **lisait** jusqu'à ce qu'il *revînt* — *revienne* (français **parlé**)
4. Elle **lut** jusqu'à ce qu'il *revînt*

5. Elle **a lu** jusqu'à ce qu'il *revînt* *revienne* (français **parlé**)
6. Elle **avait lu** jusqu'à ce qu'il *revînt* — *revienne* (français **parlé**).

C)

APRÈS QUE
(+ ***indicatif***)

Elle **lit** après qu'elle *a travaillé*

Elle **lira** après qu'elle *aura travaillé*

Elle **lisait** après qu'elle *avait travaillé* (= habitude)
Elle **lut** après qu'elle *eut travaillé*
Elle **a lu** après qu'elle *a eu travaillé* (passé surcomposé)





Index de certaines difficultés traitées dans ce livre.

TABLE DES RÉFÉRENCES PHOTOGRAPHIQUES



TABLE DES LEÇONS DE GRAMMAIRE

TABLE DES TEXTES

1. Premier contact avec Paris.

2. Rues de Paris.

3. Les Parisiens chez eux.

4. Le Fleuve.

5. La Cité.

6. Du Louvre à la Comédie-Française.

7. Le Marais.

8. Le Quartier Latin.

9. De Saint-Germain-des-Prés à la Tour Eiffel.

15. Les Champs-Élysées.

16. Montmartre.

17. Banlieue.

18. Ile-de-France.

Imprimé en France par GEORGES LANG - Paris. VII-9-1934. Dépôt légal n° 2536. 3e trimestre 1964.

G. MAUGER

Langue et civilisation françaises

Tome I : Méthode 1er et 2e degrés

Tome II : Méthode 3e et 4e degrés

Tome III : Méthode 5e degré

Tome IV : Civilisation, littérature

G. MAUGER & G. GOUGENHEIM

Le français élémentaire 2 *livrets*

*Disques de l'*Encyclopédie Sonore

LIBRAIRIE HACHETTE